

2. Histoire

L'idéologie Raciale de L'empire

LES RACINES DE NOTRE CRISE SONT PROFONDES DANS LE PASSÉ.

Il n'est pas difficile de trouver des expressions de conscience raciale chez des Blancs éminents qui vivaient il y a seulement plusieurs générations . La colonisation et la construction d'un empire ont probablement fait ressortir le plus franc de ces sentiments. Explorateur britannique et capitaliste Cecil Rhodes, par exemple, a déclaré au début du 20ème siècle: «Nous sommes la première race dans le monde, et plus du monde que nous habitons, mieux il est de la race humaine.» A la même époque, le secrétaire colonial britannique Joseph Chamberlain a expliqué que «l'esprit d'aventure et de l'entreprise de distinguer la race anglo-saxonne nous a fait particulièrement ajustons pour mener à bien le fonctionnement de la colonisation.» Les Français ont adopté un point de vue similaire, même un socialiste tel que Léon Blum notant en 1925: "Nous reconnaissons le droit et même le devoir des races supérieures de leur attirer ceux qui ne sont pas arrivés au même niveau de culture". Le brev expérience américaine de l'empire traditionnel a les mêmes sentiments. Après l'annexion des Philippines en 1899, le sénateur AJ Beveridge a écrit «la mission de notre race, fiduciaires sous Dieu, de la civilisation du monde».

Il serait facile de conclure à partir de déclarations comme celle-ci - et il y en a beaucoup - que la race fait partie intégrante de la conscience occidentale et que ce n'est que récemment que les Blancs ont perdu leur chemin. Ce serait une erreur. Au cours de l'âge de la découverte et la colonisation, les blancs rarement tenaient opinions bien considérés ou cohérentes sur la race. Leurs actions et leurs opinions variaient considérablement dans le temps et d'un endroit à l'autre. Les Européens se sentaient souvent supérieurs aux peuples primitifs avec lesquels ils étaient en contact, mais pendant toute la période moderne, il y a toujours eu des Blancs qui avaient des opinions "antiracistes" du genre de celles qui prévalent aujourd'hui.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'opinion a certainement évolué dans un sens malsain, mais les Européens n'ont jamais eu une compréhension solide et généralement acceptée de la race. Un

2. *History*

The Racial Ideology of Empire

THE ROOTS OF OUR CRISIS GO DEEP INTO THE PAST.

It is not difficult to find expressions of racial consciousness from prominent whites who lived only several generations ago. Colonization and empire-building probably brought out the frankest of these sentiments. British explorer and capitalist Cecil Rhodes, for example, stated at the turn of 20th century: “We are the first race in the world, and the more of the world we inhabit, the better it is for the human race.” At about the same time, British Colonial Secretary Joseph Chamberlain explained that “the spirit of adventure and enterprise distinguishing the Anglo-Saxon race has made us peculiarly fit to carry out the working of colonization.” The French took a similar view, with even a socialist such as Leon Blum noting in 1925: “We recognize the right and even the duty of superior races to draw unto them those which have not arrived at the same level of culture.” The brief American experience of traditional empire brought out the same sentiments. After annexation of the Philippines in 1899, Senator A.J. Beveridge wrote of “the mission of our race, trustees under God, of the civilization of the world.”

It would be easy to conclude from statements like this—and there are many—that race has been a consistent part of Western consciousness, and that only recently have whites lost their way. That would be a mistake. During the ages of discovery and colonization, whites rarely held well-considered or consistent views of race. Their actions and opinions varied widely in time and from place to place. Europeans often felt superior to the primitive peoples with whom they came into contact, but during the entire modern pe-

examen de certaines de nos erreurs passées peut éclairer les erreurs que nous commettons aujourd'hui.

Principes généraux

Malgré un manque de cohérence sur la race, quelques principes émergent de la période impériale. Le plus évident est que, presque sans exception, ce sont les Blancs les plus éloignés des non-Blancs qui en ont eu la vision la plus bénigne. Il a toujours été les autorités métropolitaines - que ce soit en Grande - Bretagne, l'Espagne, la France ou le Portugal - qui ont poussé pour un traitement plus doux et même égal des sujets coloniaux. Les hommes sur le terrain ont compris que les empires ne pouvaient pas être gérés selon des principes égalitaires. Les Blancs qui passaient le plus de temps à l'étranger et qui connaissaient le mieux les non-Blancs étaient ceux qui étaient le moins sentimentaux à leur sujet.

Dans le même temps, les Blancs ont longtemps eu tendance à être délicats et hypocrites à propos de la race. Même au sommet de l'empire, les autorités coloniales étaient pleines de fausse piété, prononçant des bêtises à haute voix qu'elles ne croyaient pas. À l'exception des personnes sur la ligne de front de l'empire, il y a eu une surprenant réticence des Européens à faire valoir les intérêts raciaux, même quand ils ont compris et cru en eux. La timidité sur la race n'a rien de nouveau.

Il est important de garder à l'esprit que bien que nous ayons tendance à considérer l'empire comme des Blancs gouvernant des non-blancs, ce n'est qu'un type d'empire. Les anti-«racistes» aiment parler de l'empire d'outre-mer parce que c'est un exemple tellement gratifiant de «suprématie blanche», mais les Blancs n'ont eu aucun scrupule à se gouverner mutuellement. Les Européens se sont retrouvés avec de grands empires africains et asiatiques seulement parce qu'il était plus facile de subjuguer primitives non blanches que de conquérir d'autres Européens, mais l'histoire de l'Occident est des efforts sans fin par les Blancs à dominer les autres blancs.

Même après la découverte de l'Amérique, l'Espagne a gouverné le Portugal et tenté d'envahir la Grande-Bretagne. Napoléon s'est fait empereur de vastes territoires européens sans trop penser aux possessions d'outre-mer.

riod, there have always been whites who held “anti-racist” views of the kind that prevail today. Since the Second World War, opinion has certainly shifted in an unhealthy direction, but Europeans have never had a sound, generally-accepted understanding of race. An examination of some of our past mistakes may throw light on the mistakes we are making today.

General Principles

Despite a lack of consistency about race, a few principles do emerge from the imperial period. The most obvious is that almost without exception, it has been the whites who were most distant from non-whites who took the most benign view of them. It was always the metropolitan authorities—whether in Britain, Spain, France or Portugal—who pushed for gentler and even equal treatment of colonial subjects. The men on the ground understood that empires could not be run on egalitarian principles. Whites who spent the most time overseas and who knew non-whites best were the ones who were least sentimental about them.

At the same time, whites have long had a tendency to be squeamish and hypocritical about race. Even at the height of empire, colonial authorities were full of false piety, mouthing high-sounding nonsense they did not believe. Except for people on the front lines of empire, there has been a surprising unwillingness of Europeans to assert racial interests, even when they understood and believed in them. Timidity about race is nothing new.

It is important to bear in mind that although we tend to think of empire as whites ruling non-whites, this is only one kind of empire. Anti-“racists” love to talk about overseas empire because it is such a gratifying example of “white supremacy,” but whites have had no compunction about ruling each other. Europeans ended up with large African and Asian empires only because it was easier to subjugate non-white primitives than to conquer fellow Europeans, but the history of the West is of endless efforts by whites to dominate other whites.

Even after the discovery of America, Spain ruled Portugal, and tried to invade Britain. Napoleon made himself emperor of vast European territories without much thought of possessions overseas.

Même lorsque l'empire d'outre-mer était le plus vigoureux - lorsque Chamberlain et Rhodes se glorifiaient d'amener la domination britannique sur des roseaux inférieurs - ils ont mené leur guerre coloniale la plus sauvage contre les Blancs: les Boers. Quand ils se vantaient de la race britannique, ils voulaient dire le peuple britannique, pas la race blanche. Même Hitler, sans doute le plus bâtisseur d'empires soucieux de la race du 20e siècle, conquis compatriotes européens plutôt que de construire un empire d'outre-mer, et avait une alliance avec les Japonais non-blancs.

Cela nous amène à une autre règle qui régit l'histoire de la race et de l'empire. Même parmi les hommes qui ne se faisaient aucune illusion sur la race - des soldats, par exemple, qui ont tué des indigènes pour faire place à l'empire - il n'y avait rien de plus éloigné que la solidarité pan-caucasienne qui transcende le nationalisme européen. Dès les débuts du colonialisme à travers la Seconde Guerre mondiale, les Européens se sont enrôlés non-Blancs dans leurs guerres l'un contre l'autre. Il y avait une certaine hésitation à enseigner aux sujets impériaux comment tuer des hommes blancs, mais seulement parce qu'il pouvait être plus difficile de garder d'anciens soldats comme sujets, non pas parce que leur faire tirer sur des blancs était une trahison de la loyauté raciale.

Des alliés non blancs ne se sont pas battus contre les blancs dès les années 1580, lorsque Francis Drake a utilisé des Indiens dans ses raids contre les Espagnols. Pendant la guerre française et indienne, les deux parties ont recruté indigènes sympathiques, et les deux parties ont laissé leurs alliés torturer et captifs Estropier, dont certains étaient blancs. La torture a choqué les commandants britanniques et français, mais c'était le prix d'une alliance.

Pendant la Révolution, les Britanniques ont offert la liberté aux Noirs américains qui se sont révoltés contre leurs propriétaires, et le premier principe de colonisation - la sentimentalité grandit avec la distance - signifiait que les Britanniques réussissaient beaucoup plus que les révolutionnaires à attirer des alliés indiens. Indiens ont appris très rapidement que ce sont les gens les plus éloignés qui les ont le plus apprécié, et ils voulaient plutôt être sujets des américaines que les britanniques.

Avec l'expansion de la jeune république, l'Espagne et l'Angleterre ont régulièrement armé des Indiens et les ont opposés aux Américains. Andrew Jackson voulait des terres indiennes, mais sa raison initiale d'expédier des tribus vers l'Ouest était d'éliminer des populations potentiellement dangereuses qui pourraient être remuées par les Européens. Ni les Américains ni leurs ennemis n'avaient de scrupules à encourager les Indiens à tuer les Blancs.

Plus tard, les Britanniques ont envoyé des régiments de Gurkhas et d'autres Asiatiques. Les Français avaient leurs Spahis et Harkis nord-africains, ainsi que les célèbres *Tirailleurs Sénégalais*,

Even when overseas empire was most vigorous—when Chamberlain and Rhodes were glorying in bringing British rule to lesser breeds—they fought their most savage colonial war against whites: the Boers. When they boasted about the British race, they meant the British people, not the white race. Even Hitler, presumably the most race-conscious empire-builder of the 20th century, conquered fellow Europeans rather than build an overseas empire, and had an alliance with the non-white Japanese.

This brings us to another rule that governs the history of race and empire. Even among men who had no illusions about race—soldiers, for example, who killed natives to make way for empire—there was nothing remotely like pan-Caucasian solidarity that transcended European nationalism. From the very beginnings of colonialism through the Second World War, Europeans enlisted non-whites in their wars with each other. There was some hesitation about teaching imperial subjects how to kill white men, but only because it might be harder to keep ex-soldiers as subjects, not because having them shoot whites was a betrayal of racial loyalty.

Non-white allies went into action against whites as early as the 1580s, when Francis Drake used Indians in his raids on the Spanish. During the French and Indian War, both sides recruited friendly natives, and both sides let their allies torture and mutilate captives, some of whom were white. Torture shocked British and French commanders, but it was the price of alliance.

During the Revolution, the British offered freedom to American blacks who revolted against their owners, and the first principle of colonization—sentimentality grows with distance—meant the British were much more successful than the revolutionaries in attracting Indian allies. Indians learned very quickly that it was the people farthest away who liked them most, and they wanted British rather than American rule.

As the young republic expanded, both Spain and England regularly armed Indians and set them against Americans. Andrew Jackson wanted Indian lands, but his initial reason for shipping tribes West was to remove potentially dangerous populations that could be stirred up by Europeans. Neither Americans nor their

composés de Noirs de toute l'Afrique de l'Ouest, pas seulement sénégalais. Les Français utilisaient des troupes colorées principalement pour contrôler les colonies - les déployant toujours pour ne jamais avoir à tirer sur leur propre peuple - mais pendant la première guerre mondiale, ils les ont fait combattre les Allemands. Soixante-quatre mille soldats indiens sont morts pour la Grande-Bretagne, beaucoup en Europe. La France a mobilisé 555 000 soldats coloniaux, dont 78 000 sont morts.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les Britanniques ont mobilisé 1,8 million de soldats indiens et 375 000 soldats bleus. Bien que l'Allemagne ait battu les Français tôt, la France a quand même réussi à aligner 160 000 noirs.

Telle est donc l'histoire raciale mouvementée du colonialisme. L'empire d'outre-mer signifiait certainement que les Blancs régnaient sur les non-Blancs, mais il n'était pas basé sur des principes raciaux cohérents. La seule grande réussite de l'empire a été de blanchir de vastes régions, mais l'effondrement de l'empire et l'immigration non blanche qui a suivi, en ont fait une très mauvaise affaire, certainement pour les Européens.

L'anglais

Tous les grands empires européens ont suivi les mêmes schémas, et les Britanniques fournissent un aussi bon exemple que tout autre d'incohérence raciale et même de naïveté. Un exemple surprenant de ce dernier était la création de la première colonie permanente à Jamestown en 1607. D'ici là, les espagnols avaient été dans le Nouveau Monde depuis plus d'un siècle, et avaient une réputation de massacre. Les Anglais étaient déterminés à faire mieux, amenant la civilisation et le christianisme à ce qu'ils attendaient des indigènes reconnaissants. En tant que bailleur de fonds de la Compagnie de Virginie écrit des Indiens qu'il avait jamais vu: «Leurs enfants quand ils viennent d'être sauvés, se béniront le jour où les premiers leurs pères ont vu vos visages.»

Les colons ne se considéraient pas supérieurs aux «naturels», aussi primitifs soient-ils. Ils pensaient que les anciens Britanniques avaient été des sauvages, civilisés par les Romains, et que ce processus allait se répéter.

enemies had any scruples about encouraging Indians to kill whites.

Later, the British fielded regiments of Gurkhas and other Asians. The French had their North African Spahis and Harkis, as well as the famous *Tirailleurs Sénégalais*, made up of blacks from all over West Africa, not just Senegalese. The French used colored troops mainly to control colonies—always deploying them so they never had to fire on their own people—but during the First World War they had them fight Germans. Sixty-four thousand Indian troops died for Britain, many in Europe. France mobilized 555,000 colonial troops, of whom 78,000 died.

During the Second World War, the British raised 1.8 million Indian and 375,000 black soldiers. Although Germany defeated the French early, France still managed to field 160,000 blacks.

Such, then, is the checkered racial history of colonialism. Overseas empire certainly meant whites ruling over non-whites, but it was not based on coherent racial principles. The one great achievement of empire was to turn vast regions white, but the collapse of empire and the non-white immigration that followed, has made it a very bad bargain, certainly for Europeans.

The British

All the great European empires followed the same patterns, and the British furnish as good an example as any of racial incoherence and even naïveté. A surprising example of the latter was the establishment of the first permanent settlement in Jamestown in 1607. By then, the Spanish had been in the New World for over a century, and had a reputation for massacre. The English were determined to do better, bringing civilization and Christianity to what they expected would be grateful natives. As one backer of the Virginia Company wrote of the Indians he had never seen: “Their children when they come to be saved, will blesse the day when first their fathers saw your faces.”

The colonists did not consider themselves superior to the “naturals,” no matter how primitive. They reasoned that the ancient Britons had been savages, civilized by the Romans, and that this process would be repeated. Although the colonists considered themselves racially different from Africans and “Moors,” they

Bien que les colons se considéraient racialement différents des Africains et des «Maures», ils pensaient que les Indiens étaient nés blancs et étaient devenus foncés à la suite d'une exposition au soleil et à des teintures cutanées.

Le président de la colonie de Jamestown, Edward-Maria Wingfield, était si déterminé à donner l'exemple qu'il a interdit la construction de fortifications et la formation à l'utilisation des armes. La colonie n'avait que dix jours lorsque des centaines d'Indiens l'ont attaquée. Si les Anglais n'avaient pas paniqué les Indiens avec des tirs canon, ils auraient probablement massacré tous les colons. Ce fut seulement après cette rencontre édifiante que les colons ont construit leur célèbre estacade à trois flancs .

La réaction indienne à la colonisation a été l'image miroir de ce qui est devenu la règle dans les attitudes européennes envers les autochtones: les tribus qui vivaient le plus près de Jamestown détestaient les Anglais et tentaient de les tuer. Les plus éloignés étaient amicaux et disposés à faire du commerce.

Malgré de fréquentes attaques, les Anglais n'ont pas renoncé à espérer que la bienveillance gagnerait les Indiens. Après les premières conversions au christianisme, ils ont réservé 4 000 hectare pour un collège où les Indiens seraient instruits dans la foi. Un chef anglais, George Thorpe, insistait particulièrement sur la gentillesse envers les Indiens et a même pendu publiquement des chiens dont les aboiements les avaient effrayés.

Au fil des années, les Indiens et les colons ont commencé à se mêler, avec des Indiens embauchés travaillant avec les Anglais dans les magasins et sur le terrain. L'apparence de convivialité était fausse. En 1622, les Indiens ont mené à bien un plan d'extermination soigneusement élaboré, s'en prenant aux colons avec lesquels ils travaillaient, tuant autant de personnes que possible. Dans certaines régions, ils ont perdu l'élément de surprise et n'ont donc tué que 400 des 1 200 Blancs de Jamestown. Pour Thorpe, l'ami spécial des Indiens, ils ont réservé une mort particulièrement cruelle et une mutilation élaborée. Les colons restants ont lancé une guerre de revanche, mais après un an ou deux relations retouraient à une apparence de convivialité.

Étonnamment, en 1644, les Indiens ont mené une attaque sournoise identique et ont réussi à tuer 400 à 500 personnes. Cette fois, les Anglais ont riposté sans pitié, et en 1646, l'Assemblée générale de Virginie a noté que les indigènes étaient "tellement en déroute et dispersés qu'ils ne sont plus une nation, et nous ne souffrons désormais que du vol par quelques hors-la-loi affamés".

thought the Indians were born white and turned dark from exposure to the sun and to skin dyes.

The president of the Jamestown colony, Edward-Maria Wingfield, was so determined to set a loving example that he forbade construction of fortifications and training in the use of weapons. The colony was only ten days old when hundreds of Indians attacked it. If the English had not panicked the Indians with canon fire, they would probably have massacred every settler. It was only after this edifying encounter that the colonists built their famous three-sided stockade.

The Indian reaction to colonization was the mirror-image of what became the rule in European attitudes towards natives: The tribes that lived closest to Jamestown hated the English and tried to kill them. The more distant ones were friendly and were willing to trade.

Despite frequent attacks, the English did not give up hope that benevolence would win over the Indians. After the first conversions to Christianity, they set aside 10,000 acres for a college where Indians would be instructed in the faith. One English leader, George Thorpe, was especially insistent on kindness to Indians, and even publicly hanged dogs whose barking had frightened them.

As the years went by, Indians and colonists began to mingle, with hired Indians working together with the English in shops and in the field. The appearance of friendliness was false. In 1622, Indians carried out a carefully-hatched extermination plan, turning on the colonists with whom they worked, killing as many as they could. In some areas, they lost the element of surprise and therefore killed only 400 of Jamestown's 1,200 whites. For Thorpe, the special friend of the Indians, they reserved a particularly cruel death and elaborate mutilation. The remaining colonists launched a war of revenge, but after a year or so relations returned to an appearance of friendliness.

Amazingly, in 1644, Indians carried out an identical sneak attack, and managed to kill 400 to 500 people. This time, the English retaliated mercilessly, and in 1646, the Virginia General Assembly noted that the natives were "so routed and dispersed that they are

Ce qui est remarquable à propos de Jamestown, c'est le comportement des Anglais, pas celui des Indiens. Les Anglais se sont approchés des Indiens avec autant de bonne volonté qu'il était probablement possible aux colonisateurs d'approcher les colonisés. Ce sont les Indiens qui ont reconnu que la colonisation signifiait la dépossession, et ils ont résisté de toutes les manières possibles.

Finalement, bien sûr, les Anglais ont perdu leurs illusions. En 1690, le gouverneur John Archdale des Carolines faisait l'éloge de Dieu pour les maladies qui ont tué tant d'indigènes: «La main de Dieu a été éminemment vu en éclaircissant les Indiens pour faire place aux Anglais.» Pourtant, il est décevant de noter qu'il y a même 400 ans, les Blancs étaient capables d'illusions dangereuses dans leurs relations avec les non-Blancs, bien qu'ils aient repris leurs esprits avant qu'il ne soit trop tard.

Inde

La colonisation britannique de l'Inde était un contraste remarquable avec celle de la Virginie, malgré le fait qu'elle ait commencé pratiquement au même moment (la Compagnie des Indes orientales a commencé ses opérations en 1613). Les hommes en Inde ne pensaient pas que les Asiatiques étaient nés blancs et n'avaient aucune envie de les changer ou de les civiliser. Ils étaient là pour le commerce, faire de l'argent, et de développer la puissance britannique. Pendant les 200 premières années, ils n'ont même pas autorisé le travail missionnaire et ont cédé à contrecœur aux pressions qui ont surgi des réveils religieux en Angleterre. En 1813, l'année dans laquelle arrivaient les premières missionnaires, gouverneur Thomas Munro de Madras a exprimé l'opinion dominante des mains Inde expérimentés:

Je n'ai aucune foi dans la doctrine moderne de l'amélioration des hindous ou de tout autre peuple. Quand je lis, comme je le fais parfois, une mesure par laquelle une grande province s'est soudainement améliorée, ou une race de semi-barbares civilisés presque au quakerisme, je jette le livre.

Les réformes en croisade des libéraux alors imposées à l'Inde étaient un exemple classique de personnes qui ne savaient rien d'un pays qui avait outrepassé les administrateurs et qui avaient vécu toute leur vie.

no longer a nation, and we now suffer only from robbery by a few starved outlaws.”

What is remarkable about Jamestown is the behavior of the English, not that of the Indians. The English approached the Indians with as much good will as it was probably possible for colonizers to approach the colonized. It was the Indians who recognized that colonization meant dispossession, and they resisted in every way they could.

Eventually, of course, the English lost their illusions. By 1690, Governor John Archdale of the Carolinas was praising God for the diseases that killed so many natives: “The Hand of God has been eminently seen in thinning the Indians to make room for the English.” Still, it is sobering to note that even 400 years ago, whites were capable of dangerous illusions in their dealings with non-whites, though they did come to their senses before it was too late.

India

The British colonization of India was a remarkable contrast to that of Virginia, despite the fact that it began at virtually the same time (the East India Company started operations in 1613). The men in India did not think Asians were born white, and had no desire to change or civilize them. They were there to trade, make money, and expand British power. For the first 200 years, they would not even allow missionary work, and yielded reluctantly to the pressures that arose from religious revivals back in England. In 1813, the year missionaries first arrived, Governor Thomas Munro of Madras expressed the prevailing view of experienced India hands:

I have no faith in the modern doctrine of the improvement of the Hindus or of any other people. When I read, as I sometimes do, of a measure by which a large province has been suddenly improved, or a race of semi-barbarians civilized almost to Quakerism, I throw away the book.

The reforms crusading liberals then forced on India were a classic example of people who knew nothing about a country overruling administrators who had lived their all their lives. As the old hands had predicted, Indians reacted badly to evangelism, and

Comme les anciens l'avaient prédit, les Indiens ont mal réagi à l'évangélisation et ont été ennuyés par l'abolition du *suttee* ou la pratique de brûler les veuves. Bien que l'esclavage ne soit pas largement pratiqué en Inde, son abolition dans tout l'empire en 1833 était un autre exemple de personnes réformistes à des milliers de kilomètres de là qui se mêlaient d'affaires dont elles n'avaient aucune expérience.

Les Indiens semblent avoir été raisonnablement satisfaits d'être gouvernés par les Britanniques, mais ont laissé leur culture et leurs religions laissées seules. Des hommes comme Kipling, qui a passé des années en Inde, ont compris que «Est est l'Est et l'Ouest est l'Ouest, et jamais les deux sont inconciliables», mais les missionnaires et les libéraux croisés pensaient pouvoir transformer les hommes indiens en anglais. La mutinerie indienne (également connue sous le nom de Rébellion de Sepoy) de 1857-1858 fut en grande partie une réaction à ces réformes à la mode. La tentative de faire rencontrer Est et l'Ouest a pris fin dans le sang et les larmes, et les réformateurs britanniques ont réorienté leurs zèle soudaine pour à mettre bas les «métèques ingrats».

Encore un autre exemple des illusions du pays d'origine imposées aux administrateurs qui savaient mieux a conduit à ce qu'on a appelé la «mutinerie blanche». En 1880, le gouvernement libéral de Gladstone nommé George Robinson (futur marquis de Ripon) vice-roi de l'Inde. Il est arrivé plein de réformes et a proposé une loi qui aurait donné aux juges et aux jurys indiens le pouvoir de juger les Anglais accusés de délits locaux. Les hommes indiens ont été scandalisés par ce flou de la frontière entre les dirigeants et ont jugé qu'ils considéraient comme essentiel pour faire leur travail. La résistance était si intense que la mesure a été édulcorée, et tout accusé blanc appelé devant un magistrat indien a le droit d'exiger un jury qui était au moins à moitié britannique ou américain.

Le vif débat qui a éclaté sur cette question, tant en Inde qu'en Angleterre, a nui aux relations entre Blancs et Indiens. Jusqu'à ce que le nouveau vice-roi en parle, tout le monde tenait pour acquis que les Anglais étaient jugés par des juges anglais. Contraint de défendre ce tr une édition limitée, les Blancs devaient faire valoir des arguments raciaux qui a suscité le ressentiment inutile.

Empire exigeait un sens ferme de l'aptitude de l'homme blanc à gouverner, mais il n'était généralement pas nécessaire d'exprimer cela en termes explicitement suprémacistes.

were annoyed by the abolition of *suttee*, or the practice of burning widows. Although slavery was not widely practiced in India, its abolition throughout the empire in 1833 was another instance of reform-minded people from thousands of miles away meddling in affairs of which they had no experience.

Indians appear to have been reasonably content to be ruled by the British, but wanted their culture and religions left alone. Men like Kipling, who spent years in India, understood that “East is East, and West is West, and never the twain shall meet,” but missionaries and crusading liberals thought they could turn Indians into Englishmen. The Indian mutiny (also known as the Sepoy Rebellion) of 1857-1858 was in large part a reaction to these fashionable reforms. The attempt to make East and West meet ended in blood and tears, and British reformers redirected their zeal overnight to putting down the “ungrateful wogs.”

Yet another example of home-country illusions being forced on administrators who knew better led to what became known as the “white mutiny.” In 1880 the liberal Gladstone government appointed George Robinson (later Marquess of Ripon) as Viceroy of India. He arrived brimming with reform, and proposed a law that would have given Indian judges and juries the power to try Englishmen accused of local crimes. India men were outraged at this blurring of the line between rulers and ruled that they considered essential for doing their jobs. Resistance was so intense the measure was watered down, and any white defendant called before an Indian magistrate got the right to demand a jury that was at least half British or American.

The huge debate that erupted over this issue, both in India and England, damaged relations between whites and Indians. Until the new viceroy made an issue of it, everyone took it for granted that the English were tried by English judges. Forced to defend this tradition, whites had to make racial arguments that stirred up needless resentment.

Empire required a firm sense of the white man’s fitness to rule, but it was not usually necessary to express this in explicitly supremacist terms. It was a delicate balance of confidence, sensitiv-

Ce fut un équilibre délicat de confiance, sensibilité à la dignité indienne, et de la puissance industrielle qui a permis à la Grande - Bretagne à la règle 250 millions d'Indiens avec jamais plus de 900 fonctionnaires et 70.000 soldats. Les Britanniques étaient conscients de cet équilibre et comprenaient qu'une race dirigeante devait maintenir un certain comportement. Comme un homme de la fonction publique indienne l'a expliqué en 1900:

Au paysan la visite d'un «saheeb» ou une rencontre informelle avec un. . . sera évoqué pendant des jours sur le feu du village et restera dans les mémoires pendant des années. L'homme blanc sera dimensionné avec finesse et franchise. Prenez donc garde à vos manières et à vos habitudes.

George Orwell, qui a servi en Birmanie, a noté qu "'un homme blanc ne doit pas avoir peur devant les indigènes; et donc, en général, il n'a pas peur". Sir Francis Younghusband, qui est né en Inde et qui a dirigé une force britannique au Tibet, a écrit sur la base psychologique de l'empire:

Aucun Européen ne peut se mêler aux races non chrétiennes sans ressentir sa supériorité morale sur elles. . . . Ce n'est pas parce que nous sommes plus cléments que les natifs de l'Inde, parce que nous avons plus de cerveaux ou de têtes plus grosses qu'eux, que nous gouvernons l'Inde; mais parce que nous sommes moralement plus forts qu'eux.

Ces sentiments se reflétaient dans le sens du devoir envers lequel les Britanniques de la classe supérieure étaient élevés . En 1880, la Grande-Bretagne élevait des générations complètes aux normes de «virilité anglo-saxonne» qui les prépareraient à gouverner. Le fair-play (justice) et le christianisme sont des ingrédients essentiels de la mentalité race des maîtres, et les hommes qui pourraient passer l'examen rigide du nécessaire pour rejoindre la fonction publique coloniale était à juste titre fiers de leur incorruptibilité.

L'empire était une source de grande fierté et d'excitation pour les gens ordinaires qui n'ont jamais quitté les côtes britanniques. Des publications telles que *Boys of the Empire* (commencé en 1900) ont publié des articles comme "Comment être fort" et "Empire Heroes". Il y avait une Boys Empire League, qui a suscité l'intérêt pour les colonies, et les Boy Scouts étaient à l'origine une organisation patriotique. Le fondateur du Scoutisme, George Baden-Powell, avait combattu les Ndebele en Rhodésie et avait exprimé de fortes opinions sur l'empire envers ses jeunes guards:

Vos ancêtres ont travaillé dur, se sont battus et sont morts pour créer cet empire pour vous. Ne les laissez pas

ity to Indian dignity, and industrial power that allowed Britain to rule 250 million Indians with never more than 900 civil servants and 70,000 soldiers. The British were conscious of this balancing act, and understood that a ruling race had to maintain a certain demeanor. As a man in the Indian Civil Service explained in 1900:

To the peasant the visit of a 'saheeb' or a casual meeting with one . . . will be talked of for days over the village fire and remembered for years. The white man will be sized up shrewdly and frankly. So take heed unto your manners and your habits.

George Orwell, who served in Burma, noted that “a white man mustn't be frightened in front of natives; and so, in general, he isn't frightened.” Sir Francis Younghusband, who was born in India, and who led a British force into Tibet, wrote of the psychological basis of empire:

No European can mix with non-Christian races without feeling his moral superiority over them It is not because we are any cleverer than the natives of India, because we have more brains or bigger heads than they have, that we rule India; but because we are stronger morally than they are.

These sentiments were reflected in the sense of duty to which upper-class Britons were bred. By 1880, Britain was rearing complete generations to standards of “Anglo-Saxon manhood” that would prepare them to rule. Fair play and Christianity were essential ingredients of the master-race mentality, and the men who could pass the stiff examinations required to join the colonial civil service were rightly proud of their incorruptibility.

The empire was a source of great pride and excitement for ordinary people who never left Britain's shores. Publications such as *Boys of the Empire* (started in 1900) ran articles like “How to be Strong” and “Empire Heroes.” There was a Boys Empire League, which promoted interest in the colonies, and the Boy Scouts were originally a patriotic organization. Scouting's founder, George Baden-Powell, had fought the Ndebele in Rhodesia, and expressed strong views of empire to his young charges:

Your forefathers worked hard, fought hard, and died hard to make

regarder du ciel et vous voir flâner avec les mains dans les poches, sans rien faire pour la maintenir.

Un *ABC pour les bébés patriotes*, publié en 1899, a capturé l'esprit avec des rimes comme:

C est pour les colonies
À juste titre, nous nous vantons
Celui de toutes les grandes nations
La Grande-Bretagne en a le plus.

À l'époque victorienne, les publicités de Pears Soap avaient une copie comme celle-ci:

La première étape vers l'allègement du fardeau de l'homme blanc passe par l'enseignement des vertus de la propreté. Le savon aux poires est un puissant facteur d'éclaircissement des coins sombres de la terre à mesure que la civilisation progresse.

Noirs

Les Africains étaient un groupe auquel les Britanniques pensaient apporter la civilisation. De tous les peuples qu'ils ont rencontrés, cependant, les Noirs (et les aborigènes australiens) semblent les avoir considérés comme les plus étrangers. Blancs pourrait imaginer que les Indiens d'Amérique étaient de la même stock comme eux - mêmes, et les mains Inde admirent la culture indienne élevé, mais avec seulement quelques exceptions près, les Africains semblent avoir frappé les Blancs comme une race inférieure. Les premiers Noirs sont arrivés à Jamestown en 1619, au moment où les Anglais encore se demandais si les Indiens étaient blancs frappés par un coup de soleil. Il n'y avait pas de telles illusions sur les nouveaux arrivants et les colons n'hésitaient pas à les traiter comme une race servile.

En 1681, à la Barbade, le gouverneur Richard Dutton a fait valoir que les esclaves noirs devraient être traités avec gentillesse chrétienne, mais "quant à la fabrication des nègres chrétiens, leur brutalité sauvage les rend totalement incapables". Un autre 17ème siècle Anglais a écrit des Africains que «les hommes et les femmes vont si semblables, que l'on ne peut pas savoir un homme d'une femme, mais par leurs seins, qui, dans la plupart être très foule et long, pendaient bas comme la mamelle de une chèvre."

this empire for you. Don't let them look down from heaven, and see you loafing around with your hands in your pockets, doing nothing to keep it up.

An *ABC for Baby Patriots*, published in 1899, caught the spirit with rhymes like:

C is for Colonies
Rightly we boast
That of all the great nations
Great Britain has most.

In the Victorian era, Pears Soap advertisements had copy like this:

The first step towards lightening the white man's burden is through teaching the virtues of cleanliness. Pears' Soap is a potent factor in brightening the dark corners of the earth as civilization advances.

Blacks

One group to whom the British believed they were bringing civilization was Africans. Of all the peoples they encountered, however, blacks (and Australian aborigines) appear to have struck them as the most alien. Whites could imagine that American Indians were of the same stock as themselves, and India hands admired Indian high culture, but with only a few exceptions, Africans appear to have struck whites as a lower race. The first blacks arrived in Jamestown in 1619, at the time when the English were still wondering if Indians were not sunburned white people. There were no such illusions about the new arrivals, and the colonists did not hesitate to treat them as a servile race.

In 1681 on Barbados, Governor Richard Dutton argued that black slaves should be treated with Christian kindness, but "as to making negroes Christians, their savage brutishness renders them wholly incapable." Another 17th century Englishman wrote of Africans that "the men and women go so alike, that one cannot know a man from a woman but by their breasts, which in the most part be very foule and long, hanging downe low like the udder of a goat." One Caribbean planter wrote that when African women

Un planteur des Caraïbes a écrit que lorsque les femmes africaines se penchaient pour s'occuper des récoltes, leurs seins touchaient le sol, donnant l'impression, de loin, qu'elles étaient des créatures à six pattes. Il serait difficile de trouver des descriptions aussi dures de personnes d'autres races.

L'impulsion de voir toutes les races égales a néanmoins survécu. Les idéalistes britanniques ont établi la Sierra Leone en 1787 comme un refuge pour les esclaves libérés, et ses partisans croyaient sincèrement qu'avec une instruction appropriée, les Africains pourraient être élevés au niveau des Européens. Les illusions de ce genre pourraient se développer entre les membres des sociétés de voies chrétiennes à la maison, mais ils rarement duré longtemps sous le soleil tropical .

L'explorateur David Livingstone a commencé sa carrière comme missionnaire avec la London Missionary Society, mais a abandonné la prédication au début des années 1840, car il ne faisait aucun progrès:

Il doit être difficile, ou plutôt impossible, pour les chrétiens à la maison de réaliser quelque chose comme une notion précise de la grossièreté qui enveloppe leur esprit. . . . Leurs idées sont toutes terrestres et c'est avec beaucoup de difficulté qu'elles peuvent être amenées à se détacher des objets sensuels.

L'Afrique a été le cimetière des hautes espérances. Même le fondateur de la London Missionary Society, Robert Moffat ne pouvait maintenir son optimisme, écrit des Africains que «Indifférence et la forme de la bêtise la couronne sur tous les fronts: l'ignorance - l'ignorance grossière - constitue la base de tout entendre.»

Les fonctionnaires ont rencontré les mêmes déceptions. Les militants avaient poussé à l'émancipation, convaincus que les esclaves libérés renaîtraient en tant que petits propriétaires ambitieux. La liberté a plutôt conduit à l'ivresse et à l'oisiveté, tandis que la productivité a chuté.

La même naïveté métropolitaine a salué la suppression d'une insurrection noire en Jamaïque en 1865. Le gouverneur Edward Eyre, utilisant des méthodes similaires à celles adoptées lors de la mutinerie indienne quelques années plus tôt, a fait exécuter environ 200 personnes. En Jamaïque, il était célébré comme le sauveur de la civilisation, et il a été choqué d'être convoqué devant une commission en Angleterre pour répondre de ses actes. Les audiences mal fracturés l'opinion publique, avec des hommes importants alignés des deux côtés.

Eyre a été renvoyé en tant que gouverneur, mais n'a jamais été officiellement sanctionné, et est allé dans sa tombe un héros pour les

bent over to tend crops, their breasts touched the ground, giving the impression from a distance that they were six-legged creatures. It would be hard to find such harsh descriptions of people of other races.

The impulse to see all races as equal nevertheless survived. British idealists established Sierra Leone in 1787 as a haven for freed slaves, and its backers believed sincerely that with proper instruction Africans could be brought up to the level of Europeans. Illusions of this kind might thrive among members of Christian tract societies back home, but they rarely lasted long under the tropical sun.

The explorer David Livingstone began his career as a missionary with the London Missionary Society, but gave up preaching in the early 1840s, because he was making no progress:

It must be difficult or rather impossible for Christians at home to realize anything like an accurate notion of the grossness which shrouds their minds Their ideas are all earthly and it is with great difficulty that they can be brought to detach [themselves] from sensual objects.

Africa was the graveyard of high expectations. Even the founder of the London Missionary Society, Robert Moffat, could not maintain his optimism, writing of Africans that “Indifference and stupidity form the wreath on every brow: Ignorance—the grossest ignorance—forms the basis of every heart.”

Civil servants met with the same disappointments. Activists had pushed for emancipation, confident that freed slaves would be reborn as ambitious small-holders. Freedom led, instead, to drunkenness and idleness, while productivity plummeted.

The same metropolitan naïveté greeted the suppression of a black insurrection in Jamaica in 1865. Governor Edward Eyre, using methods similar to those adopted during the Indian mutiny just a few years earlier, had about 200 people executed. On Jamaica he was heralded as the savior of civilization, and he was shocked to be summoned before a commission in England to answer for his actions. The hearings badly fractured public opinion, with promi-

Jamaïcains blancs et convaincu qu'il avait été traité de manière minable par son pays.

C'était un cas classique de personnes qui ne connaissaient les Noirs que des personnes de seconde main qui avaient vécu parmi eux pendant des années. Le licenciement d'Eyre a rendu difficile de prendre des mesures fermes ailleurs dans l'empire par peur de la réaction à la maison. Sir Garnet Wolseley, un soldat dur qui service a vu dans des dizaines de missions coloniales avaient Eyre à l'esprit quand il a écrit: «Je dois penser des sociétés qui hurlent à la maison qui ont la sympathie avec tous les hommes noirs alors qu'ils se soucient rien pour les misères infligé à leurs propres amis et parents qui ont le malheur d'être situés près de ces nègres intéressants.

Comme pour les Indiens, les administrateurs administratifs coloniaux en Afrique jugeaient vital de maintenir une certaine attitude envers les indigènes. Lord Lugard, qui a passé de nombreuses années régissant le Nigeria au début des années 1900, a estimé que les blancs doivent immédiatement repousser toute «insolente familiarité» des noirs, qui seraient naturellement inféodée s'ils sont traitée correctement.

Lugard craignait que certains Britanniques se précipitant dans les colonies n'aient pas l'air naturel de l'empire de supériorité requis: «Le type d'Anglais, sous la forme du commerçant, que nous rencontrons dans ces régions, est trop affreux pour être décrit par des mots; ils sont tous plus ou moins des contre-sauteurs du pire type et les plus gros limiteurs du marché.» (Les "contre-sauteurs" sont des personnes dont la position naturelle est l'asservissement - servant derrière un comptoir - qui sautent par-dessus le comptoir pour se mélanger avec leurs parieurs.)

Pourtant, la conviction que les non-blancs - les Africains en particulier - n'avaient pas la capacité de gérer leurs propres affaires a perduré jusqu'au 20e siècle. Un article du *National Geographic* de 1937 a capturé l'opinion dominante: «Les Baganda sont des gens pleins et courtois et imitent rapidement l'homme blanc dans les vêtements et les modes de vie. Ils s'entraînent facilement, que ce soit en tant que domestiques, scouts ou couturières.

Dans certains cercles, cette vision paternaliste s'est poursuivie jusqu'au milieu du siècle, en particulier chez les hommes qui connaissaient vraiment les Noirs.

ment men lining up on both sides. Eyre was removed as governor but never officially sanctioned, and went to his grave a hero to white Jamaicans and convinced he had been shabbily treated by his country.

It was a classic case of people who knew of blacks only second-hand second-guessing people who had lived among them for years. Eyre's dismissal made it hard to take firm action elsewhere in the empire for fear of the reaction back home. Sir Garnet Wolseley, a tough soldier who saw service in dozens of colonial engagements had Eyre in mind when he wrote: "I have to think of the howling Societies at home who have sympathy with all black men whilst they care nothing for the miseries inflicted on their own kith and kin who have the misfortune to be located near these interesting niggers."

As with Indians, colonial administrators in Africa thought it vital to maintain a certain attitude towards natives. Lord Lugard, who spent many years governing Nigeria in the early 1900s, held that whites should immediately rebuff any "insolent familiarity" from blacks, who would naturally be subservient if treated properly.

Lugard worried that some of the British straggling into the colonies did not have the natural air of superiority empire required: "The type of Englishman, in the shape of the trader, whom we meet in these parts, is too awful for words to describe; they are all more or less counter-jumpers of the worst type and biggest bounders into the bargain." ("Counter-jumpers" are people whose natural position is subservience—serving behind a counter—who jump over the counter to mix with their betters.)

Still, the conviction that non-whites—Africans in particular—did not have the capacity to manage their own affairs lasted well into the 20th century. A 1937 *National Geographic* article caught the prevailing view: "The Baganda are a pleasant and courteous people and quick to emulate the white man in clothing and ways of living. They train easily, whether as domestic servants, scouts or seamstresses."

In some circles, this paternalist view continued into the mid-century, especially among men who really knew blacks. The

Le grand missionnaire protestant alsacien, Albert Schweitzer (1875-1965) était la Mère Thérèse de son temps, lauréate du prix Nobel de la paix admirée pour ses saintes qualités. Il avait une bonne opinion des Africains, mais les considérait comme paresseux et imprévoyants, et en 1938, ils écrivaient qu'ils étaient largement incapables de se gouverner eux-mêmes:

Lorsque des habitants de longue date du quartier m'expriment leur mécontentement d'être gouvernés par les blancs, je répons que sans l'homme blanc, ils n'existeraient plus, car ils se seraient massacrés ou auraient fini au Pahouin [la tribu voisine] des marmites. À cela, ils n'ont pas de réponse.

À ce moment-là, bien sûr, des gens qui n'avaient aucune expérience directe des non-blancs se noyaient sous les avertissements d'hommes qui savaient mieux, et la décolonisation arriverait bientôt.

Qu'est-ce qui a finalement entraîné la fin de l'empire? Qu'est-ce qui a mis fin à la conviction que les Anglo-Saxons étaient "particulièrement aptes à mener à bien l'œuvre de colonisation"? Les deux guerres mondiales ont sans aucun doute beaucoup à voir avec cela. L'introspection angoissée qui a suivi la première grande guerre, en particulier, semble avoir affecté la façon dont les Européens ressentaient tout ce qu'ils faisaient. Pour les hommes qui se targuent de leur capacité à gérer les affaires d'autres, ce fut un coup terrible d'avoir, eux - mêmes, gaffé dans un carnage innommable.

La Seconde Guerre mondiale, à peine 20 ans plus tard, a épuisé davantage les pouvoirs métropolitains. Les États-Unis, qui ont émergé comme la superpuissance dominante, étaient agressivement anticoloniaux malgré les lois explicitement raciales qui régissaient toujours leurs relations internes avec les Noirs. (Ceci est juste un autre exemple de l'incohérence raciale de l'empire: Jim Crow America s'est opposé à la domination européenne en Afrique.)

Dans le même temps, du moins chez les Indiens et les Asiatiques, une classe d'intellectuels formés en Occident commençait à surgir, qu'il était difficile de tenir en esclavage. L'Empire dépendait toujours en fin de compte de la force et, au fil du temps, les Britanniques hésitaient à l'utiliser.

Le «Massacre Amritsar» 1919 a rouvert les blessures laissées par la controverse sur la manipulation d'Edward Eyre de la Jamaïque 1865 en hausse, et a montré comment les Britanniques étaient en train de changer.

great Alsatian Protestant missionary, Albert Schweitzer (1875–1965) was the Mother Theresa of his time, a Nobel peace prize winner admired for saintly qualities. He took a kindly view of Africans but considered them lazy and improvident, and in 1938 wrote that they were largely incapable of ruling themselves:

When long-resident natives of the district express to me their discontent at being ruled by the whites, I answer that without the white man they would no longer be in existence, because they would either have slaughtered each other or ended in the Pahouin [the neighboring tribe] cooking pots. To this they have no answer.

By this time, of course, people who had no direct experience of non-whites were drowning out the warnings of men who knew better, and decolonization would come shortly.

What eventually brought about the end of empire? What ended the conviction that Anglo-Saxons were “peculiarly fit to carry out the work of colonization”? The two world wars undoubtedly had a lot to do with it. The agonized soul-searching that followed the first great war, especially, seems to have affected the way Europeans felt about everything they did. For men who prided themselves in their ability to run the affairs of others, it was a terrible blow to have, themselves, blundered into unspeakable carnage.

The Second World War, following just 20 years later, further exhausted the metropolitan powers. The United States, which emerged as the dominant superpower, was aggressively anti-colonial despite the explicitly racial laws that still governed its internal relations with blacks. (This is just another example of the racial incoherence of empire: Jim Crow America opposed European rule in Africa.)

At the same time, at least among Indians and Asians, a class of Western-trained intellectuals was beginning to arise, whom it was difficult to hold in subservience. Empire always depended ultimately on force, and as time went by the British became reluctant to use it.

The 1919 “Amritsar massacre” reopened the wounds left by the controversy over Edward Eyre’s handling of the 1865 Jamaica up-

Pendant une période de troubles nationalistes, le général Rex Dyer - un Indien né au Punjab - a interdit "toutes les réunions et tous les rassemblements" dans la province. Lorsque 20 000 personnes ont bafoué son ordre et manifesté à Amritsar, il a fait entrer 50 troupes Gurkha et Baluchi sur la place de la ville et leur a ordonné de tirer sur la foule, tuant 379 personnes et en blessant 1 500. Les manifestations se sont immédiatement arrêtées et Dyer était un héros - à du moins au début. Les sikhs, qui détestaient les punjabis, ont fait du général un sikh honoraire au Temple d'or.

Cependant, l'horreur est revenue chez elle et Dyer a été transporté devant une commission. Il a expliqué qu'il voulait "semer la terreur dans l'ensemble du Pendjab" afin de prévenir la rébellion. Les Britanniques n'avaient plus le ventre pour semer la terreur, et Dyer a été contraint de démissionner de sa commission. (Un aperçu intéressant de la investigation Dyer était l'interrogation des Baloutches et Gurkhas qui a fait la fusillade. Ils ont dit qu'ils ont apprécié fauchant les habitants des plaines.) Comme dans le cas Eyre, personnalités réparties sur l'action Amritsar, avec les hommes qui connaissaient l'Inde soutenir le général. Churchill a condamné les fusillades tandis que Rudyard Kipling a contribué à un fonds de solidarité qui a recueilli plus de £ 26.000.

Les anciens hommes qui ont combattu pour la Grande - Bretagne - Robert Clive (1725-1774), Lord Kitchener (1850-1916) et John Nicholson (1821-1857) qui ont aidé à réprimer la mutinerie - auraient probablement agi comme Dyer. La différence était que la Grande-Bretagne les aurait probablement soutenus.

Jusqu'au déclin de l'empire, la plupart des Britanniques avaient un sens élevé du destin national et croyaient que leur nation était une force puissante pour le bien. Cependant, lorsque de plus en plus de sujets bien éduqués voulaient l'autonomie, il est devenu difficile de les refuser. Les Britanniques avaient certes les moyens de faire taire les élites coloniales mais n'en avaient plus la volonté. En 1937, Hitler a expliqué au ministre des Affaires étrangères Lord Halifax comment contrôler le nationalisme indien: «Pousse Gandhi, et si cela ne suffit pas à les réduire à la soumission, tirez une douzaine des membres éminents de [le] Congrès [mouvement], et si cela ne suffit pas, tirez 200 et ainsi de suite jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli. »

La Grande-Bretagne n'était plus capable de telles mesures, ce qui était probablement aussi bien.

rising, and showed how the British were changing. During a period of nationalist disturbances, General Rex Dyer—an India man born in the Punjab—banned “all meeting and gatherings” in the province. When 20,000 people flouted his order and demonstrated in Amritsar, he marched 50 Gurkha and Baluchi troops into the town square and ordered them to fire on the crowd, killing 379 and wounding 1,500. Demonstrations immediately stopped, and Dyer was a hero—at least at first. The Sikhs, who hated the Punjabis, made the general an honorary Sikh at the Golden Temple.

Horror mounted back home, however, and Dyer was hauled before a commission. He explained that he wanted to “strike terror into the whole of the Punjab” in order to forestall rebellion. The British no longer had the stomach for striking terror, and Dyer was forced to resign his commission. (An interesting sidelight of the Dyer investigation was the interrogation of the Baluchis and Gurkhas who did the shooting. They said they enjoyed mowing down plainsmen.) As in the Eyre case, prominent people split over the Amritsar action, with men who knew India backing the general. Churchill condemned the shootings while Rudyard Kipling contributed to a sympathy fund that raised more than £26,000.

Earlier men who fought for Britain—Robert Clive (1725-1774), Lord Kitchener (1850-1916), and John Nicholson (1821-1857) who helped put down the mutiny—probably would have acted as Dyer did. The difference was that Britain would probably have backed them.

Until the waning days of empire, most Britons had a high sense of national destiny, and believed their nation was a powerful force for good. However, when increasingly well-educated subjects wanted self-rule it became difficult to deny them. The British certainly had the means to silence colonial elites but no longer had the will. In 1937, Hitler explained to Foreign Secretary Lord Halifax how to control Indian nationalism: “Shoot Gandhi, and if that does not suffice to reduce them to submission, shoot a dozen leading members of [the] Congress [movement]; and if that does not suffice, shoot 200 and so on until order is established.”

Britain was no longer capable of measures like this, which was

Au moment où l'Inde est devenue indépendante en 1947, l'épuisement de deux guerres mondiales, la pression des États-Unis et les tactiques et exigences sophistiquées des militants indiens ont laissé à la Grande-Bretagne le choix. Un incident des derniers jours du Raj a montré à quel point les anciens dirigeants étaient tombés. Alors que le dernier vice - roi, Louis Mountbatten, négociait le retrait définitif, sa femme Edwina portait sur une liaison avec Jawaharlal Nehru, le plus nationaliste de premier plan après Gandhi, et le futur premier ministre de l'Inde.

L'indépendance a, bien sûr, conduit à des résultats que tout étudiant de race aurait pu prévoir: un succès modéré pour certains peuples d'Asie et du Moyen-Orient; chaos pour la plupart des Africains. C'est maintenant le remous de l'empire sous forme d'immigration non blanche qui est l'héritage le plus malheureux des puissances européennes. Si, en effet, la perte de confiance qui a conduit à la décolonisation conduisent inévitablement à l'immigration non-blanche massif - et il semble de l'avoir fait sans exception - empire était une erreur catastrophique pour les puissances impériales.

Hypocrisie et échec de la volonté

Étant donné les séquelles de l'empire, il ne devrait peut-être pas être surprenant d'apprendre que son histoire est celle d'une tension constante entre les ions d'affirmation franche de la suprématie blanche et l'insistance que tous les hommes sont frères et égaux. C'est probablement une réflexion sur la nature des blancs que ce dernier point de vue a toujours pris un éclat de haute moralité. Pendant au moins deux siècles, la race a été un sujet que plus on ne tient pas à la fois les preuves scientifiques et les témoignages d'experts, une plus éclairée peuvent apparaître. Sans aucun doute, c'est pourquoi, même avec les empires les plus puissants, les hommes qui connaissaient le mieux reculent devant les affirmations franches d'intérêts raciaux.

La politique migratoire - une politique qui détermine l'avenir des blancs partout dans le monde - semble toujours avoir été un terrain fertile pour l'hypocrisie et l'évasion. À la lumière du débat actuel sur les efforts visant à endiguer l'afflux du Tiers-Monde, il est instructif de noter que seulement rarement les blancs avaient l'estomac à dire ouvertement qu'ils voulaient garder leur pays blanc.

probably just as well. By the time India became independent in 1947, the exhaustion of two world wars, pressure from the United States, and the sophisticated tactics and demands of Indian activists left Britain little choice. One incident from the final days of the Raj showed just how far the former rulers had fallen. While the last viceroy, Louis Mountbatten, was negotiating the final withdrawal, his wife Edwina was carrying on an affair with Jawaharlal Nehru, the most prominent nationalist after Gandhi, and India's future prime minister.

Independence has, of course, led to results that any student of race could have predicted: Moderate success for some Asian and Middle-Eastern peoples; chaos for most Africans. It is now the backwash of empire in the form of non-white immigration that is the most unhappy legacy for the European powers. If, indeed, the loss of confidence that led to decolonization led inevitably to massive non-white immigration—and it seems to have done so without exception—empire was a catastrophic mistake for the imperial powers.

Hypocrisy and Failure of Will

Given the aftermath of empire, it should perhaps not be surprising to learn that its history is one of constant tension between frank assertions of white supremacy and the insistence that all men are brothers and equals. It is probably a reflection on the nature of whites that the latter view has always assumed a sheen of high morality. For at least two centuries, race has been a subject on which the more one ignores both the scientific evidence and the testimony of experts, the more enlightened one can appear. No doubt this is why even with empires at their most powerful, men who knew better shrank from blunt assertions of racial interests.

Immigration policy—policy that is determining the future for whites everywhere—seems always to have been fertile ground for hypocrisy and evasion. In light of the current debate over efforts to stem the Third-World influx, it is instructive to note that only rarely have whites had the stomach to say openly that they wanted to keep their countries white.

Surprising as it may seem, in the Victorian era the British tried

Aussi surprenant que cela puisse paraître, à l'époque victorienne, les Britanniques tentaient de maintenir la fiction selon laquelle tous les sujets impériaux, de toutes races, étaient sur un pied d'égalité. Par conséquent, lorsque les Blancs qui dirigeaient la colonie sud-africaine de Natal voulaient adopter des lois empêchant l'immigration en provenance d'Inde, le ministère colonial les a rejetés. Les Britanniques ont compris le désir de garder des Indiens, mais n'ont permis exclusion pure et simple. En 1897, les deux parties sont parvenues à un compromis selon lequel les immigrants devaient arriver avec au moins 25 livres sterling et pouvoir parler une langue européenne. Cette loi exclut avec succès la grande majorité des immigrants indiens au moyen de règlements qui semblaient être neutre course. Des mesures indirectes de ce type sont devenues «la formule du Natal».

Au cours des années qui ont précédé son accession au Commonwealth indépendant en 1901, l'Australie disposait d'une autonomie considérable, mais n'avait pas de contrôle complet sur l'immigration. Ses dirigeants voulaient que les lois excluent les Asiatiques, mais Joseph Chamberlain - le secrétaire d'État aux colonies qui insistait tellement sur les vertus de la "race anglo-saxonne" - expliqua que c'était impossible. En 1897, il a demandé aux Australiens de:

garder à l'esprit les traditions de l'Empire, qui ne fait aucune distinction en faveur ou contre la race ou la couleur; et d'exclure, en raison de leur couleur ou par des raisons de race, de tous les sujets indiens ou même tous les Asiates seraient un acte si offens de Sa Majesté que j'ai à ces gens, que ce serait le plus douloureux, je suis tout à fait certain, à Sa Majesté d'avoir à le sanctionner.

Chamberlain voulait une «Australie blanche», mais n'approuverait pas les restrictions raciales manifestes, soulignant l'importance d'une «législation qui empêchera l'immigration indésirable sans faire de distinctions entièrement basées sur la couleur». L'Australie a donc élaboré sa propre version de la formule du Natal: tout immigré devrait écrire un passage de 50 mots dicté dans une langue européenne par un agent d'immigration .

Il n'y avait pas de secret sur l'objectif de la loi. Un responsable du ministère australien des Affaires extérieures a expliqué comment le test devait fonctionner:

to maintain the fiction that all Imperial subjects, of all races, were on an equal footing. Therefore, when the whites who ran the South African colony of Natal wanted to pass laws preventing immigration from India, the colonial ministry overruled them. The British understood the desire to keep out Indians, but would not permit outright exclusion. In 1897, both sides reached a compromise, according to which immigrants had to arrive with at least £25 sterling and be able to speak a European language. This law successfully excluded the vast majority of Indian immigrants by means of regulations that appeared to be race neutral. Indirect measures of this kind became known as “the Natal formula.”

In the years before it became an independent commonwealth in 1901, Australia had considerable autonomy, but did not have complete control over immigration. Its leaders wanted laws to exclude Asians, but Joseph Chamberlain—the secretary of state for the colonies who was so insistent on the virtues of the “Anglo-Saxon race”—explained this was impossible. In 1897, he asked Australians to:

[B]ear in mind the traditions of the Empire, which makes no distinction in favor of, or against race or color; and to exclude, by reason of their color or by reasons of their race, all Her Majesty’s Indian subjects or even all Asiatics would be an act so offensive to those people, that it would be most painful, I am quite certain, to Her Majesty to have to sanction it.

Chamberlain wanted a “white Australia,” but would not approve overt racial restrictions, writing of the importance of “legislation that will prevent undesirable immigration without making distinctions based entirely on color.” Australia therefore worked out its own version of the Natal formula: Any immigrant would have to write a passage of 50 words dictated in a European language by an immigration officer.

There was no secret about the law’s purpose. An official of the Australian Department of External Affairs explained how the test was supposed to work:

It is not desirable that colored persons should be allowed to pass

Il n'est pas souhaitable que les personnes de couleur soient autorisées à passer le test, et avant de le soumettre à quiconque, l'agent devrait être convaincu qu'il échouera. S'il est considéré comme susceptible de réussir le test en anglais, celui-ci devrait être appliqué dans une autre langue qu'il ne connaît pas.

Un non-blanc qui semblait susceptible de passer le test en anglais pourrait être amené à le passer en français ou en polonais!

L'Australie a adopté une autre législation évasive. En 1855, il avait déjà éloigné les immigrants chinois qui étaient solidement emballés dans les ponts inférieurs des navires. Faisant semblant de s'intéresser au confort des logements navals, les autorités coloniales ont décidé qu'aucun navire ne pouvait faire entrer des immigrants à raison de plus d'une personne pour dix tonnes de déplacement. En 1888, ils ont augmenté l'exigence à chaque 500 tonnes de déplacement. Il s'agissait apparemment de lois neutres sur la race, conçues pour empêcher les gens d'une race spécifique - une formule natale avant même que la phrase ne soit née.

Les Canadiens ont également eu recours au subterfuge. En 1908, alors qu'il n'y avait pas de service de vapeur direct entre l'Inde et le Canada, la législation exigeait que les fourmis immigrantes viennent «du pays de leur naissance» pour «un voyage continu avec des billets». Cette disposition visait les Indiens, mais les législateurs ne pouvaient se résoudre à inscrire leur véritable intention dans la loi.

Leçons d'aujourd'hui

Ce qui est peut-être le plus instructif pour étudier les politiques raciales du passé, c'est de découvrir à quel point peu de choses ont changé. Lorsque les blancs quittent la Californie du Sud, se plaignant de «crime» ou quand ils prétendent être à la recherche de «bonnes écoles», et finissent par acheter des maisons en quelque sorte dans les quartiers blancs, ils réinventent la formule Natal. Ils utilisent des motifs apparemment neutres pour la race pour obtenir des résultats raciaux, qu'ils le réalisent ou non.

Quelque chose d'autre qui n'a pas changé est le désir de minimiser l'importance ou même obscurcir les conséquences des politiques raciales - sauf que les «anti- racistes» le font maintenant. Les partisans de la Loi sur la réforme de l'immigration de 1965 ont affirmé que cela n'aurait aucun impact racial et laisserait la composition du pays inchangée. Les préférences raciales pour les non-Blancs obtiennent le nom anodin «Action Affirmative» ou même franchement trompeuse «chances égales d'emploi.»

the test, and before putting it to anyone the Officer should be satisfied that he will fail. If he is considered likely to pass the test in English, it should be applied in some other language of which he is ignorant.

A non-white who seemed likely to pass the test in English, could be made to take it in French or Polish!

Australia passed other evasive legislation. In 1855, it had already kept out Chinese immigrants who came tightly packed in the lower decks of ships. Pretending to take an interest in the comfort of shipboard accommodations, colonial authorities ruled that no vessel could bring in immigrants at a ratio of more than one person to every ten tons of displacement. In 1888, they raised the requirement to every 500 tons of displacement. These were apparently race-neutral laws designed to keep out people of a specific race—a Natal formula before the phrase was even born.

The Canadians also resorted to subterfuge. In 1908, when there was no direct steamer service from India to Canada, legislation required that immigrants come “from the country of their birth” on “a continuous voyage on through tickets.” The provision was aimed at Indians, but lawmakers could not bring themselves to write their real intent into law.

Lessons for Today

What is perhaps most instructive about studying racial policies of the past is to discover how little has changed. When whites leave Southern California, complaining about “crime” or when they claim to be looking for “good schools,” and somehow end up buying houses in white neighborhoods, they are reinventing the Natal formula. They are using ostensibly race-neutral grounds to achieve racial results, whether they realize it or not.

Something else that has not changed is the desire to downplay or even obfuscate the racial consequences of policy—except that the anti-“racists” are now doing it. The backers of the Immigration Reform Act of 1965 claimed it would have no racial impact, and would leave the makeup of the country unchanged. Racial preferences for non-whites get the anodyne name “affirmative action” or even the frankly deceptive “equal employment opportunity.”

Les transferts de richesse aux Noirs sont des «programmes de lutte contre la pauvreté». La dépossession des blancs est «diversité» ou «enrichissement».

Quelque chose d'autre a encore moins changé: Les gens qui ne connaît rien aux non-blancs pense toujours être expert en relations raciales. Moins les Blancs le savent réellement, plus ils confient avec confiance aux autres Blancs qui ont passé des années parmi les Noirs ou les Asiatiques. A partir des années 1940 aux années 1990, les Scandinaves n'avais jamais les yeux sur un noir applaudissons dit les Américains et les Sud - Africains comment se comporter. Les Nordistes réprimandaient les Sudistes avec une égale autorité. Aujourd'hui encore, les politiciens et les éditorialistes qui hurlent le plus bruyant au sujet du Sud ou redneck «racisme» vivent dans doré ghettos blancs et envoient leurs enfants dans des écoles privées. Il n'y a probablement aucun autre sujet pour lequel les clichés en bouche passent pour l'apprentissage, et la ferveur morale l'emporte sur toute une vie d'expérience.

La prépondérance des opinions a certes changé au fil du temps, mais si elle semble toujours avoir eu une prédisposition à marcher légèrement en matière de race, à cacher les intérêts raciaux derrière des généralités non raciales, et à être fortement attirée par l'apparition de générosité et de large d'esprit qui se fixe à egalitarianism et le renoncement à la loyauté raciale. Lorsque des non-Blancs étaient des sujets coloniaux et non en mesure de se frayer un chemin vers l'Europe, ces tendances eu que des conséquences locales - on se rappelle le massacre de Jamestown 1622. Maintenant, ils sont potentiellement fatals.

Cependant, même en matière raciale, les Blancs sont capables d'apprendre. Tout comme la colonie de Jamestown a fini par perdre ses illusions, les libéraux peuvent abandonner le romantisme racial face à une dure expérience. L'effervescence actuelle en Belgique et aux Pays-Bas sur l'immigration est un signe que le romantisme est en train de mourir. Lorsque les Américains ont réellement la possibilité de s'exprimer - lors de référendums sur les préférences raciales ou les avantages pour les étrangers illégaux - ils font presque toujours preuve de bon sens.

Aujourd'hui, à l'exception peut-être de l'Islande, aucune nation blanche n'est exempte d'immigration non blanche. Les Scandinaves ne peuvent plus envelopper leurs dénonciations des Américains ou des Sud-Africains dans la conviction que s'ils étaient à notre place, ils feraient des miracles de réconciliation et d'élévation. Ils *sont* à notre place maintenant, et l'expérience de première main de la race donne à réfléchir.

Transfers of wealth to blacks are “anti-poverty programs.” The dis-possession of whites is “diversity” or “enrichment.”

Something else has changed even less: People who know nothing about non-whites still think they are experts on race relations. The less whites actually know, the more confidently they lecture other whites who have spent years among blacks or Asians. From the 1940s to the 1990s, Scandinavians who had never clapped eyes on a black told Americans and South Africans how to behave. Northerners berated Southerners with equal authority. Even today, the politicians and editorialists who bray the loudest about Southern or redneck “racism” live in gilded white ghettos and send their children to private schools. There is probably no other subject for which mouthing clichés passes for learning, and moral fervor trumps a lifetime of experience.

The preponderance of opinion has certainly shifted over time, but whites seem always to have had a predisposition to tread lightly when it comes to race, to hide racial interests behind non-racial generalities, and to be strongly attracted by the appearance of generosity and broad-mindedness that attaches to egalitarianism and the renunciation of racial loyalty. When non-whites were colonial subjects and not in a position to push their way into Europe, these tendencies had only local consequences—one is reminded of the Jamestown massacre of 1622. Now, they are potentially fatal.

Even on racial matters, however, whites are capable of learning. Just as the Jamestown colony eventually lost its illusions, liberals can abandon racial romanticism in the face of hard experience. The current ferment in Belgium and Holland over immigration is a sign that romanticism is dying. When Americans actually have a chance to express themselves—in referenda on racial preferences or benefits for illegal aliens—they almost always show good sense.

Today, with the possible exception of Iceland, no white nation is free of non-white immigration. Scandinavians can no longer wrap their denunciations of Americans or South Africans in the conviction that if they were in our place they would work miracles of reconciliation and uplift. They *are* in our place now, and the first-hand experience of race is sobering.

S'il s'agissait d'un empire, c'est comme si les gens à la maison avaient maintenant une idée de ce qu'Edward Eyre avait à affronter en Jamaïque ou de la raison pour laquelle Rex Dyer avait ouvert le feu à Amritsar. Beaucoup moins de gens peuvent abriter les illusions de l'ir derrière des murs d'ignorance.

Les blancs se réveilleront-ils à temps pour sauver leur civilisation? S'ils le font, ils regarderont en arrière avec gratitude les hommes qui connaissaient le mieux le monde, qui y ont le plus réfléchi. Ils se demanderont pourquoi, au cours du XXe siècle, les Européens ont ignoré les avertissements d'hommes comme Albert Schweitzer et n'ont pas écouté Rudyard Kipling quand il a écrit: "Un homme devrait, quoi qu'il arrive, garder sa propre caste, sa race et sa race. Laissez le blanc aller au blanc et le noir au noir. "

Cet article a été publié pour la première fois dans le numéro de février 2005 d'American Renaissance.

If this were empire, it is as if the people back home now have an inkling of what Edward Eyre faced in Jamaica or of why Rex Dyer opened fire in Amritsar. Far fewer people can shelter their illusions behind walls of ignorance.

Will whites wake up in time to save their civilization? If they do, they will look back in gratitude to the men who knew the world best, who thought about it hardest. They will wonder why, during the 20th century, Europeans ignored the warnings of men like Albert Schweitzer, and did not listen to Rudyard Kipling when he wrote: "A man should, whatever happens, keep to his own caste, race and breed. Let the white go to the white and the black to the black."

This article first appeared in the February 2005 issue of American Renaissance.

Brown contre Board: La Vraie Histoire

COMMENT CELA VENAIT ET SES CONSÉQUENCES TRAGIQUES .

Le 17 mai 2004 a marqué le 50e anniversaire de la célèbre décision de la Cour suprême des États-Unis dans *Brown c. Board of Education*. Cette décision, qui interdisait la ségrégation raciale dans les écoles, est désormais célébrée comme un acte historique de justice et de courage. Des centaines, voire des milliers de fonctionnaires et de rédacteurs en chef qui ont célébré cet anniversaire, pratiquement personne n'a critiqué la décision. En fait, il y a beaucoup à critiquer. *Brown* était certainement l'une des décisions les plus importantes de la Cour suprême du 20e siècle; il est donc nécessaire que nous sachions ce qui n'allait pas dans la façon dont il a été décidé et ce qu'il a provoqué.

Premièrement, la décision n'impliquait rien de moins qu'une collusion entre l'un des juges et son ancien greffier, qui traitait les arguments du gouvernement américain. Un côté de l'affaire avait donc une connaissance interne inappropriée de ce que chaque juge pensait et pouvait formuler des arguments spécifiquement pour les appeler.

Deuxièmement, l'un des principaux témoins experts de la déségrégation - le seul à avoir été salué par la décision - a délibérément supprimé les résultats de la recherche qui ont miné sa position . Il était certainement au courant de ces découvertes gênantes, car elles étaient les siennes.

Troisièmement, parce que la Cour n'a pu trouver aucune justification constitutionnelle pour renverser la doctrine du «séparé mais égal», elle a fondé sa décision sur des théories sociologiques à la mode . Ces théories étaient fausses.

Quatrièmement, *Brown* a été le premier pas fatidique vers ce que nous appelons «l'activisme judiciaire». La Cour suprême a annulé son obligation d'interpréter la Constitution et a fait ce qu'elle jugeait bon pour le pays. Il a inauguré évalué une ère de, en effet, l'adoption de nouvelles lois, plutôt que d'interpréter les anciennes. Les ordonnances judiciaires ne devraient jamais empêcher la prise de lois par les représentants élus; le gouvernement républicain a été gravement érodé par le processus mis en marche par *Brown*.

Brown v. Board: The Real Story

HOW IT CAME ABOUT AND ITS TRAGIC
CONSEQUENCES.

May 17, 2004 marked the 50th anniversary of the US Supreme Court's famous ruling in *Brown v. Board of Education*. This decision, which forbade racial segregation in schools, is now being celebrated as a historic act of justice and courage. Of the hundreds if not thousands of public officials and editorial writers who have celebrated this anniversary, practically no one has criticized the decision. In fact, there is much to criticize. *Brown* was certainly one of the most important Supreme Court decisions of the 20th century; it is therefore necessary that we know what was wrong about how it was decided and what it brought about.

First, the decision involved nothing less than collusion between one of the justices and his former clerk, who was handling the US Government's arguments. One side of the case therefore had improper inside knowledge about what every justice thought, and could craft arguments specifically to appeal to them.

Second, one of the key expert witnesses for desegregation—the only one singled out for praise in the ruling—deliberately suppressed research results that undermined his position. He certainly knew about these inconvenient findings, because they were his own.

Third, because the Court could find no Constitutional justification for overturning the doctrine of “separate but equal,” it based its ruling on then-fashionable sociological theories. These theories were wrong.

Fourth, *Brown* was the first fateful step towards what we call “judicial activism.” The Supreme Court set aside its obligation to interpret the Constitution, and did what it thought was good for the country. It inaugurated an era of, in effect, passing new laws, rather than interpreting old ones. Judicial orders should never preempt law-making by elected representatives; republican government has been badly eroded by the process set in motion by *Brown*.

Au final, les commandes d'intégration étaient parmi les plus intrusives et dommageable jamais émis par les tribunaux américains. Les juges ont pris les décisions les plus minutieuses concernant l'école comme s'il s'agissait de conseils scolaires composés d'un seul homme. Obligatoire équilibre racial - habituellement accompli par transport scolaire provoqué vol blanc que dans de nombreux cas, les écoles encore plus laissé une ségrégation qu'auparavant. À partir de 1991, la Cour a assoupli ses exigences en matière de transport scolaire obligatoire, mais il avait déjà causé la dislocation incalculables et avait tourné la plupart des districts écolaires de grande ville dans des ghettos minoritaires.

Le calcul final de *Brown* n'a pas encore été rendu, mais c'est une décision qui doit être pleurée et non célébrée.

Comment Brown est venu

Jusqu'à *Brown*, le plus connu de la Cour suprême de se prononcer sur la ségrégation raciale avait été *Plessy c. Ferguson*, dans 1896. Dans cette affaire, les entraîneurs de chemin de fer séparés pour les voyageurs en noir et blanc, et le tribunal a jugé célèbre que la ségrégation était constitutionnelle tant que les races ont été traitées de manière "séparée mais égale".

Séparer était rarement égal, cependant . En 1930, l'Alabama, la Floride, la Géorgie et la Louisiane ont dépensé environ un tiers autant pour chaque élève des écoles publiques noires séparées que pour chaque élève blanc. La Caroline du Sud, le cas le plus extrême, n'a dépensé qu'un dixième. Les Blancs ont justifié cette différence en soulignant que les impôts locaux payaient les écoles et que les Noirs payaient moins d'impôts que les Blancs.

Les dépenses dans les écoles noires ont augmenté rapidement dans les années 40 et 50, souvent en raison de poursuites intentées par le NAACP, selon lesquelles si les écoles noires devaient être séparées, la Constitution exigeait qu'elles soient égales. De nombreux juges ont accepté, et tout au long de l'ancienne Confédération, il y a eu une avalanche de nouvelles taxes et de nouvelles obligations pour lever des fonds pour les écoles noires. Dans les années 1950, l'écart a été considérablement réduit dans tout le Sud, et Virginie, par exemple, les dépenses, les installations, et la rémunération des enseignants étaient essentiellement égales dans les deux systèmes. Les Blancs ne voulaient pas envoyer leurs enfants à l'école avec des Noirs et étaient prêts à faire des sacrifices financiers considérables pour éviter de le faire. Certains membres de la NAACP se demandait si forçant le Sud à la hauteur des exigences de «séparés mais égaux» ne ferait que rendre la ségrégation permanente.

Finally, integration orders were among the most intrusive and damaging ever issued by American courts. Judges took over the most minute school-related decisions as if they were one-man school boards. Mandatory racial balancing—usually accomplished by busing—provoked white flight that in many cases left schools even more segregated than before. Beginning in 1991, the Court eased its requirements for mandatory busing, but by then it had already caused incalculable dislocation and had turned most big-city school districts into minority ghettos.

The final reckoning of *Brown* has yet to be made, but it is a ruling to be mourned, not celebrated.

How Brown Came About

Until *Brown*, the best known Supreme Court ruling on racial segregation had been *Plessy v. Ferguson*, handed down in 1896. This case involved separate railroad coaches for black and white travelers, and the court ruled famously that segregation was constitutional so long as the races were treated in a “separate but equal” manner.

Separate was rarely equal, however. In 1930, Alabama, Florida, Georgia, and Louisiana spent about one third as much on each segregated black public school student as on each white student. South Carolina, the most extreme case, spent only one tenth. Whites justified this difference by pointing out that local taxes paid for schools, and that blacks paid less in taxes than whites.

Spending on black schools increased rapidly in the 1940s and 1950s, often because of NAACP lawsuits insisting that if black schools were to be separate the Constitution required that they be equal. Many judges agreed, and throughout the old Confederacy there was a flurry of new taxes and bond issues to raise money for black schools. By the 1950s, the gap had been greatly narrowed all across the South, and in Virginia, for example, expenditures, facilities, and teacher pay were essentially equal in the two systems. Whites did not want to send their children to school with blacks, and were prepared to make considerable financial sacrifices to avoid doing so. Some within the NAACP wondered whether forcing the South to live up to the requirements of “separate but equal” would only make segregation permanent.

La Cour suprême a accepté d'entendre l'affaire *Brown*, qui était une attaque directe contre des systèmes scolaires distincts, même s'ils étaient égaux. Il s'agissait d'un regroupement de cinq affaires distinctes survenues dans différents États et il a exhorté la Cour à abolir les écoles séparées sur la base de la clause de «protection égale» du 14^e amendement.

Il était toutefois impossible de prétendre que l'intention initiale du 14^e amendement était d'interdire les écoles séparées. Le même Congrès qui a adopté l'amendement en 1866 a créé des écoles séparées dans le district de Columbia, et après ratification deux ans plus tard, 23 des 37 États ont soit créé des écoles séparées, soit continué de gérer celles qu'ils avaient déjà. Le juge en chef Frederick Vinson était particulièrement gêné par un appel constitutionnel qui obligeait la Cour à refondre le sens d'un amendement.

Lors des plaidoiries de l'affaire en décembre 1952, Thurgood Marshall de la NAACP n'a donc pas présenté d'argument juridique. Son cas reposait sur ce qui allait être connu sous le nom «préjudices et avantages» théorie, à savoir, que la ségrégation endommageait les Noirs et l'intégration voudrait leur favoriser. Le juge Robert Jackson, qui avait été procureur en chef des criminels de guerre nazis à Nuremberg, s'est plaint que le cas de Marshall "commence et se termine par la sociologie". Il n'est pas favorable à la ségrégation scolaire mais pense que ce serait un abus du pouvoir judiciaire de l'abolir par décret. "Je suppose que, de façon réaliste, la raison pour laquelle ce cas est ici est qu'aucune action n'a pu être obtenue du Congrès", a-t-il noté.

En fait, la sociologie avec laquelle Marshall a commencé et s'est terminée était faible. Il s'appuyait fortement sur le travail de Kenneth Clark, un chercheur noir connu pour ses études sur les poupées. Clark a indiqué que s'il a montré une paire de poupées en noir et blanc aux enfants noirs qui fréquentent des écoles séparées et leur a demandé qui ils aimaient mieux poupée, un grand nombre a choisi la poupée blanc. Il a soutenu devant la Cour que cela prouve que la ségrégation engendre des sentiments d'infériorité. Il a omis de mentionner qu'il avait montré ses poupées à des centaines de Noirs fréquentant des écoles intégrées du Massachusetts, et que *encore plus* de ces enfants préféraient la poupée blanche. Si ses recherches ont montré quelque chose, c'est que l'intégration réduit l'image de soi des Noirs, mais il a délibérément déformé ses conclusions.

The Supreme Court agreed to hear the *Brown* case, which was a direct attack on separate school systems, even if they were equal. It was a consolidation of five separate cases that had arisen in different states, and it urged the Court to abolish segregated schools on the basis of the “equal protection” clause of the 14th Amendment.

It was impossible, however, to argue that the original intent of the 14th Amendment was to forbid segregated schools. The same Congress that passed the Amendment in 1866 established segregated schools in the District of Columbia, and after ratification two years later, 23 of the 37 states either established segregated schools or continued to operate the ones they already had. Chief Justice Frederick Vinson was particularly bothered by a Constitutional appeal that required the Court to recast the meaning of an Amendment.

During oral arguments in the case in December, 1952, Thurgood Marshall of the NAACP therefore did not make a legal argument. His case rested on what came to be known as the “harms and benefits” theory, namely, that segregation harms blacks and integration would benefit them. Justice Robert Jackson, who had been chief prosecutor of Nazi war criminals at Nuremberg, complained that Marshall’s case “starts and ends with sociology.” He did not support school segregation but thought it would be an abuse of judicial power to abolish it by decree. “I suppose that realistically the reason this case is here is that action couldn’t be obtained from Congress,” he noted.

In fact, the sociology with which Marshall started and ended was weak. He leaned heavily on the work of Kenneth Clark, a black researcher known for doll studies. Clark reported that if he showed a pair of black and white dolls to black children attending segregated schools and asked them which doll they liked better, a substantial number picked the white doll. He argued to the Court that this proves segregation breeds feelings of inferiority. He failed to mention that he had shown his dolls to hundreds of blacks attending integrated schools in Massachusetts, and that *even more* of these children preferred the white doll. If his research showed anything, it was that integration lowers the self-image of blacks,

John W. Davis, l'avocat qui a soutenu le maintien des écoles séparées, a souligné que les conclusions de Clark contredisaient ses propres résultats publiés dans les conclusions du Massachusetts. Davis a déclaré plus tard à un collègue que la décision irait sûrement dans son sens "à moins que la Cour suprême ne veuille refaire la loi".

Si la Cour avait tranché l'affaire immédiatement après les plaidoiries, *Brown* aurait pu être décidé dans l'autre sens ou au mieux, avec une majorité de cinq contre quatre qui lui aurait donné peu d'autorité dans le Sud. C'est à ce moment que le juge Felix Frankfurter, qui souhaitait désespérément mettre fin à la ségrégation, a assumé un rôle clé. Face à un mauvais dossier judiciaire et à des juges qui ne voulaient pas abuser de leur pouvoir, sa stratégie était de retarder. Il a fermement soutenu qu'une décision sur *Brown* devrait être reportée afin de laisser le temps pour une enquête sur l'intention initiale de la fin du 14ème matin et pour permettre à la nouvelle administration Eisenhower de prendre position. En attendant, sans dire aux autres juges, il dit à son greffier, Alexander Bickel, de saccager l'histoire de l'amendement dans l'espoir de trouver quelque chose qui justifierait abattre la ségrégation.

En juin 1953, la Cour remit *Brown* au rôle et invita la nouvelle administration à déposer un mémoire. Les gens d'Eisenhower voulaient rester complètement à l'écart de la controverse, mais à leur insu, un agent de Felix Frankfurter travaillait à un haut niveau au ministère de la Justice. Philip Elman avait clerc pour Frankfurter et était en communication constante avec son ancien patron à propos de *Brown*. Il a dit au solliciteur général qu'une invitation de la Cour suprême à commenter une affaire était comme une communication et une performance, et il a proposé de gérer l'affaire.

Elman et Frankfurter savaient tous les deux que la communication sur le canal arrière était incorrecte. Une partie à une affaire n'est jamais autorisée à avoir des discussions secrètes avec un juge qui tranchera l'affaire. Dans un long article de 1987 de la *Harvard Law Review*, dans lequel il décrivait en détail la collusion qui a motivé la décision *Brown*, Elman a concédé que ce qu'il avait fait "allait probablement au-delà du pâle" mais, a-t-il ajouté, "je considérais que c'était une cause qui transcendait les notions ordinaires de propriété dans un litige. "

but he deliberately misrepresented his findings.

John W. Davis, the lawyer who argued to retain segregated schools, pointed out that Clark's conclusions contradicted his own published results in the Massachusetts findings. Davis later told a colleague that the ruling would surely go his way "unless the Supreme Court wants to make the law over."

If the Court had decided the case immediately after oral arguments, *Brown* might have been decided the other way or at best, with a five-to-four majority that would have given it little authority in the South. It was at this point that Justice Felix Frankfurter, who was desperate to end segregation, assumed a key role. Faced with a bad legal case and justices who did not want to abuse their power, his strategy was to delay. He argued strongly that a decision on *Brown* should be put off to allow time for an investigation of the original intent of the 14th Amendment and to let the new Eisenhower administration take a position. In the meantime, without telling the other justices, he told his clerk, Alexander Bickel, to ransack the history of the Amendment in the hope of finding something that would justify striking down segregation.

In June, 1953, the Court put *Brown* back on the docket and invited the new administration to file a brief. Eisenhower's people wanted to stay out of the controversy entirely, but unbeknownst to them an agent for Felix Frankfurter was working at a high level in the Justice Department. Philip Elman had clerked for Frankfurter, and was in constant communication with his old boss about *Brown*. He told the Solicitor General that a Supreme Court invitation to comment on a case was like a command performance, and he offered to handle the case.

Elman and Frankfurter both knew that back-channel communication was wrong. A party to a case is never permitted to have secret discussions with a judge who will decide the case. In a long 1987 article in the *Harvard Law Review*, in which he described in detail the collusion that went into the *Brown* ruling, Elman conceded that what he did "probably went beyond the pale" but, he added, "I considered it a cause that transcended ordinary notions about propriety in a litigation." He wrote that he and Frankfurter

Il a écrit que Frankfurter et lui avaient gardé une distance professionnelle appropriée dans tous les autres cas, mais avaient fait une exception pour *Brown*. Pour eux, mettre fin à la ségrégation scolaire était si important qu'il justifiait des manœuvres sans scrupules.

Ils ont longuement parlé au téléphone et en personne, se référant aux autres juges par code. William Douglas était Yak parce qu'il était de Yakima, Washington. Stanley Reed était *Chamer*, car cela signifie idiot ou mulet en hébreu, et Reed pensait que la déségrégation était une affaire politique et non judiciaire.

En septembre 1953, quelque chose s'est produit qui a complètement changé le teint de la Cour: le juge en chef Frederick Vinson, un ardent opposant à l'activisme judiciaire, est soudainement décédé. Comme Elman le rapporte dans l'article de 1987, Frankfurter l'a rencontré peu de temps après. "Je suis en deuil", a-t-il dit avec un énorme sourire. "Phil, c'est la première preuve solide que j'ai jamais eue qu'il y a vraiment un Dieu." Elman écrit que «Dieu prend soin des ivrognes, des petits enfants, et le peuple américain» et a montré sa préoccupation pour l'Amérique «en prenant Fred Vinson quand il a fait.» Le nouveau juge en chef était Earl Warren, un ancien gouverneur ambitieux de Californie, qui considérait son travail non pas comme l'interprétation de la Constitution mais comme une chance d'exercer le pouvoir.

Dans l'intervalle, le greffier de Frankfurter, Bickel, n'a rien trouvé dans l'histoire ou l'intention du 14^e amendement qui pourrait être utilisé pour ordonner la déségrégation, alors Frankfurter a changé de tactique. Il a commencé à insister sur le fait que l'intention initiale n'avait pas d'importance et que le libellé de l'amendement devait être réinterprété en fonction des besoins de l'époque. Il a rapporté à Elman que Warren et quelques - uns des autres juges ont été sensibles à ce point de vue, donc il fallait s'y attendre, lorsque le ministère de la Justice a déposé 600 pages mémoire de Elman en Décembre 1953, aussi soutenu que la langue de l'amendement a été suffisamment large pour être réinterprété.

Le ré-argument couvrait le même terrain que précédemment. Thurgood Marshall a de nouveau retracé les études sur les poupées fausses, tandis que le ministère de la Justice se faisait l'écho de l'opinion de Bickel selon laquelle l'intention initiale du 14^e amendement pouvait être ignorée. Frankfurter a écrit de longs mémos aux autres juges insistant sur le fait que la loi doit répondre aux «changements dans les sentiments des hommes pour ce qui est juste et juste».

kept an appropriate professional distance on all other cases, but made an exception for *Brown*. To them, ending school segregation was so important it justified unscrupulous maneuvering.

They talked at length over the phone and in person, referring to the other justices by code. William Douglas was Yak because he was from Yakima, Washington. Stanley Reed was *Chamer*, because it means dolt or mule in Hebrew, and Reed thought desegregation was a political and not a judicial matter.

In September, 1953, something happened that completely changed the complexion of the Court: Chief Justice Frederick Vinson, a strong opponent of judicial activism, suddenly died. As Elman reports in the 1987 article, Frankfurter met him soon after in high spirits. "I'm in mourning," he said with a huge grin. "Phil, this is the first solid piece of evidence I've ever had that there really is a God." Elman writes that "God takes care of drunks, little children, and the American people" and showed His concern for America "by taking Fred Vinson when He did." The new Chief Justice was Earl Warren, an ambitious former governor of California, who saw his job not as interpreting the Constitution but as a chance to exercise power.

In the meantime, Frankfurter's clerk Bickel could find nothing in the history or intent of the 14th Amendment that could be used to order desegregation, so Frankfurter changed tack. He began to urge that original intent did not matter, and that the Amendment's language should be reinterpreted according to the needs of the time. He reported to Elman that Warren and some of the other justices were sympathetic to this view, so not surprisingly, when the Justice Department filed Elman's 600-page brief in December 1953, it too argued that the language of the Amendment was broad enough to be reinterpreted.

The reargument covered the same ground as before. Thurgood Marshall trotted out the bogus doll studies again, while the Justice Department echoed Bickel's view that the original intent of the 14th Amendment could be ignored. Frankfurter wrote long memos to the other justices insisting that the law must respond to "changes in men's feelings for what is right and just." This combi-

Cette combinaison d'arguments a surmonté les scrupules de la plupart des juges qui étaient réticents à aller au-delà de ce qu'ils considéraient comme les limites de leur autorité. Jackson et Reed étaient les seuls récalcitrants. L'ancien procureur de Nuremberg a refusé de s'immiscer dans ce qu'il pensait être une question politique plutôt que judiciaire, et Reed, le *chamer*, a fait valoir que l'ivisme de l'acte judiciaire était le début du "kritarchy", ou la domination des juges.

Fin mars 1954, Jackson subit une grave crise cardiaque. Warren s'est précipité à l'hôpital et a obtenu que la justice affaiblie accepte l'avis qu'il avait rédigé. Puis il accula Reed, lui disant qu'il serait tout seul s'il ne suivait pas. Reed, qui n'a jamais accepté la décision, s'est incliné et a rejoint la majorité.

Le 17 mai, Warren a lu la décision sur le banc. Puisqu'il n'y avait aucun raisonnement juridique en cause, il pouvait le garder assez court pour que toute la décision s'intègre dans un article de journal. Le passage le plus souvent cité est le suivant:

Séparer les [enfants noirs] des autres de même âge et de mêmes qualifications uniquement en raison de leur race génère un sentiment d'infériorité quant à leur statut dans la communauté qui peut affecter leur cœur et leur esprit d'une manière qui ne sera probablement jamais annulée. . . . Nous concluons que, dans le domaine de l'éducation du doctrine publique de «séparés mais égaux» n'a pas sa place. Les établissements d'enseignement séparés sont intrinsèquement inégaux.

Warren a admis qu'il interprétait la Constitution différemment de chaque Cour suprême qui l'avait précédée:

"[Nous] ne pouvons pas revenir en arrière à 1868 lorsque le [14e] amendement a été adopté, ni même à 1896 lorsque *Plessy v. Ferguson* a été écrit", a-t-il soutenu. Le point à examiner était de savoir si "la ségrégation des enfants dans les écoles publiques uniquement sur la base de la race, même si les facilités physiques et d'autres facteurs" tangibles "peuvent être égaux, prive les enfants du groupe minoritaire de chances égales en matière d'éducation". Sa conclusion: "Nous pensons que oui." Comme preuve, il a cité les études de poupée de Clark.

Cela ne devrait pas exiger de souligner que la question de savoir si la ségrégation rend les Noirs inférieurs n'est pas une question constitutionnelle. Même si la preuve que la ségrégation a eu cet effet était solide - et elle ne l'était pas - cela ne justifiait pas une réinterprétation de la Constitution.

nation of arguments overcame the scruples of most of the justices who were reluctant to go beyond what they considered to be the limits of their authority. Jackson and Reed were the only hold-outs. The former Nuremberg prosecutor refused to dabble in what he thought was a political rather than a judicial matter, and Reed, the *chamer*, argued that judicial activism was the beginning of “kri-tarchy,” or rule by judges.

At the end of March 1954, Jackson suffered a serious heart attack. Warren rushed to the hospital and got the weakened justice to agree to the opinion he had drafted. Then he cornered Reed, telling him he would be all alone if he did not go along. Reed, who never agreed with the ruling, bowed to pressure and joined the majority.

On May 17, Warren read the decision from the bench. Since there was no legal reasoning involved in it, he could keep it short enough to make the entire ruling fit into a newspaper article. The most often quoted passage is the following:

To separate [black children] from others of similar age and qualifications solely because of their race generates a feeling of inferiority as to their status in the community that may affect their hearts and minds in a way unlikely to ever be undone We conclude that in the field of public education the doctrine of ‘separate but equal’ has no place. Separate educational facilities are inherently unequal.

Warren admitted that he was interpreting the Constitution differently from every Supreme Court that had gone before:

“[W]e cannot turn the clock back to 1868 when the [14th] Amendment was adopted, or even to 1896 when *Plessy v. Ferguson* was written,” he argued. The point to be addressed was whether “segregation of children in public schools solely on the basis of race, even though the physical facilities and other ‘tangible’ factors may be equal, deprives the children of the minority group of equal educational opportunities.” His conclusion: “We believe it does.” As evidence, he cited Clark’s doll studies.

It should not require pointing out that whether segregation makes blacks feel inferior is not a Constitutional issue. Even if the evidence that segregation did have that effect had been solid—and

Même les libéraux ont reconnu que la Cour pratiquait la sociologie et non le droit. Le *New York Times*, qui a salué la décision, a néanmoins donné à son article du 18 mai le sous-titre suivant: "Une décision sociologique: la Cour a fondé sa décision de ségrégation sur les cœurs et les esprits plutôt que sur les lois". Le doyen de la Yale Law School, Wesley Sturges, l'a exprimé de façon plus directe. Pour que les juges statuent comme ils l'ont fait, a-t-il noté, "la Cour devait faire la loi".

Le rôle de Philip Elman dans les coulisses n'était pas non plus terminé. La Constitution a été interprétée de manière cohérente comme signifiant que les droits qu'elle accorde sont personnels et nécessitent une réparation immédiate. Si la ségrégation était inconstitutionnelle, cela signifiait que les étudiants noirs avaient droit à l'intégration immédiatement. Frankfurter avait expliqué Elman que si cette décision sur déségrégation fut nécessaire, il ne pouvait pas être sûr d'obtenir l'unanimité, peut-être même pas la majorité. La perspective du chaos qu'une telle décision provoquerait aurait poussé de nombreux juges dans l'opposition.

C'est donc Elman qui a proposé la solution très inhabituelle de séparer l'exécution de la constitutionnalité. Après la célèbre décision du 17 mai, la Cour suprême a renvoyé l'affaire pour un nouvel argument sur la manière dont la décision devrait être mise en œuvre. Il a fallu près d'un an, jusqu'au 1er mai 1955, pour laisser entrer la décision de 1954, avant de rendre une autre décision sur la façon de faire ce que la Cour avait ordonné. C'est ici que l'on retrouve le fameux truque linguistique: la déségrégation devait se faire à «toute vitesse délibérée». Le Sud allait devoir se conformer à la Constitution, mais il pourrait traîner les pieds. "C'était totalement sans principes", écrivait Elman en 1987; "il était tout simplement faux, du point de vue du droit constitutionnel, de suggérer que toute personne dont les droits constitutionnels personnels étaient violés devrait se voir refuser une réparation". Elman a proposé une solution qui, selon lui, était "totalement dépourvue de principes" parce que c'était ce qu'il faudrait pour obtenir la décision que lui et Frankfurter souhaitaient.

Dans son article, Elman a également montré un mépris considérable pour Thurgood Marshall, qui est devenu plus tard le premier Noir nommé à la Cour suprême. Il a écrit que Marshall avait fait des arguments mauvais et inefficaces, mais que la collusion d'Elman avec Frankfurter avait tellement truqué la Cour en faveur de la déségrégation, cela n'a fait aucune différence: "Thurgood Marshall aurait pu se lever là et réciter" Mary avait un petit agneau ", et le résultat aurait été exactement le même. "

it was not—it did not justify reinterpreting the Constitution.

Even liberals recognized that the Court was practicing sociology and not law. The *New York Times*, which welcomed the ruling, nevertheless gave its May 18 article the following sub-headline: “A Sociological Decision: Court Founded Its Segregation Ruling On Hearts and Minds Rather Than Laws.” The dean of the Yale Law School, Wesley Sturges, put it more bluntly. For the justices to rule as they did, he noted, “the Court had to make the law.”

Nor was Philip Elman’s behind-the-scenes role in the matter finished. The Constitution has been consistently interpreted to mean that the rights it grants are personal and require immediate relief. If segregation was unconstitutional it meant black students were entitled to integration right away. Frankfurter had explained to Elman that if this were what a desegregation ruling required, he could not be sure of getting unanimity, perhaps not even a majority. The prospect of the chaos such a ruling would cause would have pushed many justices into opposition.

It was Elman, therefore, who proposed the very unusual solution of separating enforcement from constitutionality. After the famous May 17 ruling, the Supreme Court sent the case back for further argument on how the decision should be implemented. It waited nearly a year, until May 1, 1955, to let the 1954 ruling sink in, before issuing another ruling on how to do what the Court had ordered. It is here that we find the famous linguistic fudge: desegregation was to be accomplished with “all deliberate speed.” The South was going to have to abide by the Constitution, but it could drag its feet. “It was entirely unprincipled,” Elman wrote in 1987; “it was just plain wrong as a matter of constitutional law, to suggest that someone whose personal constitutional rights were being violated should be denied relief.” Elman proposed a solution he concedes was “entirely unprincipled” because that was what it would take to get the ruling he and Frankfurter wanted.

In his article, Elman also showed considerable contempt for Thurgood Marshall, who later became the first black appointed to the Supreme Court. He wrote that Marshall made bad, ineffective arguments, but that Elman’s collusion with Frankfurter had so

De la déségrégation à l'intégration

L'impact initial de la décision *Brown* a été, à quelques exceptions près, anti-climatique. L'ordonnance d'exécution de 1955 ne s'appliquait qu'aux écoles pratiquant la ségrégation légale et exigeait seulement qu'elles cessent d'affecter les élèves aux écoles par race. Les objectifs étaient donc que les écoles du Sud, où il y avait peu de changement, puisque la plupart des étudiants sont restés où ils étaient. Quelques parents noirs ambitieux ont inscrit leurs enfants dans des écoles blanches, mais aucun blanc n'est passé à l'école noire. Il y avait une résistance spectaculaire en 1957 à l'arrivée de même un petit nombre de Noirs à Central High School à Little Rock, Arkansas, mais *desegregation* - la fin de la séparation forcée des étudiants par la race - passé assez facilement. C'est le passage de la déségrégation à l'*intégration* - le mélange obligatoire des étudiants pour parvenir à «l'équilibre racial» - qui a bouleversé le pays.

Dans l'affaire *Brown*, la Cour suprême a approuvé le point de vue selon lequel elle était légalement appliquée, *une ségrégation de jure* qui nuisait à l'esprit des Noirs; les juges n'ont rien dit sur la ségrégation scolaire *de facto* qui reflète la ségrégation résidentielle. Cependant, à mesure que les années 1960 avançaient et que les étés étaient ponctués par des émeutes à New York, Rochester, Watts et Newark, la pensée officielle a commencé à changer. En 1967, la Commission américaine des droits civils a publié un rapport intitulé *Isolement racial dans les écoles publiques*, dans lequel elle déclarait catégoriquement que la ségrégation volontaire était tout aussi nuisible que la ségrégation légalement appliquée.

À ce jour, presque tous les sociologues ont adopté la théorie des inconvénients et des avantages de la déségrégation et ont approuvé le rapport de la commission plutôt qu'un rapport beaucoup plus approfondi qui avait été publié l'année précédente. Il s'agissait de la désormais célèbre étude du ministère de l'Éducation et du Bien-être de la santé connue sous le nom de rapport Coleman, officiellement intitulée *Égalité des chances en matière d'éducation*. Le sociologue James Coleman et ses collègues s'étaient pleinement attendus à constater que les mauvaises performances académiques des Noirs étaient causées par un financement scolaire insuffisant et que l'intégration avait permis aux Noirs d'atteindre le niveau des Blancs.

rigged the Court in favor of desegregation, it made no difference: “Thurgood Marshall could have stood up there and recited ‘Mary had a little lamb,’ and the result would have been exactly the same.”

From Desegregation to Integration

The initial impact of the *Brown* decision was, with a few exceptions, anti-climactic. The implementation order of 1955 applied only to schools that practiced legal segregation, and required only that they stop assigning students to schools by race. The targets were therefore only Southern schools, where there was little change, since most students stayed where they were. A few ambitious black parents enrolled their children in white schools, but no whites switched to black schools. There was dramatic resistance in 1957 to the arrival of even small numbers of blacks at Central High School in Little Rock, Arkansas, but *desegregation*—the end of forcible separation of students by race—passed easily enough. It was the shift from desegregation to *integration*—the obligatory mixing of students to achieve “racial balance”—that convulsed the country.

In *Brown*, the Supreme Court endorsed the view that it was legally enforced, *de jure* segregation that damaged the minds of blacks; the justices said nothing about the *de facto* school segregation that reflects residential segregation. However, as the 1960s wore on, and summers were punctuated by riots in New York, Rochester, Watts, and Newark, official thinking began to change. In 1967, the US Commission on Civil Rights issued a report called *Racial Isolation in the Public Schools*, in which it declared flatly that voluntary segregation was just as harmful as legally enforced segregation.

By now, almost all sociologists embraced the harms and benefits theory of desegregation, and endorsed the commission’s report rather than a much more thoroughgoing one that had appeared the year before. This was the now-famous Department of Health Education and Welfare study known as the Coleman Report, officially titled *Equality of Educational Opportunity*. Sociologist James Coleman and his colleagues had fully expected to find that poor black academic performance was caused by inadequate school funding, and that integration brought black achievement up to the level of

Ils ont été surpris d'apprendre qu'en dépit des différences régionales - le Nord dépensait plus d'argent pour les écoles que le Sud - au sein des régions, les autorités scolaires consacraient à peu près les mêmes ressources aux Noirs qu'aux Blancs.

Une autre découverte surprenante a été que le montant d'argent dépensé pour les écoles n'a pas eu beaucoup d'effet sur les performances des élèves, et les Noirs qui fréquentaient les écoles à prédominance blanche n'ont fait que légèrement mieux que ceux qui ont fréquenté des écoles entièrement noires. (Coleman a conclu plus tard que cette petite différence n'était pas due à l'intégration. Les premiers Noirs qui ont fréquenté les écoles blanches volontairement étaient des Noirs intelligents et ambitieux qui auraient bien fait dans les écoles entièrement noires.) Ces résultats étaient si contraires à la pensée des années 60. que Coleman et ses co-auteurs ont enterré ses conclusions, et le rapport n'est devenu connu que rétrospectivement.

En 1968, la Cour a adopté la pensée la plus en vogue de la Commission des droits civils. Dans *Green c. New Kent County*, il a statué que les politiques scolaires neutres en matière de race n'étaient pas suffisantes. Au moins pour les écoles qui avaient pratiqué la ségrégation *de jure*, les "vestiges de la ségrégation" devaient être éliminés par des remèdes soucieux de la race et une intégration forcée. On aime à imaginer les délibérations de notre plus haute cour conduites dans le calme olympien, sans être distraites par des événements extérieurs banals. Cependant, il ne peut pas être une coïncidence que Martin Luther King, Jr. a été assassiné le lendemain les plaidoiries en *Green*, et la Cour a délibéré pendant les pires émeutes raciales du pays avait jamais vu.

Jusqu'à présent, toutes les décisions de justice ont été adressées à des écoles du Sud autrefois isolé. Le reste du pays pourrait regarder dans une supériorité suffisante au fur et à mesure que les Blancs du Sud luttent contre le bus, installaient des écoles privées, fuyaient vers les banlieues et, dans certains cas, fermaient même des écoles publiques plutôt que de se soumettre à un "équilibre racial". Au moins dans le Sud, les blancs n'aimaient manifestement pas le mélange racial forcé et se donneraient beaucoup de mal pour l'éviter. Pour les élites de l'époque, c'était précisément le genre de préjugés que le busing était censé guérir.

Il est facile de perdre de vue à quel point un changement radical était nécessaire aux tribunaux lorsqu'ils sont passés de la déségrégation à une intégration forcée. Un cinéma, par exemple, est considéré comme désagrégé si les clients de toutes les races peuvent y assister.

whites. They were surprised to learn that although there were regional differences—the North spent more money on schools than the South—within the regions school authorities were devoting much the same resources to blacks as whites.

Another surprising finding was that the amount of money spent on schools did not have much effect on student performance, and blacks who attended predominantly white schools did only slightly better than those who attended all-black schools. (Coleman later concluded that this small difference was not due to integration. The first blacks who attended white schools voluntarily were smart, ambitious blacks who would have done well in all-black schools.) These findings ran so contrary to '60s-era thinking that Coleman and his co-authors buried its conclusions, and the report became well-known only in retrospect.

In 1968, the Court adopted the more fashionable thinking of the Civil Rights Commission. In *Green v. New Kent County*, it ruled that race-neutral school policies were not good enough. At least for schools that had practiced *de jure* segregation, the “vestiges of segregation” had to be eliminated by race-conscious remedies and forcible integration. One likes to imagine the deliberations of our highest court conducted in Olympian calm, undistracted by mundane outside events. However, it may not be a coincidence that Martin Luther King, Jr. was assassinated the day after oral arguments in *Green*, and the Court deliberated during the worst race riots the country had ever seen.

Still, every court order so far had been directed to schools in the once-segregated South. The rest of the country could look on in smug superiority as Southern whites battled busing, set up private schools, fled to the suburbs and, in some cases, even closed down public schools rather than submit to “racial balancing.” At least in the South, whites clearly did not like forced race-mixing, and would go to great lengths to avoid it. To the elites of the time, this was precisely the kind of prejudice busing was designed to cure.

It is easy to lose sight of just how radical a change the courts required when they shifted from desegregation to forcible integration. A movie theater, for example, is considered desegregated

Selon l'emplacement, certains théâtres peuvent avoir des clients d'une race ou d'une autre, mais personne ne songerait à contrôler le flux de clients afin d'atteindre «l'équilibre racial». Tel est toutefois l'effet des nouvelles décisions de justice. Il était comme si les Noirs et les Blancs devaient vérifier avec une autorité centrale chaque fois qu'ils voulaient voir un film, et ne visaient que théâtres à travers la ville où ils étaient sûrs d'être une minorité raciale. Imaginez la résistance aux règles de ce genre appliquées aux restaurants, bibliothèques, événements sportifs, etc. Il n'est pas surprenant que les Sudistes aient résisté au bus.

Le répit pour le Nord fut de courte durée . Dans sa décision de 1971 dans *Swann v. Charlotte-Mecklenburg Board of Education*, la Cour a décidé que si une intégration forcée était nécessaire pour corriger les dommages causés à la séparation raciale des Noirs du Sud, elle était également nécessaire dans le Nord, où la ségrégation résidentielle et scolaire était souvent presque aussi prononcé. La Cour a précisé que l'intégration devait s'appliquer à *tous les* aspects d'une école, y compris les enseignants, le personnel, les activités parascolaires, les limites de fréquentation des écoles et les nouvelles constructions. Les juges ont choisi les écoles comme institutions qui compenseraient désormais les effets de la ségrégation résidentielle volontaire et engendreraient une nouvelle génération qui ignorerait la race. Les parents bientôt partout ont été confrontés à la perspective de mettre leurs enfants dans le bus pour des promenades longues à travers la ville afin noirs pouvaient fréquenter les écoles blanches et vice versa. Les Blancs du Nord se sont mis en route avec une volonté de parvenir à un équilibre racial, mais ont constaté qu'ils détestaient encore plus les bus que les Sudistes.

Wilmington, conscient, a fait un effort particulièrement ambitieux. Les tribunaux ont regroupé tous les districts scolaires des villes et des banlieues - afin que les Blancs ne puissent pas s'échapper vers les districts scolaires blancs voisins - et ont ordonné l'intégration de chaque école. Ce devait être fait par le mélange racial dans voisinages si possible, sinon en envoyant des blancs aux noirs de ville et du centre-ville aux banlieues.

Wilmington a travaillé très dur pour se préparer à ce que tout le monde savait être un changement déchirant. Pour les professeurs blancs, l'époque des trois R (lire, écrire, et mathématique) était révolue. Ils ont dû apprendre «l'écoute empathique,» «clarification des valeurs» et «compétences de consultation,» afin qu'ils puissent gérer les enfants noirs.

if patrons of all races can attend. Depending on location, some theaters may have patrons of mostly one race or another, but no one would think of controlling the flow of customers in order to achieve “racial balance.” This, however, was the effect of the new Court rulings. It was as if blacks and whites had to check with a central authority whenever they wanted to see a movie, and were directed only to theaters across town where they were sure to be a racial minority. Imagine the resistance to rules of that kind applied to restaurants, libraries, sports events, etc. It is not surprising that Southerners resisted busing.

The respite for the North was short-lived. In its 1971 ruling in *Swann v. Charlotte-Mecklenburg Board of Education* the Court decided that if forcible integration was necessary to correct the damage racial separation caused to Southern blacks, it was equally necessary in the North, where residential and school segregation were often almost as pronounced. The Court made it clear that integration was to apply to *every* aspect of a school, including teachers, staff, extracurricular activities, attendance boundaries for schools, and new construction. The judges chose schools as the institutions that would henceforth make up for the effects of voluntary residential segregation, and breed a new generation that would ignore race. Soon parents everywhere were faced with the prospect of putting their children on buses for lengthy rides across town so blacks could attend white schools and vice versa. Whites in the North set about with a will to achieve racial balance but found that, if anything, they disliked busing even more than Southerners did.

Wilmington, Delaware, made a particularly ambitious effort. Courts consolidated all city and suburban school districts—so that whites could not escape to nearby white school districts—and ordered every school integrated. This was to be done by racial mixing in neighborhoods if possible, and otherwise by sending whites to the inner city and inner-city blacks to the suburbs.

Wilmington worked very hard to prepare for what everyone knew would be a wrenching change. For white teachers, the days of the three Rs were over. They had to learn “empathetic listening,”

Dans l'ensemble, les enseignants ont reçu un message très déroutant: la classe intégrerait les enfants noirs dans le courant dominant américain, mais elle ne doit pas transmettre des valeurs oppressives de la classe moyenne.

Comme d'autres districts scolaires, Wilmington a appris que tout plan d'équilibre racial provoque une fuite blanche, mais certains plans en causent plus que d'autres. L'expédition des enfants blancs de leurs quartiers voisins vers les écoles noires était la pire. Environ la moitié des parents blancs n'ont même pas attendu de voir à quoi cela allait ressembler; leurs enfants ont disparu dans les banlieues éloignées et dans des écoles privées, et n'ont jamais mis les pieds dans une école noire. La plupart du reste a eu l'expérience peu après.

Les Noirs étaient moins réticents à venir dans les écoles blanches, mais cela n'a pas conduit à un mélange racial. Comme l'a fait remarquer un journaliste de Wilmington, "malgré l'effort massif pour rassembler les races, les élèves et même les enseignants se sont séparés au déjeuner, dans les couloirs et dans les salles de classe s'ils en avaient la possibilité". Les administrateurs ont également découvert «le point de basculement». Quelques noirs ne changent pas le caractère d'une école, mais leur nombre a augmenté alors fait tensions raciales. "C'était presque comme s'il y avait quelque chose de magique - ou d'enfer - lorsque les inscriptions noires atteignaient 40%", se souvient Jeanette McDonald, doyenne de filles du PS du Pont High School. "L'attitude des Noirs a alors changé et les Blancs ont eu raison d'avoir peur." Les Noirs commençaient à extorquer de l'argent de protection aux Blancs, des graffitis apparaissaient, des fenêtres étaient brisées, des casiers pillés et des déchets s'accumulaient. Une école autrefois entièrement blanche allait rapidement devenir noire. Une fois que la plupart des blancs étaient partis, ceux qui sont restés adaptés à la domination noire.

Avant *Brown*, les écoles publiques de Wilmington étaient blanches à 72,9%. En 1976, après un bus forcé, ils étaient 9,7% de blancs. Les blancs furieux n'étaient guère apaisés lorsque le juge fédéral Murray Schwartz, l'un des architectes du plan de transport par autobus, a transféré ses propres enfants dans une école privée.

Le bus à Boston était peut-être plus traumatisant et perturbateur que partout ailleurs.

En 1967, les écoles publiques étaient blanches à 73%. L'élève noir moyen, cependant, fréquentait une école qui n'était que de 32% de blancs, ce qui signifie que les écoles étaient sensiblement séparées. Cela reflétait le fait que la plupart des Noirs étaient regroupés à Roxbury, dans le sud de la ville. Transport par autobus est venu en 1974 ordonnée par le tribunal, mais simplement la rumeur suffisait d'envoyer des blancs aux banlieues. En 1973, l'effectif des blancs était tombé à 57% et le noir moyen fréquentait

“values clarification,” and “consultation skills,” so they could handle black children. Altogether, teachers got a very confusing message: The classroom would integrate black children into the American mainstream, but it must not transmit oppressive, middle-class values.

Like other school districts, Wilmington learned that any racial balancing plan causes white flight, but some plans cause more than others. Shipping white children out of their neighborhoods to black schools was the worst. About half the white parents did not even wait to see what it was going to be like; their children disappeared to the far suburbs and into private schools, and never set foot in a black school. Most of the rest abandoned the experiment soon thereafter.

Blacks were less unwilling to come to white schools, but this did not lead to racial mixing. As one Wilmington reporter noted, “despite the massive effort to bring the races together, students and even teachers segregated themselves at lunch, in the hallways, and in the classrooms if they were given the opportunity.” Administrators also discovered “the tipping point.” A few blacks did not change the character of a school, but as their numbers increased so did racial tensions. “It was almost as if there was something magic—or hellish—when the black enrollment reached 40 percent,” recalled Jeanette McDonald, who was dean of girls at P.S. du Pont High School. “The black attitudes changed then, and the whites had reason to be frightened.” Blacks would begin to extort protection money from whites, graffiti would appear, windows would be smashed, lockers were looted, and refuse would accumulate. A formerly all-white school would rapidly begin to turn black. Once most of the whites were gone, those who remained adapted to black dominance.

Before *Brown*, Wilmington public schools were 72.9 percent white. By 1976, after forced busing, they were 9.7 percent white. Furious whites were hardly mollified when Federal Judge Murray Schwartz, one of the architects of the busing plan, transferred his own children to private school.

Busing in Boston was perhaps more traumatic and disruptive

une école qui n'était que de 21% de blancs. Immédiatement après le bus, qui a rencontré plus de résistance et de violence de la part des Blancs en colère que partout ailleurs dans le pays, l'exposition aux Blancs a quelque peu augmenté, mais a rapidement diminué parce que tant de Blancs ont fui. En 2002, le quartier était seulement 15 pour cent de blanc, et le noir moyen a fréquenté une école qui était de 11 pour cent blanc, une figure beaucoup plus faible que les 32 pour cent des jours avant l'intégration. Le même drame a suivi l'intégration forcée dans de nombreux districts scolaires des grandes villes. Dans les écoles publiques de Washington, DC, par exemple, le taux de scolarisation des Blancs était de 48% en 1951. Des juges fédéraux ambitieux ont ordonné l'équilibre racial avant même la décision *Green* de la Cour suprême en 1968, de sorte que la ville a été informée de l'intégration tôt. Les Noirs nouvellement arrivés au lycée Theodore Roosevelt ont fait tant de commentaires obscènes aux pom-pom girls que l'école est devenue garçons. Plusieurs directeurs ont décidé de ne pas avoir de danses ou d'autres événements sociaux en raison des avances obscènes des Noirs. Les Blancs ont abandonné les écoles publiques et, en 1974, les inscriptions des Blancs étaient tombées à 3,3%. Washington a été le premier district scolaire urbain duquels les blancs avaient essentiellement disparu.

Un quartier qui affichait de solides performances a sombré au bas de la ligue. En 1976, un valedictorian du lycée n'a marqué que 320 au verbal et 280 au SAT en mathématiques. Ces scores placent l'étudiant dans les 16e et 2e percentiles pour les aînés à l'université. À l'occasion du 25e anniversaire de *Brown*, James Nabrit, un avocat qui avait plaidé l'un des premiers cas de déségrégation réussis dans le district, se plaignait que malgré les énormes budgets financés par le gouvernement fédéral, les écoles de Washington avaient "noyé la victoire de la salle d'audience dans un océan d'échec . "

than anywhere else. In 1967, the public schools were 73 percent white. The average black student, however, attended a school that was only 32 percent white, which means schools were substantially segregated. This reflected the fact that most blacks were clustered in Roxbury, in the southern part of town. Court-ordered busing came in 1974, but the mere rumor of it was enough to send whites to the suburbs. By 1973, white enrollment had dropped to 57 percent, and the average black attended a school that was only 21 percent white. Immediately after busing, which met more resistance and violence from angry whites than anywhere else in the country, the exposure to whites increased somewhat, but quickly dropped because so many whites fled. By 2002, the district was only 15 percent white, and the average black attended a school that was 11 percent white, a figure far lower than the 32 percent from pre-integration days.

The same drama followed forced integration in many big-city school districts. In Washington, DC's public schools, for example, white enrollment was 48 percent in 1951. Ambitious federal judges ordered racial balancing even before the Supreme Court's *Green* decision in 1968, so the city learned about integration early. Newly-arrived blacks at Theodore Roosevelt High School made so many obscene comments to the girl cheerleaders the school switched to boys. Several principals decided not to have dances or other social events because of lewd advances by blacks. Whites abandoned the public schools, and by 1974 white enrollment was down to 3.3 percent. Washington was the first major urban school district from which whites essentially disappeared.

A district that used to show solid performance sank to the bottom of the league. In 1976, one high school valedictorian scored only 320 on the verbal and 280 on the math SAT. These scores put the student in the 16th and 2nd percentiles for college-bound seniors. On the 25th anniversary of *Brown*, James Nabrit, a lawyer who had argued one of the first successful desegregation cases in the District, complained that despite huge, federally-funded budgets, the Washington schools had "drowned the courtroom victory in a sea of failure."

Cette tendance s'est répétée à travers le pays, si ce n'est pas toujours aussi dramatiquement. Le taux de scolarisation des Blancs dans les écoles publiques de Chicago (comté de Cook) était de 65,4% dans les écoles fortement ségréguées en 1969. En 1990, après l'équilibrage racial obligatoire, le chiffre était de 23,5% et en 2000 de 13,5%. La baisse des inscriptions blanches à New York au cours de la même période est passée de 38,7% à 19,3% à 15,3%. En 1968, nè un RLY 80 pour cent des élèves des écoles publiques à San Diego étaient blancs. En 2000, seulement 26,1% étaient blancs. Dans tous ces cas, en particulier en Californie, il y aurait eu une baisse du nombre d'inscriptions blanc en pourcentage du total simplement à cause de l'arrivé d'un grand nombre d'enfants d'immigrants, mais l'écrasante majorité de la baisse est due à un vol blanc .

Dans le même temps, l'équilibre racial a commencé à consommer une énorme proportion des budgets locaux de l'éducation. Les districts qui ont entrepris des campagnes d'intégration à grande échelle les ont bientôt trouvés engloutissant un cinquième ou plus du budget total.

L'intégration a réussi à augmenter le nombre de contacts raciaux entre les étudiants noirs et blancs, le plus évidemment dans le Sud, où la ségrégation légale avait gardé les races complètement séparées. Cependant, les gains initiaux ont rapidement érodé avec la disparition des blancs. En 1968, avant le bus ordonné par le tribunal, le noir moyen d'un quartier de grande ville fréquentait des écoles qui étaient en moyenne blanches à 43%. Busing poussé ce chiffre jusqu'à 54 pour cent en 1972, mais en 1989 un vol blanc avait amené le chiffre à 47 pour cent, à seulement 4 points de plus qu'en 1968.

La disparition des blancs a provoqué tant de bouleversements dans tant de districts scolaires que la Cour suprême a finalement commencé à le remarquer. Dans une série de décisions entre 1991 et 1993, la Cour s'est inversée et a décidé que les écoles ne devaient pas être tenues de compenser la ségrégation résidentielle. Au milieu des années 1990, il y avait encore des «écoles aimants» avec les programmes souhaitables délibérément mis dans les zones noires dans l'espoir de courtiser les blancs dans des classes intégrées, mais le mélange de force étaient en grande partie à sa fin. Le taux de scolarisation des blancs s'est stabilisé dans la plupart des districts scolaires, une fois que les enfants ont pu fréquenter les écoles du quartier qui reflétaient les modèles de logement locaux.

This pattern was repeated across the country, if not always so dramatically. White enrollment in Chicago (Cook County) public schools was 65.4 percent in heavily segregated schools in 1969. By 1990, after mandatory racial balancing, the figure was 23.5 percent, and by 2000 it was 13.5 percent. The decline in New York City's white enrollment during the same period was from 38.7 percent to 19.3 to 15.3 percent. In 1968, nearly 80 percent of the public school students in San Diego were white. By 2000, only 26.1 percent were white. In all such cases, especially in California, there would have been a drop in white enrollment as a percentage of the total simply because of the arrival of large numbers of immigrant children, but the overwhelming bulk of the decrease is due to white flight.

At the same time, racial balance began to consume a huge proportion of local education budgets. Districts that undertook full-scale integration campaigns soon found them swallowing up a fifth or more of the total budget.

Integration did succeed in increasing the amount of racial contact between black and white students, most obviously in the South, where legal segregation had kept the races entirely apart. However, initial gains quickly eroded as whites disappeared. In 1968, before court-ordered busing, the average black in a big-city district attended schools that were, on average, 43 percent white. Busing pushed that figure up to 54 percent in 1972, but by 1989 white flight had brought the figure down to 47 percent, just 4 points higher than in 1968.

The disappearance of whites caused so much dislocation in so many school districts that the Supreme Court finally began to notice. In a series of decisions between 1991 and 1993, the Court reversed itself, and ruled that schools should not be required to compensate for residential segregation. By the mid-1990s there were still "magnet schools" with desirable curricula deliberately put in black areas in the hope of wooing whites into integrated classes, but forcible mixing had largely come to an end. White enrollment leveled off in most school districts, once children could attend neighborhood schools that reflected local housing patterns.

Les écoles se dirigent donc vers une auto-ségrégation accrue. Une mesure de cette tendance est le pourcentage d'enfants non blancs qui fréquentent des écoles «racialement isolées», dans lesquelles moins de 10% des élèves sont blancs. Entre 1991 et 2001, ce nombre a diminué dans au moins 36 des 50 États. Trente-cinq pour cent des étudiants noirs, hispaniques, asiatiques et indiens sont désormais «isolés racialement».

Au cours de la même période, alors que les exigences d'intégration se sont assouplies, près de 6 000 écoles publiques ont connu des changements raciaux dramatiques, 414 passant de majoritairement minoritaires à majoritairement blancs, tandis que 5 506 sont passés de majoritairement blancs à majoritairement minoritaires. Cela signifie que dans un délai de 10 ans, une personne sur 11 écoles publiques (de plus de 67.000 dans tout le pays) a nettement changé son caractère racial, venant généralement en ligne avec les modèles de logements distincts.

Il convient de noter qu'une école peut être intégrée, mais pas ses élèves. Les Noirs et les Hispaniques se regroupent souvent dans les classes de rattrapage, avec les Blancs et les Asiatiques dans les classes d'honneur. Même les élèves qui fréquentent les mêmes classes fraternisent rarement à travers les lignes raciales pendant le déjeuner ou la récréation. L'autoségrégation commence tôt et devient plus rigide à mesure que les enfants grandissent. Au secondaire, les seules exceptions constantes semblent concerner les athlètes, qui peuvent avoir de véritables amitiés interraciales entre coéquipiers.

Pour les principaux districts scolaires des grandes villes, la fin du bus est arrivée trop tard. La plupart des Blancs considèrent désormais les écoles publiques dans des endroits comme Chicago, New York ou Washington, DC comme un territoire presque inconnu. Même l'école du quartier n'est pas une option réaliste pour leurs enfants. Les Blancs peuvent vivre dans ces villes lorsqu'ils sont célibataires ou sans enfant, mais déménager en banlieue lorsqu'ils ont des enfants. Les générations précédentes de Blancs ont fait les grandes villes leurs maisons permanentes; parmi la plupart des blancs aujourd'hui, ce n'est une option que pour les riches, qui peuvent se permettre des écoles privées d'élite, et les pauvres, qui n'ont pas le choix.

Peu de gens pleurent la fin du bus. Les Blancs l'ont rarement soutenu, avec environ 65 à 70% des parents prêts à dire à un sondeur qu'ils ne le voulaient pas. Une importante minorité de Noirs s'y est également opposée: généralement environ 40%.

Schools are therefore moving towards increased self-segregation. One measure of this trend is the percentage of non-white children who go to “racially isolated” schools, in which fewer than 10 percent of the students are white. Between 1991 and 2001 that number increased in at least 36 of the 50 states. Thirty-five percent of black, Hispanic, Asian, and American Indian students are now “racially isolated.”

During the same period, as integration requirements eased, nearly 6,000 public schools saw dramatic racial shifts, with 414 going from mostly minority to mostly white, while 5,506 shifted from mostly white to mostly minority. This means that within a 10-year period, one out of every 11 public schools (of the more than 67,000 in the whole country) changed markedly in racial character, generally coming in line with segregated housing patterns.

It should be noted that a school may be integrated but its students are not. Blacks and Hispanics often cluster in the remedial classes, with whites and Asians in the honors courses. Even those students who attend the same classes rarely fraternize across racial lines during lunch or recess. Self-segregation begins early and becomes more rigid as children get older. In high school, the only consistent exceptions seem to be among athletes, who may have real interracial friendships among teammates.

For the major big-city school districts, the end of busing came too late. Most whites now think of the public schools in places such as Chicago, New York, or Washington, DC as almost foreign territory. Even the neighborhood school is not a realistic option for their children. Whites may live in these cities when they are single or childless, but move to the suburbs when they have children. Previous generations of whites made big cities their permanent homes; among most whites today this is not an option for any but the wealthy, who can afford elite private schools, and the poor, who have no choice.

Few people mourn the end of busing. Whites rarely supported it, with about 65 to 70 percent of parents prepared to tell a pollster they didn't want it. A substantial minority of blacks also opposed it: generally about 40 percent. In Chicago, the longer blacks were

À Chicago, plus les Noirs étaient occupés, moins ils l'appréciaient, l'opposition passant de 48 % en 1986 à 60% en 1990. Au début, la plupart des Noirs croyaient à la théorie des «dommages et avantages», mais comme les avantages se matérialisent, ils ont commencé à s'opposer à l'envoi de leurs enfants loin de chez eux. Il a également eu une résurgence de la fierté noire un deuxième accompagnant le mépris de l'idée que les Noirs doivent avoir blancs camarades d'école afin d'apprendre.

Le secrétaire à l'Éducation noir de George W. Bush, Rod Paige, a détourné son attention de l'intégration. "Notre objectif est de rendre les écoles meilleures indépendamment de la composition démographique de l'école", a-t-il expliqué.

Le dernier bilan

Les chercheurs ont maintenant eu des décennies d'intégration scolaire à étudier, et les résultats contredisent catégoriquement les hypothèses sociologiques derrière *Brown*. Il est intéressant de spéculer sur la manière dont les juges auraient statué en 1954 ou dans les cas qui ont imposé le bus s'ils avaient su ce que nous savons maintenant. En 1967, le juge fédéral J. Skelly Wright reflétait le point de vue qui prévalait lorsqu'il écrivait: «Les écoles racialement et socialement homogènes nuisent à l'esprit et à l'esprit de tous les enfants qui les fréquentent - les Noirs, les Blancs, les pauvres et les riches ...» Il s'est trompé. L'étude après étude a montré que la ségrégation, qu'elle soit *de facto* ou *de jure*, ne diminue pas l'estime de soi des Noirs. Les enfants noirs surpassent constamment les enfants blancs sur tous les tests standard de l'image de soi. (Ces tests consistent à des questions comme «Pourriez-vous être ce que vous voulez quand vous grandissez?» Ou «Les gens font attention quand vous parlez parce que vous avez de bonnes idées?» Les scores à ces tests correspondent généralement à l'évaluation de des personnes qui connaissent la testeurs.) De plus, tout comme le suggéraient les tests de poupée de Clark il y a 50 ans, l'intégration semble réduire l'estime de soi des Noirs, pas l'augmenter. L'explication la plus plausible est qu'elle les met face à face avec un fossé racial dans une réussite démique qui refuse de disparaître.

Là encore, les résultats sont cohérents: le classificateur noir moyen de 12e lit et fait des calculs au niveau du classeur blanc moyen de 8e. Cela a été vrai - avec de légères, de haut en bas variations - depuis 40 ans. De plus, il est vrai que les étudiants noirs n'ont pas, peu ou beaucoup de camarades de classe blancs. Les défenseurs de la théorie des «dommages et avantages» ont désespérément résisté à ces conclusions et les journalistes ont hésité à les faire connaître.

Cependant, comme Abigail et Stephan Thernstrom le montrent clairement dans leur récent livre *No Excuses*, de nombreuses

bused the less they liked it, with opposition rising from 48 percent in 1986 to 60 percent in 1990. At first, most blacks believed in the “harm and benefits” theory, but as the benefits failed to materialize they began to object to sending their children far from home. There has also been a resurgence of black pride and accompanying scorn for the idea that blacks must have white schoolmates in order to learn.

George W. Bush’s black Secretary of Education, Rod Paige, shifted his emphasis away from integration. “Our goal is to make the schools better irregardless of the demographic makeup of the school,” he explained.

The Final Reckoning

Scholars have now had decades of school integration to study, and the results flatly contradict the sociological assumptions behind *Brown*. It is interesting to speculate how the justices would have ruled in 1954 or in the cases that imposed busing if they had known what we know now. In 1967, Federal Judge J. Skelly Wright reflected the prevailing view when he wrote: “Racially and socially homogeneous schools damage the minds and spirit of all children who attend them—the Negro, the white, the poor and the affluent” He was wrong. Study after study has shown that segregation, whether *de facto* or *de jure*, does not lower black self-esteem. Black children consistently outscore white children on all standard tests of self image. (Such tests consist of questions like “Could you be anything you like when you grow up?” or “Do people pay attention when you talk because you have good ideas?” Scores on these tests generally match the assessments of people who know the test-takers.) What is more, just as Clark’s doll tests suggested 50 years ago, integration appears to lower black self-esteem, not raise it. The most plausible explanation is that it brings them face to face with a racial gap in academic achievement that refuses to go away.

Here again, the findings are consistent: The average black 12th grader reads and does math at the level of the average white 8th grader. This has been true—with slight, up-and-down variations—for 40 years. What is more, it is true whether black students have no, few, or many white classmates. Advocates of the “harm

approches différentes dans de nombreux systèmes scolaires différents n'ont pas réussi à réduire l'écart. Ils appellent cette différence persistante de réussite "une crise nationale". L'intégration n'améliore pas nécessairement les relations raciales. Les résultats ne sont pas cohérents, mais les augmentations de l'hostilité raciale sont tout aussi probables que les diminutions. Une analyse plus fine montre à grain fin que l'intégration provoque moins de problèmes aux plus jeunes classes, mais que les enfants vieillissent, ils deviennent plus conscients de la race et de plus en plus socialiser avec des gens comme eux - mêmes. L'écart racial dans les performances scolaires - même s'il commence au préscolaire - n'est pas aussi frappant dans les classes inférieures et constitue moins un obstacle à l'amitié. De même, lorsque les Noirs commencent à s'inscrire dans des écoles autrefois blanches, les relations raciales sont meilleures si le nombre de Noirs n'est pas supérieur à 15 à 25%. La recherche a confirmé ce que les enseignants à Wilmington découvert après le tribunal a ordonné Busing: 40 pour cent est le point où les choses fréquemment gâtent sérieusement.

Une autre constatation cohérente et connexe est que les problèmes de discipline augmentent à mesure que le nombre d'élèves noirs ou hispaniques augmente (un afflux d'Asiatiques n'a pas cet effet). Le vol, la violence et l'insubordination de toutes sortes augmentent à mesure que l'équilibre racial change.

La théorie des «dommages et avantages» était erronée. La ségrégation n'endommage pas les enfants noirs, et le seul avantage discernable de l'intégration semble être la satisfaction morale qu'elle procure à ses architectes. La base sociologique de *Brown* n'était donc pas solide.

Il est également clair que les parents blancs étaient justifiés de s'opposer au mélange racial obligatoire. Si le niveleur noir moyen 12 fonctionne au niveau du niveleur blanc moyen 8, les parents du niveleur blanc moyen 12 sont convaincus que l'intégration réduira les normes et détournera les ressources vers la correction. Ils ont également raison de soupçonner que cela est susceptible de provoquer violence et désordre.

La fuite des blancs est invariablement rejetée comme «racisme». Cependant, la baisse du taux de scolarisation des blancs reflète les décisions angoissantes des juges non élus imposées à des millions de parents américains décents.

and benefits” theory have desperately resisted these findings, and journalists have hesitated to publicize them. However, as Abigail and Stephan Thernstrom make clear in their recent book *No Excuses*, many different approaches in many different school systems have failed to narrow the gap. They call this persistent difference in achievement “a national crisis.”

Nor does integration necessarily improve race relations. Results are not consistent, but increases in racial hostility are just as likely as decreases. A more fine-grained analysis shows that integration causes fewest problems at the youngest grades, but as children get older they become more conscious of race and increasingly socialize with people like themselves. The racial gap in academic performance—although it starts in pre-school—is not as striking in the lower grades, and is less a barrier to friendship. Likewise, when blacks start enrolling in formerly-white schools, race relations are best if the number of blacks is kept at no more than 15 to 25 percent. Research has confirmed what teachers in Wilmington discovered after court-ordered busing: 40 percent is the point at which things often go seriously wrong.

Another consistent and related finding is that discipline problems increase as the number of black or Hispanic students increases (an influx of Asians does not have this effect). Theft, violence, and insubordination of all kinds go up as the racial balance changes.

The “harm and benefits” theory was wrong. Segregation does not damage black children, and the only discernible benefit of integration appears to be the moral satisfaction it provides its architects. The sociological basis for *Brown* was therefore unsound.

It is also clear that white parents were justified in opposing mandatory race-mixing. If the average black 12th grader performs at the level of the average white 8th grader, the parents of the average white 12th grader are right to think integration will lower standards and divert resources to remediation. They are also right to suspect it is likely to bring violence and disorder.

White flight is invariably dismissed as “racism.” However, the decline of white school enrollment reflected agonizing decisions unelected judges forced on millions of decent American parents.

Gardons-nous nos enfants à l'école publique malgré la baisse des normes? Si nous déménageons en banlieue, devons-nous vendre notre maison à perte? Si nous restons, devons-nous travailler tous les deux pour avoir les moyens de payer l'école privée? Il n'y a probablement jamais eu d'autres décisions de justice américaines ayant un impact aussi direct et désagréable sur la vie de tant de personnes. Il est doctrinaire au point d'endurcissement à di de l'égard des souffrances des «racistes» qui rejetaient une expérience sociale dont ils ne voulaient pas partie, et ont fait ce qu'ils pensaient le mieux pour leurs enfants.

Brown et ses suites sont parmi les preuves les plus solides de la raison pour laquelle l'activisme judiciaire est si dangereux. La Constitution ne dit rien sur la question des écoles séparées. Certains États en avaient et d'autres non; c'était à juste titre laissé aux délibérations des élus du peuple. La Cour suprême a forcé une Constitution muette à parler, et donc le fait parler charabia.

De la ratification à 1954, la Constitution autorisait (mais n'exigeait pas) des écoles séparées. En 1954, il a soudainement interdit la ségrégation légale sans exiger un équilibre racial délibéré. En 1968, elle a soudainement exigé un équilibrage axé sur la sécurité, et en 1991, elle a décidé de ne plus l'exiger. Ces changements n'étaient pas le résultat de modifications; elles ne reflètent rien de plus que la prise de décisions judiciaires si puissante et capricieuse que certains l'ont qualifiée de tyrannie. Comme Juge en chef Charles Evans Hughes a déjà fait remarquer, «Nous sommes en vertu d'une Constitution, mais la Constitution est ce que les juges disent qu'il est.»

Brown et ce qui suit soulignent la différence entre les décisions de justice et la législation. La législation est un processus fastidieux et long qui nécessite l'accord de nombreuses personnes. Cela implique des compromis et des compromis, la rédaction, la reformulation et l'examen public. De nombreuses décisions de justice sont prises sous l'autorité d'*un seul juge*, et une décision de la Cour suprême n'en requiert que cinq. Les tribunaux sont donc beaucoup plus susceptibles que les législatures de virer dans des eaux dangereuses et inexplorées. L'équilibrage des races obligatoire était une erreur colossale et coûteuse *qu'aucune législature d'État ou nationale n'aurait commise*. Seuls les tribunaux peuvent ignorer complètement la volonté du peuple et leur imposer des politiques que leurs représentants n'adopteraient jamais.

Do we keep our children in public school despite falling standards? If we move to the suburbs will we have to sell our house at a loss? If we stay, will we both have to work so we can afford private school? There have probably never been any other American court decisions with such a direct and unpleasant impact on the lives of so many people. It is doctrinaire to the point of callousness to disregard the sufferings of “racists” who rejected a social experiment in which they wanted no part, and did what they thought best for their children.

Brown and its sequels are some of the strongest proof of why judicial activism is so dangerous. The Constitution is silent on the question of segregated schools. Some states had them and others did not; it was a matter rightly left up to the deliberations of the people’s elected representatives. The Supreme Court forced a mute Constitution to speak, and in so doing made it speak gibberish.

From ratification until 1954, the Constitution permitted (though did not require) segregated schools. In 1954 it suddenly forbade legal segregation without requiring deliberate racial balancing. In 1968 it suddenly required race-conscious balancing, and in 1991 it decided not to require it after all. These changes were not the result of Amendments; they reflect nothing more than judicial decision-making so powerful and capricious that some have described it as tyranny. As Chief Justice Charles Evans Hughes once noted, “We are under a Constitution, but the Constitution is what the judges say it is.”

Brown and what followed underline how different court rulings are from legislation. Legislation is a tedious, time-consuming process that requires the agreement of many people. It involves trade-offs and compromises, drafting, redrafting, and public scrutiny. Many court rulings are taken on the authority of only *one judge*, and a Supreme Court decision requires just five. Courts are therefore far more likely than legislatures to veer off into treacherous, uncharted waters. Obligatory race-balancing was a colossal, expensive mistake that *no state or national legislature would have made*. Only the courts can completely ignore the will of the people, and force upon them policies their representatives would never enact.

Comme l'a démontré le Civil Rights Act de 1964, la ségrégation légale était probablement vouée à l'échec. Tôt ou tard, les législatures auraient déségrégué les écoles sans se laisser aller au fantasme selon lequel les écoles pourraient replonger les Américains dans l'inconscience raciale. Le pays aurait échappé au traumatisme du bus et les districts scolaires urbains ne seraient probablement plus des friches.

Aujourd'hui, même certains de ceux qui ont applaudi le plus fort pour *Brown* ont des pensées secondaires. Derrick Bell est un avocat noir et ancien professeur à la Harvard Law School. Au cours des années 1960, il a travaillé pour la NAACP, essayant de court-circuiter le processus législatif, plaidant des dizaines de dossiers scolaires devant des dizaines de juges. En 1976, il avait conclu que l'intégration était un faux objectif et que les Noirs auraient lieu adressé une pétition pour le «égal» dans le «séparés mais égaux», établie en 1896 dans l'affaire *Plessy c. Ferguson*. "Les avocats des droits civiques ont eu tort de demander l'équilibre racial de la population étudiante de chaque école comme mesure de conformité et de garantie d'une scolarisation efficace", écrit-il. «En bref, alors que la rhétorique de l'intégration a promis beaucoup, des ordonnances du tribunal pour faire en sorte que les jeunes noirs ont reçu l'éducation dont ils ont besoin pour progresser aurent obtenu beaucoup plus.»

Cette année, à l'occasion du 50e anniversaire de *Brown*, le professeur Bell a exposé le cas encore plus brutalement. "Du point de vue de l'éducation", dit-il, "nous aurions été mieux servis si le tribunal de *Brown* avait rejeté les arguments des pétitionnaires tendant à contourner *Plessy c. Ferguson*". Pratiquement aucun blanc n'est prêt à dire ce que le professeur Bell est prêt à dire: la Cour suprême a commis une erreur en 1954. Ce 50e anniversaire ne devrait pas être un moment de célébration mais de réflexion sur les dangers d'un pouvoir judiciaire débridé et la réalité persistante de la race.

Cet article a été publié pour la première fois dans le numéro de juillet 2004 d'American Renaissance.

As the Civil Rights Act of 1964 demonstrated, legal segregation was probably doomed. Sooner or later, legislatures would have desegregated schools without indulging in the fantasy that schools could remold Americans into race-unconsciousness. The country would have escaped the trauma of busing, and urban school districts would probably not now be wastelands.

Today, even some of those who cheered the loudest for *Brown* have second thoughts. Derrick Bell is a black lawyer and former Harvard Law School professor. During the 1960s, he worked for the NAACP, trying to short circuit the legislative process, arguing dozens of school cases before dozens of judges. By 1976, he had concluded that integration was a false goal and that blacks should have instead petitioned for the “equal” in the “separate but equal,” established in 1896 in *Plessy v. Ferguson*. “Civil rights lawyers were misguided in requiring racial balance of each school’s student population as a measure of compliance and the guarantee of effective schooling,” he wrote. “In short, while the rhetoric of integration promised much, court orders to ensure that black youngsters received the education they needed to progress would have achieved much more.”

This year, the 50th anniversary of *Brown*, Prof. Bell put the case even more bluntly. “From the standpoint of education,” he says, “we would have been better served had the court in *Brown* rejected the petitioners’ arguments to overrule *Plessy v. Ferguson*.” Practically no whites are prepared to say what Prof. Bell is willing to say: The Supreme Court made a mistake in 1954. This 50th anniversary should not be a time for celebration but for reflection on the dangers of unbridled judicial power and the persistent reality of race.

This article first appeared in the July 2004 issue of American Renaissance.

Le Métissage à Monticello?

CRIRE SUR JEFFERSON 186 ANS PLUS TARD.

De temps en temps, un bouffon décide d'appeler Thomas Jefferson un "raciste", et d'autres bouffons le laissent publier l'accusation. Le clown le plus récent est Paul Finkelman, professeur à la faculté de droit d'Albany, et les clowns accessoires sont le *New York Times* [«Le monstre de Monticello», 30 novembre 2012]. Le professeur Finkelman est choqué de constater que Jefferson pensait que les noirs étaient moins intelligents que les blancs. Et depuis que Jefferson a écrit les mots "tous les hommes sont créés égaux" mais qu'ils ont acheté et vendu des esclaves, cela fait de lui "un hypocrite effrayant et brutal". Comme tous les clowns de son espèce, le professeur Finkelman nous dit que Jefferson a engendré des enfants avec son esclave noire, Sally Hemings.

En d'autres termes, les déchets habituels.

James Callender, un Écossais transplanté, a commencé la rumeur Hemings en septembre 1802, après que Jefferson l'a refusé pour un travail de patronage. Callender a affirmé que le président arborait «Sally sombre», une «concubine à tête laineuse», qui faisait partie de son «harem du Congo».

"Par la garce Sally, notre président a eu plusieurs enfants", a-t-il écrit, affirmant plus tard que le total était de cinq. Callender a qualifié Sally de « salope commune comme le trottoir » qui « se débattait avec une demi-douzaine de blacks ».

Callender n'a jamais prétendu qu'il avait rencontré "Sally sombre" ou expliqué comment il avait réussi à mettre la drogue sur ses ébats. L'année suivante, Callender s'est noyé dans deux ou trois pieds d'eau dans la rivière James, soi-disant trop ivre pour se pêcher, mais les ennemis fédéralistes de Jefferson n'ont jamais cessé de raconter l'histoire de Hemings. Callender a peut-être eu raison de prétendre qu'il avait fait plus de dégâts à la réputation de Jefferson en cinq mois que tous ses autres critiques avaient fait en dix ans. Les déviants ont gloussé de joie depuis lors en pensant que Monticello était un nid d'amour de métissage.

Des tests ADN sur les descendants de Sally Hemings en 1998 ont prouvé que Jefferson n'était pas le père d'un de ses enfants plus âgés, mais que quelqu'un qui avait le chromosome Jefferson Y avait engendré son plus jeune enfant, Eston.

Miscegenation at Monticello?

SPITTING ON JEFFERSON 186 YEARS LATER.

Every so often some clown decides to call Thomas Jefferson a “racist,” and other clowns let him publish the charge. The most recent clown is Paul Finkelman, a professor at Albany Law School, and the accessory clowns are the *New York Times* [“The Monster of Monticello,” Nov. 30, 2012]. Prof. Finkelman is shocked to find that Jefferson thought blacks were less intelligent than whites. And since Jefferson wrote the words “all men are created equal” but bought and sold slaves, that makes him “a creepy, brutal hypocrite.” Like all clowns of his kind, Prof. Finkelman tells us Jefferson fathered children with his black slave, Sally Hemings.

In other words, the usual rubbish.

James Callender, a transplanted Scotsman, started the Hemings rumor in September, 1802, after Jefferson turned him down for a patronage job. Callender claimed the president was sporting with “dusky Sally,” a “wooly-headed concubine,” who was part of his “Congo harem.”

“By the wench Sally our president has had several children,” he wrote, later claiming that the total was five. Callender called Sally a “slut common as the pavement” who was “romping with half a dozen black fellows.”

Callender never claimed he met “dusky Sally” or explained how he got the dope on her rompings. The next year, Callender drowned in two or three feet of water in the James River, reportedly too drunk to fish himself out, but Jefferson’s Federalist enemies never stopped whooping up the Hemings story. Callender may have been right to claim he had done more damage to Jefferson’s reputation in five months than all his other critics had done in ten years. Deviants have cackled with joy ever since at the thought that Monticello was a love nest of miscegenation.

DNA testing on Sally Hemings’s descendants in 1998 proved that Jefferson was *not* the father of one of her older children, but that someone who had the Jefferson Y chromosome fathered her

Le problème est qu'il y avait 26 hommes en âge de s'ébattre qui portaient ce chromosome et qui auraient pu être le père. Cela comprend le frère de Jefferson, Randolph, les fils de Randolph et un certain nombre d'autres hommes de la lignée Jefferson. Ils étaient tous en âge de procréer et vivaient en Virginie au moment de la conception.

Jefferson était-il le père? Eston a été conçu en 1807, alors que le vieux Tom avait 64 ans, en mauvaise santé et dans son second mandat de président. Les chances du président vieillissant et malade de secouer son esclave dans ces circonstances sont proches de zéro. Les rumeurs de Sally circulaient déjà depuis cinq ans et l'avaient blessé. Comment il était susceptible de leur donner credence?

Il y a plusieurs candidats plus probables, et le plus probable est le frère cadet de Jefferson, Randolph, qui était veuf de 51 ans. Un ancien esclave de Jefferson nommé Isaac a écrit plus tard que "le frère du vieux maître, Maître Randall, était un homme simple et puissant: il sortait parmi les Noirs, jouait du violon et dansait la moitié de la nuit" - un comportement qui pouvait facilement conduire à des ébats. Randolph s'est remarié plus tard et a eu plus d'enfants, nous savons donc qu'il était barboteur. Personne n'a jamais prétendu que Thomas Jefferson avait socialisé avec des esclaves.

Un professeur de la faculté de droit de New York a entendu parler de "innocence jusqu'à ce que sa culpabilité soit établie". À Albany, il doit y avoir un nouveau gloss sur la doctrine pour expliquer pourquoi elle ne s'applique pas aux personnes décédées et qui ne peuvent pas se défendre.

Et le professeur Finkelman pense-t-il qu'il y a même un soupçon d'originalité à accuser Jefferson d'hypocrisie? En juillet 1802, un hebdomadaire fédéraliste appelé *Port Folio* publia un poème qu'il mit dans la bouche d'un esclave fictif de Jefferson nommé Quashee:

Notre maîtr' jeffeson dit-il,

Dat tous les hommes libres sont nés:

*Den me dire, pourquoi Quashee devrait-il rester, Tendre
de vache et houe de maïs?*

Huzza pour maîtr'Jeffeson.

youngest child, Eston. The trouble is, there were 26 men of romping age who carried that chromosome and who could have been the father. This includes Jefferson's brother Randolph, Randolph's sons, and a number of other men in the Jefferson line. They were all of reproductive age and living in Virginia at the time of conception.

Was Jefferson the father? Eston was conceived in 1807, when old Tom was 64, in bad health, and in his second term as president. The chances of the aging, ailing president shacking up with his slave under those circumstances are close to zero. The Sally rumors had already been circulating for five years and had hurt him. How likely was he to give them credence?

There are several likelier candidates, and the most likely is Jefferson's younger brother Randolph, who was a 51-year-old widower. A former Jefferson slave named Isaac later wrote that "Old Master's brother, Mass Randall, was a mighty simple man: used to come out among black people, play the fiddle and dance half the night"—behavior that could easily lead to romping. Randolph later remarried and had more children, so we know he was a romper. No one ever claimed Thomas Jefferson socialized with slaves.

Any law-school professor has heard of "innocent until proven guilty." At Albany there must be a new gloss on the doctrine to explain why it doesn't apply to people who are dead and can't defend themselves.

And does Prof. Finkelman think there is even a hint of originality in accusing Jefferson of hypocrisy? In July 1802, a Federalist weekly called the *Port Folio* published a poem that it put into the mouth of a fictional Jefferson slave named Quashee:

*Our massa Jeffeson he say,
Dat all mans free alike are born:
Den tell me, why should Quashee stay,
To tend de cow and hoe de corn?
Huzza for massa Jeffeson.*

And why should one hab de white wife,

*Et pourquoi devrait-on hab de femme blanche,
Et moi, je n'ai que Quangeroo?
Moi je ne vois pas de raison pour moi la vie!
Non. Quashee hab de femme blanche aussi.
Huzza pour Maîtr' Jefferson.*

Les ennemis de Jefferson soulignaient la bêtise de «tous les hommes sont créés égaux» avant même que la rumeur Hemings ne commence. Jefferson ne croyait pas que tous les hommes étaient créés égaux plus que le professeur Finkelman, et menotter Jefferson à ces cinq mots est profondément stupide. La déclaration d'indépendance explique à George III pourquoi les colons voulaient sortir. Cela commence par un raclage rhétorique dans lequel les signataires disent qu'ils sont *les égaux du roi* et ont le droit de faire leur propre chemin . Lorsque les fondateurs se sont mis à rédiger les règles de gestion effective de leur nouveau pays - que ce soit dans les articles de la Confédération ou dans la Constitution - ils n'ont rien mis dans l'ombre de l'égalité.

Le professeur Finkelman est choqué - choqué - que les noirs de Jefferson soient plus sombres que les blancs, mais Jefferson avait raison. Quiconque n'est pas aveuglé par la couchette égalitaire à la mode sait qu'il avait raison. Le professeur Finkelman est tout aussi choqué de découvrir que Jefferson craignait que les Noirs libres ne deviennent des «parasites dans la société», mais le vieux Tom était également sur quelque chose là-bas. Si le professeur Finkelman n'est pas d'accord, il peut nous dire s'il y a un seul boulevard Martin Luther King sur lequel il aimerait se promener après le coucher du soleil.

Le professeur Finkelman donne l'impression que Jefferson aimait l'esclavage et voulait qu'il dure éternellement. Jefferson détestait l'esclavage mais détestait encore plus les Noirs libres. Il voulait émanciper les esclaves et les expulser "hors de portée du mélange".

Le titre de l'article du Prof. Finkleman's *Times* est "Le monstre de Monticello". Il faut beaucoup de courage pour cracher sur Jefferson parce qu'il possédait des esclaves, et le professeur ferait mieux d'être prêt à faire beaucoup plus de crachats: Neuf des 11 premiers présidents possédaient des esclaves, et James Madison, Andrew Jackson, Daniel Webster, Stephen Douglas, William Seward, Francis Scott Key, Winfield Scott, John Marshall, Roger Taney, James Monroe, Henry Clay et Abraham Lincoln voulaient tous envoyer des Noirs hors du pays.

*And me hab only Quangeroo?
Me no see reason for me life!
No. Quashee hab de white wife too.
Huzza for massa Jeffeson.*

Jefferson's enemies were pointing out the silliness of "all men are created equal" before the Hemings rumor even started. Jefferson didn't believe all men were created equal any more than Prof. Finkelman does, and to handcuff Jefferson to those five words is profoundly stupid. The Declaration of Independence explains to George III why the colonists wanted out. It starts with rhetorical throat-clearing in which the signers say they are *the King's* equals and have the right to go their own way. When the founders got around to writing the rules for actually running their new country—either in the Articles of Confederation or the Constitution—they didn't put in any gauzy bunk about equality.

Prof. Finkelman is shocked—*shocked*—that Jefferson thought blacks were dimmer than whites, but Jefferson was right. Anyone not blinkered by fashionable egalitarian bunk knows he was right. Prof. Finkelman is just as shocked to find out that Jefferson was worried that free blacks could become "pests in society," but old Tom was on to something there, too. If Prof. Finkelman disagrees, he can tell us whether there is a single Martin Luther King Boulevard he'd like to go strolling on after sundown.

Prof. Finkelman makes it sound as though Jefferson loved slavery and wanted it to go on forever. Jefferson disliked slavery but disliked free Negroes even more. He wanted to emancipate the slaves and deport them "beyond the reach of mixture."

The title of Prof. Finkelman's *Times* article is "The Monster of Monticello." It must take a lot of courage to spit on Jefferson because he owned slaves, and the professor better be ready to do a lot more spitting: Nine of the first 11 presidents owned slaves, and James Madison, Andrew Jackson, Daniel Webster, Stephen Douglas, William Seward, Francis Scott Key, Winfield Scott, John Marshall, Roger Taney, James Monroe, Henry Clay, and Abraham Lincoln all wanted to send blacks out of the country.

Les gens qui connaissaient réellement Jefferson le trouvaient charmant, cultivé et un homme de grand honneur. À une distance de 186 ans, le professeur Finkelman nous dit qu'il était "effrayant", mais le professeur Finkelman n'est que le plus récent des nombreux creeps. Le chroniqueur du Black *Baltimore Sun*, Gregory Kane, nous dit que Jefferson était un "hypocrite excité" et que le chroniqueur noir Clarence Page l'appelait un "papa mort." Le chroniqueur Richard Grenier a comparé Jefferson au chef de la Gestapo Heinrich Himmler et a demandé que le Jefferson Memorial soit démoli «pierre par pierre». Conor Cruise O'Brien écrit que Jefferson est «forcément odieux».

La réputation de Jefferson survivra, mais pas celle du *New York Times*. Il était un journal influent, mais publier de la vermine comme le professeur Finkelman ne fera qu'accélérer son effondrement dans la non-pertinence.

Cet article a été publié sur Takimag.com le 6 décembre 2012.

People who actually knew Jefferson found him charming, cultivated, and a man of great honor. At a distance of 186 years, Prof. Finkelman tells us he was “creepy,” but Prof. Finkelman is only the most recent of many creeps. Black *Baltimore Sun* columnist Gregory Kane tells us Jefferson was a “horny hypocrite” and black columnist Clarence Page called him a “deadbeat dad.” Columnist Richard Grenier likened Jefferson to Gestapo chief Heinrich Himmler and called for the Jefferson Memorial to be torn down “stone by stone.” Conor Cruise O’Brien writes that Jefferson is “of necessity abhorrent.”

Jefferson’s reputation will survive, but that of the *New York Times* may not. It used to be an influential newspaper, but publishing vermin such as Prof. Finkelman will only speed its collapse into irrelevance.

This article was published at Takimag.com on December 6, 2012.

L'Afrique depuis L'indépendance

Martin Meredith, *The Fate of Africa: From the Hopes of Freedom to the Heart of Despair*, Public Affairs Press, 2005, 752 p., \$35,00 .

UNE EXCELLENTE CORRECTIVE À LA DÉLUSION BLANCHE.

Avec près de 800 pages, *Le destin de l'Afrique* est un livre énorme sur un sujet immense: l'histoire de l'Afrique depuis l'indépendance. Martin Meredith, qui a travaillé pendant des années en tant que journaliste sur le continent et qui a écrit huit autres livres sur l'Afrique, réalise cette tâche presque impossible avec juste la bonne combinaison de style et d'érudition. En même temps, il n'enduit rien et n'épargne personne. Comme toute histoire contemporaine honnête du continent doit l'être, il s'agit en grande partie d'une histoire de cupidité, de corruption, d'oppression et de massacre. Peut-être il n'y a pas mieux et plus à jour compte un seul volume. *Le sort de l'Afrique* couvre également l'Afrique du Nord, mais cette revue se concentrera sur le continent au sud du Sahara. Bien que M. Meredith tire peu de conclusions générales, il offre une multitude de preuves à quiconque le souhaite.

Insensible à l'Europe

Comme l'explique M. Meredith, même si dans certains cas la colonisation a duré 200 ans, la plupart des Noirs étaient essentiellement épargnés par l'Europe. Les Français dirigeaient leur empire ouest-africain avec seulement 385 administrateurs blancs, et les Britanniques étaient réputés pour leur domination indirecte tout aussi mince. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, seuls les Britanniques même pensé en termes d'indépendance éventuelle de ces terres incultes, et ne prévoyait pas jusqu'à la fin du 20e siècle. C'est la pression des États-Unis, l'épuisement d'après-guerre et les mouvements d'indépendance militants qui ont entraîné des octrois d'indépendance précipités que personne n'avait anticipés en 1945.

Quel que soit le calendrier, parce que c'est l'Afrique de l'Ouest qui a été en contact le plus étroit avec l'Europe, elle est considérée comme la mieux préparée à l'autonomie. En 1920, par exemple, la Gold Coast (futur Ghana) comptait 60 avocats noirs en exercice, tandis que le Kenya n'a pas eu son premier avocat avant 1956.

Africa Since Independence

Martin Meredith, *The Fate of Africa: From the Hopes of Freedom to the Heart of Despair*, Public Affairs Press, 2005, 752 pp., \$35.00.

AN EXCELLENT CORRECTIVE TO WHITE DELUSION.

At close to 800 pages, *The Fate of Africa* is a huge book about a huge subject: the history of Africa since independence. Martin Meredith, who worked for years as a journalist on the continent and who has written eight other books about Africa, carries off this nearly impossible task with just the right combination of style and scholarship. At the same time, he sugarcoats nothing and spares no one. As any honest contemporary history of the continent must be, this is largely a story of greed, corruption, oppression, and massacre. There may be no better and more up-to-date single-volume account. *The Fate of Africa* covers North Africa as well, but this review will concentrate on the continent south of the Sahara. Although Mr. Meredith draws few broad conclusions, he offers a wealth of evidence for anyone who wishes to.

Untouched by Europe

As Mr. Meredith explains, even though in some cases colonization lasted 200 years, most blacks were essentially untouched by Europe. The French ran their West African empire with only 385 white administrators, and the British were famous for equally thin-stretched, indirect rule. At the end of the Second World War, only the British even thought in terms of eventual independence for these untutored lands, and did not foresee it until the end of the 20th century. It was pressure from the United States, post-war exhaustion, and militant independence movements that resulted in hurried grants of independence no one had anticipated in 1945.

Whatever the timetable, because it was West Africa that had been in closest contact with Europe, it was thought best prepared for self-government. By 1920, for example, the Gold Coast (future Ghana) had 60 practicing black lawyers, whereas Kenya did not

Le premier député noir de l'Assemblée nationale française est venu du Sénégal en Afrique de l'Ouest en 1914. Léopold Senghor, un autre député du Sénégal, a aidé à rédiger la constitution de la quatrième République française en 1945. Son français était si bon qu'il était en charge de la police du grammaire de la constitution.

L'indépendance est donc venue en premier en Afrique de l'Ouest, avec Kwame Nkrumah comme leader du Ghana. La carrière de Nkrumah a établi tellement de modèles pour la nouvelle Afrique qu'il vaut la peine de suivre en détail. Ce qui a commencé avec une grande promesse s'est terminé en larmes, dans un cycle si souvent répété que M. Meredith l'a adopté comme sous-titre de son livre.

Nkrumah a connu l'une des augmentations de pouvoir les plus soudaines de tous les politiciens de l'histoire - de prisonnier à Premier ministre en une seule journée. Détenu dans une prison de la Gold Coast pour avoir déclenché des émeutes anti-britanniques, son parti a réussi à remporter 34 des 38 sièges contestés lors d'une élection de 1951. Le gouverneur britannique, Charles Arden-Clarke, se raidit la lèvre supérieure, convoqua son prisonnier et lui demanda de former un gouvernement.

Le Ghana est passé à six ans d'autonomie gouvernementale démocratique sous la supervision étroite d'Arden-Clarke. Cela semblait être une formation parfaite à la souveraineté pour le parfait candidat à l'indépendance. Le Ghana a un son infrastructure éducative et économique construit par les Britanniques, d'excellentes ressources naturel, et en bonne santé réserves de change en raison des exportations de cacao. La guerre froide faisait rage et les États-Unis et l'Union soviétique étaient avides de nouveaux clients. M. Meredith écrit que moment de l'indépendance en 1957, il y avait de l'espoir dans le monde entier et optimisme à l'échelle maintenant difficile à imaginer. Le gala de six jours a été un festin d'amour de bonne volonté et de grandes attentes.

Une fois les Britanniques partis, Nkrumah a éradiqué l'opposition, a construit un culte de la personnalité, a gaspillé de l'argent sur des projets plaqués or et a ruiné l'économie. Il a construit la plus grande cale sèche d'Afrique, qui n'a presque jamais été utilisée. Il a mis en place une compagnie aérienne nationale et a insisté pour qu'elle s'envole vers des endroits politiquement à la mode comme Le Caire et Moscou pour lesquels il n'y avait pas de demande commerciale.

get its first lawyer until 1956. The first black deputy to the French National Assembly came from Senegal in West Africa in 1914. Léopold Senghor, another deputy from Senegal, helped draft the constitution for France's Fourth Republic in 1945. His French was so good he was in charge of policing the constitution's grammar.

Independence consequently did come first in West Africa, with Kwame Nkrumah as leader of Ghana. Nkrumah's career set so many patterns for the new Africa that it is worth following in some detail. What began with great promise ended in tears, in a cycle so often repeated that Mr. Meredith has adopted it as the subtitle of his book.

Nkrumah had one of the most sudden rises to power of any politician in history—from prisoner to prime minister in a single day. Held in a Gold Coast prison for stirring up anti-British riots, his party managed to win 34 of 38 contested seats in a 1951 election. The British governor, Charles Arden-Clarke, stiffened his upper lip, summoned his prisoner, and asked him to form a government.

Ghana went on to six years of democratic self-government under the close supervision of Arden-Clarke. It seemed to be perfect training for sovereignty for the perfect candidate for independence. Ghana had a sound educational and economic infrastructure built by the British, excellent natural resources, and healthy foreign currency reserves due to cocoa exports. The Cold War was raging, and both the United States and the Soviet Union were eager for new clients. Mr. Meredith writes that when independence came in 1957, there was world-wide hope and optimism on a scale now difficult to imagine. The six-day gala was a love-feast of goodwill and high expectations.

Once the British were gone, Nkrumah stamped out the opposition, built up a personality cult, squandered money on gold-plated projects, and ran the economy into the ground. He built the largest dry dock in Africa, which was almost never used. He set up a national airline and insisted it fly to politically fashionable places like Cairo and Moscow for which there was no commercial demand. He established state-run corporations and state farms that

Il a créé des sociétés d'État et des fermes d'État qui ne faisaient que propager l'échec et la corruption. Il a fait du crime pour quiconque "un manque de respect envers la personne et la dignité du chef de l'État". Les hommes d'affaires étrangers ont appris que toute personne ayant une bonne idée et une idée brillante - plus elle est grandiose, mieux c'est - pourrait obtenir un gros contrat avec le gouvernement. Le chef de l'État a lui-même signé des accords.

Nkrumah avait des ambitions pour tout le continent. En 1958, il a accueilli une Conférence populaire panafricaine pour promouvoir une alliance anticoloniale. Parmi ses invités, nombreux sont devenus plus tard chefs d'État: Julius Nyerere (Tanzanie), Kenneth Kaunda (Zambie), Hastings Banda (Malawi), Patrice Lumumba (Congo), Amilcar Cabral (Guinée Bissau - assassiné peu avant l'indépendance), Holden Roberto (Angola) et Joshua Nkomo (jamais tout à fait au sommet au Zimbabwe). Nkrumah est toujours quelque chose d'un saint pour de nombreux Africains et Noirs américains à cause de son anti-impérialisme militant. Il rêvait d'une Afrique aussi puissant que les États-Unis, et dilapidé des millions sur un immense complexe de bâtiments qu'il espérait deviendrait la capitale d'un continent uni sous sa direction.

Les folies de Nkrumah ont eu des résultats prévisibles. En 1965, huit ans seulement après l'indépendance, ce qui avait été l'un des pays les plus prospères d'Afrique était en faillite. De plus en plus trompé et anti-blanc, Nkrumah a imputé chaque échec aux impérialistes et aux néocolonialistes. Il aurait pu continuer à détruire le Ghana s'il n'avait pas essayé de couper les ailes de l'armée. En 1966, alors qu'il faisait de la junket à Pékin, les généraux ont pris le relais et lui ont dit de ne pas rentrer. Des écoliers qui avaient appris à chanter «Nkrumah est notre messie», ont maintenant chanté «Nkrumah n'est pas notre messie».

Le messie caissier a trouvé refuge dans une maison désaffectée de Guinée Conakry, où il a reçu des bandes d'admirateurs de plus en plus rares et a passé ses journées à élaborer des plans impossibles pour le Ghana. Il était convaincu qu'un mouvement populaire se lèverait pour le ramener au pouvoir. Au moment de sa mort dans un hôpital de Bucarest en 1972, il était une figure pathétique.

À bien des égards, Nkrumah a donc tracé le modèle pour le continent: dictature, corruption, mauvaise gestion, bizarreries proches de la folie et départ involontaire de ses fonctions.

only spread failure and corruption. He made it a crime for anyone to “show disrespect to the person and dignity of the Head of State.” Foreign businessmen learned that anyone with a glib tongue and a bright idea—the more grandiose the better—could get a fat government contract. The head of state himself signed deals.

Nkrumah had ambitions for the entire continent. In 1958 he hosted an All-African People’s Conference to promote anti-colonial agitation. Among his guests were many who later became heads of state: Julius Nyerere (Tanzania), Kenneth Kaunda (Zambia), Hastings Banda (Malawi), Patrice Lumumba (Congo), Amílcar Cabral (Guinea Bissau — assassinated shortly before independence), Holden Roberto (Angola), and Joshua Nkomo (never quite made it to the top in Zimbabwe). Nkrumah is still something of a saint for many Africans and American blacks because of his militant anti-imperialism. He dreamed of an Africa as mighty as the United States, and squandered millions on a huge complex of buildings he hoped would become the capital of a continent united under his leadership.

Nkrumah’s follies had predictable results. By 1965, just eight years after independence, what had been one of Africa’s most prosperous countries was bankrupt. Increasingly deluded and anti-white, Nkrumah blamed every failure on imperialists and neo-colonialists. He might have gone on wrecking Ghana had he not tried to clip the wings of the army. In 1966, while he was junketing in Peking, the generals took over and told him not to come home. School children who had been taught to chant “Nkrumah is our messiah,” now chanted “Nkrumah is not our messiah.”

The cashiered messiah found refuge in a clapped-out house in Guinea Conakry, where he received ever-dwindling bands of admirers, and spent his days drawing up impossible plans for Ghana. He was convinced that a popular movement would rise up to bring him back to power. By the time of his death in a Bucharest hospital in 1972, he was a pathetic figure.

In many respects, therefore, Nkrumah set the pattern for the continent: dictatorship, corruption, mismanagement, quirks bordering on madness, and involuntary departure from office. In par-

En particulier . son exemple de règle de l'homme unique s'est répandu presque partout. Quelques dictateurs ont expliqué que l'édification de la nation nécessitait l'unité d'objectif, mais la plupart ont simplement pris le pouvoir sans explication ni excuse. Quand quelqu'un a demandé à Habib Bourguiba de Tunisie quel genre de système politique son pays avait, il répondit, «système? Quel système? Je suis le système.» Hastings Banda du Malawi a dit un jour: "Tout est mon affaire. Tout." Il a également dit: "Tout ce que je dis est une loi. Littéralement une loi." En 1965, il est allé plus loin: «Si, pour maintenir la stabilité politique et administration efficace, je dois détenir dix mille ou cent mille, je le ferai.» Julius Nyerere de Tanzanie, dont la tentative au socialisme africain sera examinée plus tard, a expliqué que les partis politiques ont été soulevés dans l'Ouest parce qu'il y avait des économies classiques. En Afrique, il n'y avait pas de cours, donc une seule fête était nécessaire: la sienne.

Nkrumah était également typique d'un nombre surprenant de dirigeants indépendants qui avaient été emprisonnés ou bannis par les autorités blanches avant de prendre le pouvoir: Kenneth Kaunda de Zambie, Jomo Kenyatta du Kenya, Robert Mugabe du Zimbabwe, Bourghiba de Tunisie, Banda du Malawi, Mohammed V du Maroc, et Patrice Lumumba du Congo (condamné pour détournement de fonds, et non pour activité d'indépendance).

De plus, comme pratiquement toute la première génération de dirigeants indépendants, Nkrumah avait vécu et étudié en Europe ou aux États-Unis. Les hommes qui sont allés à l'étranger étaient sans aucun doute un meilleur type pour commencer, et une certaine expérience de l'Occident a probablement tempéré leurs excès, du moins au début. Dans la génération suivante, des semi-sauvages comme Idi Amin (Ouganda), Samuel Doe (Libéria) et Jean-Bedel Bokassa (République centrafricaine) se précipiteraient dans les palais présidentiels et continueraient à faire des bouffonneries toujours plus horribles.

Contrairement à la plupart des dirigeants africains, cependant, Nkrumah ne s'est pas entouré de crapauds et de maîtresses et semble avoir été solitaire et isolé. Il a décidé, apparemment sur un coup de tête, de se marier et a demandé à Gamal Nasser d'Égypte de lui trouver une femme. Nasser l'a fait: une égyptienne qui ne parlait que l'arabe et un peu de français; Nkrumah ne comprenait aucune langue. Il l'a épousée le jour même de sa rencontre et elle lui a donné trois enfants mais un petit bateau de compagnie .

ticular, his example of one-man rule caught on almost everywhere. A few dictators explained that nation-building required unity of purpose, but most simply seized power without explanation or apology. When someone once asked Habib Bourguiba of Tunisia what kind of political system his country had, he replied, "System? What system? I am the system." Hastings Banda of Malawi once observed, "Everything is my business. Everything." He also said, "Anything I say is law. Literally law." In 1965 he went further: "If, to maintain the political stability and efficient administration, I have to detain ten thousand or one hundred thousand, I will do it." Julius Nyerere of Tanzania, whose attempt at African socialism will be examined later, explained that political parties arose in the West because there were economic classes. In Africa, there were no classes, so only one party was necessary: his.

Nkrumah was also typical of a surprising number of independence rulers who had been jailed or banished by the white authorities before taking power: Kenneth Kaunda of Zambia, Jomo Kenyatta of Kenya, Robert Mugabe of Zimbabwe, Bourghiba of Tunisia, Banda of Malawi, Mohammed V of Morocco, and Patrice Lumumba of Congo (convicted of embezzlement, not independence activity).

Also, like virtually the entire first-generation of independence leaders, Nkrumah had lived and studied in Europe or the United States. Men who went abroad were undoubtedly a better sort to begin with, and some experience of the West probably tempered their excesses, at least at first. In the next generation, semi-savages such as Idi Amin (Uganda), Samuel Doe (Liberia), and Jean-Bédel Bokassa (Central African Republic) would shoot their way into presidential palaces, and go on to ever-more gruesome antics.

Unlike most African rulers, however, Nkrumah did not surround himself with toadies and mistresses, and seems to have been lonely and isolated. He decided, apparently on a whim, to marry, and asked Gamal Nasser of Egypt to find him a wife. Nasser did: an Egyptian girl who spoke only Arabic and a bit of French; Nkrumah understood neither language. He married her the same day he met her, and she gave him three children but little companion-

Le seul véritable ami que Nkrumah semble avoir eu au pouvoir était une Britannique, Erica Powell, qu'il a rencontrée lorsqu'elle était secrétaire privée du gouverneur Arden-Clarke. Il l'a embauchée, avec la bénédiction du gouverneur, et a toujours dit qu'elle était la seule personne à lui avoir donné des conseils impartiaux.

L'intérêt de Nkrumah pour une femme européenne n'a pas conduit au mariage, mais pour de nombreux royeurs, c'est le cas. Kenyatta, Bourghiba et Banda avaient des femmes blanches, tout comme Léopold Senghor du Sénégal et Seretse Khama du Botswana. Jean-Bedel Bokassa, qui se couronné "empereur" avait 17 femmes, dont une blonde danseuse de cabaret Roumaine, un Allemand et un Suédois (Il a gardé des femmes dans des maisons séparées et a quitté son bureau plusieurs fois par jour pour les appeler.)

Enfin, Nkrumah différait des autres dirigeants africains d'une autre manière importante: il ne semble pas avoir pillé le trésor. Il jouissait des privilèges de la fonction - son secret Ary Powell a écrit qu'il était "agoc avec enthousiasme" à la perspective de rencontrer la reine d'Angleterre - mais sa propre grandeur ne devait pas provenir de comptes bancaires mais d'un spectaculaire nouveau Ghana.

Tout bien considéré, selon les normes africaines, la transition du Ghana vers l'indépendance a été un succès. Ailleurs, il y a eu des échecs, certains si spectaculaires que l'Occident n'a pas pu rester sans tenir compte du désordre. Le récit de M. Meredith sur l'implosion presque immédiate du Congo mérite d'être résumé.

Les Belges ont longtemps été ridiculisés pour ne pas avoir préparé le Congo à l'autonomie, et il y a du vrai dans l'accusation. En 1960, le pays ne comptait que 30 diplômés universitaires et aucun médecin noir, enseignant du secondaire ou officier de l'armée. Cependant, les Belges avaient bien construit l'infrastructure de base, et une large base d'écoles élémentaires. Ils n'avaient tout simplement pas prévu l'indépendance, mais n'ont pas essayé de la contrecarrer lorsque les temps ont changé. Après les émeutes de 1959, ils ont proposé une transition de quatre ans vers l'autonomie gouvernementale. Ce sont les Congolais qui ont insisté sur un transfert immédiat.

M. Meredith souligne que la cérémonie d'indépendance du 30 juin 1960 a établi la note discordante initiale.

ship. The only real friend Nkrumah seems to have had in power was a British woman, Erica Powell, whom he met when she was Governor Arden-Clarke's private secretary. He hired her away, with the governor's blessing, and always said she was the only person who gave him unbiased advice.

Nkrumah's interest in a European woman did not lead to marriage, but for many rulers it did. Kenyatta, Bourghiba, and Banda had white wives, as did Léopold Senghor of Senegal and Seretse Khama of Botswana. Jean-Bédél Bokassa, who crowned himself "emperor," had 17 wives, including a blonde Rumanian cabaret dancer, a German, and a Swede. (He kept wives in separate houses and left his office several times a day to call on them.)

Finally, Nkrumah differed from other African rulers in another important way: He does not appear to have looted the treasury. He enjoyed the privileges of office—his secretary Powell wrote that he was "a-gog with excitement" at the prospect of meeting the Queen of England—but his own greatness was to come not from bank accounts but from a spectacular new Ghana.

All things considered, by African standards, Ghana's transition to independence was a success. Elsewhere, there were failures, some so spectacular the West could not stand by and ignore the mess. Mr. Meredith's account of the Congo's almost immediate implosion is worth summarizing.

The Belgians have long been derided for failing to prepare the Congo for self-rule, and there is some truth to the accusation. In 1960, the country had only 30 university graduates and no black doctors, secondary school teachers, or army officers. However, the Belgians had built good basic infrastructure, and a broad base of elementary schools. They simply had not foreseen independence, but did not try to thwart it when times changed. After riots in 1959, they proposed a four-year transition to self-government. It was the Congolese who insisted on an immediate handover.

Mr. Meredith points out that the independence ceremony of June 30, 1960 set the initial jarring note. King Baudouin of Belgium praised the early colonizing work of his great uncle, Leopold II—whose exactions were so ruthless that the Belgian government

Le roi Baudouin de Belgique a salué les premiers travaux colonisateurs de son grand-oncle, Léopold II - dont les exactions étaient si impitoyables que le gouvernement belge a repris en 1908 ce qui avait été sa chasse gardée - et s'est entretenu avec les Congolais: "C'est à vous maintenant, messieurs, de montrer que vous êtes digne de notre confiance.» Patrice Lumumba, futur Premier ministre, a répliqué avec une diatribe contre "l'exploitation", "les souffrances terribles" et "l'esclavage humiliant qui nous a été imposé par la force". "Nous ne sommes plus vos singes", a-t-il ajouté.

Quelques jours plus tard, des soldats noirs se sont révoltés contre leurs officiers blancs et se sont déchaînés en battant et en violant des blancs, en désignant des prêtres et des religieuses pour des abus particuliers. Des milliers de Blancs ont fui le pays - établissant un modèle pour ce qui allait se passer avec une triste régularité ailleurs. Les Belges ont demandé l'autorisation de Lumumba pour utiliser la force pour sauver les blancs. Lorsque Lumumba a refusé, la Belgique a agi unilatéralement. La province du sud-ouest du Katanga a ensuite fait sécession. Le Congo n'avait que deux semaines et était déjà dans le chaos.

Lumumba a appelé l'ONU à l'aide, qui est arrivée en juillet, mais ce qu'il souhaitait le plus que les soldats de l'ONU fassent, c'est expulser les Belges. Il a donné deux jours à l'ONU; sinon, il se tournerait vers les Soviétiques. Ralph Bunche, le chef noir américain de la mission de l'ONU a décrit Lumumba comme "fou" et agissant "comme un enfant".

Plus tard dans le mois, Lumumba s'est rendu aux États-Unis. Le sous-secrétaire d'État Douglas Dillon le considérait comme «une personnalité irrationnelle, presque psychotique». Lumumba a téléphoné au bureau du Congo au Département d'État et a demandé un compagnon blond. La CIA a trouvé quelqu'un d'envoyer plus, mais la Maison Blanche a cassé cette rendez-vous galant.

Les troupes belges ont finalement quitté le Congo après avoir évacué les Blancs, mais Lumumba a ensuite insisté pour que l'ONU mette fin à la rébellion du Katanga. Lorsqu'une autre province, le Kasai du Sud, s'est révoltée, Lumumba a vraiment fait appel aux Soviétiques, qui ont envoyé une assistance technique. Sa tentative de rétablir l'ordre au Kasai a entraîné un massacre et fait 250 000 réfugiés. À ce jour, la Belgique et les États-Unis étaient convaincus que Lumumba était une menace, et les deux gouvernements voulaient qu'il soit assassiné.

Le président du Congo, Joseph Kasa-Vubu, a limogé Lumumba, qui à son tour a licencié Kasa-Vubu. En septembre, Joseph Mobutu, chef d'état-major de l'armée, a évincé tous les politiciens lors d'un coup d'État militaire .

took over in 1908 what had been his private preserve—and talked down to the Congolese: “It is up to you now, gentlemen, to show that you are worthy of our confidence.” Patrice Lumumba, prime minister to be, replied with a rant against “exploitation,” “terrible suffering,” and “humiliating slavery that was imposed on us by force.” “We are no longer your monkeys,” he added.

Just a few days later, black soldiers revolted against their white officers, and went on a rampage, beating and raping whites, singling out priests and nuns for particular abuse. Thousands of whites fled the country—setting a model for what was to happen with dreary regularity elsewhere. The Belgians asked Lumumba for permission to use force to save whites. When Lumumba refused, Belgium acted unilaterally. The southwest province of Katanga then seceded. Congo was just two weeks old and already in chaos.

Lumumba called on the UN for help, which arrived in July, but what he most wanted UN soldiers to do was kick out the Belgians. He gave the UN two days; otherwise he would turn to the Soviets. Ralph Bunche, the black American head of the UN mission described Lumumba as “crazy” and acting “like a child.”

Later that month, Lumumba visited the United States. Under-Secretary of state Douglas Dillon thought him “an irrational, almost psychotic personality.” Lumumba telephoned the Congo desk at the State Department and asked for a blonde companion. The CIA found someone to send over, but the White House quashed the tryst.

Belgian troops eventually left the Congo after they had evacuated whites, but Lumumba then insisted that the UN put down the Katanga rebellion. When another province, South Kasai, went into revolt, Lumumba really did call in the Soviets, who sent technical assistance. His attempt to restore order in Kasai resulted in massacre, and produced 250,000 refugees. By now, both Belgium and the US were convinced Lumumba was a menace, and both governments wanted him assassinated.

President of the Congo, Joseph Kasa-Vubu, dismissed Lumumba, who in turn dismissed Kasa-Vubu. In September, Joseph Mobutu, chief of staff of the army, ousted all politicians in a mili-

Lumumba est resté dans la résidence du Premier ministre à Léopoldville, gardé par un cercle intérieur de troupes de l'ONU pour empêcher les hommes de Mobutu de l'arrêter. Un cercle extérieur de soldats de Mobutu s'est assuré qu'il ne s'échappait pas. Sous une pluie battante dans la nuit du 27 novembre, Lumumba a glissé et s'est dirigé vers Stanleyville, où il avait du soutien, s'attendant à former un gouvernement rival. Il aurait pu atteindre Stanleyville, sauf qu'il s'arrêtait pour haranguer les villageois. Les hommes de Mobutu l'ont attrapé et l'ont ramené à Léopoldville, et ses partisans à Stanleyville ont mis en place un gouvernement sans lui. Cela a fait un total de quatre gouvernements concurrents, avec ceux de Mobutu et des régimes sécessionnistes du Katanga et du Sud Kasai.

Mobutu avait traîné Lumumba devant lui et lui avait craché au visage. Avec l'approbation des Belges, il l'envoya au chef de la révolte de Katanga, Moïse Tshombe, qui était certain de le tuer. Tshombe a aidé à le torturer pendant des heures, rentrant chez lui, selon son majordome, "couvert de sang". Le lendemain, des officiers belges ont commandé un peloton d'exécution qui a exécuté Lumumba. Les Belges ont commencé à s'inquiéter de la mauvaise presse et ont concocté l'histoire selon laquelle Lumumba s'est échappé de la détention et a été tué par des villageois "patriotiques". Pour couvrir leurs traces, ils ont découpé le corps de Lumumba et l'ont dissous dans de l'acide sulfurique. Pourtant, la nouvelle de son assassinat a provoqué des manifestations anti-belges dans le monde entier. À ce jour, Lumumba est un héros pour les gauchistes fous parce qu'il a appelé les Soviétiques, et pour les noirs fous parce qu'il était impoli avec les blancs.

L'ONU a finalement mis fin à la rébellion du Katanga en 1963, et au moment où Joseph Mobutu a consolidé le pouvoir en 1965, il pouvait presque être considéré comme le sauveur de son pays.

Beaucoup moins connu est le désastre de l'indépendance du minuscule pays de Guinée équatoriale, qui était une colonie espagnole jusqu'en 1968. Les Espagnols avaient préparé Francisco Macías Nguema pour être le leader, mais comme tant de blancs, ils n'avaient aucune idée de combien il les détestait. L'un de ses premiers actes fut d'attiser la violence anti-blanc, et la plupart du pays est de 7000 Espagnols ont quitté leurs entreprises et des fermes et ont disparu dans les six premiers mois.

tary coup. Lumumba stayed on in the prime minister's residence in Leopoldville, guarded by an inner ring of UN troops to keep Mobutu's men from arresting him. An outer ring of Mobutu's soldiers made sure he did not escape. In pouring rain on the night of Nov. 27, Lumumba slipped out and headed for Stanleyville, where he had support, expecting to form a rival government. He might have reached Stanleyville, except that he kept stopping to harangue villagers. Mobutu's men caught him and brought him back to Leopoldville, and his supporters in Stanleyville set up a government without him. That made a total of four competing governments, along with Mobutu's, and secessionist regimes in Katanga and South Kasai.

Mobutu had Lumumba hauled before him and spat in his face. With the approval of the Belgians, he flew him off to the leader of the Katanga revolt, Moïse Tshombe, who was certain to kill him. Tshombe helped torture him for hours, returning home, according to his butler, "covered in blood." The next day, Belgian officers commanded a firing squad that executed Lumumba. The Belgians began to worry about bad press, and concocted the story that Lumumba escaped from detention and was killed by "patriotic" villagers. To cover their tracks, they cut up Lumumba's body and dissolved it in sulfuric acid. Still, word of his murder prompted anti-Belgian demonstrations all over the world. To this day, Lumumba is a hero to nutty leftists because he called in the Soviets, and to nutty blacks because he was rude to white people.

The UN eventually put down the Katanga rebellion in 1963, and by the time Joseph Mobutu consolidated power in 1965, he could almost be seen as the savior of his country.

Far less well known is the independence disaster of the tiny country of Equatorial Guinea, which was a Spanish colony until 1968. The Spanish had groomed Francisco Macías Nguema to be leader, but like so many whites, had no idea how much he hated them. One of his first acts was to stir up anti-white violence, and most of the country's 7,000 Spaniards left their businesses and farms and were gone in the first six months.

Nguema was a real monster. When a director of statistics pub-

Nguema était un vrai monstre. Lorsqu'un directeur des statistiques publiait des chiffres qui lui déplaisaient, Nguema le fit couper en petits morceaux pour «l'aider à apprendre à compter». À au moins deux reprises, il a ordonné le meurtre de tous les anciens amoureux connus d'une maîtresse. Chaque fois qu'il voulait une nouvelle femme, il faisait tuer son mari. Sur ses 12 premiers ministres, seulement deux ont échappé au meurtre.

Nguema a manqué d'argent et a commencé à payer uniquement les soldats et la police. Toutes les autres parties du gouvernement ont fermé. Nguema a fermé toutes les bibliothèques, les journaux et les presses à imprimer et, en 1974, a vidé la dernière école du pays. Il a interdit le christianisme et transformé les églises en entrepôts. Pour lever des fonds, il a commencé à détenir des étrangers contre rançon: \$57 600 pour une Allemande, \$40 000 pour un Espagnol, \$6 000 pour un soviétique décédé. Il a pris en otage le dernier missionnaire clarétin, âgé de 85 ans, jusqu'à ce qu'il obtienne une rançon. Nguema a continué pendant 11 ans jusqu'à ce qu'un neveu le dépose lors d'un coup d'État de 1979. Quand est venu le temps d'exécuter Nguema, les Noirs avaient tellement peur de ses pouvoirs surnaturels qu'ils ont refusé d'appuyer sur la détente. Des soldats marocains ont dû être trouvés pour le peloton d'exécution.

Le nouvel homme, Teodoro Obiang, est toujours au pouvoir et le pays n'a toujours pas de journaux. Une récente déclaration d'un assistant fait allusion à la saveur de son régime: "Il peut décider de tuer sans que personne ne lui demande de rendre des comptes et sans aller en enfer car c'est Dieu lui-même, avec qui il est en contact permanent, qui lui donne cette force. . "

Quelques dirigeants africains ont sincèrement tenté d'aider leurs héritiers. Personnage curieux et véritablement tragique, Julius Nyerere de Tanzanie n'a rien volé, a combattu la corruption et a travaillé sans relâche. Le problème était que ses plans étaient tous mal dirigés. Avec sa «Déclaration d'Arusha» de Février 1967, il partit à la nation un tout Lize en vue, même des maisons privées qui ont été loués. Il voulait que tout le pays fonctionne selon le principe de l'*ujamaa* ou «famille», qui était censé capturer l'esprit ancien du «socialisme africain».

Ses sociétés d'État ont subi d'énormes pertes, mais sa plus grande folie a été les fermes collectives ou les villages *ujamaa* . L'adhésion était censée être volontaire, mais finalement 11 millions de personnes ont été regroupées dans des collectifs dans le plus grand mouvement de masse de personnes de l'histoire de l'Afrique .

lished figures that displeased him, Nguema had him cut into little pieces to “help him learn to count.” On at least two occasions, he ordered the killing of all known former lovers of a mistress. Whenever he wanted a new woman, he had her husband killed. Of his 12 original ministers, only two escaped murder.

Nguema ran out of money and started paying only soldiers and the police. Every other part of the government shut down. Nguema closed all libraries, newspapers, and printing presses, and in 1974 emptied the country’s last school. He outlawed Christianity and turned churches into warehouses. To raise money, he started holding foreigners for ransom: \$57,600 for a German woman, \$40,000 for a Spaniard, \$6,000 for a dead Soviet. He held hostage the last Claretine missionary, age 85, until he got a ransom. Nguema carried on for 11 years until a nephew deposed him in a 1979 coup. When it came time to execute Nguema, blacks were so afraid of his rumored supernatural powers they refused to pull the trigger. Moroccan soldiers had to be found for the firing squad.

The new man, Teodoro Obiang, is still in power, and the country still has no newspapers. A recent statement from an aide hints at the flavor of his regime: “He can decide to kill without anyone calling him to account and without going to hell because it is God himself, with whom he is in permanent contact, who gives him this strength.”

A few African leaders have sincerely tried to help their people. A curious and genuinely tragic figure, Julius Nyerere of Tanzania stole nothing, fought corruption, and worked tirelessly. The trouble was, his schemes were all wrongheaded. With his “Arusha Declaration” of February 1967, he set out to nationalize everything in sight, even private houses that were rented out. He wanted the whole country run on the principle of *ujamaa* or “familyhood,” which was supposed to capture the ancient spirit of “African socialism.”

His state corporations posted huge losses, but his greatest folly were collective farms, or *ujamaa* villages. Joining up was supposed to be voluntary, but eventually 11 million people were herded onto collectives in the largest mass movement of people in African

Lorsque les agriculteurs se sont enfuis dans leurs anciens champs, les employés du gouvernement ont incendié leurs maisons. Nyerere n'a toléré aucune dissidence du socialisme et, sous son règne, la Tanzanie est passée du plus grand exportateur africain de produits alimentaires au premier importateur. Toujours le chouchou des gauchistes occidentaux, il a assez de l'aide étrangère pour empêcher le pays de mourir de faim. En 1985, après 23 ans de vie de famille, il abandonne et quitte ses fonctions. Avec une franchise inhabituelle chez les politiciens du monde entier, il a annoncé: "J'ai échoué. Admettons-le."

Nelson Mandela est une autre figure exceptionnelle. Lui aussi fait partie du petit nombre de dirigeants qui ne se sont pas enrichis, qui ont véritablement tenté d'améliorer leur peuple et qui ont cherché une véritable réconciliation raciale. Avec son successeur, Thabo Mbeki, les Sud - Africains découvrent avec chapeau noir règle est vraiment. Ceux qui suivent sont susceptibles d'être pires.

Les faits tels qu'il les trouve

M. Meredith enregistre les faits tels qu'il les trouve, et le résultat est en grande partie une litanie d'horreurs. Il nous donne un compte rendu complet des événements complexes et sordides entourant le génocide hutu / tutsi du Rwanda, les guerres d'extermination au Soudan, le chaos et la barbarie de la "libération" en Angola et au Mozambique, et la chute des régimes blancs en Rhodésie et Afrique du Sud.

Pourtant, quelques-unes des observations de M. Meredith se vérifient: au Kenya, un dicton populaire est «Pourquoi embaucher un avocat quand vous pouvez acheter un juge? Omar Bongo du Gabon, qui a dirigé le pays pendant 22 ans et avait un penchant pour essayer de séduire les volontaires du Corps de la paix américain, pas passé moins de \$500 millions sur son avant du palais idential. Le Nigéria a dépensé 8 milliards de dollars pour une industrie sidérurgique qui n'a jamais produit d'acier. Pendant la guerre civile au Tchad en 1982, des foules ont saccagé et incendié à la fois le musée national et les archives nationales. Président Siaka Stevens de la Sierra Leone une fois passé deux tiers du budget annuel du pays d'accueillir une réunion de l'OUA. Lorsque le sida a été découvert, les Africains ont largement tourné en dérision les mesures préventives comme un complot raciste pour les empêcher de se reproduire. En 1973, Juvenal Habyari-mana du Rwanda a forcé tout le monde, même les bébés, à rejoindre son parti politique. Et comment est-ce, demande M. Meredith, une absurdité:

history. When farmers fled back to their old fields, government workers burned their houses. Nyerere tolerated no dissent from socialism, and under his rule Tanzania went from being the largest African exporter of food to the largest importer. Always the darling of Western leftists, he got enough foreign aid to keep the country from starving. In 1985, after 23 years of familyhood, he gave up and left office. With a frankness unusual in politicians anywhere, he announced, "I failed. Let's admit it."

Nelson Mandela is another exceptional figure. He, too, is among the tiny number of leaders who have not enriched themselves, who genuinely tried to better their people, and who sought true racial reconciliation. With his successor, Thabo Mbeki, South Africans are discovering what black rule is really like. Those who follow are likely to be worse.

The Facts as He Finds Them

Mr. Meredith records the facts as he finds them, and the result is largely a litany of horrors. He gives us full accounts of the complex and sordid events surrounding the Hutu/Tutsi genocide of Rwanda, the wars of extermination in Sudan, the chaos and barbarity of "liberation" in Angola and Mozambique, and the downfall of white regimes in Rhodesia and South Africa.

Still, a few of Mr. Meredith's observations stand out: In Kenya, a popular saying is "Why hire a lawyer when you can buy a judge?" Omar Bongo of Gabon, who ran the country for 22 years and had a penchant for trying to seduce American Peace Corps volunteers, spent no less than \$500 million on his presidential palace. Nigeria spent \$8 billion on a steel industry that never produced steel. During the civil war in Chad in 1982, mobs sacked and burned both the national museum and the national archives. President Siaka Stevens of Sierra Leone once spent two thirds of the country's annual budget to host a meeting of the OAU. When AIDS was discovered, Africans widely derided preventive measures as a racist plot to keep them from reproducing. In 1973, Juvénal Habyarimana of Rwanda forced everyone, even babies, to join his political party. And how is this, asks Mr. Meredith, for an absurdity: In the late 1980s, Cuban troops were protecting American-owned oil

À la fin des années 80, les troupes cubaines protégeaient les champs pétrolifères appartenant à des États-Unis en Angola marxiste contre les attaques des guérillas soutenues par les États-Unis.

Voici d'autres vignettes de *The Fate of Africa*:

Abeid Karume est devenu souverain de Zanzibar en 1964 avant la fusion avec le Tanganyika qui a produit la Tanzanie. L'un de ses premiers actes a été de superviser le massacre et l'expulsion des Arabes et des Asiatiques. Un peu plus inhabituellement, il a arrêté toutes les mesures antipaludiques, affirmant que les Africains étaient «à l'épreuve du paludisme». Il y a eu une énorme recrudescence du paludisme. Un officier de l'armée a abattu Karume à mort en 1972, non pour des raisons politiques, mais par rancune personnelle.

En 1984, Mengistu Haile Mariam d'Éthiopie a dépensé 150 millions de dollars pour le 10^e anniversaire de sa "révolution" marxiste-léniniste plutôt que de faire quoi que ce soit à propos d'une terrible famine qui ravage son pays. Comme il l'a expliqué à un assistant, "Il y a eu de la famine en Éthiopie pendant des années avant de prendre le pouvoir - c'est ainsi que la nature a maintenu l'équilibre."

Le Libéria a eu une histoire particulièrement colorée, mais quelques épisodes se démarquent. Thomas Quiwonkpa a mené une révolte contre le tyran Samuel Doe en 1985. Lorsque les hommes de Doe l'ont attrapé et tué, ils l'ont castré publiquement, l'ont coupé en morceaux et l'ont mangé. Cinq ans plus tard, c'était au tour de Doe. Le prince Johnson a mangé au moins une de ses oreilles de son vivant. Après l'avoir correctement torturé, les hommes de Johnson ont défilé le corps mutilé de Doe dans les rues de Monrovia dans une brouette. Doe avait été un invité de Ronald Reagan à la Maison Blanche en 1982.

En 1996, l'un des groupes qui se battaient dans les rues de Monrovia a obtenu le surnom de Brigade nue en bout, car il croyait que se battre nu donnait une protection contre les balles. En 1997, lorsque le Libéria a organisé des élections en quelque sorte, le chef de guerre Charles Taylor a annoncé qu'il serait tué s'il perdait. Il a fait campagne sur le slogan "Il a tué ma mère, il a tué mon père, mais je voterai pour lui" - et il a gagné.

Le Nigeria, avec ses revenus pétroliers, devrait être l'un des pays les plus riches du continent, mais des centaines de milliards de dollars ont disparu. En 2000 et 2001 dans l'est du pays, la criminalité était si grave et la police si corrompue que les justiciers ont pris les choses en main. Un groupe connu sous les Bakassi Boys aimait les criminels de troupeau dans une place publique, où grandes foules alors qu'ils regardaient de piraté loin à coups de machette émoussés.

fields in Marxist Angola from attacks by US-supported guerillas.

Here are more vignettes from *The Fate of Africa*:

Abeid Karume became ruler of Zanzibar in 1964 before the merger with Tanganyika that produced Tanzania. One of his first acts was to supervise the slaughter and expulsion of Arabs and Asians. Somewhat more unusually, he stopped all anti-malaria measures, claiming Africans were “malaria-proof.” There was a huge upsurge in malaria. An army officer shot Karume to death in 1972, not for political reasons but over a personal grudge.

In 1984, Mengistu Haile Mariam of Ethiopia spent \$150 million on the 10th anniversary of his Marxist-Leninist “revolution” rather than do anything about a terrible famine ravaging his country. As he explained to an aide, “There was famine in Ethiopia for years before we took power—it is the way nature kept the balance.”

Liberia has had a particularly colorful history, but a few episodes stand out. Thomas Quiwonkpa led a revolt against tyrant Samuel Doe in 1985. When Doe’s men caught and killed him they publicly castrated him, cut him in pieces and ate him. Five years later, it was Doe’s turn. Prince Johnson ate at least one of his ears while he was still alive. After suitably torturing him, Johnson’s men paraded Doe’s mutilated body through the streets of Monrovia in a wheelbarrow. Doe had been a guest of Ronald Reagan at the White House in 1982.

In 1996, one of the groups fighting in the streets of Monrovia earned the nickname the Butt Naked Brigade, from its belief that fighting naked gave protection from bullets. In 1997, when Liberia held elections of a sort, warlord Charles Taylor announced there would be killing if he lost. He campaigned on the slogan “He killed my ma, he killed my pa, but I will vote for him”—and won.

Nigeria, with its oil revenue, should be one of the richest countries on the continent, but hundreds of billions of dollars have disappeared. In 2000 and 2001 in the eastern part of the country, crime was so bad and the police so corrupt that vigilantes took charge. A group known as the Bakassi Boys liked to herd criminals into a public square, where huge crowds watched while they hacked away with blunt machetes. If some of the condemned men

Si certains des condamnés étaient encore en vie, se tordant sur le sol, les garçons les finiraient en leur jetant des pneus à essence et en les incendiant. Le crime de rue a disparu et les Bakassi Boys étaient extrêmement populaires.

M. Meredith nous dit que même le légendaire révolutionnaire Ernesto "Che" Guevara a eu une aventure africaine ratée. En 1965, il est allé au nord du Katanga au Congo pour tester sa «théorie des détonateurs» selon laquelle la révolution pourrait être déclenchée avec un peu de violence. Ce fut un échec complet. Il était censé aider Laurent Kabila (qui frappe toujours environ 30 ans plus tard et a eu un bref passage en tant que successeur de Mobutu), mais Guevara a trouvé «accro à boire et aux femmes» "La caractéristique de base de l'Armée populaire de libération", écrivit-il plus tard, "était qu'il s'agissait d'une armée parasite; elle ne fonctionnait pas, ne s'entraînait pas, ne se battait pas et exigeait des provisions et du travail de la population, parfois avec une extrême dureté . «Il ne valait rien en tant que force de combat: "Souvent, ce sont les officiers qui ont pris l'initiative de s'enfuir", écrit-il. Guevara a renoncé avec dégoût après sept mois.

Les Français, qui étaient en Afrique depuis longtemps, semblent avoir compris que les formes européennes de gouvernement ne sont pas naturelles au continent. Ils gardaient des bases et des soldats en Afrique et les utilisaient fréquemment pour maintenir l'ordre. Comme un porte - parole a expliqué, il ne serait pas juste faire «pour quelques hommes portant des mitrailleuses à être libres de saisir un palais présidentiel à tout moment.»

Même avec des Européens autour pour gâcher le plaisir, la politique africaine a été une affaire criarde. À la fin des années 80, sur les 150 chefs d'État dont le continent se vantait, seuls six avaient quitté volontairement leurs fonctions, dont trois après plus de 20 ans au pouvoir. Aucun n'avait été élu hors de ses fonctions. Cela n'est arrivé qu'après la guerre froide, lorsque les États-Unis et les Soviétiques ont cessé de soutenir des voyous pour des raisons idéologiques. Les donateurs occidentaux ont commencé à faire pression sur le Big Men d'organiser des élections multipartites, et en 1991 Bénin est devenu le premier pays à voir une règle voté sur. Le changement démocratique n'a guère pris de l'ampleur. En 2000, seulement trois autres avaient été rejetés.

Lorsqu'ils ont été poussés à produire la «démocratie», les Africains ont fait preuve d'une ingéniosité considérable. En 1989, le général Babangida de Nigeria a créé deux partis.

were still alive, writhing on the ground, the boys would finish them off by tossing gasoline-doused tires on them and setting them on fire. Street crime disappeared, and the Bakassi Boys were hugely popular.

Mr. Meredith tells us that even the fabled revolutionary Ernesto “Che” Guevara had a failed African adventure. In 1965, he went to north Katanga in the Congo to test his “detonator theory” that revolution could be kicked up with a little violence. It was a complete failure. He was supposed to be helping Laurent Kabila (who was still knocking about 30 years later and had a brief stint as Mobutu’s successor) but Guevara found him “addicted to drink and women.” “The basic feature of the People’s Liberation Army,” he wrote later, “was that it was a parasite army; it did not work, did not train, did not fight, and demanded provisions and labor from the population, sometimes with extreme harshness.” It was worthless as a fighting force: “Often it was the officers who took the lead in running away,” he wrote. Guevara gave up in disgust after seven months.

The French, who had been in Africa for a long time, seem to have understood that European forms of government are not natural to the continent. They kept bases and soldiers in Africa, and used them frequently to keep order. As one spokesman explained, it just wouldn’t do “for a few men carrying machine guns to be left free to seize a presidential palace at any time.”

Even with Europeans around to spoil the fun, African politics have been a gaudy business. By the end of the 1980s, of the 150 heads of state the continent had boasted, only six had left office voluntarily, three of these after more than 20 years in power. Not one had been voted out of office. That did not come until after the Cold War, when the US and the Soviets stopped propping up thugs for ideological reasons. Western donors began to pressure the Big Men to hold multi-party elections, and in 1991 Benin became the first country to see a ruler voted out. Democratic change hardly caught on. By 2000 only three others had been voted out.

When pressured to produce “democracy,” Africans showed considerable resourcefulness. In 1989, General Babangida of Ni-

Son gouvernement a écrit leurs constitutions, leur a donné leurs emblèmes et la plupart de leur argent. L'un devait être, selon les termes du général, "un peu à gauche" et l'autre devait être "un peu à droite". Trois ans plus tard, il en a eu assez et a aboli les deux. Sani Abacha, également nigérian, a fait encore mieux. Au milieu des années 90, sous encore plus de pression pour se démocratiser, il a créé cinq partis politiques. Chacun l'a dûment choisi comme candidat à la présidence.

L'idée d'élections n'a aucun sens pour le dirigeant africain moyen. Le but du gouvernement est de le rendre riche et puissant. Une élection, de toutes choses, est la raison la plus stupide de démissionner. Pour la grande majorité des Africains, l'activité politique est donc politique du palais; plus vous êtes proche du Big Man, meilleures sont vos chances de favoritisme, de pots-de-vin, de gains et de vol pur et simple. M. Meredith écrit que presque sans exception, les emplois au gouvernement signifient un vol légalisé. Le service public est un concept vide sur un continent de ce qu'il appelle «les gouvernements de vampires,» où le népotisme et la corruption sont aussi naturelle que la respiration.

Comme tous les experts de l'Afrique, M. Meredith note que le Botswana est la grande exception. Il est devenu indépendant en 1966 sous Seretse Khama, et a peu de corruption et des élections régulièrement contestées. Les diamants fournissent la moitié de tous les revenus du gouvernement, mais les Big Men ont gardé leurs mains. À la fin des années 80, une utilisation prudente des revenus tirés des diamants avait donné au pays un PIB par habitant qui ne sonne guère comme une Africa noire : \$1 700. Comme d'autres experts, M. Meredith n'ose aucune explication sur la façon dont le Botswana procède.

Ailleurs, l'image est sombre. Depuis l'indépendance, le continent a avalé plus de 300 milliards de dollars d'aide occidentale avec, comme le dit M. Meredith, «un résultat peu perceptible". La corruption dévore environ un quart du produit intérieur brut du continent. Bien que l'Afrique subsaharienne a dix pour cent de la population mondiale, elle a 70 pour cent des cas de SIDA, et ne représente que 1,3 pour cent du PIB mondial. À la fin des années 80, le PIB par habitant était inférieur à celui de 1960, lorsque de nombreux pays sont devenus indépendants.

M. Meredith s'abstient généralement de tirer des conclusions plus larges, mais note vers la fin du livre que "en réalité, cinquante ans après le début de l'ère de l'indépendance, les perspectives de l'Afrique sont plus sombres que jamais".

geria set up two parties. His government wrote their constitutions, gave them their emblems, and most of their cash. One was to be, in the general's words, "a little to the left" and the other was to be "a little to the right." Three years later he got tired of them, and abolished both. Sani Abacha, also Nigerian, did even better. In the mid-1990s, under yet more pressure to democratize, he set up five political parties. Each duly chose him as its candidate for president.

The idea of elections makes no sense to the average African ruler. The whole purpose of government is to make him rich and powerful. An election, of all things, is the stupidest reason to step down. For the huge majority of Africans, political activity is therefore palace politics; the closer you are to the Big Man, the better your chances for patronage, kickbacks, payoffs, and outright theft. Mr. Meredith writes that almost without exception, government jobs mean legalized theft. Public service is an empty concept on a continent of what he calls "vampire governments," where nepotism and corruption are as natural as breathing.

Like all experts on Africa, Mr. Meredith notes that Botswana is the great exception. It became independent in 1966 under Seretse Khama, and has little corruption and regularly-contested elections. Diamonds supply half of all government income, but the Big Men have kept their hands off. By the end of the 1980s, careful use of diamond income had given the country a per capita GDP that hardly sounds like black Africa: \$1,700. Like other experts, Mr. Meredith ventures no explanation as to how Botswana does it.

Elsewhere, the picture is bleak. Since independence, the continent has swallowed more than \$300 billion in Western aid with, as Mr. Meredith puts it, "little discernible result." Corruption eats up an estimated one quarter of the continent's gross domestic product. Although sub-Saharan Africa has ten percent of the world population, it has 70 percent of the AIDS cases, and accounts for only 1.3 percent of world GDP. By the end of the 1980s, per capita GDP was lower than in 1960, when many countries became independent.

Mr. Meredith generally refrains from drawing larger conclusions, but does note near the end of the book that "in reality, fifty

Au début, il écrit «dans quelle mesure les États africains ont subi autant de malheurs».

Pourquoi le gâchis? M. Meredith ne répond pas . Le plus proche peut-être de noter que le tribalisme a été une malédiction continue. Des ennemis anciens ont parfois enterré la hache de guerre pendant la lutte pour l'indépendance, mais l'ont déterrée une fois que l'ennemi commun avait disparu. La conclusion la plus simple est que les Africains sont tout simplement pas comme les Européens et ne peut pas construire des sociétés de style européen.

Une autre conclusion que M. Meredith aurait pu tirer, mais ne l'a pas fait, est que les relations blanches avec l'Afrique de l'après-indépendance ont été naïves et stupides. Les interventions ont été des échecs constants . Que ce soit des Américains en Somalie ou au Libéria, des Britanniques en Sierra Leone, des Français au Rwanda, des Soviétiques en Éthiopie ou en Somalie, personne n'obtient ce qu'il attendait. Même les personnes du tiers-monde comme les Cubains, les Nord-Coréens (au Zimbabwe) ou les Chinois (en Tanzanie) ont peu ou rien obtenu pour leurs efforts. Lorsque les Européens dirigeaient les Africains, sans se faire d'illusions sur le fait qu'ils traitaient avec des gens comme eux, ils avaient des objectifs modestes et les avaient atteints. Dès qu'ils ont commencé à lire l'anthropologie culturelle, ils ont perdu leurs repères.

M. Meredith écrit que ce *n'est qu'en 1989* que la Banque mondiale a reconnu que les problèmes de l'Afrique n'étaient pas tous économiques, qu'il y avait aussi des problèmes de leadership. Des hommes de 100 ans plus tôt, comme Lord Lugard ou Sir Garnet Wolseley, ont été surpris par une telle stupidité.

Un autre aspect remarquable de l'histoire africaine récente est la facilité avec laquelle un voyou après l'autre a dupé l'homme blanc. Les États-Unis et l'Union soviétique ont alloué des sommes énormes à des personnes qui prétendaient être soit des italiens, soit des communistes, mais qui n'étaient en réalité que des voleurs. Samuel Doe n'était pas le seul invité de la Maison Blanche ou du Kremlin à se retrouver dans une brouette.

Mengistu d'Ethiopie, qui a laissé son peuple mourir de faim alors qu'il célébrait dix ans de «révolution», a également joué des blancs pour les jeunes.

years after the beginning of the independence era, Africa's prospects are bleaker than ever before." At the beginning he writes of "the extent to which African states have suffered so many of the same misfortunes."

Why the mess? Mr. Meredith does not say. Perhaps the closest he comes is to note that tribalism has been a continuing curse. Ancient enemies sometimes buried the hatchet during the independence struggle but dug it up once the common enemy was gone. The simplest conclusion is that Africans are simply not like Europeans and cannot build European-style societies.

Another conclusion Mr. Meredith could have drawn but did not is that white relations with post-independence Africa have been naïve and stupid. Interventions have been consistent failures. Whether it is Americans in Somalia or Liberia, the British in Sierra Leone, the French in Rwanda, the Soviets in Ethiopia or Somalia, no one gets what he expected. Even semi-Third-World people like the Cubans, North Koreans (in Zimbabwe) or Chinese (in Tanzania) got little or nothing for their efforts. When Europeans ruled Africans outright, without illusions that they were dealing with people like themselves, they had modest goals and achieved them. As soon as they started reading cultural anthropology, they lost their bearings.

Mr. Meredith writes that *not until 1989* did the World Bank acknowledge that Africa's problems were not all economic, that there were also leadership problems. Men from 100 years earlier such as Lord Lugard or Sir Garnet Wolseley would have been amazed by such stupidity.

Another remarkable aspect of recent African history is how easily one thug after another duped the white man. Both the United States and the Soviet Union funneled enormous sums to people who claimed to be either capitalist or communist but were really just thieves. Samuel Doe was not the only White House or Kremlin guest to end up in a wheelbarrow.

Mengistu of Ethiopia, who let his people starve while he celebrated ten years of "revolution," also played whites for fools. Once word got out about the famine, Western countries shipped in tons

Une fois la famine annoncée, les pays occidentaux ont expédié des tonnes de nourriture. Mengistu a appris que cela ne faisait aucune différence ce qu'il en faisait - le vendre sur le marché noir, le distribuer à des tribus amies, le refuser aux ennemis affamés - cela n'arrêtait pas. Gaafar Nimeiry du Soudan a appris la même chose. La famine de 1984 lui a fait beaucoup de bien. Les Blancs se sont présentés avec des cargaisons de nourriture qu'il pouvait vendre pour des armes. Les Blancs ont nourri son peuple pendant qu'il achetait des armes à feu et continuait à tuer ses ennemis.

Peut-être est-ce le plus triste de tous ces temps - au Congo, au Kenya, au Zimbabwe, en Afrique du Sud, en Guinée, en Angola - des Blancs qui ont passé leur vie en Afrique et auraient dû mieux savoir, ont sous-estimé la haine des Noirs. Les Blancs pensent partout les Noirs vont les aimer si elles les traitent avec bonté. Ils ne réalisent pas que la gentillesse ou l'équité ne suffisent pas; beaucoup de noirs détestent les blancs parce qu'ils ne peuvent pas leur ressembler. Peu importe comment ils sont traités, les Noirs attribuent leurs échecs au «racisme».

Certains des Blancs qui ne comprennent pas cela se retrouvent dans des tas de cadavres sanglants. D'autres sortent tant qu'ils le peuvent. Deux cent mille ont fui le Mozambique, 300 000 ont quitté l'Angola, plusieurs milliers ont fui le Congo, le Zimbabwe a perdu la moitié de sa population immédiatement après la règle noire, et un flux constant de blancs est maintenant en scaping Afrique du Sud. C'était 40 ans après l'indépendance, mais des milliers de Français ont quitté la Côte d'Ivoire lorsque des noirs ont commencé à courir dans les rues en criant «Tuez les blancs». Il y a des poches de convivialité et des accalmies dans le processus de dépossession, mais une fois que les Noirs prennent le pouvoir, ils n'aiment pas vivre avec une minorité dont le succès met en évidence leur propre échec.

Malgré les corps pourris et les montagnes de preuves, malgré la chronique de la barbarie que M. Meredith raconte si bien, les Blancs ont une capacité inépuisable à se tromper sur les motivations et le comportement des Africains. Peu importe la fréquence à laquelle les schémas se répètent, les Blancs persistent à faire des excuses qui reviennent à se blâmer. Ce sont toujours les Blancs, passés ou présents, qui sont responsables des malheurs de l'Afrique.

Les Blancs ne comprendront jamais l'Afrique - ni les Noirs de leur propre pays - tant qu'ils n'auront pas ouvert les yeux sur la vérité. La lecture du *sort de l'Afrique* serait une excellente première étape.

of food. Mengistu learned that it made no difference what he did with it—sell it on the black market, dole it out to friendly tribes, deny it to starving enemies—it kept coming. Gaafar Nimeiry of the Sudan learned the same thing. The famine of 1984 did him a lot of good. White people showed up with boatloads of food he could sell for weapons. Whites fed his people while he bought guns and kept killing his enemies.

Perhaps saddest of all is that time and again—in Congo, Kenya, Zimbabwe, South Africa, the Guineas, Angola—whites who spent their lives in Africa and should have known better, underestimated the hatred of blacks. Whites everywhere think blacks will love them if they treat them kindly. They do not realize that kindness or fairness are not enough; many blacks hate whites because they cannot be like them. No matter how they are treated, blacks blame their failures on “racism.”

Some of the whites who fail to understand this end up in piles of bloody corpses. Others get out while they can. Two hundred thousand fled Mozambique, 300,000 left Angola, many thousands fled the Congo, Zimbabwe lost half its population immediately after black rule, and a steady flow of whites is now escaping South Africa. It was 40 years after independence, but thousands of French left the Ivory Coast when blacks started running through the streets shouting “Kill the whites.” There are pockets of friendliness and lulls in the process of dispossession, but once blacks take power, they do not like to live with a minority whose success highlights their own failure.

Despite the rotting bodies and mountains of evidence, despite the chronicle of barbarism Mr. Meredith tells so well, whites have an inexhaustible capacity to deceive themselves about the motives and behavior of Africans. No matter how often patterns repeat themselves, whites persist in making excuses that amount to blaming themselves. It is always whites, past or present, who are responsible for Africa’s woes.

Whites will never understand Africa—or the blacks in their own countries—until they open their eyes to the truth. Reading *The Fate of Africa* would be an excellent first step.

Cet article est paru dans le Février 2006 numéro de American Renaissance, sous le titre «Est-ce que les Blancs jamais apprendre?»

This article appeared in the February 2006 issue of American Renaissance, under the title "Will Whites Ever Learn?"

3. Actualités

Temps Chauds dans la Grande Ville

"LA BÊTE" A COURBÉ UN POTEAU LUMINEUX.

Le 28 décembre de l'année dernière, neuf personnes ont été tuées dans l'écrasement, lorsqu'une foule de fans de musique de rap noire a donné le coup d'envoi d'un événement à Harlem. Des milliers de fans sans billets ont franchi les portes en verre, écrasant et piétinant les détenteurs de billets attendant de voir un match de basket mettant en vedette des attractions "hip-hop" telles que LL Cool J, Puff Daddy, Heavy D, Run-DMC et Bell Biv DeVoe.

Après l'arrivée des équipes de secours et le soulagement de l'écrasement, les fans ont enjambé les corps pour se rapprocher des rappeurs et plusieurs ont volé les cadavres. Les rappeurs qui ont tenté d'aider à évacuer une partie des dizaines de blessés ont été empêchés par des foules de chercheurs d'autographe. Cinq sauveteurs d'urgence ont également été blessés lorsqu'ils ont été attaqués par la foule.

C'était, en bref, une démonstration ignoble de méchanceté et de dureté, même selon les normes des fans de rap - bien que les journalistes blancs ne pouvaient pas se résoudre à le dire. L'Associated Press a attribué l'horreur à "la bête": "La bête a plié un poteau lumineux devant le bâtiment du gymnase; elle a harcelé les rappeurs pour des séances de photos et des autographes à la morgue du gymnase, distrayant ceux qui essayaient d'aider les blessés, il se mit à rire et plaisanté en dehors au milieu du désespoir, il a volé les morts:» il" a tué neuf personnes.

Un critique de musique blanche est allé plus loin: "Ce n'est un secret pour personne que notre société apprend aux minorités à se haïr. Si vous n'êtes pas blanc, homme, hétéro, bourgeois, bien éduqué ou aisé, on vous dit ... que vous et d'autres comme vous sont jetables.

3. *Current Events*

Hot Times in the Big City

“THE BEAST” BENT A LIGHT POLE.

On December 28th of last year, nine people were killed in the crush, when a crowd of black rap-music fans stampeded the doors to an event in Harlem. Thousands of fans without tickets broke through glass doors, crushing and trampling ticket-holders waiting to see a basketball game starring such “hip-hop” attractions as LL Cool J, Puff Daddy, Heavy D, Run-D.M.C., and Bell Biv DeVoe.

After rescue crews arrived and relieved the crush, fans stepped over bodies to get close to the rappers, and several robbed the corpses. Rappers who tried to help evacuate some of the dozens of injured were prevented by mobs of autograph-seekers. Five emergency rescue men were also injured when they were attacked by the crowd.

It was, in short, a despicable display of viciousness and callousness, even by the standards of rap music fans—though white journalists couldn’t bring themselves to say so. The Associated Press blamed the horror on “the beast”: “The beast bent a light pole in front of the gym building; it pestered rappers for photo ops and autographs in the morgue of the gym floor, distracting those who were trying to help the injured; it laughed and joked outside amid the despair; it robbed the dead.” “It” killed nine people.

One white music critic went further: “It’s no secret that our society teaches minorities to hate themselves. If you are not white, male, straight, middle-class, well-educated or well-off, you are

Vous vous détruisez vous-même et contribuez à la destruction des autres. Faites ce qu'on vous dit. . . . Faut-il s'étonner que des gens pris au piège comme des animaux dans des cages se déchirent par pure frustration? Pourquoi devraient-ils valoriser la vie humaine alors que la société juge leur vie comme dénuée de sens? "

Un service commémoratif organisé deux semaines après la mort a été un point culminant de cécité morale. Des orateurs ont attribué la responsabilité de la mort à la police, aux responsables de la ville, à "l'establishment blanc" et aux "noirs de l'oncle Tom": "Le rév. Lawrence Lucas de l'Église catholique romaine de la résurrection a qualifié ces morts de" désastre orchestré ". conçu pour donner à la police une excuse pour attaquer les jeunes noirs et de prendre le pouvoir des étudiants. Rev. Timothy Mitchell de l'Ebenezer Missionary Baptist Church a déclaré que les morts étaient un «rappel douloureux de raciste, capitaliste, société individualiste dans laquelle nous vivons :» Ainsi édifiées, la foule a quitté le mémorial de service et a essayé rapidement d'assaut un bâtiment comme une protestation.

Étonnamment, c'était ce vieux fraudeur et appâteur de race, Al Sharpton, qui semblait être le seul "leader" noir à voir les choses telles qu'elles étaient. Il a dirigé une marche de protestation à Harlem - pour un changement - où il a dit : "ces enfants n'ont pas le droit d'agir comme des animaux ... Ils se sont fait ça. Les enfants noirs l'ont fait aux enfants noirs."

En l'occurrence, ceux qui imputaient la mort à une protection policière inadéquate avaient raison. Bien qu'il y ait eu 100 gardes de sécurité lors de l'événement, ce nombre était inférieur au ratio d'*un policier pour 30 spectateurs* qui, selon les spécialistes, est nécessaire pour contrôler un public de rap. Il s'agit d'un rapport plus rigoureux que celui des gardiens aux détenus dans la plupart des prisons.

Cet article a été publié à l'origine dans le numéro de mars 1992 d'American Renaissance.

told . . . that you and others like you are disposable You self-destruct and aid in the destruction of others. You do as you are told Should it come as any surprise that people trapped like animals in cages are going to rip each other apart out of sheer frustration? Why should they value human life when society judges their lives as meaningless?”

A memorial service held two weeks after the deaths was a high point in moral blindness. Speakers blamed the deaths on the police, city officials, the “white establishment,” and “Uncle Tom blacks.” Rev. Lawrence Lucas of the Resurrection Roman Catholic Church called the deaths an “orchestrated disaster,” designed to give the police an excuse to attack young blacks and to take power from students. Rev. Timothy Mitchell of the Ebenezer Missionary Baptist Church said the deaths were a “painful reminder of the racist, capitalist, individualistic society in which we live.” Thus edified, the crowd left the memorial service and promptly tried to storm a building as a protest.

Surprisingly, it was that old fraud and race-baiter, Al Sharpton, who appeared to be the only black “leader” to see things as they were. He led a protest march in Harlem—for a change—where he said, “these kids do not have the right to act like animals They did this to themselves. Black kids did this to black kids.”

As it happens, those who blamed the deaths on inadequate police protection did have a point. Although there were 100 security guards at the event, this number fell short of the ratio of *one policeman for every 30 spectators* that specialists say is necessary to control a rap audience. This is a more rigorous ratio than that of guards to inmates in most jails.

This article originally appeared in the March 1992 issue of American Renaissance.

Des Pensées Pires que le Meurtre

SI VOUS DEVEZ TUER, FAITES-LE POUR LES MOTIVES À LA MODE.

La couverture du numéro de juin 2000 d'*Atlantic Monthly* est un long article sur la vie et les motivations de Theodore Kaczynski, mieux connu sous le nom de The Unabomber [Alton Chase, "Harvard and the Making of the Unabomber", *Atlantic*, June, 2000]. Cette enquête sympathique et détaillée sur la carrière d'un tueur en série est suffisamment intéressante en soi, mais la lumière involontaire qu'elle jette sur les préjugés politiques de notre époque est encore plus intéressante.

Les faits de base sur M. Kaczynski sont les suivants: il est né en 1942 et a grandi dans la région de Chicago. Il était un peu solitaire mais était un brillant étudiant qui est allé à Harvard à l'âge de 16 ans. Il a ensuite obtenu un doctorat. en mathématiques à l'Université du Michigan en 1967, et a enseigné brièvement à Berkeley. En 1971, il a fui la civilisation pour vivre dans le désert du Montana et, en 1978, a commencé à envoyer des bombes à des personnes qu'il pensait promouvoir la technologie et l'industrie. Il a envoyé au moins 16 bombes, faisant trois morts et deux blessés graves. En 1996, il était si connu que le *New York Times* et le *Washington Post* ont accepté de publier des copies d'un essai de 35 000 mots qu'il a appelé «Industrial Society and Its Future», qui est devenu connu sous le nom de Manifeste. Son frère a reconnu la pensée dans l'essai et a alerté la police, qui a arrêté M. Kaczynski. En mai 1998, un tribunal californien l'a condamné à la prison à vie sans libération conditionnelle.

Les gens ont tout appelé Le Manifeste, de la preuve de la folie au travail d'un génie. En fait, comme le souligne l'auteur *atlantique* Alton Chase, c'est essentiellement une élaboration sur un cliché de gauche que beaucoup de gens trouvent attirante. "La révolution industrielle et ses conséquences ont été un désastre pour la race humaine, commence le Manifeste, qui poursuit en affirmant que la technologie empoisonne la société parce qu'elle oblige les hommes à se conformer aux machines plutôt que l'inverse.

Thoughts Worse Than Murder

IF YOU MUST KILL, DO IT FOR FASHIONABLE MOTIVES.

The cover story of the June, 2000, issue of *Atlantic Monthly* is a long article about the life and motives of Theodore Kaczynski, better known as the Unabomber [Alton Chase, “Harvard and the Making of the Unabomber,” *Atlantic*, June, 2000]. This sympathetic, detailed investigation of the career of a serial killer is interesting enough in its own right, but the unintentional light it casts on the political prejudices of our times is even more interesting.

The basic facts about Mr. Kaczynski are these: He was born in 1942 and grew up in the Chicago area. He was something of a loner but was a brilliant student who went to Harvard at age 16. He went on to get a Ph.D. in math at the University of Michigan in 1967, and taught briefly at Berkeley. In 1971 he fled civilization to live in the Montana wilderness, and in 1978 began sending bombs to people he thought were promoting technology and industry. He sent at least 16 bombs, which killed three people and seriously injured two. By 1996, he was so notorious that the *New York Times* and the *Washington Post* agreed to publish copies of a 35,000-word essay he called “Industrial Society and Its Future,” which became known as The Manifesto. His brother recognized the thinking in the essay and alerted the police, who arrested Mr. Kaczynski. In May 1998, a California court sentenced him to life in prison without parole.

People have called The Manifesto everything from proof of insanity to the work of a genius. In fact, as the *Atlantic* author Alton Chase points out, it is essentially an elaboration on a leftist cliché that many people find attractive. “The Industrial Revolution and its consequences have been a disaster for the human race,” begins The Manifesto, which goes on to argue that technology poisons society because it forces men to conform to machines rather than the other way around. Increasing industrialization will eventually strangle every human freedom

L'augmentation de l'industrialisation finira par étrangler toutes les libertés humaines, mais elle ne peut être stoppée - à moins de violence - parce que "alors que le progrès technologique ENSEMBLE rétrécit continuellement notre sphère de liberté, chaque nouvelle avancée technique CONSIDÉRÉE PAR ELLE- MÊME semble être irrésistible." M. Kaczynski a soutenu que puisque la technologie menace la survie même de l'humanité, ceux qui la font avancer doivent être tués.

M. Chase rapporte que lorsque le Manifeste a été publié, il a rencontré beaucoup d'admiration à gauche. Cynthia Ozick a écrit dans le *New Yorker* que le kamikaze était "un criminel philosophique d'une intelligence et d'un but humanitaire exceptionnels, poussé à commettre un meurtre par idéalisme sans compromis". Robert Wright a écrit dans *Time* qu'il "y a un peu d'Unabomber dans la plupart d'entre nous." Kirkpatrick Sale a écrit dans le *New York Times* que les vues de l'Unabomber étaient "si elles ne sont pas grand public, tout à fait raisonnables:"

Les avocats de la défense de M. Kaczynski ont tenté de faire valoir que leur client était fou, et M. Chase écrit que les médias ont rapidement partagé ce point de vue - mais par sympathie plutôt que par horreur. Il suggère que "le public a souhaité voir Kaczynski comme un fou parce que ses idées sont trop extrêmes pour que nous puissions les contempler sans gêne. Il remet en question nos croyances les plus chères".

Le Unabomber, conclut M. Chase, était: "le mal. Mais quel genre de mal?" Il est la recherche de ce qui semble être une sorte de mal à comprendre, peut - être même admirable qui occupe la majeure partie de l'article: histoires de l'enfance de M. Kaczynski et un long récit de la façon dont Harvard doit avoir formé sa pensée. Le kamikaze apparaît comme un intellectuel brillant, sincère et légèrement déséquilibré qui a sauté les pistes et a poussé sa pensée essentiellement rationnelle trop loin.

Quel contraste avec la façon dont l'Amérique traite ceux qui s'écartent de l'orthodoxie raciale ! La dissidence seule, sans même un soupçon de violence, est suffisante pour jeter les goûts d'Arthur Jensen, Philippe Rushton, Michael Levin, William Shockley, Samuel Francis et Glayde Whitney dans l'obscurité extérieure. Ils n'ont pas à lancer de bombes. Les y ont seulement d'exprimer leurs points de vue - certains ment avec autant d'éloquence que rien dans le Manifeste - être hectorés, traqués, harcelés, et a tiré.

but it cannot be stopped—short of violence—because “while technological progress AS A WHOLE continually narrows our sphere of freedom, each new technical advance CONSIDERED BY ITSELF appears to be desirable.” Mr. Kaczynski argued that since technology threatens mankind’s very survival, those who push it forward must be killed.

Mr. Chase reports that when *The Manifesto* was published, it met with much admiration on the left. Cynthia Ozick wrote in the *New Yorker* that the bomber was “a philosophical criminal of exceptional intelligence and humanitarian purpose, who is driven to commit murder out of an uncompromising idealism.” Robert Wright wrote in *Time* that “there’s a little bit of the Unabomber in most of us.” Kirkpatrick Sale wrote in the *New York Times* that the Unabomber’s views were “if hardly mainstream, entirely reasonable.”

Mr. Kaczynski’s defense lawyers tried to argue that their client was insane, and Mr. Chase writes that the media quickly seconded this view—but out of sympathy rather than horror. He suggests that “the public wished to see Kaczynski as insane because his ideas are too extreme for us to contemplate without discomfort. He challenges our most cherished beliefs.”

The Unabomber, Mr. Chase concludes, was: “evil. But what kind of evil?” It is the search for what appears to be an understandable, perhaps even admirable sort of evil that takes up most of the article: stories from Mr. Kaczynski’s childhood and a lengthy account of how Harvard must have formed his thinking. The bomber emerges as a brilliant, sincere, slightly off-balance intellectual who jumped the tracks and took his essentially rational thinking too far.

What a contrast to the way America treats those who deviate from racial orthodoxy! Dissidence alone, without even a hint of violence, is enough to cast the likes of Arthur Jensen, Philippe Rushton, Michael Levin, William Shockley, Samuel Francis, and Glayde Whitney into the outer darkness. They don’t have to throw bombs. They have only to express their views—certainly as eloquently as anything in *The Manifesto*—to be hectorred,

Inutile de dire que *Atlantic* ne consacrerait jamais un long article à essayer de comprendre pourquoi ils détiennent les opinions qu'ils font, malgré la fascination apparente pour un tueur qui "défie nos croyances les plus chères" et l'admission qu'il "y a un peu de la Unabomber dans la plupart d'entre nous." Il n'y a pas d'éloge de ce genre pour les «racistes», même s'ils remettent certainement en question les croyances chères et ne font qu'expliquer les règles raciales même pour les libéraux. Quand un auteur *atlantique* admettra-t-il jamais qu'il ne veut pas vivre un quartier mexicain ou avoir ses enfants épouser des noirs, et qu'il "y a un peu le David Duke dans la plupart d'entre nous"? Non, la structure dominante des tabous permet une compréhension sympathique même des meurtriers s'ils tuent pour des causes qui se conforment à cette structure, mais ne réserve rien d'autre qu'une condamnation pieuse à ceux qui sont dissidents.

Un contraste éclairant avec la pièce de *l'Atlantique* est apparu à peu près au même moment dans une revue de *The Collaborator: The Trial and Execution of Robert Brasillach* dans le numéro du 9 juin de *National Review*. Brasillach était un poète et romancier français qui a été appelé au service militaire en 1938, a combattu les Allemands et a été capturé en juin 1940. Ses ravisseurs ont découvert qu'il était un sympathisant fasciste et il est devenu journaliste pour le gouvernement de Vichy. Après la libération de Paris, avant la fin de la guerre

même fini, les hommes de De Gaulle ont arrêté Brasillach, lui ont donné un procès de six heures, l'ont condamné à mort et l'ont abattu. Brasillach,

comme M. Kaczynski, était un intellectuel, un écrivain de manifestes, mais il n'a jamais tué personne ni encouragé d'autres à tuer. Contrairement à M. Kaczynski, il n'est pas digne d'une compréhension sympathique car, selon les normes contemporaines, il *ne peut pas* être compris. Comme l'explique gentiment George Jochnowitz qui a écrit la revue, Robert Brasillach et ceux qui pensent comme lui "ont amputé une partie de leur cerveau:"

L'article est paru pour la première fois dans le numéro d'août 2000 de American Renaissance.

hounded, harassed, and fired.

Needless to say, *Atlantic* will never devote a long article to trying to understand why they hold the views they do, despite the apparent fascination for a killer who “challenges our most cherished beliefs” and the admission that “there’s a little bit of the Unabomber in most of us.” There is no praise of this kind for “racists,” even though they certainly challenge cherished beliefs and only make explicit the racial rules even liberals live by. When will an *Atlantic* author ever concede that, indeed, he doesn’t want to live in a Mexican neighborhood or have his children marry blacks, and that “there’s a little David Duke in most of us”? No, the prevailing structure of taboos permits a sympathetic understanding even of murderers if they kill for causes that conform to that structure, but reserves nothing but stony condemnation for those who dissent.

An enlightening contrast to the *Atlantic* piece appeared at about the same time in a review of *The Collaborator: The Trial and Execution of Robert Brasillach* in the June 9 issue of *National Review*. Brasillach was a French poet and novelist who was called up for military service in 1938, fought the Germans, and was captured in June, 1940. His captors discovered that he was a fascist sympathizer, and he became a journalist for the Vichy government. After the liberation of Paris, before the war was even over, De Gaulle’s men arrested Brasillach, gave him a six-hour trial, condemned him to death, and shot him. Brasillach, like Mr. Kaczynski, was an intellectual, a writer of manifestos, but he never murdered anyone or encouraged others to kill. Unlike Mr. Kaczynski he is not worthy of sympathetic understanding because, according to contemporary standards, he *cannot* be understood. As George Jochnowitz who wrote the review kindly explains, Robert Brasillach and those who think as he did “have amputated parts of their brains.”

The article first appeared in the August 2000 issue of American Renaissance.

L'Afrique Parmi Nous

LES MÉDIAS SUPPRIMENT LES LEÇONS DE KATRINA.

À la suite de l'ouragan Katrina, qui a ravagé la côte du golfe le 29 août 2005, le monde entier a vu des images qui ne laissent aucun doute que ce qui est appelé à plusieurs reprises la seule superpuissance restante peut être réduit à la misère et au chaos presque aussi horribles que tout ce qui a été trouvé. dans le tiers monde. Le temps - un ouragan de catégorie 4 - avait certainement quelque chose à voir avec it, mais les dégâts les plus graves a été fait non pas par nature mais par l'homme.

Beaucoup de choses ont été et seront écrites sur les raisons pour lesquelles les digues qui sont censées garder l'eau hors de la Nouvelle-Orléans sous le niveau de la mer ont échoué. Il y aura une récrimination amère à savoir si l'effort de sauvetage fédéral aurait pu être lancé plus tôt. Les commissions poseront des questions et des enseignements seront tirés. Mais il y avait un autre échec humain qui était beaucoup plus inquiétant. Aucune commission ne l'étudiera et l'Amérique officielle refusera d'en tirer des leçons . Dans l'orgie de pointer du doigt, ce sera presque oublié. Cet échec humain - beaucoup plus important que ceux sur lesquels les commissions enquêteront - est le comportement barbare des habitants de la Nouvelle-Orléans.

La Nouvelle-Orléans est noire à 67 pour cent et environ la moitié des Noirs sont pauvres. Tous, mais on estime que 80 à 100 milliards ont fui avant l'ouragan a frappé de 480.000 personnes, de la ville Cela signifie qu'en dehors des patients dans les hôpitaux et excentriques dans le quartier français, la plupart des gens qui sont restés étaient pas seulement les Noirs, mais les noirs de bas classe sans les moyens ni la prévoyance de partir.

Katrina a frappé le matin du lundi 29 août. Les levées se sont brisées mardi et la ville a commencé à inonder. Avant longtemps, 80% de la Nouvelle-Orléans avait moins de 20 pieds d'eau.

Le stade de football de 70 000 places de la ville, connu sous le nom de Superdome, avait été officiellement désigné comme abri public avant l'ouragan, et plusieurs milliers de personnes étaient déjà là la nuit avant la tempête. Il avait de la nourriture et des fournitures médicales, mais lorsque les eaux ont commencé à monter, les gens ont afflué de toutes les directions, gonflant son nombre à environ 25 000.

Africa in Our Midst

THE MEDIA SUPPRESS THE LESSONS OF KATRINA.

In the aftermath of Hurricane Katrina, which blasted the Gulf Coast on Aug. 29, 2005, the entire world saw images that left no doubt that what is repeatedly called the sole remaining superpower can be reduced to squalor and chaos nearly as gruesome as anything found in the Third World. The weather—a Category 4 hurricane—certainly had something to do with it, but the most serious damage was done not by nature but by man.

Much has been and will be written about why the levees that are supposed to keep the water out of below-sea-level New Orleans failed. There will be bitter recrimination about whether the federal rescue effort could have been launched sooner. Commissions will ask questions and lessons will be learned. But there was another human failing that was far more ominous. No commission will study it, and official America will refuse to learn from it. In the orgy of finger-pointing it will be all but forgotten. That human failing—vastly more significant than the ones the commissions will investigate—is the barbaric behavior of the people of New Orleans.

New Orleans is 67 percent black, and about half the blacks are poor. Of the city's 480,000 people, all but an estimated 80 to 100 thousand fled before the hurricane struck. This meant that aside from patients in hospitals and eccentrics in the French Quarter, most of the people who stayed behind were not just blacks, but lower-class blacks without the means or foresight to leave.

Katrina hit on the morning of Monday, Aug. 29. The levees broke on Tuesday and the city began to flood. Before long, 80 percent of New Orleans was under as much as 20 feet of water.

The city's 70,000-seat football stadium, known as the Superdome, had been officially designated as a public shelter before the hurricane, and several thousand people were already there the night before the storm. It had some food and medical supplies, but when the waters began to rise, people poured in from

Les gens sont venus parce que leurs maisons étaient sous l'eau, mais aussi parce que la Nouvelle-Orléans s'est très vite effondrée en banditry. Le pillage a commencé alors que la tempête soufflait toujours. Au début, il y avait gloussement sympathique sur la nécessité de la nourriture et des médicaments, mais des clips nouvelles des Noirs pataugeant joyeusement dans l'eau jusqu'à la taille avec les téléviseurs sur leurs têtes ont dissipé cette point de vue.

Le lendemain de l'ouragan, un journaliste a surpris l'atmosphère d'un chaos fougueux dans un Wal-Mart du Lower Garden District. Les gens saisissaient les choses aussi vite qu'ils le pouvaient, brisant les armoires à bijoux ouvertes et ramassant des doubles poignées. Un homme a emballé sa camionnette si pleine d'équipement électronique qu'il n'a pas pu fermer les portes arrière. Une adolescente s'est évanouie, face cachée, et les gens lui ont marché dessus. Un homme s'est arrêté pour la rouler sur le dos et elle a vomi du liquide rose. "C'est ff ** ed", a-t-il dit, et l'a ramenée sur le ventre. Un correspondant de la NBC a filmé des policiers en uniforme en noir se promenant dans les allées, remplissant des caddies.

Dans un magasin, un policier a brisé la vitre du boîtier du DVD pour que les civils ne se coupent pas en essayant de le briser, mais un homme a été ingrat. "La police a tout ce qu'il y a de mieux:" a-t-il dit. "Ils sont plus malhonnêtes que nous." Une femme s'approvisionnant en maquillage était heureuse de voir les policiers. "Ça doit être légal", a-t-elle dit. "La police est là prendre des trucs aussi. "

Des violences de toutes sortes se sont rapidement propagées dans la ville paralysée, où vol, viol et même meurtre sont devenus monnaie courante. Il y avait encore des milliers de personnes prises au piège sur les toits et dans les greniers, mais le 1er septembre, le maire Ray Nagin appelé l'ensemble des forces de police hors du travail de sauvetage d'un deuxième ordre pour sécuriser la ville. La réponse de la force? On estime que 200 officiers viennent de quitter leur emploi. «Ils ont indiqué qu'ils avaient tout perdu et ne se sentaient pas que cela valait la peine de les retourner à prendre feu contre les pillards et de perdre leurs vies», a expliqué Henry Whitehorn, chef de la police de l'État de la Louisiane. Beaucoup ont disparu sans un mot. Le shérif Harry Lee de la paroisse de Jefferson à la Nouvelle-Orléans a également déclaré que ses hommes désertaient. "Ils veulent être avec leurs familles", a-t-il dit.

all directions, swelling its numbers to an estimated 25,000.

People came because their houses were under water, but also because New Orleans very quickly collapsed into banditry. Looting began even while the storm was still blowing. At first there was sympathetic clucking about the need for food and medicine, but news clips of blacks wading happily through waist-deep water with television sets over their heads dispelled that view.

The day after the hurricane, a reporter caught the atmosphere of high-spirited chaos at a Wal-Mart in the Lower Garden District. People were grabbing things as quickly as they could, smashing open jewelry cabinets and scooping up double-handfuls. One man packed his van so full of electronic equipment he could not close the rear doors. A teenage girl passed out, face down, and people stepped on her. A man stopped to roll her onto her back, and she vomited pink liquid. "This is f***ed up," he said, and rolled her back on her stomach. An NBC correspondent filmed black, uniformed police officers strolling through the aisles, filling shopping carts.

At one store, a policeman broke the glass on the DVD case so civilians would not cut themselves trying to break it, but one man was ungrateful. "The police got all the best stuff," he said. "They're crookeder than us." One woman stocking up on makeup was glad to see the officers. "It must be legal," she said. "The police are here taking stuff, too."

Violence of all kinds quickly spread through the paralyzed city, where robbery, rape and even murder became routine. There were still thousands of people trapped on rooftops and in attics, but on Sept. 1, Mayor Ray Nagin called the entire police force off of rescue work and ordered it to secure the city. The response from the force? An estimated 200 officers just walked off the job. "They indicated that they had lost everything and didn't feel that it was worth them going back to take fire from looters and losing their lives," explained Henry Whitehorn, chief of the Louisiana State Police. Many disappeared without a word. Sheriff Harry Lee of Jefferson Parish in New Orleans also said his men were deserting. "They want to be with their families," he

"Eh bien, je veux aussi être avec ma famille, mais tu ne démissionnes pas au milieu d'une crise."

Deux policiers, dont le porte-parole officiel du département, Paul Accardo, se sont suicidés en se tirant une balle dans la tête. Le *London Times* estimait qu'un officier sur cinq refusait de travailler et que certains de ceux qui restaient au travail étaient inutiles. Lorsque Debbie Durso, une touriste de Washington, au Michigan, a demandé de l'aide à un policier, il lui a dit: «Va en enfer - c'est chacun pour soi»

Ged Scott, 36 ans, de Liverpool, a raconté à BBC News ce qui s'est passé lorsqu'un groupe de femmes britanniques bloquées a crié à la police pour obtenir de l'aide depuis le toit d'un hôtel inondé: "Elles [les officiers] leur ont dit: 'Eh bien, montrez-nous ce que vous «ai» - faire des signes pour eux de lever leurs T-shirts jusqu'à la tête. Les femmes disaient non, et ils ont dit bien bien: et motored descendre la route dans leur bateau C'est le genre d'aide que nous avons des autorités.. "

"Personne n'a anticipé la désintégration ou l'érosion des forces de police civile à la Nouvelle-Orléans", a expliqué le lieutenant-général Steven Blum de la Garde nationale. Il dit que la ville fonctionnait que sur un tiers de sa force avant la tempête de 1500 officiers de police, et que la garde avait soudainement passer de secours à l'application de la loi: «Et qui est quand nous avons commencé la flotte de police militaire dans le théâtre. "

La Nouvelle-Orléans n'a que des maires noirs depuis 1978 et a passé des décennies à rendre les forces de police aussi noires que possible. Il a établi une exigence de résidence en ville pour les officiers afin d'empêcher les Blancs de banlieue de postuler à des emplois, et a abaissé les normes de recrutement afin que les Noirs puissent les passer. Katrina a détruit tout prétexte que la force était compétente (voir l'article suivant).

Le 5 septembre, exactement une semaine après l'ouragan, le maire Ray Nagin a proposé de payer les forces de police, les pompiers et les secouristes de la ville pour des vacances de cinq jours - avec leurs familles - à Las Vegas ou dans une autre destination. Il a dit qu'il y avait assez de la Garde nationale dans la ville pour maintenir l'ordre, et que ses hommes «ont été par beaucoup:» Il n'a pas fait attention aux suggestions que c'était dérélliction du devoir Il a même demandé au Conseil fédéral. Emergency Management Agency (FEMA) à payer les vacances, mais la FEMA a refusé.

said. “Well, I want to be with my family too, but you don’t quit in the middle of a crisis.”

Two police officers, including the department’s official spokesman, Paul Accardo, committed suicide by shooting themselves in the head. The London *Times* estimated that one in five officers refused to work, and some of those who stayed on the job were useless. When Debbie Durso, a tourist from Washington, Michigan, asked a policeman for help he told her, “Go to hell—it’s every man for himself.”

Ged Scott, 36, of Liverpool, told BBC News what happened when a group of stranded British women shouted to police for help from the rooftop of a flooded hotel: “They [the officers] said to them, ‘Well, show us what you’ve got’—doing signs for them to lift their T-shirts up. The women said no, and they said ‘well fine,’ and motored off down the road in their motorboat. That’s the sort of help we had from the authorities.”

“No one anticipated the disintegration or the erosion of the civilian police force in New Orleans,” explained Lieutenant General Steven Blum of the National Guard. He said the city was operating on only one third of its pre-storm strength of 1,500 police officers, and that the guard suddenly had to switch from rescue to law enforcement: “And that’s when we started flowing military police into the theater.”

New Orleans has had only black mayors since 1978, and has spent decades making the police force as black as possible. It established a city-residency requirement for officers in order to keep suburban whites from applying for jobs, and lowered recruitment standards so blacks could pass them. Katrina blew away any pretence that the force was competent (see next story).

On September 5, exactly a week after the hurricane, Mayor Ray Nagin offered to pay for the police force, firefighters, and city emergency workers to go on five-day vacations—with their families—to Las Vegas or some other destination. He said there were enough National Guard in the city to maintain order, and that his men “have been through a lot.” He brushed off suggestions that this was dereliction of duty. He even asked the Federal

"Nous n'avons pas remis le contrôle de la ville", a expliqué un porte-parole de la ville. "Nous allons laisser une force squelette - environ 20% du département - pour le leadership et la liaison avec les troupes pendant que nous nous reposons: "

La Nouvelle-Orléans a un taux de criminalité élevé dans le meilleur des cas - il est généralement en lice pour la ville américaine avec le taux de meurtre le plus élevé - et des armes à feu pillées se sont répandues dans la rue. Certains Noirs ont tiré sur n'importe quel symbole d'autorité, brûlant des hélicoptères de sauvetage et des navires de la Garde côtière. Plusieurs jours après l'ouragan, avec des gens désespérés toujours blottis sur les toits, FEMA a déclaré qu'il était trop dangereux de tenter des sauvetages.

Mercredi, le long d'un tronçon de l'autoroute 10, des centaines de pompiers volontaires, de gardes-côtes auxiliaires et de citoyens avec de petits bateaux étaient impatients de rejoindre les gens, mais n'ont pas pu partir à cause des tirs de tireurs d'élite . "Nous essayons de faire notre travail ici mais nous ne pouvons pas s'ils nous tirent dessus", a expliqué le major Joey Broussard de la Division des pêches et de la faune de l'État de Louisiane. "Nous ne savons pas qui et nous ne savons pas pourquoi, mais nous ne voulons pas dans une situation de retourner le feu, il a dit.

Peut-être que les comptes les plus effrayants provenaient des hôpitaux, où le personnel tentait désespérément de faire monter les patients dans les escaliers alors que l'eau montait, tandis que les Noirs pillaient les étages en dessous. La plupart des hôpitaux avaient des générateurs d'urgence, mais ceux-ci ont commencé à céder. Deux jours après l'ouragan, la ville n'avait plus d'eau courante et, alors que la nourriture s'épuisait, les médecins et les infirmières se sont donnés des tétées intraveineuses pour continuer.

Juste à l'extérieur de la Nouvelle-Orléans, des hommes armés ont brandi un camion de ravitaillement transportant de la nourriture, de l'eau et des fournitures médicales sur le chemin d'un hôpital de 203 lits. Des patients de toute la ville ont finalement dû être retirés, mais les sauveteurs ont rencontré une résistance. Le lieutenant Cmdr. Cheri Ben-lesan a déclaré aux journalistes dans un quartier général d'urgence: "Les hôpitaux tentent d'évacuer un cuate. Dans chacun d'eux, il y a des informations selon lesquelles, à mesure que les hélicoptères arrivent, des gens leur tirent dessus, en disant: Vous feriez mieux de venir chercher ma famille.» Un effort pour évacuer les patients et le personnel de l'hôpital Charity dans le centre-ville de New Or Leans a été stoppé par un tir de sniper .

Emergency Management Agency (FEMA) to pay for the vacations, but FEMA refused. “We haven’t turned over control of the city,” a city spokesman explained. “We’re going to leave a skeleton force—about 20 percent of the department—for leadership and liaison with the troops while we get some rest.”

New Orleans has a high crime rate at the best of times—it is usually in top contention for the American city with the highest murder rate—and looted firearms spilled into the street. Some blacks fired on any symbol of authority, blazing away at rescue helicopters and Coast Guard vessels. Several days after the hurricane, with desperate people still huddled on rooftops, FEMA said it was too dangerous to attempt rescues.

On Wednesday, along one stretch of Highway 10, hundreds of volunteer firefighters, auxiliary coastguardsmen, and citizens with small boats were eager to reach people, but could not set out because of sniper fire. “We are trying to do our job here but we can’t if they are shooting at us,” explained Major Joey Broussard of the Louisiana State Fisheries and Wildlife Division. “We don’t know who and we don’t know why, but we don’t want to get in a situation of having to return fire out there,” he said.

Perhaps the most chilling accounts were from hospitals, where staff desperately tried to move patients up stairs as the water rose, while blacks looted the floors below. Most hospitals had emergency generators, but these began to give out. Two days after the hurricane, the city had no running water, and as food ran out, doctors and nurses gave themselves intravenous feedings to keep going.

Just outside New Orleans, gunmen held up a supply truck carrying food, water, and medical supplies on their way to a 203-bed hospital. Patients all across the city eventually had to be taken out, but rescuers met resistance. Coast Guard Lt. Cmdr. Cheri Ben-Iesan told reporters at an emergency headquarters: “Hospitals are trying to evacuate. At every one of them, there are reports that as the helicopters come in people are shooting at them, saying, ‘You better come get my family.’” An effort to evacuate patients and staff from Charity Hospital in downtown New Or-

D'autres hôpitaux ont signalé que des gangs de pillards avaient attaqué et renversé des ambulances.

Chris Lawrence, un journaliste de CNN, a déposé un rapport depuis le toit d'un poste de police: "En ce moment, c'est le seul endroit sûr à être dans la ville. Nous étions dans la rue plus tôt mais la police a dit en aucun cas que vous seriez en sécurité dans la rue. Ils ont dit que quiconque se promenait dans les rues de la Nouvelle-Orléans prenait leur vie en main ... Ils ont ordonné à certaines des jeunes femmes de quitter immédiatement la rue. "

Ce qui a pu être le titre le plus choquant de toute la crise a été dans le numéro du 2 septembre de *Army Timer*. "Les troupes entament des opérations de combat à la Nouvelle-Orléans: 'L'article portait sur le rassemblement de la Garde nationale de Louisiane près du Superdome en préparation d'une mission de sécurité à l'échelle de la ville.'" Cet endroit va ressembler à la Petite Somalie: 'Brig. Le général Gary Jones a expliqué. "Nous allons sortir et reprendre cette ville. Ce sera une opération de combat pour contrôler cette ville: 'Le navire d'assaut amphibie *Bataan* était dans la région, mais a gardé ses hélicoptères à bord après que les pilotes ont signalé des tirs de tireurs d'élite.

De nombreux soldats ont subi des tirs de civils. "Je n'ai jamais pensé qu'en tant que garde national, je serais pris pour cible par d'autres Américains", a déclaré Philip Baccus du 527th Engineer Battalion. "Et je n'ai jamais pensé que je devrais porter un fusil lors d'une mission de secours. C'est une honte: 'Cliff Ferguson du même bataillon a ajouté: "Vous devez vous demander s'il vaut la peine de risquer votre cou pour quelqu'un qui se retournera et vous tirera dessus. Nous ne sommes pas venus ici pour mener une guerre Nous sommes venus ici pour vous aider. "

Michael Brown, chef de la FEMA, a déclaré: "Nous travaillons dans des conditions de guerre urbaine:" Le général Blum de la Garde nationale a déclaré que la moitié des 7 000 gardes sous son commandement venait de rentrer de missions à l'étranger et étaient "très compétents en le recours à la force meurtrière: "Il a promis de traiter les voyous" de manière rapide et efficace: "

Les ordres de tirer pour tuer étaient censés être passés, et Louisiana Gov. Kathleen Blanco s'est vantée que les vétérans endurcis par la bataille mettraient fin à la violence en un rien de temps.

leans was stopped by sniper fire. Other hospitals reported gangs of looters attacking and overturning ambulances.

Chris Lawrence, a reporter with CNN, filed a report from the roof of a police station: “Right now it’s the only safe place to be in the city. We were on the street earlier but the police said under no circumstances would you be safe on the street. They said anybody walking in the streets of New Orleans is basically taking their life in their hands. . . . They directed some of the young women to get off the street immediately.”

What may have been the most shocking headline of the entire crisis was in the September 2 issue of *Army Times*: “Troops Begin Combat Operations in New Orleans.” The article was about the Louisiana National Guard massing near the Superdome in preparation for a citywide security mission. “This place is going to look like Little Somalia,” Brig. Gen. Gary Jones explained. “We’re going to go out and take this city back. This will be a combat operation to get this city under control.” The amphibious assault ship *Bataan* was in the area, but kept its helicopters on board after pilots reported sniper fire.

Many soldiers came under gunfire from civilians. “I never thought that as a National Guardsman I would be shot at by other Americans,” said Philip Baccus of the 527th Engineer Battalion. “And I never thought I’d have to carry a rifle when on a hurricane relief mission. This is a disgrace.” Cliff Ferguson of the same battalion added: “You have to think about whether it is worth risking your neck for someone who will turn around and shoot at you. We didn’t come here to fight a war. We came here to help.”

Michael Brown, head of FEMA, said: “We are working under conditions of urban warfare.” General Blum of the National Guard said half of the 7,000 guardsmen under his command had just returned from overseas assignments and were “highly proficient in the use of lethal force.” He promised to deal with thugs “in a quick and efficient manner.”

Shoot-to-kill orders were supposed to have gone out, and Louisiana Gov. Kathleen Blanco boasted that battle-hardened

Cependant, il y avait peu de témoignages de soldats tirant leurs armes, même si certaines personnes le voulaient. Le *London Times* a rapporté qu'un policier de la Nouvelle-Orléans a expliqué à travers les larmes qu'il avait vu des corps criblés de balles, et un homme avec le haut de la tête tiré. Il a déclaré que les pillards étaient armés de fusils AK-47 volés et que la police était outgunnée comme en Somalie. «C'est une zone de guerre, et ils [le gouvernement fédéral] ne la traitent pas comme il l'a dit.

Nous ne connaissons jamais l'étendue complète du chaos noir délié sur leur propre ville. De nombreuses victimes ne seront pas retrouvées avant des semaines, voire des mois, pourries au-delà de la reconnaissance, leurs tueurs jamais retrouvés. Noyés ou assassinés, les corps gonflés qui se présentent par centaines se ressembleront à peu près. Dans leur hâte à faire descendre les cadavres des rues, les autorités ne s'inquiètent pas beaucoup de la cause du décès.

De l'ouragan à la jungle

Dans les deux principaux centres de réfugiés, cependant - le Superdome et le Convention Center - trop de personnes ont assisté à la dégénération pour qu'il soit ignoré. Les premiers réfugiés étaient arrivés au Superdome la veille de l'ouragan, le dimanche 28 août. Les derniers ont finalement quitté le stade le samedi 3 septembre, donc certaines personnes ont peut-être passé près d'une semaine dans quoi, après que les toilettes ont commencé à débordement, est devenu le «Sewerdome».

La préparation des réfugiés était pitoyablement insuffisante. Le jour, jusqu'à 25 000 personnes souffraient de températures qui montaient dans les années 100. Quel que soit l'ordre établi, il fondit rapidement et le stade redevint jungle. De jeunes hommes ont volé et violé en toute impunité. Des coups de feu occasionnels ont paniqué la foule. Au moins un homme se suicida par se jeter hors d'une plateforme haute et éclaboussant sur le terrain de jeu. Les corps des assassinés, des nourrissons et des personnes âgées qui sont morts d'épuisement par la chaleur ont commencé à s'accumuler. Six bébés sont nés dans le stade. Charles Womack, un couvreur de 30 ans, a déclaré avoir vu un homme battu à mort et lui-même a été battu avec une pipe. Les toxicomanes - qui avaient apporté avec eux leurs biens les plus précieux - fumaient ouvertement et se disputaient la drogue.

veterans would put down the violence in no time. However, there were few accounts of soldiers firing their weapons, even if some people wanted them to. The London *Times* reported that a New Orleans policeman explained through tears that he had seen bodies riddled with bullets, and one man with the top of his head shot off. He said looters were armed with stolen AK-47 rifles, and that the police were outgunned just like in Somalia. “It’s a war-zone, and they’re [the federal government] not treating it like one,” he said.

We will never know the full extent of the mayhem blacks loosed on their own city. Many victims will not be found for weeks or even months, rotted beyond recognition, their killers never found. Drowned or murdered, the bloated bodies that turn up by the hundreds will look much the same. In their haste to get cadavers off the streets, the authorities may not worry much about cause of death.

From Hurricane to Jungle

In the two main refugee centers, however—the Superdome and the Convention Center—too many people witnessed the degeneracy for it to be ignored. The first refugees had arrived at the Superdome the day before the hurricane, on Sunday, August 28. The last finally left the stadium on Saturday, Sept, 3, so some people may have spent nearly a week in what, after the toilets began to overflow, became known as the “Sewerdome.”

Preparation for refugees was pitifully inadequate. By day, as many as 25,000 people sweltered in temperatures that rose into the 100s. Whatever order had been established soon melted away, and the stadium reverted to the jungle. Young men robbed and raped with impunity. Occasional gunshots panicked the crowd. At least one man committed suicide by throwing himself off a high deck and splattering onto the playing field. Bodies of the murdered, and of infants and the elderly who died of heat exhaustion began to accumulate. Six babies were born in the stadium. Charles Womack, a 30-year-old roofer, said he saw one man beaten to death, and was himself beaten with a pipe. Crack addicts—who had brought their most valuable possession with

Un groupe d'une trentaine d'étudiants britanniques faisait partie du très petit nombre de blancs dans le stade, où ils ont passé quatre jours déchirants. Jamie Trout, 22 ans, un étudiant en économie, a écrit que la scène "ressemblait à quelque chose de *Lord of the Flies*", avec "des gens criant des abus raciaux à propos de nous étant blancs". Un soir, on m'a dit que l'alimentation était en panne et qu'il n'y avait que dix minutes de gaz pour les générateurs. Zoe Smith, 21 ans, de Hull, dit tous craignaient pour leur vie: «les filles Tous nous assis au milieu tandis que les garçons étaient assis à l'extérieur, avec des chaises comme protection,» dit - elle. "Nous étions absolument terrifiés, la situation était tombée dans le chaos, les gens étaient très hostiles et les conditions de vie étaient horribles:" Elle a dit que même pendant la journée ", lorsque nous avons proposé d'aider au nettoyage, les habitants nous ont donné abus: '

M. Trout a déclaré que la Garde nationale a finalement reconnu à quel point la menace était dangereuse de la part des Noirs et a déplacé les Britanniques sous surveillance vers la zone de basket-ball, qui était plus sûre. "L'armée nous a avertis de garder nos sacs près de nous et de les serrer", a-t-il dit, alors qu'ils étaient escortés. Jane Wheeldon, 20 ans, a attribué un crédit à un homme en particulier, le Sgt. Garland Ogden, avec la sortie des Britanniques en toute sécurité. "Il a enfreint de nombreuses règles pour nous faire bouger", a-t-elle déclaré.

Les touristes australiens coincés dans le Superdome ont eu la même expérience. Bud Hopes, un homme de 32 ans de Kangaroo Point, Brisbane, a pris le contrôle et a peut-être sauvé de nombreuses vies. Alors que le stade redevenait anarchique, il s'est rendu compte que les Blancs étaient en danger et a réuni des touristes pour des raisons de sécurité. «Il y avait 65 de nous tout à fait que nous avons pu prendre soin les uns des autres, en particulier les filles qui étaient menacés et a attrapé:» a déclaré M. Espoirs Ils ont organisé des escortes pour les femmes qui ont dû aller aux toilettes ou pour la nourriture, et mettre en place une liste des hommes pour monter la garde tandis que les autres ont dormi. «nous nous sommes assis dans la nuit à regarder les uns les autres, ne sachant pas si nous serions en vie le matin,» M. espoirs dit. «Quatre - vingt dix-huit pour cent des les gens du monde entier sont bons ", a-t-il dit." Dans ce lieu, 98% des gens étaient mauvais: "

them—smoked openly and fought over drugs.

A group of about 30 British students were among the very small number of whites in the stadium, where they spent four harrowing days. Jamie Trout, 22, an economics major, wrote that the scene “was like something out of *Lord of the Flies*,” with “people shouting racial abuse about us being white.” One night, word came that the power was failing, and that there was only ten minutes’ worth of gas for the generators. Zoe Smith, 21, from Hull, said they all feared for their lives: “All us girls sat in the middle while the boys sat on the outside, with chairs as protection,” she said. “We were absolutely terrified, the situation had descended into chaos, people were very hostile and the living conditions were horrendous.” She said that even during the day, “when we offered to help with the cleaning, the locals gave us abuse.”

Mr. Trout said the National Guard finally recognized how dangerous the threat was from blacks, and moved the British under guard to the basketball area, which was safer. “The army warned us to keep our bags close to us and to grip them tight,” he said, as they were escorted out. Twenty-year-old Jane Wheeldon credited one man in particular, Sgt. Garland Ogden, with getting the Britons safely out. “He went against a lot of rules to get us moved,” she said.

Australian tourists stuck in the Superdome had the same experience. Bud Hopes, a 32-year-old man from Kangaroo Point, Brisbane, took control and may have saved many lives. As the stadium reverted to anarchy, he realized whites were in danger, and gathered tourists together for safety. “There were 65 of us altogether so we were able to look after each other, especially the girls who were being grabbed and threatened,” said Mr. Hopes. They organized escorts for women who had to go to the toilet or for food, and set up a roster of men to stand guard while others slept. “We sat through the night just watching each other, not knowing if we would be alive in the morning,” Mr. Hopes said. “Ninety-eight percent of the people around the world are good,” he said; “In that place 98 per cent of the people were bad.”

John McNeil of Coorparoo in Brisbane tells what happened

John McNeil de Coorparoo à Brisbane raconte ce qui s'est passé lorsque leur groupe a également entendu que les lumières étaient sur le point de s'éteindre: "J'ai regardé Bud [Espoirs] et j'ai dit: Ce sera la fin de nous: les gangs nous avaient déjà détournés du regard Si les lumières s'étaient éteintes, nous aurions eu de gros problèmes. Nous étions assis là à prier pour un miracle et les lumières restaient allumées: "M. Hopes a déclaré que les Australiens devaient leur vie à un autre garde national qui avait enfreint les règles et obtenu les Blancs dans un centre médical devant une foule de Noirs.

Peter McNeil de Brisbane a déclaré à l'AP australien que son fils John était l'un des 65 qui a réussi à sortir. Les Noirs auraient été si hostiles "qu'ils vous poignarderaient dès qu'ils vous regarderaient:" "Il n'a jamais été aussi effrayé de sa vie", a expliqué M. McNeil. "Il vient de dire qu'ils devaient sortir de l'obscurité. Sinon, une autre nuit, a-t-il dit, ils seraient partis:" Aucun journal américain n'a écrit sur ce que ces touristes blancs ont traversé.

Lorsque les gardes ont commencé à se manifester en force le 1er septembre et à prendre le contrôle, certains Noirs les ont acclamés, mais d'autres ont crié des obscénités. Le capitaine. John Pollard du Texas Air National Guard a 20.000 personnes se trouvaient dans le dôme lorsque l'évacuation a commencé, mais des milliers d'autres sont apparus dans les zones environnantes quand le mot est arrivé qu'il y avait des bus qui quittent la ville. Les soldats ont tenu leurs M-16 et leurs lance-grenades à portée de main et ont surveillé attentivement les tireurs d'élite.

Le même jour, alors qu'il était temps de monter à bord des bus pour Houston, les soldats ont eu du mal à contrôler la foule. Des gens à l'arrière de la foule ont écrasé les gens devant les barricades que les soldats ont dressées pour contrôler le flux. Beaucoup de gens continuaient de crier des obscénités chaque fois qu'une patrouille passait. Certains avaient peur que s'ils ont quitté leur place dans la ligne qu'ils ne le feraient jamais ge t revenir et déféqué où ils se trouvaient. Le *Army Times* a rapporté que le Sgt. 1re classe Ron Dixon de la Garde nationale de l'Oklaohoma, qui était récemment rentré d'Afghanistan, a déclaré qu'il était frappé que les Afghans voulaient s'aider eux-mêmes, mais que les habitants de la Nouvelle-Orléans voulaient seulement que d'autres les aident.

Le soir du 3 septembre, le Superdome a finalement été évacué, mais le stade ultramoderne était une caverne puante de crasse, de déchets humains et d'un nombre inconnu de cadavres.

when their group, too, heard the lights were about to go out: “I looked at Bud [Hopes] and said, ‘That will be the end of us.’ The gangs had already eyed us off. If the lights had gone out we would have been in deep trouble. We were sitting there praying for a miracle and the lights stayed on.” Mr. Hopes said the Australians owed their lives to another National Guardsman who broke the rules and got whites out to a medical center past seething crowds of blacks.

Peter McNeil of Brisbane told the Australian AP that his son John was one of the 65 who managed to get out. The blacks were reportedly so hostile “they would stab you as soon as look at you.” “He’s never been so scared in his life,” explained Mr. McNeil. “He just said they had to get out of the dark. Otherwise, another night, he said, they would have been gone.” No American newspaper wrote about what these white tourists went through.

When guardsmen began to show up in force on Sept. 1 and take control, some blacks met them with cheers, but others shouted obscenities. Capt. John Pollard of the Texas Air National Guard said 20,000 people were in the dome when the evacuation began, but thousands more appeared from surrounding areas when word got out that there were buses leaving town. Soldiers held their M-16s and grenade-launchers at the ready, and kept a sharp eye out for snipers.

That same day, when it was time to board buses for Houston, soldiers had trouble controlling the crowd. People at the back of the mob crushed the people in front against barricades soldiers put up to control the flow. Many people continued to yell obscenities whenever a patrol went by. Some were afraid that if they left their place in line they would never get it back, and defecated where they stood. The *Army Times* reported that Sgt. 1st Class Ron Dixon of the Oklahoma National Guard, who had recently come home from Afghanistan, said he was struck that Afghans wanted to help themselves, but that the people of New Orleans only wanted others to help them.

By the evening of Sept. 3, the Superdome was finally evacuated, but the state-of-the-art stadium was a reeking cavern of

Il avait également été pillé de tout ce qui n'était pas verrouillé. Janice Singleton travaillait au stade lorsque la tempête a frappé. Elle a dit qu'elle avait été volée de tout, même de ses chaussures. Quant au bâtiment: "Ils ont déchiré ce dôme:" dit-elle tristement. "Ils l'ont démolie. Ils enlèvent tout ce qu'ils peuvent emporter: "

Ce n'est qu'après que le public a appris qu'il y avait 50 policiers affectés au Superdome, mais ils semblent avoir été complètement inefficaces. Toni Blanco, un vétéran de 24 ans, a déclaré que la police ne pouvait arrêter personne car il n'y avait pas de place pour les suspects et ils avaient peur d'utiliser leurs armes à feu par peur de la foule. "Vous vous sentiez impuissante dans le sens où nous ne pouvions absolument rien faire pour la ville", a-t-elle déclaré. Que faisait - elle la nuit, quand les conditions étaient au pire? Elle et un autre officier, Alecia Wright, se glisseraient dans une voiture de patrouille et auraient un bon cri. "Plusieurs fois, nous nous sommes allongés dans la voiture et les larmes ont coulé", a déclaré Mlle Blanco. Certains officiers ont simplement abandonné leurs postes et ont fui le Superdome.

Les conditions étaient même mauvaises au Palais des congrès. Bien que surélevé non loin du stade, il n'avait pas été désigné comme abri. Il était cependant hors de portée des hautes eaux, et bientôt quelque 20 000 personnes étaient regroupées dans ses salles cavernueuses. Il n'y avait pas provisions ou le personnel, et pendant plusieurs jours ni FEMA, ni la garde nationale semble avoir connu quelqu'un était là.

Des gangs armés ont pris le contrôle et des coups de feu occasionnels ont semé la panique. Il n'y avait pas de pouvoir, et la nuit, le centre était plongé dans l'obscurité totale. Dege neracy a frappé presque immédiatement, avec des viols, des vols et des meurtres. De terribles hurlements déchiraient la nuit, mais personne ne pouvait voir ou osait bouger. Lorsque le chef de la police, Eddie Compass, a entendu ce qui se passait, il a envoyé une escouade de 88 policiers pour enquêter. T hey ont été submergés par les forces supérieures et se retira, laissant des milliers à la merci des criminels.

Ce n'est que le 2 septembre - quatre jours après l'ouragan - qu'une force de 1 000 gardes nationaux a finalement pris le relais des gangs armés. "Si nous étions entrés avec une force moindre, nous aurions pu être mis au défi, [et] des innocents auraient pu être pris dans un combat", a expliqué le général Blum.

filth, human waste, and an unknown number of corpses. It, too, had been looted of everything not bolted down. Janice Singleton was working at the stadium when the storm hit. She said she was robbed of everything, even her shoes. As for the building: “They tore that dome apart,” she said sadly. “They tore it down. They taking everything out of there they can take.”

Only afterwards did the public learn there were 50 police officers assigned to the Superdome, but they appear to have been completely ineffectual. Toni Blanco, a 24-year veteran, said police could not arrest anyone because there was no place to hold suspects, and they were afraid to use their guns for fear of the crowd. “You felt helpless in the sense there was absolutely nothing we could do for the city,” she said. What did she do at night, when conditions were worst? She and another officer, Alecia Wright, would slip out to a patrol car and have a good cry. “Many times we laid in the car and tears just rolled,” said Miss Blanco. Some officers simply abandoned their posts and fled the Superdome.

Conditions were even worse at the Convention Center. Although on high ground not far from the stadium, it had not been designated as a shelter. It was, however, beyond reach of the high water, and soon some 20,000 people were huddled in its cavernous halls. There were no supplies or staff, and for several days neither FEMA nor the National Guard seems to have known anyone was there.

Armed gangs took control, and occasional gunshots caused panic. There was no power, and at night the center was plunged into complete darkness. Degeneracy struck almost immediately, with rapes, robbery, and murder. Terrible shrieking tore through the night, but no one could see, or dared to move. When Police Chief Eddie Compass heard what was happening, he sent a squad of 88 officers to investigate. They were overwhelmed by superior forces and retreated, leaving thousands to the mercy of criminals.

It was not until Sept. 2—four days after the hurricane—that a force of 1,000 National Guardsmen finally took over from the armed gangs. “Had we gone in with a lesser force we may have

Assise avec sa fille et d'autres parents, Trolkyn Joseph, 37 ans, a déclaré à un journaliste que des hommes avaient erré dans le centre la nuit pour violer et assassiner des enfants. Elle a déclaré avoir trouvé une jeune fille de 14 ans décédée à 5 heures du matin vendredi matin, quatre heures après la disparition de la jeune fille. "Elle a été violée pendant quatre heures jusqu'à sa mort", a déclaré Mlle Joseph en pleurant. "Un autre enfant, un garçon de sept ans, a été retrouvé violé et assassiné dans le congélateur de la cuisine hier soir: '

Africa Brumfield, 32 ans, a expliqué que les femmes craignaient particulièrement: "Il y a des viols ici. Les femmes ne peuvent pas aller aux toilettes sans hommes. Elles les violent et se tranchent la gorge." Donald Anderson, 43 ans, était au palais des congrès avec sa femme, enceinte de six mois: "Nous avons encerclé les chaises comme des chariots parce que la nuit il y a des bousculades", a-t-il dit. "Nous avons dû survivre"

Les très rares blancs dans la foule étaient terrés. Selma Valenti, quatre-vingts ans, qui était avec son mari, a déclaré que des Noirs avaient menacé de les tuer le jeudi 1er septembre. "Ils nous détestaient. Quatre jeunes Noirs nous ont dit que les autobus allaient venir hier soir et ramasser les personnes âgées alors qu'ils allaient nous tuer: dit - elle, en sanglotant on peut supposer que les noirs voulaient prendre leur place dans les bus..

Le centre n'était pas entièrement dépourvu d'une forme de justice brutale. Un garde national a rapporté qu'un homme qui avait violé et tué une jeune fille dans les toilettes avait été agressé par la foule - qui l'avait battu à mort.

À un moment donné, il y avait jusqu'à sept ou huit cadavres devant le centre, certains d'entre eux avec du sang coulant de blessures par balle. À l'intérieur, il y avait une morgue d'urgence, mais un garde national a refusé de laisser un photographe de Reuters prendre des photos. "Nous ne permettons plus à personne d'entrer", a-t-il dit. "Si vous voulez prendre des photos de cadavres, allez en Irak." Le samedi 3 septembre, le centre a été pratiquement débarrassé des vivants. Les réfugiés ont tiré des chemises leur nez essayant de bloquer l'odeur qu'ils marchaient corps pourrissant passé.

been challenged, [and] innocents may have been caught in a fight,” explained Gen. Blum.

Sitting with her daughter and other relatives, Trolkyn Joseph, 37, told a reporter that men had wandered the center at night raping and murdering children. She said she found a dead 14-year old girl at 5 a.m. on Friday morning, four hours after the girl went missing. “She was raped for four hours until she was dead,” Miss Joseph said through tears. “Another child, a seven-year old boy, was found raped and murdered in the kitchen freezer last night.”

Africa Brumfield, 32, explained that women were in particular fear: “There is rapes going on here. Women cannot go to the bathroom without men. They are raping them and slitting their throats.” Donald Anderson, 43, was at the convention center with his wife, who was six months pregnant: “We circled the chairs like wagons because at night there are stampedes,” he said. “We had to survive.”

The very few whites in the crowd were terrified. Eighty-year-old Selma Valenti, who was with her husband, said blacks threatened to kill them on Thursday, Sept. 1. “They hated us. Four young black men told us the buses were going to come last night and pick up the elderly so they were going to kill us,” she said, sobbing. Presumably, the blacks wanted to take their places on the buses.

The center was not entirely without a form of rough justice. A National Guardsman reported that a man who had raped and killed a young girl in the bathroom was caught by the crowd—which beat him to death.

At one time there were as many as seven or eight corpses in front of the center, some of them with blood streaming from bullet wounds. Inside, there was an emergency morgue, but a National Guardsman refused to let a Reuters photographer take pictures. “We’re not letting anyone in there anymore,” he said. “If you want to take pictures of dead bodies, go to Iraq.” By Saturday, Sept. 3, the center was mostly cleared of the living. Refugees pulled shirts over their noses trying to block out the smell as they

Plus tard, on apprendra qu'il y avait 30 à 40 corps entassés dans le congélateur du centre des congrès, presque tous des victimes de meurtre. L'Arkansas National Guardsman Mikel Brook a montré à un journaliste le charnier: "Je n'ai pas le ventre pour ça, même après ce que j'ai vu en Irak. En Irak, c'est en tête-à-tête. C'est la guerre. C'est juste. Ici, c'est tout simplement fou. C'est l'anarchie ... Et c'est l'Amérique. C'est juste à 300 milles au sud de l'endroit où je suis : "

Pour la ville dans son ensemble, pas même 50 000 soldats et secouristes fédéraux pourraient ramener le calme. Le dimanche 4 septembre, des entrepreneurs travaillant pour le US Army Corps of Engineers ont été pris pour cible. Leur escorte policière a riposté et a tué quatre assaillants.

Le lundi 5 septembre, une semaine après l'ouragan et après que pratiquement tous ceux qui voulaient sortir étaient partis, le banditisme était toujours répandu. "Nous avons des batailles d'armes à feu assez intenses qui éclatent dans la ville", a déclaré le capitaine Jeff Winn de l'équipe SWAT de New Orleans. "Des gangs armés de huit à 15 jeunes hommes circulent dans des camionnettes, pillent et violent."

Brian McKay était l'un des 300 gardes de l'Arkansas revenant tout juste d'Irak. Il portait un équipement de combat complet, y compris des gilets pare-balles, abattant des insurgés. "C'est comme Bagdad un mauvais jour:" a-t-il dit. Un autre vétéran d'Arkansas sous le feu a convenu: "C'est tellement comme l'Irak, ce n'est pas drôle, sauf pour toute l'eau, et ils parlent anglais."

Depuis que l'ancienne prison a été inondée, la police a installé un enclos au terminal de bus de Greyhound. Le procureur général de l'État, Charles Foti, a déclaré qu'il était prévu de mettre en place un système judiciaire temporaire, mais personne ne savait comment ils allaient réunir les jurys ou appeler des témoins. L'entreprise a commencé sombre de peigner la ville la noyade pour les cadavres et les survivants du résiduel.

Les réactions

Le monde a réagi avec étonnement aux vues qu'il ne s'attendait jamais à voir en Amérique. "Anarchie aux États-Unis", titrait le journal britannique le plus vendu, le *Sun*. "Apocalypse Now", a déclaré *Handelsblatt* en Allemagne.

walked past rotting bodies.

Later it would be learned there were 30 to 40 bodies piled into the convention center's freezer, almost all of them murder victims. Arkansas National Guardsman Mikel Brooks showed a reporter the charnel house: "I ain't got the stomach for it, even after what I saw in Iraq. In Iraq, it's one-on-one. It's war. It's fair. Here, it's just crazy. It's anarchy. . . . And this is America. This is just 300 miles south of where I live."

For the city as a whole, not even 50,000 soldiers and federal rescue workers could bring calm. On Sunday, Sept. 4, contractors working for the US Army Corps of Engineers came under fire. Their police escort returned fire and killed four attackers.

On Monday, Sept. 5, a week after the hurricane and after virtually everyone who wanted to get out was gone, there was still widespread banditry. "We're having some pretty intense gun battles breaking out around the city," said Capt. Jeff Winn of the New Orleans SWAT team. "Armed gangs of from eight to 15 young men are riding around in pickup trucks, looting and raping."

Brian McKay was one of 300 Arkansas guardsmen just back from Iraq. He was in full battle gear, including body armor, putting down insurgents. "It's like Baghdad on a bad day," he said. Another Arkansan veteran under fire agreed: "It's just so much like Iraq, it's not funny, except for all the water, and they speak English."

Since the old jail was flooded, police set up a holding pen at the Greyhound bus terminal. State Attorney General Charles Foti said there were plans for a temporary court system, but no one knew how they were going to assemble juries or call witnesses. The grim business began of combing the drowning city for corpses and the remaining survivors.

Reactions

The world reacted with astonishment to sights it never expected to see in America. "Anarchy in the USA," read the headline in Britain's best-selling newspaper, the *Sun*. "Apocalypse Now," said *Handelsblatt* in Germany. Mario de Carvalho, a vet-

Mario de Carvalho, un vétérinaire Eran cameraman portugais, qui couvre des points chauds du monde, a dit qu'il a vu les corps des bébés et des personnes âgées le long des routes menant de la Nouvelle - Orléans. "C'est une situation chaotique. C'est terrible. C'est une situation que nous voyons généralement dans d'autres pays, dans le tiers monde", a-t-il déclaré.

Certains tiers-mondistes auraient été insultés. «Je suis absolument dégoûté», a déclaré Sajeewa Chinthaka, 36 ans, des pillards. Le natif du Sri Lanka a ajouté: «Après le tsunami, notre peuple, même ceux qui ont tout perdu, a voulu aider ceux qui souffraient. Pas un seul touriste pris dans le tsunami n'a été agressé. Maintenant, avec tout cela qui se passe aux États-Unis, nous pouvons facilement voir où se trouve la partie civilisée de la population mondiale. »

Aux États-Unis, le contraste frappant entre des scènes interminables de comportements épouvantables de Noirs et de sauveteurs qui étaient presque tous blancs a été accueilli avec la folie standard. Certaines personnes ont accusé les médias «faussés» de supprimer des images de blancs déchaînés et des pilotes d'hélicoptère héroïques noirs.

De nombreux Noirs ont fait des excuses aux pillards. "Les gens désespérés font des choses désespérées", a déclaré la représentante américaine Diane Watson de Californie. Le représentant Jesse Jackson, Jr. de l'Illinois, a déclaré que nous ne devons pas juger sévèrement: "Qui sommes-nous pour dire quelle loi et quel ordre devraient être dans cet environnement indicible?" Le représentant Melvin Watt, démocrate de Caroline du Nord et président du Congressional Black Caucus, était peut-être le plus grand cul de tous: "Quoi que ce soit qui soit pris ne puisse être utilisé par personne d'autre de toute façon", a-t-il déclaré.

De nombreuses personnes ont pris pour acquis que les secours fédéraux étaient lents car les victimes étaient des représentants noirs. Elijah Cummings a déclaré que "la pauvreté, l'âge et la couleur de la peau" déterminaient qui vivait et qui mourait. Hilary Shelton, directeur du bureau de Washington de la NAACP, a fustigé "disparate traitement" des victimes de Katrina. "Beaucoup de Noirs estiment que leur race, leurs conditions de propriété et leurs habitudes de vote ont été un facteur dans la réponse", a expliqué Jesse Jackson, Sr. Il a déclaré que les déchets à l'extérieur du Convention Center faisaient de la place un apparence "comme la coque d'un navire négrier: «Randall Robinson, militant noir et accélérateur de réparations, a déclaré que l'effort de secours était le «moment décisif décisif dans l'histoire raciale de l'Amérique».

eran Portuguese cameraman, who covers the world's trouble spots, said he saw the bodies of babies and old people along the highways leading out of New Orleans. "It's a chaotic situation. It's terrible. It's a situation we generally see in other countries, in the Third World," he said.

Some Third-Worlders would have been insulted. "I am absolutely disgusted," said Sajeewa Chinthaka, 36, of the looters. The Sri Lanka native added: "After the tsunami our people, even the ones who lost everything, wanted to help the others who were suffering. Not a single tourist caught in the tsunami was mugged. Now with all this happening in the U.S. we can easily see where the civilized part of the world's population is."

In the United States, the stark contrast between endless scenes of appalling behavior by blacks and rescue personnel who were almost all white was greeted with the standard foolishness. Some people accused the "biased" media of suppressing footage of rampaging whites and heroic black helicopter pilots.

Many blacks made excuses for looters. "Desperate people do desperate things," said US Rep. Diane Watson of California. Rep. Jesse Jackson, Jr. from Illinois, said we must not judge harshly: "Who are we to say what law and order should be in this unspeakable environment?" Rep. Melvin Watt, North Carolina Democrat and chairman of the Congressional Black Caucus, was perhaps the greatest ass of all: "Whatever is being taken could not be used by anyone else anyway," he said.

Many blacks took it for granted that federal relief was slow because the victims were black. Rep. Elijah Cummings said "poverty, age and skin color" determined who lived and who died. Hilary Shelton, director of the NAACP's Washington bureau, blasted "disparate treatment" of Katrina victims. "Many black people feel that their race, their property conditions and their voting patterns have been a factor in the response," explained Jesse Jackson, Sr. He said the rubbish outside the Convention Center made the place look "like the hull of a slave ship." Black activist and reparations-booster Randall Robinson said the relief effort was the "defining watershed moment in America's racial

Il a dit qu'il était "enfin venu voir mon pays pour ce qu'il est vraiment. Une fraude monstrueuse: '

La représentante démocrate Carolyn Kilpatrick du Michigan a déclaré qu'elle avait "honte de l'Amérique et ... de notre gouvernement:" Le maire de la Nouvelle-Orléans, Ray Nagin - l'homme qui a donné des vacances aux travailleurs de la ville lorsque les autorités sont arrivées - a crié et pleuré sur les radio, exigeant des fonctionnaires fédéraux: "Lâchez vos culs, et faisons quelque chose: 'Il y avait un courant de fureur lors d'une réunion des dirigeants noirs à Détroit. Un membre du public a voulu savoir si la réponse fédérale lente était «genocide noir:» Une autre a crié, «les Afro - Américains ont construit cette nation. Les descendants d'esclaves sont autorisés à mourir: '

Un homme noir, observant le chaos de l'étranger, a adopté un point de vue différent. Leighton Levy a écrit dans le *Jamaica Star* du 2 septembre . "Je commence à croire que les Noirs, peu importe où ils se trouvent dans le monde, sont maudits avec une prédisposition génétique à voler, assassiner et créer le chaos." Il voulait savoir pourquoi il n'y avait pas d'images de pillards blancs: «Est - ce que les médias ne montrent pas des photos d'eux pillant et volant? Ou est - ce qu'ils sont trop occupés à essayer de rester en vie, en attendant d'être secourus, et se cacher des noirs?»

La plupart des Noirs et de nombreux Blancs sont tombés dans les hypothèses habituelles sur le gouvernement blanc omnipotent et les Noirs sans défense. Si les Noirs souffraient, c'était parce que les Blancs n'en avaient pas fait assez pour eux. Il ne leur est pas venu à l'esprit qu'il incombait à la Nouvelle-Orléans et à l'État de Louisiane - et non au gouvernement fédéral - de se préparer aux ouragans. Avant la tempête, le maire Nagin commandait une évacuation obligatoire seulement sous la pression de l'administration Bush. Le maire n'a alors rien fait pour faire respecter l'ordonnance, laissant des centaines d'autobus urbains et d'autobus scolaires à la noyade, plutôt que de les utiliser pour offrir le transport à des personnes sans voiture.

Dimanche 4 septembre, quelque chose de l'ambiance de la Nouvelle-Orléans noire a été capturé par les équipes de tournage de Fox News. Des volontaires blancs tentaient de persuader une femme noire et ses petits enfants de quitter sa maison inondée. "Vous devez sortir", ont-ils expliqué.

history.” He said he had “finally come to see my country for what it really is. A monstrous fraud.”

Democratic Rep. Carolyn Kilpatrick of Michigan said she was “ashamed of America and . . . of our government.” The mayor of New Orleans, Ray Nagin—the man who gave city workers a vacation when the feds arrived—shouted and wept on local radio, demanding of federal officials: “Get off your asses, and let’s do something.” There was an undercurrent of fury at a meeting of black leaders in Detroit. One audience member wanted to know whether the slow federal response was “black genocide.” Another shouted, “African Americans built this nation. Descendants of slaves are being allowed to die.”

One black man, observing the chaos from abroad, took a different view. Leighton Levy wrote in the Sept. 2 *Jamaica Star*: “I am beginning to believe that black people, no matter where in the world they are, are cursed with a genetic predisposition to steal, murder, and create mayhem.” He wanted to know why there was no footage of white looters: “Is it that the media are not showing pictures of them looting and robbing? Or is it that they are too busy trying to stay alive, waiting to be rescued, and hiding from the blacks?”

Most blacks and many whites fell into the usual assumptions about omnipotent white government and helpless Negroes. If black people were suffering it was because whites had not done enough for them. It did not occur to them that it was the responsibility of New Orleans and the state of Louisiana—not the federal government—to prepare for hurricanes. Before the storm, Mayor Nagin issued a mandatory evacuation only under pressure from the Bush administration. The mayor then did nothing to enforce the order, leaving hundreds of city buses and school buses to drown, rather than use them to offer transportation to people without cars.

Something of the mood of black New Orleans was caught by Fox News film crews as late as Sunday, Sept. 4. White volunteers were trying to persuade a black woman and her small children to leave her flooded house. “You’ve got to get out,” they explained.

"L'eau ne s'en va pas." Un homme noir au sommet d'un immeuble à plusieurs étages a déclaré à un équipage d'hélicoptère qu'il n'avait pas besoin de partir. Tout ce dont il avait besoin, c'était de fournitures.

Ces gens ne pouvaient pas comprendre quelque chose qui était évident pour le monde entier: New Orleans n'avait pas d'électricité, pas de plomberie, pas de transport et pas de nourriture. Les Noirs ont refusé de quitter leurs maisons inondées, même si rester signifiait une mort presque certaine.

Le chef de la sécurité intérieure, Michael Chertoff, a noté à quel point il était fou de rester dans l'épave. "Ce n'est pas une alternative raisonnable, a-t-il dit." Nous n'allons pas avoir de gens assis dans des maisons de la ville de La Nouvelle-Orléans pendant des semaines et des mois pendant que nous essuierons et nettoierons cette ville: '

La FEMA a indiqué qu'elle avait retiré trois navires de Carnival Cruise Lines de ses fonctions commerciales pour abriter les Noirs de la Nouvelle-Orléans. Peut-être que la chance d'une place sur l'*Extase*, la *Sensation* ou les *Fêtes* suffirait à les sortir de la boue.

Cours

Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des Blancs ont quitté la Nouvelle-Orléans lorsque l'ordre d'évacuation a été prononcé. Quelque 80 000 Noirs ne pouvaient pas ou ne voulaient pas partir. Blancs ne «laissent derrière eux:» que les éditorialistes ne cessent de nous dire ne aurait pu obtenir certains d'entre eux de partir. - un certain nombre d'hommes joyeusement admis qu'ils sont restés en ville pour piller - mais si elle était le travail de tout le monde à leur donner la possibilité, il était celui du gouvernement de la ville noire de l'exécution des noirs qui sont restés, sans doute qu'une minorité a commis des crimes, mais ils étaient assez pour transformer la ville en un trou de l'enfer Certains ont fait des choses innommables... piller les hôpitaux, tirer sur des équipes de secours, détruire des ambulances. Aucune excuse ni pointage de doigt ne peuvent empêcher une telle dégénérescence.

Le Superdome et le Convention Center étaient certainement des endroits désagréables pour passer trois ou quatre jours, mais 50 000 personnes se seraient comportées différemment. Ils auraient établi des règles, organisé des fournitures, soigné les malades et les mourants. Ils auraient organisé des jeux pour les enfants. Les journaux seraient remplis d'histoires d'altruisme et d'esprit communautaire.

“The water isn’t going away.” A black man at the top of a multi-story building told a helicopter crew he didn’t need to leave. All he needed was some supplies.

These people could not understand something that was obvious to the whole world: New Orleans had no electricity, no plumbing, no transport, and no food. Blacks refused to leave their flooded homes, even though to stay meant near-certain death.

Homeland Security chief Michael Chertoff noted how crazy it was to stay in the wreckage. “That is not a reasonable alternative,” he said. “We are not going to be able to have people sitting in houses in the city of New Orleans for weeks and months while we de-water and clean this city.”

FEMA reported that it had pulled three Carnival Cruise Lines ships from commercial duty to shelter the blacks of New Orleans. Maybe the chance of a berth on the *Ecstasy*, the *Sensation* or the *Holiday* would be enough to drag them out of the muck.

Lessons

Ninety-nine percent of the white people left New Orleans when the evacuation order went out. Some 80,000 blacks could not or would not leave. Whites did not “leave them behind,” as the editorial writers keep telling us. No one could have gotten some of them to leave—a number of men cheerfully admitted they stayed in town to loot—but if it was anyone’s job to give them the option, it was that of the black-run city government. Of the blacks who stayed, probably only a minority committed crimes, but they were enough to turn the city into a hell hole. Some did unspeakable things: loot hospitals, fire on rescue teams, destroy ambulances. No amount of excuse-making and finger-pointing can paper over degeneracy like that.

The Superdome and the Convention Center were certainly unpleasant places to spend three or four days, but 50,000 whites would have behaved differently. They would have established rules, organized supplies, cared for the sick and dying. They would have organized games for children. The papers would be

Les catastrophes naturelles font généralement ressortir le meilleur de l'homme, qui aide les voisins et les étrangers. Pour les Noirs - du moins les Noirs de la classe inférieure de la Nouvelle-Orléans - la catastrophe était une excuse pour piller, voler, violer et tuer.

Nos dirigeants et dirigeants des médias tenteront de transformer l'histoire de l'ouragan Katrina en un autre conte de moralité de noirs opprimés et de blancs sans cœur, mais les contes de fées de ce genre trompent de moins en moins de gens. De nombreux Blancs réaliseront - certains pour la première fois - que nous avons l'Afrique au milieu de nous, l'Afrique tout à fait étranger des cadavres à côté de la route, la cruauté et l'anarchie qu'ils pensaient pouvoir ne se lavent jamais sur ces rivages.

Certes, l'histoire de l'ouragan Katrina a une morale pour quiconque n'est pas délibérément aveugle. Les races sont différentes. Les noirs et les blancs sont différents. Lorsque les Noirs sont laissés à eux-mêmes, la civilisation occidentale - toute sorte de civilisation - disparaît. Et en cas de crise, il disparaît du jour au lendemain.

Vaudou, Violence et Jeu la Victime

LA NOUVELLE-ORLÉAN ÉTAIT EN LIGNE LONGTEMPS AVANT KATRINA.

Le service de police de la Nouvelle-Orléans a du mal depuis des années, mais a peut-être atteint son point bas vers 1995. C'était l'année où Antoinette Frank, une femme officier noire, a tué trois personnes dans un hold-up dans un restaurant vietnamien où elle s'est éclairée au clair de lune comme garde de la sécurité. Elle y a dîné avant de tuer deux des enfants du propriétaire alors qu'ils se mettaient à genoux par terre en priant et en demandant grâce. Elle a également abattu un policier, Ron Williams, qui était de garde ce soir-là. Elle avait travaillé avec M. Williams dans le même quartier et le connaissait personnellement. Après avoir quitté la scène du crime, l'officier Frank a eu l'effronterie de répondre à l'appel de la police depuis le restaurant, et est entré comme si elle n'avait aucune idée de ce qui s'était passé. Elle a été condamnée à mort en 1995.

Mlle Frank était le quatrième officier de la Nouvelle-Orléans - tous noirs - à être accusé de meurtre en moins d'un an.

Un autre officier municipal qui a fait la une des journaux en 1995 était Len Davis. Des agents fédéraux enquêtaient déjà sur lui et l'ont enregistré en train de passer l'appel téléphonique suivant alors qu'il était assis dans sa voiture de patrouille:

Mec, cette pute se tient là en ce moment avec un manteau noir [expletif]. . . avec ses cheveux [expletifs] dans

full of stories of selflessness and community spirit.

Natural disasters usually bring out the best in people, who help neighbors and strangers alike. For blacks—at least the lower-class blacks of New Orleans—disaster was an excuse to loot, rob, rape, and kill.

Our rulers and media executives will try to turn the story of Hurricane Katrina into yet another morality tale of downtrodden blacks and heartless whites, but fairy tales of this kind fool fewer and fewer people. Many whites will realize—some for the first time—that we have Africa in our midst, that utterly alien Africa of road-side corpses, cruelty, and anarchy that they thought could never wash up on these shores.

To be sure, the story of Hurricane Katrina does have a moral for anyone not deliberately blind. The races are different. Blacks and whites are different. When blacks are left entirely to their own devices, Western Civilization—any kind of civilization—disappears. And in a crisis, it disappears overnight.

Voodoo, Violence, and Playing the Victim

NEW ORLEANS WAS AILING LONG BEFORE KATRINA.

The New Orleans police department has been struggling for years, but may have hit its low point around 1995. That was the year Antoinette Frank, a black woman officer, killed three people in a holdup at a Vietnamese restaurant where she moonlighted as a security guard. She ate dinner there before she killed two of the owner's children as they knelt on the floor praying and begging for mercy. She also shot a policeman, Ron Williams, who was on guard that evening. She had worked with Mr. Williams in the same precinct and knew him personally. After she left the crime scene, Officer Frank had the effrontery to respond to the police call from the restaurant, and sauntered in as if she had no idea what had happened. She was sentenced to death in 1995.

Miss Frank was the fourth New Orleans officer—all of them

ce petit bob. . . avec un jean [expletif]. . . debout au milieu de la rue [explétive]. Obtenez cette putain.

Ce n'était pas un message trop exubérant à la vice-équipe. C'était des instructions à un marchand de crack qu'il avait engagé pour \$300 pour tuer la "putain", Kim Groves, 32 ans, un agent de sécurité du Superdome qui avait offensé Officer Davis en déposant une plainte du citoyen quand il avait fouetté au pistolet l'un des ses voisins. "Ouais, ouais, ouais: 'a exulté l'agent Davis quand il a eu la confirmation du meurtre;" Rock-a-bye, bébé! "M. Davis a été condamné à mort pour le meurtre en 1996.

Entre 19 91 et 1995, plus de 45 policiers de la Nouvelle-Orléans ont été accusés de crimes, notamment de meurtre, viol, vol de banque, racket, trafic de drogue, corruption, vol d'automobile et batterie aggravée.

L'incompétence de la police a peut-être quelque chose à voir avec le fait qu'en 2003, alors que le reste du pays connaissait une baisse de la criminalité violente, la Nouvelle-Orléans a connu une vague de criminalité. Avec un taux de meurtre de 54,5 pour 100 000, il atteignait facilement le sommet du pays. Certaines personnes se demandaient si le grabuge a commencé lorsque deux logements projets publics ont été fermés, et les scélérats redistribués sont entrés dans les guerres intestines.

Le 6 juillet de la même année, deux jeunes filles de 14 ans ont poignardé à mort une jeune fille de 16 ans avec un couteau à steak. La victime n'a pas pu s'enfuir car elle avait reçu une balle dans la jambe l'année précédente. Son cousin a dit qu'elle connaissait les tueurs. «Ils étaient jaloux», a-t-elle expliqué, ajoutant que la victime était «du type mignon. Les garçons aimaient.» Le coup de poignard est venu une semaine après deux autres adolescentes sont allés à la prison pour avoir tué une jeune fille de 16 ans, également avec un couteau à steak.

black—to be charged with murder in less than a year. Another city officer who made the news in 1995 was Len Davis. Federal agents were already investigating him, and recorded him making the following cell phone call while he sat in his patrol car:

Man, that whore's standing out there right now with a black [expletive] coat on . . . with her [expletive] hair in that little bob . . . with [expletive] jeans on . . . standing in the middle of the [expletive] street. Get that whore.

This was not an over-exuberant message to the vice squad. It was instructions to a crack dealer whom he had hired for \$300 to kill the “whore,” 32-year-old Kim Groves, a Superdome security guard who had offended Officer Davis by filing a citizen's complaint when he pistol-whipped one of her neighbors. “Yeah, yeah, yeah,” exulted Officer Davis when he got confirmation of the killing; “Rock-a-bye, baby!” Mr. Davis was sentenced to death for the killing in 1996.

Between 1991 and 1995, more than 45 New Orleans police officers were charged with crimes, including murder, rape, bank robbery, racketeering, drug trafficking, bribery, auto theft, and aggravated battery.

Perhaps police incompetence had something to do with the fact that in 2003, while the rest of the country was enjoying a drop in violent crime, New Orleans had a crime wave. With a murder rate of 54.5 per 100,000 it was easily tops in the country. Some people wondered if the mayhem began when two public housing projects were shut down, and the redistributed miscreants got into turf wars.

On July 6 of the same year, two 14-year-old girls stabbed a 16-year-old girl to death with a steak knife. The victim could not run away because she had been shot in the leg the year before. Her cousin said she knew the killers. “They was jealous,” she explained, adding that the victim was “the cute type. Boys liked her.” The stabbing came just one week after two other teenage girls went to prison for killing a 16-year-old girl, also with a steak knife.

2003 a été une si mauvaise année qu'un certain nombre de ministres noirs ont demandé des patrouilles de la Garde nationale dans les quartiers les plus violents. Cela aurait probablement été plus efficace qu'un plan de lutte contre le crime différent de plusieurs années auparavant qui a échoué. Un groupe de citoyens de la Nouvelle-Orléans, dirigé par Sallie Ann Glassman, a organisé une cérémonie vaudou pour chasser les agresseurs et les marchands de crack. Ils ont battu du tambour, scandé, prié et demandé à la plus humble divinité vaudou de tous, Ogoun La Flambeau, à tenir à distance les méchants. Mlle Glassman, qui avait été cambriolée et agressée, a expliqué que le service de police de la Nouvelle-Orléans ne faisait pas son travail. Mlle Glassman n'avait que partiellement raison. Près de la moitié des hommes noirs dans la ville ne pouvait pas voter en raison de être reconnu coupable de crimes, de sorte que tout service de police aurait les mains pleines.

Les juges noirs de la Nouvelle-Orléans peuvent être aussi surprenants que les policiers noirs. Le juge Charles R. Jones de la Louisiana Fourth Circuit Court of Appeals voulait que le tribunal engage plus de Noirs. Le 31 janvier 2001, il s'en est pris à deux juges blancs du comité de recrutement, Miriam Waltzer et Steven Plotkin. Il a commencé à beugler et à insulter le juge Waltzer, l'accusant de participer à un complot pour ne pas embaucher de Noirs. Il était tellement en colère, elle pensait qu'il pourrait la frapper. Lorsque le juge Plotkin - à 155 livres, beaucoup plus petit que l'homme noir de 200 livres - a tenté d'intervenir, le juge Jones l'a pris et l'a jeté contre une table. Selon un député qui a assisté à la rixe, le juge Jones criait : «Vous êtes tous fils de b démange, vous êtes tous f***ing fils de putes.» Le juge Plotkin s'est retrouvé par terre hébété, saignant de la tête.

Le 8 août, le comité judiciaire de la Louisiane a jugé que le juge Jones avait déshonoré le banc et a recommandé qu'il soit suspendu pour trois mois sans salaire. Le juge Jones a déclaré, par l'intermédiaire de son avocat, qu'il pensait que le dossier d'embauche de la minorité du tribunal méritait plus d'attention que la lutte.

La Nouvelle-Orléans a apparemment beaucoup de racisme qui doit être réprimé, et en 1997, la lutte contre le fanatisme a attiré l'attention nationale. L'école élémentaire George Washington, dont 98% des élèves étaient noirs, a décidé de changer de nom pour honorer Charles Drew, un chirurgien noir.

2003 was such a bad year that a number of black ministers asked for National Guard patrols in the most violent neighborhoods. That would probably have been more effective than a different crime-fighting plan from several years earlier that failed. A group of New Orleans citizens, led by Sallie Ann Glassman, held a voodoo ceremony to drive away muggers and crack dealers. They drummed, chanted, prayed, and asked the meanest voodoo deity of them all, Ogoun La Flambeau, to keep out bad guys. Miss Glassman, who had been burgled and assaulted, explained that the New Orleans Police Department was not doing its job. Miss Glassman was only part right. As many as half of the black men in the city could not vote because of felony convictions, so any police department would have its hands full.

Black judges in New Orleans can be as surprising as black police officers. Judge Charles R. Jones of the Louisiana Fourth Circuit Court of Appeals wanted the court to hire more blacks. On Jan. 31, 2001, he lashed out at two white judges on the hiring committee, Miriam Waltzer and Steven Plotkin. He started belting and cursing at Judge Waltzer, accusing her of being in on a conspiracy not to hire blacks. He was so angry, she thought he might hit her. When Judge Plotkin—at 155 pounds, much smaller than the 200-pound black man—tried to intervene, Judge Jones picked him up and threw him against a table. According to a deputy who witnessed the fracas, Judge Jones was screaming “You are all sons of bitches, you are all f***ing sons of bitches.” Judge Plotkin ended up on the floor in a daze, bleeding from the head.

On August 8, the Louisiana Judiciary Committee ruled that Judge Jones disgraced the bench, and recommended that he be suspended for three months without pay. Judge Jones said, through his lawyer, that he thought the court’s minority-hiring record deserved more attention than the fight.

New Orleans apparently has a lot of racism that must be put down, and in 1997, the struggle against bigotry got national attention. George Washington Elementary School, 98 percent of whose students were black, decided to change its name to honor

Comme l'expliquait Carl Galmon, militant communautaire de longue date, les Noirs ne devraient pas honorer quelqu'un qui possédait des esclaves. "Pour les Afro-Américains", a-t-il dit, "George Washington a autant de sens que David Duke"

La lutte contre le fanatisme s'est poursuivie cette année. En mai, lorsque Brian Parnell, un travailleur social blanc, s'est envolé pour la Nouvelle - Orléans pour assister au congrès national de la National Association of Black Social Workers, l'homme au bureau d'inscription lui a dit qu'il ne pouvait pas y assister parce qu'il était blanc. Lorsque M. Parnell a demandé à parler à une conférence organisateur, il a reçu le même réponse. M. Parnell, qui s'intéresse particulièrement à la surreprésentation des Noirs dans le système de protection de l'enfance, a déposé une plainte pour atteinte aux droits civils.

La majeure partie de la Nouvelle-Orléans est maintenant sous l'eau et évacuée. Un endroit sans peuple et sans assiette fiscale n'a pas besoin de nombreux policiers . Heureusement, il existe de nombreux autres départements du pays qui réclament des officiers noirs expérimentés, de sorte que le "Finest" de la Nouvelle-Orléans ne devrait avoir aucun mal à trouver un emploi.

Ces articles ont été publiés pour la première fois dans le numéro d'octobre 2005 d'American Renaissance.

Charles Drew, a black surgeon. As long-time community activist Carl Galmon explained, blacks should not honor someone who owned slaves. “To African-Americans,” he said, “George Washington has about as much meaning as David Duke.”

The struggle against bigotry continued right into this year. In May, when Brian Parnell, a white social worker, flew to New Orleans to attend the national convention of the National Association of Black Social Workers, the man at the registration desk told him he couldn’t attend because he was white. When Mr. Parnell asked to speak to a conference organizer he got the same reply. Mr. Parnell, who has a special interest in the over-representation of blacks in the child welfare system, filed a civil rights complaint.

Most of New Orleans is now under water and evacuated. A place with no people and tax base does not need many police officers. Fortunately, there are many other departments in the country clamoring for experienced black officers, so New Orleans’ “Finest” should have no trouble finding jobs.

These articles first appeared in the October 2005 issue of American Renaissance.

Temps Dur

PUNITION CRUELLE ET INSOLITE DANS LES PRISONS AMÉRICAINES .

Joanne Mariner, *No Escape: Male Rape in US Prisons*, Human Rights Watch, 2001, 378 pp., \$25,00 (broché)

Aux États-Unis, il y a probablement plus d'hommes que de femmes violées chaque année - la plupart en prison. Selon les meilleures estimations, le nombre annuel de viols en prison est d'environ 140 000, soit 50 000 de plus que les quelque 90 000 viols de femmes signalés à la police. Le viol collectif des plus genre brutal est commun, et les prisonniers les plus faibles souvent cherchent la protection d'un «papa:» qui combat les autres prédateurs en échange de la soumission totale et le sexe sur demande Il y a une dimension raciale laid viol en prison:. Noirs et les Mexicains recherchent délibérément des victimes blanches, et le viol noir sur blanc est probablement plus courant que tout autre type. Le viol en prison est un secret effroyable dans un pays qui se targue des droits de l'homme.

L'une des raisons pour lesquelles il y a tellement de viols en prison est que les Américains refusent même d'y penser. La brutalité et la haine raciale qui la poussent si souvent sont trop horribles à affronter. Ce que nous ne pouvons pas affronter, nous ne pouvons pas le contrôler. À son immense crédit, une organisation de gauche du nom de Human Rights Watch a réalisé une étude sérieuse sur le viol en prison et a publié ses conclusions dans un rapport d'un livre intitulé *No Escape*, qui décrit le viol des détenus - et la haine des Blancs - dans des détails irréfutables. .

Il existe des variations considérables d'un système pénitentiaire à l'autre et entre différentes prisons d'un même système, mais l'image générale qui se dégage est celle d'un monde de violence constante. Comme l'explique un prisonnier dans *No Escape*:

Lorsqu'un nouveau détenu entre dans une prison de caserne ouverte, cela déclenche une sorte de compétition entre les détenus pour savoir qui séduira et subjuguera ce nouvel arrivant. . . . Chaque nouvel arrivant est une victime potentielle . À moins que le nouvel arrivant ne soit fort, laid et efficace en matière de violence, il est possible qu'il soit séduit, contraint ou violé. .

Hard Time

CRUEL AND UNUSUAL PUNISHMENT IN AMERICAN PRISONS.

Joanne Mariner, *No Escape: Male Rape in U.S. Prisons*, Human Rights Watch, 2001, 378 pp., \$25.00, (softcover)

There are probably more men than women raped in the United States every year—most of them in prison. Best estimates put the annual number of prison rapes at about 140,000, which is 50,000 more than the 90,000 or so rapes of women reported to police. Gang rape of the most brutal kind is common, and weaker prisoners often seek protection from a “daddy,” who fights off other predators in exchange for total submission and sex on demand. There is an ugly racial dimension to prison rape: Blacks and Mexicans deliberately seek out white victims, and black-on-white rape is probably more common than any other kind. Prison rape is an appalling secret in a country that prides itself on human rights.

One reason there is so much prison rape is that Americans refuse even to think about it. The sheer brutality of it and the racial hatred that so often drives it are too gruesome to face. What we cannot face we cannot control. To its immense credit, a leftist organization called Human Rights Watch has done a serious prison-rape study and has published its findings in a book-length report called *No Escape*, which describes inmate rape—and hatred for whites—in unflinching detail.

There is considerable variation from one prison system to another, and among different prisons within the same system, but the general picture that emerges is of a world of constant violence. As one prisoner explains in *No Escape*:

When a new inmate enters an open barracks prison it triggers a sort of competition among the convicts as to who will seduce and subjugate that new arrival Every new arrival is a potential victim. Unless the new arrival is strong, ugly, and

. . Sur le plan psychosocial, émotionnel et physique, l'endroit le plus dangereux et traumatisant que je puisse imaginer est la prison à caserne ouverte lorsqu'elle est vue pour la première fois par un nouveau détenu.

La seule défense sûre contre le viol est la volonté de combattre, et même cela peut ne pas être une protection contre les agressions par des gangs. Dans de nombreuses prisons, un petit blanc non agressif est sûr d'être violé, probablement par des Noirs ou des Hispaniques. Comme l'explique un gardien de prison, un jeune blanc a "presque zéro" de chances d'échapper au viol "à moins qu'il ne veuille mettre quelqu'un avec un couteau et qu'il ait la chance d'en avoir un". Certains des détenus plus sévères peuvent même se battre entre eux pour une chance de violer un blanc jeune efféminé.

Le viol est si courant qu'il a sa propre terminologie. Violer un homme hétérosexuel et le transformer en jouet sexuel, c'est «le dénoncer», et la victime est connue sous le nom de «participation» ou de «punk». Si un taux de participation demande la protection d'un autre détenu pour éviter une série interminable de viols par d'autres détenus, il «chevauche» avec son protecteur. Il devient essentiellement la propriété de son protecteur et est connu comme sa "garce" ou "ha"

Un détenu utilise le jargon pour expliquer l'importance de la violence: "Si vous êtes renversé et ne vous levez pas, vous êtes un" ho "; vous devez rouler." C'est parce qu'une qualité essentielle en prison est» cœur: «ou la volonté d'un homme de continuer à se battre longtemps après avoir été clairement battu. Comme les détenus l'ont expliqué à Human Rights Watch, un vrai homme "mourrait avant de renoncer à sa virginité anale". Un homme qui ne combattra pas est un "punk" qui mérite l'humiliation et l'exploitation.

La dynamique raciale dans les prisons désavantage énormément les Blancs. Premièrement, les blancs sont souvent plus nombreux que les Noirs et les Hispaniques. Mais beaucoup plus important, tout comme ils ne montrent aucune solidarité raciale dans "le monde libre:" les Blancs en prison ne se regroupent pas pour se protéger les uns contre les prédateurs. Comme le rapporte *No Escape*, les Hispaniques violent parfois les Hispaniques et les Noirs violent parfois les Noirs, mais aucun des deux groupes n'autorise quiconque d'une autre race à violer son propre peuple. Si un Noir essayait de "faire sortir" un Mexicain, les Mexicains se révolteraient et tenteraient de le tuer.

efficient at violence, they are subject to get seduced, coerced, or raped . . . Psychosocially, emotionally, and physically the most dangerous and traumatic place I can conceive of is the open-barracks prison when first viewed by a new inmate.

The only sure defense against rape is a willingness to fight, and even this may be no protection against gang assault. In many prisons a small, unaggressive white is sure to be raped, probably by blacks or Hispanics. As one prison guard explains, a young white has “almost zero” chance of escaping rape “unless he’s willing to stick someone with a knife and fortunate enough to have one.” Some of the tougher inmates may even fight each other for the chance to rape an effeminate young white.

Rape is so common it has its own terminology. To rape a heterosexual man and turn him into a sexual plaything is to “turn him out,” and the victim is known as a “turnout” or “punk.” If a turnout seeks the protection of another inmate to avoid an endless series of rapes by other prisoners, he is “riding with” his protector. He becomes essentially the property of his protector and is known as his “bitch” or “ho.”

One inmate uses the lingo to explain the importance of violence: “If you’re knocked down and don’t get up you’re a ‘ho’; you have to ride.” This is because an essential quality in prison is “heart,” or a man’s willingness to keep fighting long after he is clearly beaten. As inmates explained to Human Rights Watch, a real man “would die before giving up his anal virginity.” A man who will not fight is a “punk” who deserves humiliation and exploitation.

The racial dynamic in prisons puts whites at a tremendous disadvantage. First, whites are often outnumbered by both blacks and Hispanics. But far more important, just as they show no racial solidarity in “the free world,” whites in prison do not band together to protect each other from predators. As *No Escape* reports, Hispanics sometimes rape Hispanics, and blacks sometimes rape blacks, but neither group permits anyone of another race to rape its own people. If a black tried to “turn out” a Mexican, the Mexicans would riot and try to kill him. Blacks

Les Noirs se défendent également contre les violeurs blancs ou hispaniques . Seuls les Blancs - à moins qu'ils ne soient des membres connus de gangs racistes blancs qui collent les uns aux autres - sont seuls et peuvent être violés en toute impunité. Il serait difficile de penser à une conséquence plus cruelle de dépouiller les Blancs des consciences raciales .

Certains blancs doivent choisir entre être l'esclave sexuel d'un homme ou faire face à des agressions répétées. Les histoires qu'ils ont racontées à *No Escape* se lisent comme des cauchemars:

Je n'avais pas d'autre choix que de me soumettre à être l'épouse de la prison du détenu B. Par peur pour ma vie, je me suis soumis à sucer sa bite, à me faire baiser dans le cul et à accomplir d'autres tâches en tant que femme, comme faire son lit. En réalité, j'étais son esclave Je décidai que je serais mieux avoir volontairement des relations sexuelles avec une personne, que je serais à la violence visage et le viol par plusieurs personnes. La partie la plus tragique à cela est que la personne avec laquelle j'ai choisi de «vivre» est atteinte du SIDA.

Un détenu du Michigan écrit:

[Un autre prisonnier] m'a revendiquée comme sa propriété et je ne l'ai pas contestée. Je suis devenu obéissant, me disant au moins que je survivais Il m'a humilié et dégradé publiquement, s'assurant que tous les détenus et gardiens savaient que j'étais une reine et sa propriété. En une semaine, il me soutenait à d'autres détenus à \$3,00 par homme. Cet état d'existence a continué pendant deux mois jusqu'à ce qu'il me vende \$25,00 à un autre homme noir qui m'a acheté pour être sa femme.

Un autre détenu décrit comment il est devenu le «ho» d'un homme noir.

Tu vas nettoyer la maison, dit-il, avoir mes vêtements propres, et quand je serai prêt à avoir mon "monstre" [sexe] pas d'arguments ou il y aura une punition! Je vais, dit-il, laisser mes potes vous avoir ou je vais juste vous vendre. Avons-nous une compréhension? Avec peur, misère et confusion en moi. . . J'ai dit oui.

Une fois qu'un homme "en possède" un autre - et c'est presque toujours un noir "possédant" un blanc - il est la propriété dans tous les sens. Il peut être loué, vendu ou vendu aux enchères, se dire comment s'habiller et parler, et donner le nom d'une femme.

also defend each other from white or Hispanic rapists. It is only whites—unless they are known members of white racist gangs who do stick together—who are on their own and can be raped with impunity. It would be hard to think of a more cruel consequence of stripping whites of racial consciousness.

Some whites must choose between being the sex slave of one man or facing repeated assault. The stories they told *No Escape* read like nightmares:

I had no choice but to submit to being Inmate B's prison wife. Out of fear for my life, I submitted to sucking his dick, being fucked in my ass, and performing other duties as a woman, such as making his bed. In all reality, I was his slave . . . I determined I'd be better off to willingly have sex with one person, than I would be to face violence and rape by multiple people. The most tragic part to this is that the person I chose to "be with" has AIDS.

A Michigan inmate writes:

[Another prisoner] claimed me as his property and I didn't dispute it. I became obedient, telling myself at least I was surviving . . . He publicly humiliated and degraded me, making sure all the inmates and guards knew that I was a queen and his property. Within a week he was pimping me out to other inmates at \$3.00 a man. This state of existence continued for two months until he sold me for \$25.00 to another black male who purchased me to be his wife.

A different inmate describes how he became a black man's "ho."

You will clean the house, he said, have my clothes clean, and when I'm ready to get my "freak" [sex] no arguments or there will be a punishment! I will, he said, let my homeboys have you or I'll just sale you off. Do we have an understanding? With fear, misery, and confusion inside me . . . I said yes.

Once a man "owns" another—and it is almost always a black "owning" a white—he is property in every sense. He can be rented out, sold or auctioned, told how to dress and talk, and given a

Que cela puisse arriver est essentiellement inconnu en dehors du monde carcéral. "Cela vous étonnerait (comme moi) de voir des êtres humains achetés et vendus comme des chaussures", écrit un prisonnier texan. "Vous pouvez acheter un enfant pour 20 ou 30 dollars sur la plupart des ailes !!" écrit un autre. "Ils les vendent comme du bétail."

«Rouler» avec un «papa» est peut-être le seul moyen d'éviter la dégradation d'un habitant de Virginie qui a décrit ce qui s'est passé lorsque six noirs sont entrés dans sa cellule et ont demandé des relations sexuelles:

Je me suis dit: "Oh non! J'ai des ennuis!" J'ai regardé vers la porte pour trouver une issue de secours la trouvant bloquée. C'est à ce moment-là que l'officier de parquet est arrivé au niveau inférieur (j'étais au niveau supérieur), faisant ou supposément faisant ses rondes. Il a remarqué les détenus dans ma cellule et a demandé si tout allait bien. Trop terrorisée pour répondre, j'ai simplement hoché la tête. [L'officier] n'est jamais venu au niveau supérieur pendant sa ronde. J'étais alors glisser de revenir à mon lit. . . . [Tous, plus un de plus] se sont relayés pour me violer oralement et oralement en même temps. Tous l'ont fait à plusieurs reprises. Quelque part au milieu de cela, le détenu F est entré et a dit "suce cette bite, salope blanche: '... [On a dit,] «Si vous nous sniffez, nous vous tuons À ce moment-là, je les ai vraiment cru, et je pense toujours cela aujourd'hui.

Comme l'explique une détenue de l'Indiana, les viols répétés ont des conséquences physiques et psychologiques stupéfiantes:

J'ai été condamné pour une infraction DUI (conduire en état d'ivresse). Ma troisième. Je suis un grand homme blanc, qui a malheureusement une petite quantité de caractéristiques féminines. Et très timide. Ces caractéristiques m'ont fait violer tant de fois que je n'ai plus de sentiments physiquement. J'ai été violée par jusqu'à 5 hommes noirs à la fois. . . . J'ai probablement le SIDA maintenant. J'ai beaucoup de difficulté à porter de la nourriture à ma bouche en tremblant après des cauchemars ou en réfléchissant si fort à tout cela. . . . Je me suis couché sans combat physique pour être sodomisé. Afin d'éviter tant de dégâts dans les luttes, l'extraction et le déchirement. Bien qu'en ne me battant pas, cela a également provoqué le viol de mon cœur et de mon esprit. Quelque chose que je ne sais pas si je me pardonnerai jamais.

Inutile de dire que les hommes feront à peu près tout pour éviter ce genre d'horreur. Le suicide est la principale cause de décès dans les prisons et la seule issue pour certaines victimes de viol.

woman's name. That this can happen is essentially unknown outside the prison world. "It would amaze you (as it did me) to see human beings bought & sold like shoes," writes a Texan prisoner. "You can buy a kid for 20 or 30 dollars on most wings!!" writes another. "They sell them like cattle."

"Riding" with a "daddy" may be the only way to avoid the degradation of one Virginia inmate who described what happened when six blacks entered his cell and demanded sex:

I said to myself, "Oh no! I'm in trouble!" I looked toward the door for an escape route finding it blocked. It was at this time that the floor officer came by on the bottom tier (I was on the top tier), doing or supposedly doing, his rounds. He noticed the inmates in my cell and asked if everything was all right. Too terrified to answer, I just nodded. [The officer] never came to the top tier during his round. I was then dragged back to my bed [All of them, plus one more] took turns anally and orally raping me at the same time. All of them repeatedly did this. Somewhere in the middle of this, Inmate F entered and said "suck this dick you white bitch." . . . [One said,] "If you snitch on us, we'll kill you!!" At that time, I really believed them, and I still think this today.

As one Indiana prisoner explains, repeated rape takes a staggering physical and psychological toll:

I've been sentenced for a D.U.I. offense. My 3rd one. I'm a tall white male, who unfortunately has a small amount of feminine characteristics. And very shy. These characteristics have got me raped so many times I have no more feelings physically. I have been raped by up to 5 black men at a time I probably have AIDS now. I have great difficulty raising food to my mouth from shaking after nightmares or thinking so hard on all this I've laid down without a physical fight to be sodomized. To prevent so much damage in struggles, ripping and tearing. Though in not fighting, it caused my heart and spirit to be raped as well. Something I don't know if I'll ever forgive myself for.

Needless to say, men will do just about anything to avoid this kind of horror. Suicide is the leading cause of death in prisons,

Certains enfreignent les règles de la prison, ils seront donc enfermés en détention punitive. Un prisonnier a même vu sa famille déposer de l'argent sur des comptes bancaires appartenant au gang des Black Crips dans l'espoir d'acheter une protection. Bien sûr, il a quand même été violé.

No Escape reconnaît à contrecœur que les Noirs et les Hispaniques violent souvent les Blancs par pure haine et savourent la chance de dégrader les Blancs. Comme l'explique un détenu, «des gangs de détenus noirs et espagnols sont très en colère contre les Blancs du monde libre pour diverses raisons, et cela se traduit par une attitude de vengeance envers les Blancs dans les prisons: «Les Noirs aimeraient dire «Y «tout peut l'exécuter là - bas, mais c'est notre monde!» ou «N'est pas amusant quand les lapins ont l'arme à feu, est - il?»

Un blanc explique que "ces deux races [les Noirs et les Hispaniques] ont beaucoup de gens ici et profitent de nous en faisant monter ou en sortir les petits et les faibles, et les grands doivent se battre tout le temps: '

Human Rights Watch semble surpris de découvrir l'évidence:

Certains systèmes carcéraux semblent n'avoir pratiquement aucune interaction sociale positive - pas même la plus triviale - entre les membres de races différentes.

Les relations sociales des détenus sont largement déterminées par la race; leur affiliation à un gang, s'ils en ont un, est raciale; et quelles que soient les convictions racistes qu'ils aient pu avoir avant leur incarcération, ils seront probablement considérablement renforcés au cours de leur séjour en prison.

Malgré ce que le livre nous dit sur ce qui arrive à tant de blancs, *No Escape* ne peut pas résister aux piétés conventionnelles:

De nombreux prisonniers blancs ont déclaré à Human Rights Watch qu'ils n'étaient pas à l'aise avec les Noirs et préféreraient vivre dans un environnement racialement séparé. Quelques-uns ont adopté des opinions racistes virulentes . Plus que les prisonniers afro-américains, de nombreux Blancs ont affirmé que l'expérience de la prison les avait rendus racistes - ou, comme ils avaient tendance à le dire, «racialement conscients»

and is the only way out for some rape victims. Some break prison rules so they will be locked up in punitive custody. One prisoner even had his family deposit money into bank accounts owned by the black Crips gang in the hope of buying protection. Of course, he was raped anyway.

No Escape recognizes reluctantly that blacks and Hispanics often rape whites out of pure hatred, and relish the chance to degrade whites. As one inmate explains, “Gangs of black and Spanish inmates are very angry at free-world white people for a variety of reasons, and this results in an attitude of vengeance towards white people in prisons.” Blacks reportedly like to say “Y’all may run it out there, but this is our world!” or “Ain’t no fun when the rabbit’s got the gun, is it?”

One white explains that “those two races [blacks and Hispanics] have a lot of people in here and take advantage of us by making the small and weak ones ride or turn them out, and the big ones have to fight all the time.”

Human Rights Watch appears surprised to discover the obvious:

Certain prison systems seem to have almost no positive social interaction—not even the most trivial—between members of different races.

Prisoners’ social relationships are largely determined by race; their gang affiliation, if they have one, is racially defined; and whatever racist beliefs they may have held prior to their imprisonment are likely to be significantly strengthened over the course of their stay in prison.

Despite what the book tells us about what happens to so many whites, *No Escape* cannot resist conventional pieties:

Many white prisoners told Human Rights Watch that they were uncomfortable with blacks and would prefer to live in a racially segregated environment. A few espoused virulently racist views. More so than African American prisoners, many whites asserted that the prison experience had made them racist—or, as they tended to put it, “racially aware.”

Il n'est guère étonnant que les prisonniers blancs soient "mal à l'aise" avec les Noirs. Il n'est pas surprenant non plus qu'ils veuillent leur échapper, alors que les Noirs sont moins enclins à être séparés des gens qu'ils peuvent violer, acheter et vendre, proxénète et humilier en toute impunité. Il est vrai que la prison ne les Noirs pas d'enseigner et H hispanics aux blancs de haine; ils détestent les blancs bien avant d'arriver en prison. Inutile de dire que ce livre ne cherche pas à comprendre cette haine, ce qui implique qu'elle est normale pour les victimes d'une société "raciste". Aucun noir ou hispanique ne dit non plus qu'il exprime des «opinions racistes virulentes», même lorsqu'il dit à une victime blanche «suce cette bite, espèce de salope blanche».

Le livre est plein de recommandations - certaines bonnes - mais celle sur les relations raciales est une distillation presque parfaite de la folie libérale:

Étant donné l'élément de parti pris racial dans de nombreux cas d'abus sexuels entre détenus, des mesures devraient être prises pour lutter contre les tensions raciales au sein de la population carcérale. Le personnel du DOC [Département des services correctionnels] devrait recevoir une formation sur la sensibilité raciale. Insultes à caractère racial et autre formes de harcèlement - que ce soit des détenus ou du personnel - ne devrait pas être toléré.

Comme le sait quiconque n'est pas aveuglé par l'orthodoxie, la seule chose qui «résoudra les tensions raciales dans la population carcérale» est la ségrégation. Même certains détenus ne comprennent pas ce qui se passe. «*Je déteste dire cela*», souligne-t-on, «mais si vous n'étiez pas raciste à votre arrivée en prison, il est plus que probable que vous le serez à votre départ». Malgré ce qu'il a vu et souffert, cet homme pense toujours qu'il doit s'excuser de ne pas vouloir côtoyer les Noirs et les Hispaniques.

Pourquoi le viol en prison est-il si bien caché et pourquoi les prisonniers n'ont-ils pas intenté d'énormes actions en dommages-intérêts contre les prisons qui le permettent? Premièrement, les gardiens semblent être uniformément inconscients du viol. *No Escape* constate que "les détenus violés disent souvent qu'ils sont traités avec mépris par des gardiens qui ne prennent pas la peine de cacher le fait qu'ils méprisent les prisonniers qui sont si" faibles "qu'ils sont victimisés". Le rapport cite un warden qui a témoigné lors d'un procès que «ce sont les propre Compétence des prisonniers y pour combattre les abus sexuels - que les prisonniers devaient laisser les autres«comprendre que [ils] n'allez mettre en place avec ce qui suit:»

It is hardly astonishing that white prisoners should be “uncomfortable” around blacks. Nor is it surprising that they want to get away from them, whereas blacks are less inclined to be separated from people they can rape, buy and sell, pimp out, and humiliate with impunity. It is true that prison doesn’t teach blacks and Hispanics to hate whites; they hate whites long before they get to prison. Needless to say, this book makes no attempt to understand this hatred, implying that it is normal for victims of a “racist” society. Nor is any black or Hispanic reported to express “virulently racist views,” not even when he tells a white victim, “suck this dick, you white bitch.”

The book is full of recommendations—some good—but the one about race relations is an almost perfect distillation of liberal foolishness:

Given the element of racial bias in many instances of prisoner-on-prisoner sexual abuse, steps should be taken to address racial tensions in the inmate population. DOC [Department of Corrections] staff should receive racial sensitivity training. Racial slurs and other forms of harassment—whether from inmates or staff—should not be tolerated.

As anyone not blinded by orthodoxy knows, the only thing that will “address racial tensions in the inmate population” is segregation. Even some of the inmates don’t understand what is happening. “*I hate to say this,*” [emphasis added] says one, “but if you weren’t racist when you came to prison more than likely you will be when you leave.” Despite what he has seen and suffered, this man still thinks he has to apologize for not wanting to be around blacks and Hispanics.

Why is prison rape so well hidden, and why haven’t prisoners brought huge damages suits against the prisons that permit it? First, the guards appear to be uniformly oblivious to rape. *No Escape* finds that “raped inmates frequently say that they are treated scornfully by guards who do not bother to hide the fact that they despise prisoners who are so ‘weak’ as to be victimized.” The report quotes one warden who testified at a trial that “it was the prisoners’ own responsibility to fight off sexual abuse—that

No Escape n'entre pas dans le détail, mais les gardiens de prison sont probablement eux-mêmes une race de bovins de basse race. Beaucoup sont vraisemblablement noirs, et certains peuvent être aussi heureux que les violeurs de voir des blancs humiliés. De nombreuses victimes ne signalent donc pas de viols. Certains ont peur que s'ils "snitch" (signaler aux autorités) leurs bourreaux les tuent. D'autres sont tellement honte de ce qui est arrivé, ils en disent rien à personne.

Il y a des moments où parler peut faire du bien. John King est devenu célèbre pour avoir entraîné un homme noir à mort à Jasper, au Texas, en 1998. Il est devenu synonyme de «racisme» blanc: mais avec un peu de chance et de bon sens, il aurait pu renverser la vapeur et faire de l'affaire une affaire de brutalité noire. Avant il a tué James Byrd, il venait de passer 21 mois pour vol avec effraction dans l'une des prisons les plus dures du Texas, l'unité Beto. Il était de 5 pieds 7 pouces et pesait seulement 140 livres quand il a été condamné, et avait apparemment pas des vues prononcées sur race. Il a émergé couvert de tatouages de pouvoir blanc. Son avocat a déclaré que le viol par des Noirs avait profondément affecté M. King, mais qu'il en parlait rarement.

Les Blancs qui tuent des Noirs n'ont aucune pitié, et M. King n'aurait pas pu éviter une condamnation à mort quelle que soit la fréquence à laquelle il a été enculé, mais un compte rendu complet de ses horreurs aurait suscité une sympathie considérable du public et attiré l'attention dont il avait grand besoin. Les tortures auxquelles les prisonniers blancs sont souvent confrontés. Pour un pays qui est toujours à la recherche des «causes profondes» de la déviance des Noirs, cela aurait été édifiant de savoir exactement ce qui a poussé John King à détester les Noirs. Inutile de dire que la presse n'a jamais laissé passer, et son crime a été enregistré comme un autre exemple du mal insondable des Blancs.

Le viol est, bien sûr, un crime, qu'il soit commis en prison ou dans le "monde libre." Cependant, les procureurs ne considèrent pas les criminels comme faisant partie de leur circonscription et obtiennent peu de crédit pour inculper les auteurs qui sont déjà en prison. De plus, ils préfèrent rester en bons termes avec les autorités des prisons et les laisser prendre soin des problèmes de discipline. Comme ce rapport souligne, la plupart des violences restent impunis dans les prisons, et les gardiens ignorent souvent le viol ou simplement bloquer la victime en détention préventive.

prisoners had to let the others ‘understand that [they]’re not going to put up with that.’”

No Escape does not go into this, but prison guards are likely to be a low breed of cattle themselves. Many are likely to be black, and some may be just as happy as the rapists to see whites humiliated. Many victims therefore do not report rapes. Some are afraid that if they “snitch” their tormentors will kill them. Others are so ashamed of what has happened they tell no one.

There are times when talking might do some good. John King became famous for dragging a black man to death in Jasper, Texas, in 1998. He became a byword for white “racism,” but with some luck and savvy he could have turned the tables and made the case one of black brutality. Before he killed James Byrd, he had just spent 21 months for burglary in one of Texas’ toughest prisons, the Beto Unit. He was 5 feet 7 inches tall and weighed only 140 pounds when he was sentenced, and reportedly had no pronounced racial views. He emerged covered with white-power tattoos. His lawyer said rape by blacks had deeply affected Mr. King, but that he rarely talked about it.

Whites who kill blacks get no mercy, and Mr. King could not have avoided a death sentence no matter how often he was gang-bugged, but a full account of his horrors would have won considerable public sympathy and attracted badly-needed attention to the tortures white prisoners often face. For a country that is ever on the hunt for “root causes” of black deviance, it would have been edifying to know just what it was that made John King hate blacks. Needless to say, the press never let on, and his crime has been recorded as yet another example of the unfathomable evil of whites.

Rape is, of course, a crime, whether committed in prison or the “free world.” However, prosecutors do not think of criminals as part of their constituency, and get little credit for charging perpetrators who are already in jail. Also, they prefer to stay on good terms with prison authorities and let them take care of discipline problems. As this report points out, most violence goes unpunished in prisons, and guards often ignore rape or simply

Les prisonniers ne font face à des accusations criminelles réelles que dans des cas extrêmes: meurtre ou voies de fait contre un garde. Human Rights Watch n'a pas été en mesure de trouver un seul cas où un prisonnier a été accusé de viol, mais ce serait un puissant moyen de dissuasion si les violeurs ont une demi - douzaine plus ans clouée sur leur peine.

Il est difficile de ne pas conclure que l'aspect racial de ces horreurs a beaucoup à voir avec notre détermination à les ignorer. Si les blancs harcelaient les gangs et asservissaient les Noirs, il y aurait une campagne puissante pour les arrêter, avec des stars de cinéma faisant la queue pour se lier d'amitié avec les victimes et les sénateurs se lissant de leur inquiétude vertueuse. Parce que les Blancs sont les victimes, toute enquête se heurterait de front à des faits trop horribles pour la consommation publique: que les Noirs et les Hispaniques sont les « racistes » et que l'intégration forcée est encore plus un désastre derrière les barreaux que dans le monde libre .

En même temps, c'est un témoignage du pouvoir de la propagande libérale qu'elle a chassé la solidarité raciale blanche de l'esprit même des criminels condamnés. On aurait pu s'attendre à un tribalisme élémentaire parmi les ordres inférieurs, mais même ici, seuls quelques «suprémacistes blancs» sont prêts à se battre les uns pour les autres.

Pour ceux qui peuvent voir au-delà des clichés libéraux sur la race, la dynamique du viol en prison est parfaitement incompréhensible. Pour ceux, comme l'auteur de ce rapport, qui ne peuvent pas ou ne veulent pas comprendre ce que la race signifie vraiment, ce livre est une horreur incompréhensible. Nos prisons reflètent notre société, et aussi longtemps que les Blancs sont des boucs émissaires officiels et il est interdit aux acts dans leurs propres intérêts, et aussi longtemps que nous insistons pour forcer les prisonniers ne forme brutale d'intégration on choisirait pour lui - même, les prisonniers blancs seront être proxénète, battu, violé et infecté par le SIDA. Amérique refuse de faire face à ce problème, car il refuse à se faire face.

Cet article a été publié pour la première fois dans le numéro d'avril 2002 de American Renaissance. Le texte intégral du rapport de Human Rights Watch peut être lu à l'adresse <http://www.hrw.orgireports/2001/prison>

lock the victim in protective custody. Prisoners face actual criminal charges in only extreme cases: murder or assault on a guard. Human Rights Watch has been unable to find a single case in which a prisoner has been charged with rape, though it would be a strong deterrent if rapists got half a dozen more years tacked onto their sentences.

It is difficult not to conclude that the racial aspect of these horrors has a lot to do with our determination to ignore them. If whites were gang-bugging and enslaving blacks, there would be a high-powered campaign to stop them, with movie stars queuing up to befriend victims, and senators preening themselves on their virtuous concern. Because whites are the victims, any investigation would run head-on into facts too awful for public consumption: that blacks and Hispanics are the “racists,” and that forced integration is even more of a disaster behind bars than in the free world.

At the same time, it is a testimony to the power of liberal propaganda that it has driven white racial solidarity out of the minds even of convicted felons. One would have expected an elemental tribalism among the lower orders, but even here only a few “white supremacists” are willing to fight for each other.

To those who can see beyond liberal clichés about race, the dynamics of prison rape are perfectly understandable. To those, like the author of this report, who cannot or will not understand what race really means, this book is an incomprehensible horror. Our prisons reflect our society, and as long as whites are official scapegoats and are forbidden to act in their own interests, and as long as we insist on forcing on prisoners a brutal form of integration no one would choose for himself, white prisoners will be pimped, beaten, raped, and infected with AIDS. America refuses to face this problem because it refuses to face itself.

This article first appeared in the April 2002 issue of American Renaissance. The full text of the Human Rights Watch report can be read at <http://www.hrw.org/reports/2001/prison>

Lettre Ouverte au Procureur Général Eric Holder

Moi aussi, je veux une discussion honnête de la race en Amérique.

Eric Holder était américain. Procureur général du président Barack Obama de 2009 à 2015. Dans son premier discours majeur après confirmation, il a déclaré que les États-Unis étaient "essentiellement une nation de vaches» parce que les Américains ont peur de parler honnêtement de la race.

M. Holder était en fonction en juillet 2013, lorsque George Zimmerman a été acquitté du meurtre par un jury de Floride dans la mort par balle de Trayvon Martin. Peu de temps après le verdict, dans un discours à l'AC NA, M. Holder a déclaré que la fusillade de Martin l'avait incité à avoir "la conversation" avec son fils, pour lui expliquer les dangers particuliers auxquels les hommes noirs sont confrontés aux mains de la police. Il a également renouvelé son appel à une conversation honnête sur la race. J'ai envoyé cette lettre à M. Holder deux jours après son discours.

Cher M. Holder,

Je vois que le verdict du procès de George Zimmerman vous a incité, une fois de plus, à appeler à une discussion "honnête" sur la race en Amérique. Je salue cette discussion.

Commençons par vos récents mandats devant la NAACP, dans lesquels vous avez dit que la mort de Martin vous avait obligé à discuter avec votre fils de 15 ans de la manière de traiter avec la police. Je ne vois rien dans la mort de Martin qui invite la conversation telle, puisque M. Zimmerman n'en est pas un policier, et puisque le jury a reconnu M. Zimmerman innocent.

Cependant, je suppose que vous avez soulevé des allégations selon lesquelles M. Zimmerman s'intéressait particulièrement à Trayvon Martin parce qu'il était noir. Ces allégations ne sont pas prouvées, mais supposons qu'elles soient correctes. J'espère que vous avez expliqué à votre garçon que M. Zimmerman avait d'excellentes raisons de se méfier.

Open Letter to Attorney General Eric Holder

I, TOO, WANT AN HONEST DISCUSSION OF
RACE IN AMERICA.

Eric Holder was U.S. Attorney General under President Barack Obama from 2009 to 2015. In his first major speech after confirmation, he said that the United States was “essentially a nation of cowards” because Americans are afraid to talk honestly about race.

Mr. Holder was in office in July 2013, when George Zimmerman was acquitted of murder by a Florida jury in the shooting death of Trayvon Martin. Shortly after the verdict, in a speech to the NAACP, Mr. Holder said the Martin shooting had prompted him to have “the talk” with his son, to explain to him the special dangers black men face at the hands of the police. He also renewed his call for an honest conversation about race. I sent this letter to Mr. Holder two days after his speech.

Dear Mr. Holder,

I see that the verdict in the trial of George Zimmerman has prompted you, once again, to call for an “honest” discussion of race in America. I welcome that discussion.

Let us start with your recent comments before the NAACP, in which you said that Martin’s death compelled you to have a talk with your 15-year-old son about how to deal with the police. I fail to see anything in Martin’s death that would prompt such a conversation, since Mr. Zimmerman was not a policeman, and since the jury has found Mr. Zimmerman innocent.

However, I assume you brought up allegations that Mr. Zimmerman took a special interest in Trayvon Martin because he was black. Those allegations are unproven, but let us assume they are correct. I hope you explained to your boy that Mr. Zimmerman had excellent reasons for being suspicious.

I would imagine you used statistics from your own Justice Department to show that blacks are at least seven times more

J'imagine que vous avez utilisé des statistiques de votre propre ministère de la Justice pour montrer que les Noirs sont au moins sept fois plus susceptibles que les personnes d'autres races de commettre des crimes violents, et que les jeunes hommes noirs sont les personnes les plus dangereuses en Amérique. J'espère que vous avez expliqué que les Américains se méfieraient des Noirs tant qu'ils continueraient à commettre autant de crimes. Cela peut être un ton respectueux pour les Noirs respectueux de la loi, mais la faute est pas avec la police ou avec veilleurs de quartier; c'est avec d'autres noirs.

Je suppose que vous avez également expliqué à votre fils que les éléments de preuve dans l'affaire suggèrent très clairement que si M. Zimmerman se méfiait des jeunes noirs, ses soupçons étaient douloureusement confirmés. Trayvon Martin semble avoir attaqué M. Zimmerman, s'est cassé le nez et s'est cogné la tête dans le trottoir simplement parce qu'il pensait qu'un "pirate au cul effrayant" le suivait. Malheureusement pour M. Martin, M. Zimmerman était armé et s'est défendu.

Maintenant, je comprends peut-être pourquoi vous avez eu cette conversation avec votre fils: pour lui expliquer qu'il est non seulement potentiellement dangereux mais aussi un crime grave d'attaquer quelqu'un simplement parce qu'il vous suit. Je suppose que vous lui avez expliqué qu'il devrait également s'abstenir d'attaquer des policiers, et s'il ne savait pas qu'un tel comportement était imprudent, je vous félicite d'avoir eu cette conversation.

Dans un autre ordre d'idées, votre ministère enquête actuellement sur M. Zimmerman dans le but de l'accuser de crime de haine. Selon les informations, votre personnel a déjà fait griller trois douzaines d'amis et de connaissances de M. Zimmerman à propos de ce qu'il pensait des Noirs. Pourquoi? Un jury de l'Etat a déjà conclu que M. Zimmerman agi en légitime défense. Estimez-vous que si M. Zimmerman avait des opinions "racistes", il est coupable d'un "crime de haine", même s'il a agi en état de légitime défense?

Supposons que vos enquêteurs aient appris que M. Zimmerman aimait utiliser «le mot N» - qu'il aimait l'utiliser presque autant que Trayvon Martin. Cela signifierait-il que les mêmes actions de sa part - actions qu'un jury a jugées légitimes de légitime défense - seraient désormais un crime de haine?

Ce n'est pas une question académique, monsieur Holder. J'ai des opinions peu orthodoxes sur la race et je les ai exprimées publiquement.

likely than people of other races to commit violent crimes, and that young black men are the most dangerous people in America. I hope you explained that Americans will be suspicious of blacks for as long as they continue to commit so many crimes. This may be unfortunate for law-abiding blacks but the fault is not with the police or with neighborhood watchmen; it is with other blacks.

I assume you also explained to your son that the evidence in the case very clearly suggests that if Mr. Zimmerman was suspicious of young blacks his suspicions were painfully confirmed. Trayvon Martin appears to have attacked Mr. Zimmerman, broken his nose, and pounded his head into the pavement simply because he thought a “creepy-ass cracker” was following him. Unfortunately for Mr. Martin, Mr. Zimmerman was armed and defended himself.

Now, perhaps, I understand why you had this conversation with your son: to explain to him that it is not only potentially dangerous but a serious crime to attack someone just because he is following you. I assume you explained to him that he should also refrain from attacking policemen, and if he was unaware that such behavior is unwise, I commend you for having this conversation.

On a different matter, your department is now investigating Mr. Zimmerman with an eye to charging him with a hate crime. According to news reports, your staff has already grilled three dozen of Mr. Zimmerman’s friends and acquaintances about what he thought of black people. Why? A state jury has already found that Mr. Zimmerman acted in legitimate self defense. Is it your view that if Mr. Zimmerman had “racist” views he is guilty of a “hate crime,” even if he acted in self defense?

Let us assume that your investigators had learned that Mr. Zimmerman liked to use “the N-word”—that he liked to use it almost as much as Trayvon Martin did. Would that mean that the very same actions on his part—actions a jury found to be legitimate self-defense—would now be a hate crime?

This is not an academic question, Mr. Holder. I hold unorthodox views on race and have expressed them publicly. Does this

Est-ce à dire que si je suis attaqué par un Noir et que je dois me défendre avec une force mortelle, vous m'investigerez? Et s'il pouvait être prouvé que je suis le raciste le plus méchant d'Amérique? Est-ce à dire que j'ai perdu mon droit de me défendre contre un attaquant noir? J'espère que vous comprenez ma consternation, mais c'est très clairement la logique de votre enquête: que je perdrai des droits très importants si j'ai des vues que vous désapprouvez.

Finale ment, sur une toute autre question, vous semblez penser que les Noirs et les Blancs sont égaux précisément dans la capacité et le tempérament, et que s'il y a des différences dans les résultats entre les deux groupes, il peut être due uniquement au blanc «racisme». Dans l'intérêt de la discussion honnête que vous souhaitez, je vous invite à réfléchir sur le fait que les Noirs américains ont un QI moyen de 85 alors que les Blancs en ont une moyenne de 100. Je vous invite également à considérer l'énorme masse de preuves qui suggère cette différence a une cause génétique substantiel.

Puis-je être assez audacieux pour suggérer que vous ne comprendrez jamais la race en Amérique si vous refusez de considérer les différences raciales de capacité? Je serais heureux de présenter les preuves de cela à un moment et à un endroit mutuellement convenables. En effet, il existe de nombreux sujets que nous pourrions utilement explorer au nom de la discussion honnête que nous désirons tous les deux.

Je suis dans l'attente de votre réponse.

Cordialement,

I

Jared Taylor

Président, New Century Foundation

Cette lettre a été publiée sur AmRen.com le 18 juillet 2013.

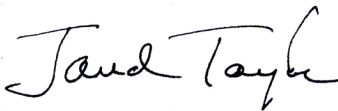
mean that if I am attacked by a black and have to defend myself with lethal force you will investigate me? What if it could be proven that I am the wickedest racist in America? Does that mean I have forfeited my right to defend myself against a black attacker? I hope you understand my dismay, but this is very clearly the logic of your investigation: that I will lose very important rights if I have views of which you disapprove.

Finally, on an entirely different matter, you seem to think that blacks and whites are precisely equal in ability and temperament, and that if there are any differences in outcome between the two groups, it can be due only to white “racism.” In the interest of the honest discussion you want, I invite you to reflect on the fact that American blacks have an average IQ of 85 whereas whites have an average of 100. I also invite you to consider the huge body of evidence that suggests this difference has a substantially genetic cause.

May I be so bold as to suggest that you will never understand race in America if you refuse to consider racial differences in ability? I would be pleased to present the evidence for this at a mutually convenient time and place. Indeed, there are many subjects we could usefully explore in the name of the honest discussion we both desire.

I look forward to hearing from you.

Sincerely,

A handwritten signature in black ink that reads "Jared Taylor". The signature is written in a cursive, flowing style.

Jared Taylor
President, New Century Foundation

This letter was published at AmRen.com on July 18, 2013.

Le Président Obama sur Ferguson:

Le problème est le système de justice, pas les criminels violents

LES AMÉRICAINS PERDENT DE LA PATIENCE AVEC LE BALONEY DANS LES HAUTS LIEUX.

Le 9 août 2014, un agent de police blanc du nom de Darren Wilson a abattu un adolescent noir non armé du nom de Michael Brown à Ferguson, Missouri. Les Noirs ont d'abord affirmé que la fusillade n'était pas provoquée et que Brown avait les mains en l'air dans un geste de reddition et criait "Ne tirez pas!" comme il a été tué. Cela s'est traduit par des chants répétés de «Hands up, don't shoot" lors des manifestations anti-police et des émeutes qui ont suivi. La mort de Brown a été largement décriée dans les médias comme un exemple de racisme policier.

Le 24 novembre 2014, un grand jury a refusé d'inculper l'agent Wilson, ne trouvant aucune raison probable de l'accuser d'un crime. Le 4 mars 2015, le ministère de la Justice, sous la direction d'Eric Holder, a conclu dans un long rapport officiel que l'agent Wilson avait agi dans la crainte légitime de son élévation et qu'il n'y avait aucun motif pour l'accuser d'une violation des droits civils.

Le grand jury de Clayton, dans le Missouri, a pris la parole: l'agent Darren Wilson était justifié de tirer sur Michael Brown et il n'y a aucune raison probable de l'inculper. Heureusement pour ces neuf jurés blancs et trois noirs, leur identité n'a jamais besoin d'être connue. Ils ont pris une décision courageuse.

Le procureur Robert McCulloch a fait une déclaration détaillée des preuves présentées au grand jury et a promis de les rendre publiques, mais les Noirs ont montré peu d'intérêt pour les preuves. À Ferguson, dès l'annonce de la décision, les Noirs ont mis le feu à tout un bloc d'entreprises sur l'avenue West Florissant et ont pillé et brûlé des dizaines d'autres magasins. Ils ont brûlé les véhicules chez un concessionnaire automobile. La police a compté plus de 150 coups de feu pendant la nuit, et les pompiers avaient peur de lutter contre les incendies. Il y a eu des manifestations à Manhattan et des pillages à Chicago et à Oakland.

President Obama on Ferguson: The Problem Is the Justice System, Not Violent Criminals

AMERICANS ARE LOSING PATIENCE WITH BALONEY
IN HIGH PLACES.

On August 9, 2014, a white police officer named Darren Wilson shot and killed an unarmed black teenager named Michael Brown in Ferguson, Missouri. Blacks initially claimed the shooting was unprovoked, and that Brown had his hands in the air in a gesture of surrender and was shouting "Don't shoot!" as he was killed. This resulted in repeated chants of "Hands up, don't shoot" during the anti-police demonstrations and rioting that followed. Brown's death was widely decried in the media as an example of police racism.

On November 24, 2014, a grand jury declined to indict Officer Wilson, finding no probable cause to charge him with a crime. On March 4, 2015, the Department of Justice under Eric Holder concluded in a lengthy, official report that Officer Wilson had acted in legitimate fear of his life and that there were no grounds on which to charge him with a civil rights violation.

The grand jury in Clayton, Missouri, has spoken: Officer Darren Wilson was justified in shooting Michael Brown and there is no probable cause to indict. Fortunately for those nine white and three black jurors, their identities need never be known. They made a brave decision.

Prosecutor Robert McCulloch made a detailed statement of the evidence presented to the grand jury and promised to make it all public, but blacks showed little interest in evidence. In Ferguson, as soon as the decision was announced, blacks set fire to a whole block of businesses on West Florissant Avenue, and looted and burned dozens of other stores. They burned the vehicles at an auto dealer. Police counted more than 150 gunshots during the night, and firemen were afraid to fight the fires. There

Les «chefs» noirs ont dit les choses stupides habituelles. Marcia Fudge, démocrate de l'Ohio et présidente du Congressional Black Caucus, dit que la décision du grand jury "semble souligner une règle non écrite selon laquelle les vies noires n'ont aucune valeur; que vous pouvez tuer des hommes noirs dans ce pays sans conséquences ni répercussions: '

Al Sharpton a déclaré que le système judiciaire est "profondément défectueux" et "très suspect":

Quoi de neuf?

Il est bien plus intéressant de noter que Barack Obama s'est senti obligé de faire une déclaration inhabituelle le soir à la presse. Ce qu'il a dit - après tout, il est président des États-Unis - est en fait plus scandaleux que le non-sens de Fudge sur la façon dont les Noirs peuvent être tués en toute impunité.

M. Obama a parlé pendant près de 10 minutes et a passé sept d'entre eux à *blâmer la police*. Il a déclaré que les manifestants ont "des questions légitimes sur la façon dont les communautés et les forces de l'ordre interagissent:" et a appelé la colère face au refus d'inculper "une réaction compréhensible :" Il a expliqué que Ferguson est un exemple des "défis plus larges auxquels nous sommes toujours confrontés en tant que nation". : "Il a dit avoir" chargé le procureur général Holder de travailler avec les villes du pays. . . pour former l'application de la loi de sorte qu'il conduit, il est elfe d'une manière équitable pour tout le monde:»

"Ce n'est pas seulement un problème pour Ferguson, c'est un problème pour l'Amérique", a-t-il expliqué, ajoutant que le pays peut espérer "s'attaquer à une réforme de la justice pénale si nécessaire:" "L'Amérique n'est pas tout ce qu'elle pourrait être ", a-t-il dit avec tristesse, mais" nous pouvons progresser non seulement à Ferguson, mais dans de nombreuses autres villes et communautés du pays: "

En d'autres termes, son ami Al Sharpton a raison. Le système judiciaire américain est profondément défectueux.

Le président n'a eu aucun *mot de critique* pour Michael Brown. Il n'a pas dit une seule fois que c'était une mauvaise idée de se défoncer sur la marijuana et de commettre un vol à main armée. Il n'a pas dit une seule fois que c'était une mauvaise idée de frapper un policier. Il n'a pas dit une seule fois que c'était une mauvaise idée d'essayer de saisir un pistolet à glace.

was protest in Manhattan, and looting in Chicago and Oakland.

Black “leaders” said the usual foolish things. Marcia Fudge, Democrat from Ohio and chair of the Congressional Black Caucus, says the grand jury decision “seems to underscore an unwritten rule that Black lives hold no value; that you may kill Black men in this country without consequences or repercussions.”

Al Sharpton said the justice system is “deeply flawed” and “very suspect.”

What else is new?

It is far more interesting that Barack Obama felt compelled to make an unusual evening statement to the press. What he said—after all, he is President of the United States—is actually more outrageous than the Fudge nonsense about how blacks can be killed with impunity.

Mr. Obama spoke for nearly 10 minutes, and spent seven of them *blaming the police*. He said protesters have “legitimate issues of how communities and law enforcement interact,” and called anger over the refusal to indict “an understandable reaction.” He explained that Ferguson is an example of the “broader challenges that we still face as a nation.” He said he has “instructed Attorney General Holder to work with cities across the country . . . to train law enforcement so it conducts itself in a way that is fair to everybody.”

“This is not just an issue for Ferguson, this is an issue for America,” he explained, adding that the country can look forward to “tackling much-needed criminal justice reform.” “America isn’t everything that it could be,” he said sorrowfully, but “we can make progress not just in Ferguson but in a lot of other cities and communities around the country.”

In other words, his friend Al Sharpton is right. The American justice system is deeply flawed.

The president did not have *one word of criticism* for Michael Brown. Not once did he say it’s a bad idea to get high on marijuana and commit strong-arm robbery. Not once did he say it’s a bad idea to punch a policeman. Not once did he say it’s a bad idea to try to grab an officer’s gun. Not once did he say it’s a bad

Il n'a pas dit une seule fois que c'était une mauvaise idée de se diriger menaçant vers un policier qui vous avait déjà tiré quelques coups de feu. Les gens qui font ces choses - quelle que soit leur race - ont une excellente chance de se faire tirer dessus, et c'est comme ça .

Le président a prononcé les mots: "il n'y a jamais d'excuse à la violence, mais il ne parlait pas de Michael Brown. Il demandait aux Noirs en colère - qui jetaient déjà des bouteilles sur la police à Ferguson - de canaliser leur rage vertueuse" de manière constructive: "

M. Obama peut demander à 1 000 détenteurs d'Eric de sortir et de tenir la main des policiers. Il peut passer le reste de son mandat à gémir sur "les défis plus vastes auxquels nous sommes toujours confrontés en tant que nation" et "à s'attaquer à une réforme de la justice pénale bien nécessaire:" Mais quelle est la faille précise du système judiciaire qui a causé la mort de Michael Brown? Ou Si le grand jury n'a pas mis en accusation? Si la justice pénale est "brisée" comme le système d'immigration, que faut-il corriger?

Le président croit-il même son propre balone ?

Le problème est le système des criminels violents, pas une «justice profondément erronée. Ceci est aveuglante évident pour quiconque pas complètement embrouillé par une formation collégiale et MSNBC. Les Américains ordinaires comprennent cela, et ils la radio talk inondation et dominez les COMME sections nts sur les sites d'information Mais vous pourrez compter sur les doigts d'une main les élus ou les commentateurs qui disent à propos de Ferguson que ce n'est pas de la folie ni de la méchanceté pure et simple anti-blanche.

Cette décision du grand jury et son ermath arrière sont comme Tawana Brawley, l'affaire du viol Duke, les Jena Six, Trayvon Martin et mille autres canulars raciaux et jeux d'escroquerie qui usent lentement mais sûrement la patience des Blancs.

Cet article a été publié sur AmRen.com le 25 novembre 2014.

idea to head menacingly towards a policeman who has already fired a few shots at you. People who do those things—whatever their race—have an excellent chance of being shot, and that’s as it should be.

The president did pronounce the words, “there’s never an excuse for violence,” but he wasn’t talking about Michael Brown. He was asking angry blacks—who were already throwing bottles at the police in Ferguson—to channel their righteous rage “constructively.”

Mr. Obama can instruct 1,000 Eric Holders go out and hold hands with police officers. He can spend the rest of his term moaning about “the broader challenges we still face as a nation” and “tackling much-needed criminal justice reform.” But what is the precise flaw in the justice system that caused Michael Brown to die? Or that caused the grand jury to fail to indict? If criminal justice is “broken” like the immigration system, what needs to be fixed?

Does the president even believe his own baloney?

The problem is violent criminals, not a “deeply flawed” justice system. This is dazzlingly obvious to anyone not completely addled by a college education and MSNBC. Ordinary Americans understand this, and they will flood talk radio and dominate the comments sections on news sites. But you’ll be able to count on the fingers of one hand the elected officials or commentators who say anything about Ferguson that isn’t feel-good foolishness or outright anti-white nastiness.

This grand jury decision and its aftermath are like Tawana Brawley, the Duke rape case, the Jena Six, Trayvon Martin, and a thousand other racial hoaxes and con games that are slowly but surely wearing out the patience of white people.

This article was published at AmRen.com on November 25, 2014.

Le New York Times Tombe sur la Vérité à Baltimore

ET DÉCOUVRE POURQUOI LES NOIRS SONT À L'ÉMEUTE.

Le 12 avril 2015, un homme noir de 25 ans nommé Freddie Gray a été arrêté par la police de Baltimore et est décédé plus tard en garde à vue. Plus tard ce mois-là, des noirs se sont révoltés affirmant que Gray avait été tué par des policiers racistes. Des foules ont pillé et brûlé des entreprises locales, et des soldats de la Garde nationale ont été appelés pour réprimer ce qui était l'un des troubles civils les plus graves depuis les émeutes de Los Angeles en 1992.

Six policiers - trois noirs et trois blancs - ont été accusés de la mort de Gray dans ce qui était largement considéré comme une capitulation de l'administration de la ville noire face à la violence de la foule. Les six policiers ont été acquittés ou leurs charges ont été abandonnées. Il a été déterminé que Gray a probablement reçu une préjudice fatale quand il se leva dans un fourgon de police en mouvement alors qu'il était menotté et enchaîné perdu son équilibre, et a frappé sa tête quand il est tombé.

Un article du *New York Times* d'hier [Sheryl Stolberg, «Crowds Scatter as Baltimore Curfew Takes Hold: 'April 28, 2015] stumb aboutit à quelque chose comme la vraie raison pour laquelle les Noirs se sont révoltés à Baltimore. Près du célèbre CVS brûlé - le La ville avait supplié CVS "d'investir" dans un quartier douteux - le journaliste du *Times* a trouvé quelqu'un qu'il a identifié comme "Robert Wilson, un étudiant qui est allé au lycée de Baltimore". L'article se termine par l'explication de M. Wilson des raisons pour lesquelles les Noirs se sont révoltés. Il n'a rien dit au sujet de Freddie Gray ou de la violence policière. Il a plutôt dit ceci:

Nous sommes juste en colère contre l'environnement - comme si c'était tout ce qui nous était donné ? - et nous en avons assez, comme si personne ne voulait se réveiller et voir des immeubles en panne. Ils enlèvent les centres communautaires, ils enlèvent nos pères, et maintenant nous avons des feux de signalisation qui ne fonctionnent pas, nous avons des maisons qui s'effondrent, tombent.

Cette citation capture presque parfaitement la mentalité noire qui mène à l'émeute.

The New York Times Stumbles onto the Truth in Baltimore

AND DISCOVERS WHY BLACKS RIOT.

On April 12, 2015, a 25-year-old black man named Freddie Gray was arrested by Baltimore police and later died in police custody. Later that month, blacks rioted, claiming Gray was killed by racist police. Mobs looted and burned local businesses, and National Guard troops were called in to put down what was one of the most serious civil disorders since the 1992 Los Angeles riots.

Six police officers—three black and three white—were charged in Gray's death in what was widely seen as a black city administration's capitulation to mob violence. All six officers were acquitted or had charges dropped. It was determined that Gray probably received a fatal injury when he stood up in a moving police van while handcuffed and shackled, lost his balance, and hit his head when he fell.

An article from yesterday's *New York Times* [Sheryl Stolberg, "Crowds Scatter as Baltimore Curfew Takes Hold," April 28, 2015] stumbled onto something like the real reason why blacks rioted in Baltimore. Near the famous burned-out CVS—the city had begged CVS to "invest" in a dodgy neighborhood—the *Times* reporter found someone it identified as "Robert Wilson, a college student who went to high school in Baltimore." The article concludes with Mr. Wilson's explanation of why blacks rioted. He said nothing about Freddie Gray or police brutality. Instead, he said this:

We're just angry at the surroundings—like this is all that is given to us?—and we're tired of this, like nobody wants to wake up and see broken-down buildings. They take away the community centers, they take away our fathers, and now we have traffic lights that don't work, we have houses that are crumbling, falling down.

This quote almost perfectly captures the black mentality that

Les Noirs vivent dans des quartiers qu'ils ont eux-mêmes détruits, puis demandent: "C'est tout ce qui nous est donné?"

Des Blancs qui travaillent fort ont construit les bâtiments "en panne» dont se plaint M. Wilson. Beaucoup avaient du parquet, de hauts plafonds et des moulures fines que l'on ne trouve aujourd'hui que dans la nouvelle construction la plus chère.

Après les émeutes raciales à Baltimore en 1968, les Blancs ont paniqué et ont vendu leur propriété à des prix désespérés . Maintenant, ces maisons sont "détruites" parce que les Noirs ne les ont pas entretenues. Ce modèle de vol blanc et de maisons «en panne» a été répété à Détroit, Philadelphie, Chicago, New York, Washington, Saint-Louis, Memphis, Atlanta, Birmingham, Jacksonville et d'innombrables autres villes américaines. Certains des meilleurs logements urbains au monde ont été remis aux Noirs qui l'ont détruit. Les quartiers à l'architecture irremplaçable sont désormais des friches. Le remède pour «ruine, tomber» maisons est pour les gens qui y vivent pour les fixer, mais au contraire, M. Wilson demande: «Est - ce tout ce qui nous est donné?»

Comme tant de Noirs, M. Wilson ne se rend pas compte à quel point il est même pervers de penser en termes de maisons et de quartiers «donnés» à n'importe qui. Est -ce qu'il imagine les autorités blanches «donnant» beaux quartiers aux blancs et remettre cruellement des bidonvilles aux Noirs? Ils n'ont pas commencé comme des bidonvilles, bien sûr. Les Blancs ont sauvé et travaillé dur pour construire ces quartiers.

Mais dans le monde actuel de l'aide sociale, des coupons alimentaires, des logements du gouvernement et de la culpabilité blanche, M. Wilson ne sait pas mieux que de demander des documents. Jesse Jackson est tout aussi égocentrique. Aux funérailles de Freddie Gray, il voulait savoir: «Pourquoi le West Side [noir] ne peut-il pas obtenir les mêmes choses que le centre-ville?» Jesse Jackson pose la même question: «Est-ce tout ce qui nous est donné?»

Et qui, exactement, ne donne pas assez? Baltimore a élu son premier maire noir en 1987. Aujourd'hui, le maire, le chef de la police, le chef des pompiers et la moitié des forces de police sont noirs. Les deux tiers de la population et la majeure partie du conseil municipal sont noirs. Mais lorsque M. Wilson et Jesse Jackson se plaignent de l'avarice, ils ne blâment pas la mairesse Stephanie Rawlings-Blake; ils blâment les blancs.

leads to rioting. Blacks live in neighborhoods that they themselves have wrecked, and then ask, "This is all that is given to us?"

Hard-working white people built the "broken-down" buildings Mr. Wilson is complaining about. Many had parquet floors, high ceilings, and fine moldings found today only in the most expensive new construction.

After race riots in Baltimore in 1968, whites panicked and sold their property at desperation prices. Now, these houses are "broken down" because blacks didn't maintain them. This pattern of white flight and "broken down" houses has been repeated in Detroit, Philadelphia, Chicago, New York, Washington, St. Louis, Memphis, Atlanta, Birmingham, Jacksonville, and countless other American cities. Some of the best city housing in the world was handed over to blacks who wrecked it. Neighborhoods filled with irreplaceable architecture are now wastelands. The remedy for "crumbling, falling down" houses is for the people who live in them to fix them, but instead, Mr. Wilson asks, "Is this all that is given to us?"

Like so many blacks, Mr. Wilson doesn't realize how perverse it is even to think in terms of houses and neighborhoods being "given" to anyone. Does he imagine white authorities "giving" nice neighborhoods to whites and cruelly handing out slums to blacks? They didn't start out as slums, of course. Whites saved and worked hard to build those neighborhoods.

But in today's world of welfare, food stamps, government housing, and white guilt, Mr. Wilson doesn't know any better than to ask for handouts. Jesse Jackson is just as self-absorbed. At the funeral for Freddie Gray he wanted to know, "Why can't the [black] West Side get the same things downtown gets?" Jesse Jackson is asking the same question: "Is this all that is given to us?"

And who, exactly, is not giving enough? Baltimore elected its first black mayor in 1987. Today, the mayor, the police chief, the fire chief, and half the police force are black. Two thirds of the population and most of the city council are black. But when Mr. Wilson and Jesse Jackson complain about stinginess, they are

M. Wilson dit que les noirs de B altimore se sont révoltés parce qu'ils sont "en colère contre les environs". Les Noirs rendent leur environnement laid et misérable, puis le rendent encore plus laid et misérable en les incendiant. Et puis ils demandent: "Est-ce tout ce qui nous est donné?"

M. Wilson a d'autres plaintes: "Ils enlèvent les centres communautaires, ils enlèvent nos pères." Le maire Rawlings-Blake a réduit le financement de 20 des 55 centres communautaires gérés par la ville en 2013, mais les fondations privées et les organisations de quartier ont maintenu la plupart d'entre elles. Lundi les émeutier en brûlèrent un vers le bas.

Et les pères? En 1983, Baltimore avait le taux d'illégitimité des Noirs le plus élevé du pays: 76%, à une époque où le taux national pour les Noirs était d'environ 55%. Maintenant que le taux noir national est de 72%, quelle est la figure probable de Baltimore? Quatre-vingt-dix pourcent? Quatre-vingt-quinze pour cent? Quiconque «ils» ne devait pas travailler très dur pour «enlever nos pères». Les pères noirs n'étaient jamais là pour commencer.

Il n'est pas surprenant que M. Wilson pense que les Noirs n'ont pas été 'donné' ce qu'ils méritent, et qu'ils "ont" emmené son père. C'est un étudiant - probablement boursier - et c'est ce que les noirs apprennent à l'école primaire.

Le *New York Times* attribue invariablement le "racisme" et le privilège des blancs au sort des Noirs. Il suppose que si seulement les blancs pouvaient freiner leur fanatisme, les noirs fleuriraient et s'épanouiraient. Il est remarquable qu'il ait conclu cet article par une citation qui sape si brutalement ses propres hypothèses. Des gens qui pensent "qu'ils" ont enlevé leurs pères, qui blâment les autres pour leurs "bâtiments en ruine", qui regardent la misère de leur propre fait et demandent "Est-ce tout ce qui nous est donné?" - de telles personnes ne fleuriront pas et ne s'épanouiront pas quoi que fassent les blancs.

Cet article a été publié sur AmRen.com le 29 avril 2015.

not blaming Mayor Stephanie Rawlings-Blake; they are blaming white people.

Mr. Wilson says Baltimore's blacks rioted because they are "angry at the surroundings." Blacks make their surroundings ugly and miserable, and then make them even more ugly and miserable by burning them down. And then they ask, "Is this all that is given us?"

Mr. Wilson has more complaints: "They take away the community centers, they take away our fathers." Mayor Rawlings-Blake cut funding for 20 of 55 city-run community centers in 2013, but private foundations and neighborhood organizations kept most of them going. Rioters burned one down on Monday.

And fathers? In 1983, Baltimore had the highest black illegitimacy rate in the country: 76 percent, at a time when the national rate for blacks was about 55 percent. Now that the national black rate is 72 percent, what is the figure likely to be for Baltimore? Ninety percent? Ninety-five percent? Whoever "they" are didn't have to work very hard to "take away our fathers." Black fathers were never there to begin with.

It's no surprise that Mr. Wilson thinks blacks haven't been "given" what they deserve, and that "they" took away his father. He's a college student—probably on scholarship—and that's what blacks are taught from grade school.

The *New York Times* invariably blames "racism" and white privilege for the plight of blacks. It assumes that if only whites could curb their bigotry, blacks would bloom and flourish. It is remarkable that it concluded this article with a quotation that so brutally undercuts its own assumptions. People who think "they" have taken away their fathers, who blame others for their "broken down buildings," who look at misery of their own making and ask "Is this all that is given to us?"—such people will not bloom and flourish no matter what white people do.

This article was published at AmRen.com on April 29, 2015.

Comment les Nouveaux Américains Sont Faits

POT DE FUSION PLUS.

La dernière étape pour devenir un citoyen américain naturalisé est une cérémonie de prestation de serment dirigée par un juge fédéral. J'ai toujours voulu assister à la cérémonie et j'ai récemment assisté à la cour fédérale de district d'Alexandria, en Virginie.

À cette occasion, il y avait 60 futurs citoyens, accompagnés peut-être de 40 invités et amis. Quelques personnes portaient des vêtements d'affaires, mais la plupart étaient habillées pour faire du shopping ou pour un événement sportif. La salle d'audience était pleine, mais les futurs citoyens étaient assis séparément, loin de leurs amis, il y avait donc très peu de bavardages pendant que nous attendions que les choses commencent. Un avocat de l'INS (Service d'immigration et de naturalisation) était maîtresse de cérémonie. Elle était hispanique, avec un accent nettement espagnol, y elle a mentionné au début, qu'elle aussi, était un immigrant. Elle a abordé quelques questions pratiques, telles que la façon de demander un passeport américain, puis s'est mise au travail. Elle s'est excusée à l'avance pour toute erreur de prononciation, puis a appelé les noms de chacun des étrangers et leur a demandé d'indiquer leur nationalité d'origine. Elle parlait le grand nombre de noms hispaniques avec un accent espagnol clair. Personne ne semblait bizarre de ne pas être native de l'Amérique ou de parler anglais accentué.

J'ai écouté attentivement 60 personnes qui ont dit d'où elles venaient: Guatemala, Somalie, Liban, Panama, Ghana, Chine, Egypte, Corée, Vietnam, Pérou, Turquie, Honduras, Sierra Leone, etc. Il n'y avait qu'un Européen, une Anglaise qui a quitté plus tard avec ce qui semblait être son mari américain et de l'enfant. Il y avait aussi un «russe» qui avait l'air plus arménien ou Azeri qu'européenne. Du fond de la salle d'audience, cette collection d'Américains en devenir était une mer pratiquement ininterrompue de cheveux noir de jais.

Alors que nous attendions l'arrivée du juge, l'avocat de l'INS a fait une remarque approuvante sur le nombre de pays représentés. "La valeur des États-Unis est que nous venons de toutes les régions du monde", a-t-elle déclaré. "C'est ce qui nous rend spéciaux."

How New Americans are Made

MELTING POT NO MORE.

The final step in becoming a naturalized U.S. citizen is an oath-taking ceremony conducted by a federal judge. I have always wanted to watch the ceremony, and recently attended one at the federal district court in Alexandria, Virginia.

On this occasion, there were 60 citizens-to-be, accompanied by perhaps 40 guests and friends. A few people were in business clothes, but most were dressed for shopping or a sports event. The courtroom was full, but the citizens-to-be were seated separately, away from their friends, so there was very little chatter as we waited for things to begin. A lawyer from the INS was mistress of ceremonies. She was Hispanic, with a distinctly Spanish accent, and mentioned at the outset that she, too, was an immigrant. She covered a few practical questions, such as how to apply for a U.S. passport, and then got down to business. She apologized in advance for any mispronunciations, and then called out the names of each of the aliens and asked them to state their original nationalities. She spoke the large number of Hispanic names in a clear, Spanish accent. No one seemed to think it odd that she not be a native American or that she should speak accented English.

I listened carefully as 60 people said where they were from: Guatemala, Somalia, Lebanon, Panama, Ghana, China, Egypt, Korea, Vietnam, Peru, Turkey, Honduras, Sierra Leone, etc. There was just one European, an Englishwoman who later left with what appeared to be her American husband and child. There was also one “Russian” who looked more Armenian or Azeri than European. From the back of the courtroom, this collection of Americans-in-the-making was a virtually unbroken sea of jet-black hair.

As we waited for the judge to arrive, the INS lawyer remarked approvingly on how many countries were represented. “The worth of the United States is that we come from all parts of the world,” she said. “That’s what makes us special.” She urged every-

Elle a exhorté chacun à faire connaissance avec son voisin, afin de pouvoir dire à ses petits-enfants que ce jour-là, lorsque la famille est devenue américaine "j'étais assise à côté de quelqu'un d'Égypte - ou du Guatemala". La dame d'INS a manqué de choses à dire, et après six ou sept remuants minutes Monsieur le juge Barry Poretz est arrivé à sa robe noire pour prêter le serment de citoyenneté.

Il a divisé le serment en petits morceaux afin que ceux dont l'anglais était un peu nouveau puissent suivre. Ils ont tous levé la main droite et ont renoncé à toute ancienne loyauté envers tout "prince, potentat, État ou souveraineté" et ont promis de porter "une véritable foi et allégeance" à la Constitution des États-Unis. Ils ont également juré de porter les armes au service des États-Unis au cas où la loi l'exigerait et de prêter le serment de citoyenneté "librement, sans réserve mentale ni but d'évasion".

Le juge Poretz a ensuite donné un petit discours, disant que son grand-père avait été un immigrant et que cela le rend toujours heureux d'accueillir de nouveaux citoyens aux États-Unis. Il a noté que bien que dans le passé les gens aient pensé aux États-Unis comme un creuset, il pensait que le pays ressemblait plus à un ragoût. «La recette est mieux parce que vous conservez tous vos origines ethniques, et le pays est mieux fou que,» at - il dit. Il a exhorté tout le monde dans la salle à chérir son héritage national, expliquant que "c'est ce qui rend le ragoût meilleur et le pays meilleur". Il n'a pas mentionné la Constitution, à laquelle 60 personnes venaient de prêter serment de foi et d'allégeance, ni n'a évoqué ce qui constitue une évasion ou une réserve mentale. Pas une seule fois il n'a mentionné le sens du serment de citoyenneté; personne d'autre non plus.

Après que le juge a quitté la salle d'audience, la dame de l'INS a félicité les nouveaux citoyens et a parlé de l'importance du vote. Elle a expliqué que des bénévoles dans la salle d'audience les aideraient à s'inscrire. L'oratrice suivante était Lynette Anderson, membre des Filles de la Révolution américaine. Son sujet était la liberté - comment son ancêtre révolutionnaire s'était battu pour cela, et combien elle était heureuse d'être "née". Dans des remarques qui auraient pu sembler légèrement offensantes pour leurs anciennes nationalités, elle a déclaré aux nouveaux citoyens qu'ils étaient "très spéciaux" car "maintenant tous vos descendants naîtront dans la liberté."

one to get acquainted with his neighbor, so as to be able to tell grandchildren that on that grand day when the family became American “I was sitting next to someone from Egypt—or from Guatemala.” The INS lady ran out of things to say, and after about six or seven fidgety minutes the Honorable Barry Poretz arrived in his black robe to administer the oath of citizenship.

He considerately broke the oath up into short pieces so those whose English was a little new could follow along. They all raised their right hands and renounced all former loyalty to any “prince, potentate, state or sovereignty” and promised to bear “true faith and allegiance” to the United States Constitution. They also swore to bear arms in the service of the United States should the law require it, and that they took the oath of citizenship “freely, without mental reservation or purpose of evasion.”

Judge Poretz then gave a little talk, saying that his grandfather had been an immigrant and that it always makes him happy to welcome new citizens to the United States. He noted that although in the past people had thought of the United States as a melting pot he thought the country was more like a stew. “The recipe is better because you all maintain your ethnic backgrounds, and the country is better for that,” he said. He urged everyone in the room to cherish his national heritage, explaining that “that’s what makes the stew better and the country better.” He did not mention the Constitution, to which 60 people had just sworn faith and allegiance, nor did he discuss what constitutes evasion or mental reservation. Not once did he mention the meaning of the oath of citizenship; no one else did either.

After the judge left the courtroom, the INS lady congratulated the new citizens and spoke about the importance of voting. She explained that volunteers in the courtroom would help them register. The next speaker was Lynette Anderson, a member of the Daughters of the American Revolution. Her subject was freedom—how her Revolutionary ancestor had fought for it, and how glad she was to have been “born into” it. In remarks that could have seemed mildly offensive to their former nationalities, she told the new citizens that they were “very special” because

Elle les a également exhortés à écrire des lettres à leurs descendants, décrivant "votre rêve américain:" Elle a dit qu'elle souhaitait avoir une lettre de ce genre de son ancêtre révolutionnaire, et a promis aux anciens Somaliens et Vietnamiens que leurs descendants, un jour, être ravis d'avoir une telle chose.

Mlle Anderson a ensuite mené le groupe en prêtant allégeance au drapeau. C'était une affaire maladroite et marmonnante, et bien que la Fille ait expliqué que la main droite devait être placée sur le cœur, quelques - uns - rappelez - vous: leur anglais était nouveau - levaient les mains en l'air comme ils l'avaient fait pour le serment de citoyenneté.

Les 60 noms ont ensuite été rappelés et les nouveaux Américains ont défilé devant la salle pour récupérer les certificats de naturalisation. Au fur et à mesure que chaque personne a déposé une plainte, un représentant d'un groupe appelé Alexandria Voter Registration a remis des formulaires d'inscription, et Mlle Anderson a donné à chaque personne un petit drapeau américain. J'ai jeté un coup d'œil au certificat d'un ancien égyptien. Il était joliment gravé, avec une photo couleur jointe, et n'a pas l'air facile à contrefaire.

L'une des personnes inscrites sur les listes électorales se tenait à la porte de la salle d'audience, serrant la main et disant «félicitations» à chaque nouvel Américain à sa sortie. Je lui ai dit que peu de gens semblaient s'inscrire pour voter. "Beaucoup d'entre eux ne comprennent pas de quoi il s'agit", répondit-elle agréablement.

La cérémonie s'est achevée. J'ai été surpris de n'avoir observé aucune émotion d'aucune sorte. Bien que les dames de l'INS et du DAR aient tenté de donner une signification à la cérémonie, elles n'ont reçu aucune réaction de leur public. Cela aurait pu être une foule qui attendait un bus ou un groupe de jurés attendant une affaire. Alors que je regardais mes concitoyens - à peu près toutes les races possibles, mais blancs - sortir de la salle d'audience, je ne pouvais m'empêcher de penser que ce qui aurait dû ressembler à une étrange collection étrangère de personnes d'aspect non américain ne ressemblait pas à cela façon du tout. En fait, cela ressemblait à peu près à n'importe quelle foule de grandes villes attendant un bus.

Cet article est paru pour la première fois dans le numéro de juin 1998 de American Renaissance.

“now all of your descendants will be born into freedom.” She also urged them to write letters to their descendants, describing “your American dream.” She said she wished she had a letter of that kind from her Revolutionary ancestor, and promised the former Somalis and Vietnamese that their descendants would, one day, be thrilled to have such a thing.

Miss Anderson then led the group in pledging allegiance to the flag. This was an awkward, mumbling business, and though the Daughter explained that the right hand was to be placed over the heart, quite a few—remember: their English was new—raised their hands in the air as they had for the oath of citizenship.

The 60 names were then called out again, and the new Americans marched up to the front of the room to collect certificates of naturalization. As each person filed by, a representative of a group called Alexandria Voter Registration handed out registration forms, and Miss Anderson gave each person a small American flag. I glanced at the certificate of a former Egyptian. It was attractively engraved, with a color photograph attached, and did not look easy to counterfeit.

One of the voter registration people stood at the door of the courtroom, shaking hands and saying “congratulations” to each new American on his way out. I mentioned to her that not many seemed to be registering to vote. “A lot of them don’t understand what it’s about,” she replied pleasantly.

The ceremony straggled to a close. I was surprised to have observed no emotions of any kind. Although the ladies from the INS and the DAR tried to give the ceremony some kind of significance they got no reaction from their audience. It could have been a crowd waiting for a bus or a jury pool waiting for a case. As I watched my fellow citizens—just about every possible race but white—walk out of the courtroom, I couldn’t help thinking that what should have seemed like an odd, alien collection of un-American-looking people didn’t look that way at all. It looked, in fact, like just about any big-city crowd waiting for a bus.

This article first appeared in the June 1998 issue of American Renaissance.

Est-ce la mort de l'Europe?

EUROPA DÉBARQUE LES PORTES DE SON ANCIEN ENNEMI.

La prolifération d'autres races condamne notre race, ma race, irrémédiablement à l'extinction dans le siècle à venir, si nous tenons fermement à nos principes moraux actuels.

- Jean Raspail, *Le Camp des Saints*, 1973

Il y a quarante-deux ans, le grand auteur français Jean Raspail a écrit un roman profondément prémonitoire. Une flottille de navires rouillés remplis de mendiants part de la troisième guerre mondiale. Ils se dirigent vers la Côte d'Azur, où un million de misérables à la peau brune espèrent prendre d'assaut les plages et se nourrir de l'Occident blanc riche. L'armée française tirera-t-elle sur les envahisseurs ou les accueillera-t-elle en tant que réfugiés? En fin de compte, ils ne font ni l'un ni l'autre; soldats jettent leurs armes et fuir comme la foule trébuche à terre. Des millions d'autres suivent et l'Europe est étouffée.

Le Camp des Saints n'est jamais épuisé et a été traduit dans toutes les principales langues européennes - et pourtant la couverture de la crise actuelle des "migrants" européens se poursuit comme si elle n'avait jamais été écrite. Les masses affluant de Syrie, d'Afghanistan, d'Irak et d'une foule de pays africains font exactement ce que M. Raspail a prédit et, tragiquement, les Européens aussi.

Le problème sous-jacent - et qui ne peut être résolu - est que les Blancs ont construit les endroits les plus agréables à vivre de l'histoire humaine alors que, à quelques exceptions près, partout ailleurs est un tas de fumier. Dans certains cas, comme l'Afghanistan, l'Irak et la Libye, Méditerranée l'entremise occidentale a fait qu'empirer les choses, mais même sans cela, des centaines de millions de non-Blancs dans une centaine de pays différents se déplaceraient en Europe ou en Amérique si elles le pouvaient.

Et maintenant, ils le peuvent.

Le Camp des Saints a mis le dilemme de l'homme blanc dans les termes les plus durs : massacrer des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ou faire face à l'oubli. La flottille prend la mer confiante que les Européens n'ont pas le culot de tuer pour survivre.

Is This the Death of Europe?

EUROPA UNBARS THE GATES TO HER OLDEST ENEMY.

The proliferation of other races dooms our race, my race, irretrievably to extinction in the century to come, if we hold fast to our present moral principles.

—Jean Raspail, *The Camp of the Saints*, 1973

Forty-two years ago, the great French author Jean Raspail wrote a deeply prescient novel. A flotilla of rusty ships packed with beggars sets sail from the Third World. They head for the French Riviera, where a million wretched, brown-skinned people hope to storm the beaches and feed on the wealthy white West. Will the French army fire on the invaders or welcome them as refugees? In the end they do neither; soldiers throw down their weapons and run away as the mob stumbles ashore. Millions more follow, and Europe is snuffed out.

The Camp of the Saints has never gone out of print, and has been translated into all major European languages—and yet the coverage of the current European “migrant” crisis goes on as if it had never been written. The masses pouring in from Syria, Afghanistan, Iraq, and a host of African countries are doing exactly what Mr. Raspail predicted they would and, tragically, so are the Europeans.

The underlying problem—and one that cannot be solved—is that whites have built the most pleasant places to live in human history while, with only a few exceptions, everywhere else is a dung heap. In some cases, such as Afghanistan, Iraq, and Libya, Western meddling has made things worse, but even without that, hundreds of millions of non-whites in a hundred different countries would move to Europe or America if they could.

And now, they can.

The Camp of the Saints put the white man’s dilemma in the harshest terms: slaughter hundreds of thousands of men, women, and children or face oblivion. The flotilla sets sail confident that Europeans do not have the nerve to kill in order to survive. Today

Aujourd'hui également, le Tiers-Monde traverse la Méditerranée méditerranéenne, convaincu que les Blancs n'ont même pas le culot de les refouler. Chaque vagabond qui obtient un lit dans un centre d'accueil à Lampedusa ou Dortmund tweete la bonne nouvelle à une centaine de personnes en Somalie et en Syrie. Ils viendront dans les vagues sans fin until de I, ils sont arrêtés, et si elles ne sont pas arrêtés en Europe vont mourir, comme il le fait dans *le camp des Saints*.

Ce que font les Européens reflète quelque chose de profond dans leur nature, ce qui les rend capables de niveaux extraordinaires d'altruisme pathologique. Mais l'invasion actuelle a également un contexte juridique qui remonte à la Convention des Nations Unies de 1951 relative au statut des réfugiés. Il définit un réfugié comme quelqu'un:

[qui] en raison [d'une] crainte fondée d'être persécuté pour des raisons de race, de religion, de nationalité, d'appartenance à un groupe social particulier ou d'opinion politique, se trouve en dehors du pays de sa nationalité et ne peut ou, en raison de telles peur, ne veut pas se prévaloir de la protection de ce pays.

La convention exigeait le "non-refoulement", ce qui signifiait que les réfugiés ne pouvaient pas être refoulés à la frontière. Il interdit également aux pays d'appliquer aux réfugiés les sanctions habituelles pour entrée illégale. La convention est sorti de la Seconde Guerre mondiale, appliquée seulement aux Européens, et a donné les signataires la possibilité de limiter leur définition des réfugiés aux personnes qui ont été déplacées «à la suite d'événements survenus avant le 1er Janvier 1951.»

En 1951, la population mondiale était de 2,5 milliards d'habitants. Il est désormais de 7,3 milliards de dollars, et l'essentiel de la croissance a été enregistré dans ces mêmes pays qui sont si misérables qu'un grand nombre de leurs citoyens veulent partir.

Les États-Unis n'ont pas signé la convention. Ce qu'il a signé, en 1968, était un protocole ajouté à la convention, qui supprimait les limites géographiques et temporelles d'origine. Cela signifiait que les signataires étaient tenus d'accueillir quiconque de n'importe où, pour toujours. Jusqu'en 1968, cependant, les États-Unis n'avaient aucune obligation légale d'accepter des réfugiés.

as well, the Third World is crossing the Mediterranean confident that whites don't have the nerve even to turn them back. Every vagabond who gets a bed in a reception center in Lampedusa or Dortmund tweets the good news to a hundred people back in Somalia and Syria. They will come in endless waves until they are stopped, and if they are not stopped Europe will die, just as it does in *The Camp of the Saints*.

What Europeans are doing reflects something deep in their nature, which makes them capable of extraordinary levels of pathological altruism. But the present invasion also has a legal background that dates to the 1951 United Nations Convention Relating to the Status of Refugees. It defined a refugee as someone:

[who] owing to [a] well-founded fear of being persecuted for reasons of race, religion, nationality, membership of a particular social group or political opinion, is outside the country of his nationality and is unable or, owing to such fear, is unwilling to avail himself of the protection of that country.

The convention required “non-refoulement,” which meant refugees cannot be turned back at the border. It also prohibited countries from applying to refugees the usual punishments for illegal entry. The convention came out of the Second World War, applied only to Europeans, and gave signatories the option of limiting their definition of refugees to people who were displaced “as a result of events occurring before 1 January 1951.”

In 1951, the world population was 2.5 billion. It is now 7.3 billion, and the overwhelming bulk of the growth has been in those very countries that are so miserable that huge numbers of their citizens want to leave.

The United States did not sign the convention. What it did sign, in 1968, was a protocol added to the convention, which removed the original geographic and time limits. This meant signatories were required to take in anyone from anywhere, forever. Until 1968, however, the United States had no legal obligation to accept any refugees.

Virtually every member of the United Nations has signed both

Pratiquement tous les membres des Nations Unies a signé les deux documents - Nauru, par exemple, signé en 2011 - mais les pays comme le Timor oriental, l'Afghanistan et le Zimbabwe ont peu peur d'être appelés à remplir leurs obligations.

Le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR) met en place des camps de réfugiés et est censé les filtrer. Sauf dans des circonstances insensées comme celles en Europe aujourd'hui, les pays décident du nombre de réfugiés qu'ils acceptent et discutent avec le HCR sur qui ils emmèneront. L'offre est essentiellement illimitée: l'année dernière, le HCR a dit qu'il étaient plus de 50 millions de personnes déplacées dans le monde, et ils ont estimé qu'environ 17 millions d'entre eux de véritables réfugiés.

À l'exception des pays juste à côté des endroits où les gens essaient de quitter, les pays blancs acceptent de loin le plus de réfugiés. Ch ina ignore complètement la règle du "non-refoulement", refoulant le peuple tribal birman que les autorités expulsent du pays. En 2014, le Japon n'a accepté que 11 des 5 000 demandes d'asile. Mexique, qui nous envoie des millions de personnes, accepte encore moins: Il a maintenant un total de 1677 réfugiés au Japon de 2649. Et ce n'est pas comme si personne ne s'appliquait au Mexique. L'Amérique centrale a produit de nombreux «réfugiés», mais le Mexique ne les accueillera pas.

Les pays font ce qu'ils veulent, car les couvents n'ont pas de mécanisme d'application. Le seul prix à payer pour rejeter les réfugiés est l'accusation d'insensibilité, et tant qu'un pays n'est pas blanc, il n'y en a même pas beaucoup.

Il y a eu quelques gloussements sur l'Arabie saoudite, le Koweït et les riches États du Golfe, qui n'ont laissé que quelques syriens soigneusement sélectionnés - sur les visas de travail. En fait, ce sont les seuls joueurs honnêtes du jeu; ils n'ont pas signé les conventions, ils n'ont donc à accepter personne. Dans le même temps, ils ont dépensé des centaines de millions de poupées dans des camps de déplacés syriens en Turquie, au Liban et en Jordanie. Les Émirats arabes unis ont à eux seuls dépensé plus d'un demi-milliard pour loger leurs compatriotes musulmans. L'ONU et les pays occidentaux ont également dépensé plusieurs milliards de dollars dans ces camps, où environ 3,7 millions de Syriens déplacés vivent en sécurité - mais pas luxueusement - depuis des années.

documents—Nauru, for example, signed in 2011—but countries such as East Timor, Afghanistan, and Zimbabwe have little fear of being called on to fulfill their obligations.

The United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR) sets up camps for refugees and is supposed to screen them. Except under crazy circumstances like those in Europe today, countries decide how many refugees they will accept, and dicker with UNHCR over who they will take. The supply is essentially unlimited: Last year, UNHCR said there were more than 50 million displaced people around the world, and they considered about 17 million of them genuine refugees.

Except for the countries right next to the places people are trying to leave, white countries accept by far the most refugees. China completely ignores the “non-refoulement” rule, turning back Burmese tribal people whom the authorities are driving out of the country. In 2014, Japan accepted only 11 out of 5,000 applications for asylum. Mexico, which sends us millions of people, accepts even fewer: It now has a total of 1,677 refugees to Japan’s 2,649. And it’s not as though no one applies to Mexico. Central America has produced plenty of “refugees,” but Mexico won’t take them.

Countries just do what they please, because the conventions have no enforcement mechanism. The only price for spurning refugees is accusations of heartlessness, and so long as a country isn’t white, there isn’t even much of that.

There has been some clucking about Saudi Arabia, Kuwait, and the rich Gulf States, which let in only a few carefully selected Syrians—on work visas. In fact, they are the only honest players in the game; they haven’t signed the conventions so they don’t have to accept anyone. At the same time, they have spent hundreds of millions of dollars on camps for displaced Syrians in Turkey, Lebanon and Jordan. The United Arab Emirates alone have splashed out more than half a billion to house their fellow Muslims. The UN and Western countries have also spent several billion dollars on those camps, where about 3.7 million displaced Syrians have been living safely—though not luxuriously—for years.

Et c'est ce qui fait de cette "crise des réfugiés" non seulement une calamité pour l'Europe mais une absurdité. Les reportages parlent régulièrement des Syriens "fuyant la guerre et les troubles au Moyen-Orient", mais ce n'est pas comme si la guerre civile syrienne était soudainement devenue brutale, et les familles choquées ont commencé à fuir les zones de guerre avec seulement les vêtements sur le dos. Beaucoup ont décidé qu'ils sont tout simplement fatigués de camps de réfugiés- et, en fait, ceux au Liban ont réduit quelque peu polycopiés. Ceux qui viennent directement de Syrie veulent aussi une chance en Europe. Comme une femme de 35 ans qui a amené avec elle deux jeunes enfants d'Alep a expliqué à la frontière hongroise: «J'ai décidé de quitter la Syrie parce que je veux que mes enfants aient une vie confortable.»

En tout cas, ce ne sont guère les pauvres qui font le voyage. Les contrebandiers facturent jusqu'à \$2 000 par adulte pour transporter des personnes à quelques kilomètres de la Turquie vers une île grecque. Il faut de l'argent pour se rendre en Turquie et voyager en Allemagne ou en Suède - bien que certains pays européens prévoient des voyages gratuits, de la nourriture et un abri. Ces nouveaux arrivants ne sont pas les nécessiteux; ce sont les gourmands.

Enfin, cette «crise des réfugiés» n'est pas seulement une absurdité; c'est de l'absurdité sur des échasses. Les Syriens *ne sont pas considérés comme des réfugiés* en vertu des conventions. Comme indiqué ci-dessus, un réfugié doit avoir une crainte fondée de *persécution*. Être pris dans une zone de guerre n'est pas une persécution.

Un gouvernement peut cependant choisir de traiter les Syriens comme des réfugiés, et la plupart des pays européens leur ont promis un traitement spécial. Les gens jettent donc leurs papiers d'identité dès leur arrivée en Europe et se disent syriens. Il existe désormais un marché dynamique de faux passeports syriens; Autorités allemandes ont confisqué des centaines de blancs. Un journaliste néerlandais en Syrie a payé \$850 pour un faux sur mesure très convaincant, et ils sont maintenant proposés sur Internet. Syriens ont été avec des bagarres imposteurs qui, selon eux, il est plus difficile pour réels Syriens pour vous inscrire en tant que réfugiés.

Les libéraux se grattent la tête, essayant de comprendre pourquoi tout le monde a soudainement décidé de venir *maintenant*. La réponse est simple: *parce qu'ils le peuvent*. D'innombrables millions de personnes misérables à la peau brune ont vu des centaines de milliers d'Africains originaires d'endroits tels que le Sénégal et le Nigéria - sans même prétendre à être des «réfugiés» - essaimant à travers la Méditerranée depuis la Libye.

And that is what makes this “refugee crisis” not just a calamity for Europe but an absurdity. News reports routinely talk about Syrians “fleeing war and turmoil in the Middle East,” but it’s not as though the Syrian Civil War suddenly turned brutal, and shell-shocked families started fleeing war zones with only the clothes on their backs. Many have decided they are just tired of refugee camps—and, in fact, the ones in Lebanon have cut back somewhat on handouts. Those coming straight from Syria just want a chance at Europe, too. As one 35-year-old woman who brought two young children with her from Aleppo explained at the Hungarian border, “I decided to leave Syria because I want my kids to have a comfortable life.”

In any case, it’s hardly the poor who are making the trip. Smugglers charge as much as \$2,000 per adult to ferry people just a couple of miles from Turkey to a Greek island. It takes money to get to Turkey and to travel on to Germany or Sweden—though some European countries are laying on free travel, food, and shelter. These newcomers are not the needy; they are the greedy.

Finally, this “refugee crisis” is not just an absurdity; it’s absurdity on stilts. Syrians *don’t qualify as refugees* under the conventions. As noted above, a refugee has to have a well-founded fear of *persecution*. Being caught in a war zone is not persecution.

A government can choose to treat Syrians as refugees, however, and most European countries have promised them special handling. People are therefore throwing away their identity papers as soon as they get to Europe and claiming to be Syrian. There is now a brisk market in fake Syrian passports; German authorities have confiscated hundreds of blanks. A Dutch journalist in Syria paid \$850 for a very convincing-looking custom-made fake, and they are now offered on the internet. Syrians have been getting into fights with imposters who, they think, make it harder for real Syrians to register as refugees.

Liberals are scratching their heads, trying to figure out why everyone suddenly decided to come *now*. The answer is simple: *Because they can*. Countless millions of miserable, brown-skinned people saw hundreds of thousands of Africans from such places

Non seulement la marine italienne leur a sauvé la vie lorsque leurs bateaux ont coulé, mais elle a également les relâché sur le continent pour aller là où les dons étaient les plus généreux. Un traitement ferme dès le départ - ramener les bateaux d'où ils venaient comme le font les Australiens - les aurait arrêtés tout de suite. Au lieu de cela, l'Europe bêtement ouvert la porte et est choqué que plus ont suivi.

L'Allemagne, en particulier, a laissé entrer tous ceux qui veulent venir, et les gens des pays détruits du monde entier savent une bonne chose quand ils le voient. C'est pourquoi seulement environ un sur cinq des personnes qui ont afflué en Europe au cours des trois derniers mois est même syrien. Le reste vient du Soudan du Sud, du Bangladesh, de l'Afghanistan, du Pakistan, de l'Érythrée et de tous les autres trous de l'enfer.

La chancelière allemande Angela Merkel a aggravé la situation en annonçant qu'elle comptait recevoir 800 000 waif cette année. Maintenant, le gouvernement dit qu'il pourrait ressembler davantage à un million. Mme Merkel a même été assez stupide pour dire que "le droit à l'asile politique n'a pas de limites sur le nombre de demandeurs d'asile". Techniquement, elle a raison - les conventions ne disent rien sur limites - mais ceci est une invitation ouverte à tous les pays panier cas partout.

L'invitation de la chancelière Merkel explique pourquoi près d'un million de personnes ont déjà fait leur chemin en Europe, et d'innombrables autres sont en route. Il explique pourquoi 3000 arrivent la *veille de jour de Ry* sur la petite île grecque de Lesbos. Et pourquoi près de 4 700 boat people fondants ont été secourus au large des côtes de la Libye samedi dernier (20 septembre). Et pourquoi l'écrasement a tellement submergé les systèmes de transport européens que le service ferroviaire a dû être interrompu entre Budapest et Vienne, et entre Munich et Salzberg. Il explique les montagnes de déchets, de nourriture et d'excréments que les nouveaux arrivants laissent derrière eux où qu'ils se rassemblent.

Cela explique pourquoi nous pouvons nous attendre à des ironies aussi piquantes que 75 000 musulmans se présentant à Munich juste à temps pour l'Okto berfest. Vont-ils gâcher le plaisir des 6 millions d'habitants et de touristes qui devraient avaler 6 million de litres (de bière?)

as Senegal and Nigeria—without even a fantasy claim to being “refugees”—swarming across the Mediterranean from Libya. Not only did the Italian Navy save their lives when their boats sank, it turned them loose on the continent to go wherever the handouts were most generous. Firm treatment early on—towing the boats back where they came from as the Australians do—would have stopped them right away. Instead, Europe foolishly opened the door and is shocked that more have followed.

Germany, especially, has been letting in anyone who wants to come, and people from wrecked countries all over the world know a good thing when they see it. That is why only about one in five of the people pouring into Europe over the last three months is even Syrian. The rest come from South Sudan, Bangladesh, Afghanistan, Pakistan, Eritrea, and every other hell hole.

Chancellor Angela Merkel of Germany made things much worse by announcing that she expects to take in 800,000 waifs this year. Now the government says it could be more like a million. Mrs. Merkel has even been so stupid as to say that “the right to political asylum has no limits on the number of asylum seekers.” Technically, she’s right—the conventions say nothing about limits—but this is an open invitation to every basket-case country everywhere.

Chancellor Merkel’s invitation explains why nearly a million people have already pushed their way into Europe, and countless more are on the way. It explains why 3,000 arrive *every day* on the tiny Greek Island of Lesbos. And why nearly 4,700 foundering boat people were rescued off the coast of Libya just last Saturday (Sept. 20). And why the crush has so overwhelmed European transport systems that train service had to be stopped between Budapest and Vienna, and between Munich and Salzburg. It explains the mountains of rubbish, food, and feces the newcomers leave behind wherever they gather.

It explains why we can look forward to such piquant ironies as 75,000 Muslims showing up in Munich just in time for Oktoberfest. Will they spoil the fun for the 6 million locals and tourists who are expected to swallow 1.7 millions of gallons of beer?

The media keep calling these people “migrants,” as if they were

Les médias continuent d'appeler ces gens des «migrants», comme s'ils étaient des Canadiens du Canada e. Chacun, d'où qu'il vienne, est un immigrant illégal. Israël appelle ces personnes des "infiltrés". Il ne serait pas faux de les appeler «envahisseurs», car il s'agit d'une armée d'étrangers venus occuper et transformer l'Europe.

En attendant, essayer de nourrir, loger, habiller, servir de médiateur et enseigner l'allemand à cette armée ne sera pas bon marché. Selon les estimations actuelles, si l'Allemagne accueille un million d'étrangers par an pendant deux ans, la facture pourrait atteindre 25 milliards d'euros (28 milliards de dollars). Allemagne avait couru un budget de l'**SURPLUS** de quelques milliards par an; il retournera dans le rouge.

Le ministre allemand de l'économie, Sigmar Gabriel, qui est l'adjoint de la chancelière Merkel, a déclaré ce qui pourrait être la chose la plus idiote à ce jour: "Si nous parvenons à former rapidement ceux qui viennent à nous et à les mettre au travail, alors nous allons résoudre l'un des nos plus gros problèmes pour l'avenir économique de notre pays: la pénurie de compétences. «l'Allemagne a déjà une masse indigeste des Turcs qui sont un fléau reconnu, et si l'Allemagne avait besoin d'immigrants qualifiés dont il pourrait les sélectionner plutôt que de les laisser dans les masses de tout ce qui se présente.

Mais l'Allemagne est en train de roder ses lettres de créance comme officiellement post-nazie. Les sondages montrent qu'une majorité d'Allemands accueillent les réfugiés et se réjouissent des éloges internationaux. Pendant ce temps, les responsables de German *Lander*, ou États, qui doivent réellement gérer la foule, craignent qu'ils ne soient à pleine capacité.

Les États-Unis, qui n'ont pour l'instant admis que quelques milliers de Syriens, veulent également des éloges. Le secrétaire d'État John Kerry vient d'annoncer une augmentation de 70 000 à 85 000 pour le quota de réfugiés de l'année prochaine, avec un objectif de 100 000 pour 2017. Il a expliqué que nous ne pouvons pas en laisser plus car il faut du temps pour examiner les Syriens pour le terrorisme. Qu'est-ce que cela dit sur les deux millions possibles d'Allemagne?

Le caractère dépourvu d'épingles des Européens est parfaitement assorti à l'arrogance et à l'agressivité des illégaux. On pourrait penser que les personnes qui se présentent sans autorisation dans un pays étranger seraient reconnaissantes de ne pas être refoulées. Pas ces gens. Sur les îles Grecques ils se sont battus entre eux et se sont révoltés parce qu'ils ne pensaient pas qu'ils étaient traités assez bien.

Canada geese. Every one of them, wherever he came from, is an illegal immigrant. Israel calls such people “infiltrators.” It would not be incorrect to call them “invaders,” since they are an army of aliens come to occupy and transform Europe.

In the meantime, trying to feed, house, clothe, mediate, and teach German to this army won’t be cheap. Current estimates are that if Germany takes in one million foreigners a year for two years the bill could run to €25 billion (\$28 billion). Germany had been running a budget surplus of a few billion a year; it will go back into the red.

The German Economy Minister Sigmar Gabriel, who is Chancellor Merkel’s deputy, has said what may be the most idiotic thing yet: “If we manage to quickly train those that come to us and to get them into work, then we will solve one of our biggest problems for the economic future of our country: the skills shortage.” Germany already has an indigestible mass of Turks who are a recognized scourge, and if Germany needed skilled immigrants it could select them rather than let in masses of whatever shows up.

But Germany is burnishing its credentials as officially post-Nazi. Polls show that a majority of Germans welcome the refugees and are basking in international praise. Meanwhile, officials in the German *Länder*, or states, that actually have to handle the crowds, worry that they are stretched to capacity.

The United States, which has so far let in only a couple of thousand Syrians, wants praise, too. Secretary of State John Kerry just announced an increase from 70,000 to 85,000 for next year’s refugee quota, with a goal of 100,000 for 2017. He explained we can’t let in more because it takes time to vet Syrians for terrorism. What does that say about the possible two million Germany could be in for?

The spinelessness of the Europeans is perfectly matched by the arrogance and aggressiveness of the illegals. One might think people who show up without permission in a foreign country would be grateful simply not to be turned back. Not these people. On the Greek islands they fought each other and rioted because they didn’t think they were being treated well enough. On Kos, a tour-

Sur Kos, une visite ist haut lieu, ils ont bloqué la rue principale de la ville en chantant: «Nous voulons des papiers. Nous voulons manger.» À Lesbos, avec 20 000 jeunes hommes bourdonnants campant dans les rues et les places, les habitants avaient peur de quitter leur domicile ou d'envoyer des enfants à l'école. "Ils ont volé nos vies", a déclaré un habitant grec.

Les Africains des centres d'accueil italiens de Belluno, Sicile et Rome ont entamé des grèves de la faim parce qu'ils étaient fatigués de la cuisine italienne et voulaient de la nourriture africaine. Les grévistes de Belluno ont réduit les pneus des Italiens qui travaillaient au centre.

À la frontière serbe / hongroise, des migrants se sont massés à une barrière frontalière, scandant «ouvrez la porte». Le y a donné aux Hongrois deux heures pour les laisser entrer, puis a lancé des attaques de vagues humaines sur la clôture pour essayer de la démolir. Lorsque les Hongrois ont tiré des gaz lacrymogènes et des canons à eau, les illégaux ont lancé des pierres et des bâtons sur la police des frontières. Il y avait une bataille courant de plusieurs heures avant que les immigrants illégaux ont finalement renoncé et se dirigeaient vers la Croatie.

Le service ferroviaire de l'Allemagne à l'Autriche via le poste frontalier de Freilassing a dû être suspendu lorsque des illégaux ont frappé la pause d'urgence pour ralentir le train afin qu'ils puissent partir. Ils ont ensuite contourné le poste frontière pour ne pas avoir à montrer de papiers. Sur toutes les voies ferrées menant à l'Allemagne, des milliers d'immigrants illégaux ont été en train de dormir dans les gares, le remplissage des toilettes et des plates - formes d'immondices, et entasser themsel v es sur un train qui passait à travers, si elles avaient des billets ou non. Des foules à la gare de Keleti, dans le centre de Budapest, ont crié "Va te faire foutre" et "Allahu Akbar" aux autorités hongroises.

La plupart de ces illégaux sont de jeunes hommes musulmans qui n'ont jamais vu de femme en bikini. Il a déjà été signalé que des femmes et des enfants avaient été violés dans certains des centres pour migrants, où les musulmans considèrent les femmes non accompagnées comme un "jeu équitable". Même lorsqu'elles ont des dortoirs séparés, les femmes dorment bien habillées et ont peur de se promener dans les centres. Tant de personnes ont été forcées de se prostituer qu'un travailleur social d'un refuge bavarois l'a appelé "le plus grand bordel de Munich". Il est pas un hasard si en Suède d'immigrant heureux que la majorité des violeurs sont des immigrants – la vaste majoritie musulman en plus. Ce sont les gens qui pensent que le député de la chancelière Merkel fera de bons Allemands.

ist mecca, they blocked the main street of the town chanting, “We want papers. We want to eat.” On Lesbos, with 20,000 surly young men camping in streets and squares, locals were afraid to leave their homes or send children to school. “They have stolen our lives,” said one Greek resident.

Africans in Italian reception centers in Belluno, Sicily, and Rome went on hunger strikes because they were tired of Italian food and wanted African food. The strikers in Belluno slashed the car tires of Italians who worked at the center.

At the Serbian/Hungarian frontier, migrants massed at a border fence, chanting “open the door.” They gave the Hungarians two hours to let them in, and then launched human-wave attacks on the fence to try to tear it down. When the Hungarians fired tear gas and water cannons, the illegals threw rocks and sticks at the border police. There was a running battle of several hours before the illegals finally gave up and headed for Croatia.

Rail service from Germany to Austria through the Freilassing border crossing had to be suspended when illegals hit the emergency break to slow down the train so they could jump off. They then walked around the border crossing so they wouldn’t have to show papers. On all the rail routes leading to Germany, thousands of illegals have been sleeping in stations, filling the restrooms and platforms with filth, and cramming themselves onto any train that was passing through, whether they had tickets or not. Mobs at the Keleti railroad station in central Budapest shouted “Fuck you,” and “Allahu Akbar” at Hungarian authorities.

Most of these illegals are young Muslim men who have never seen a woman in a bikini. There have already been reports of women and children being raped in some of the migrant centers, where Muslims consider unaccompanied women “fair game.” Even when they have segregated dormitories, women sleep fully dressed, and are afraid to walk around the centers. So many have been forced into prostitution that a social worker at a Bavarian shelter called it “the biggest brothel in Munich.” It’s no accident that in immigrant-happy Sweden the majority of rapists are immigrants—overwhelmingly Muslim. These are the people Chancellor Merkel’s deputy

C'est ce que l'Europe obtient pour sa folie. Les illégaux sentent la faiblesse et ils ont raison. Ils exploitent cette faiblesse, et leur succès inspire encore plus de centaines de milliers - sans aucun doute des millions - de tous les pays misérables. Seule la force les arrêtera, la force que n'importe quelle personne en bonne santé aurait utilisée immédiatement.

Heureusement, toute l'Europe n'est pas devenue folle. Le ministre hongrois des Affaires étrangères, Peter Szijarto, a souligné que si l'Allemagne s'inquiétait du sort des Syriens, elle pourrait utiliser une infime fraction de l'argent qu'elle avait alloué aux "migrants" pour améliorer les conditions de vie dans les camps en Jordanie, en Turquie et au Liban.

Le Premier ministre hongrois, Victor Orban, a été le chef d'État européen le plus clairvoyant tout au long de la crise. Il a averti que les musulmans détruiraient l'identité chrétienne de l'Europe et que les Européens ont le droit de refuser de devenir des minorités sur leur propre continent. Sa détermination à maintenir en situation irrégulière sur lui a fait un héros à son peuple.

La Slovaquie a déclaré qu'elle laisserait entrer 200 Syriens mais qu'ils devaient être chrétiens. Le ministre de l'Intérieur Ivan Netik a expliqué que la Slovaquie n'a pas une seule mosquée et que les musulmans ne me souhaitent pas la bienvenue .

Le leader politique néerlandais Geert Wilders a mis en garde contre une "invasion islamique:"

Des masses de jeunes hommes dans la vingtaine avec des barbes chantant "Allahu Akbar" à travers l'Europe - c'est une invasion qui menace notre prospérité, notre sécurité, notre culture et notre identité.

Il a raison. Sheikh Muhammad Ayed, s'exprimant à la mosquée A1-Aqsa à Jérusalem, a encouragé les illégaux à affluer en Europe et à s'accoupler avec les Européens. "Nous élèverons des enfants avec eux, car nous conquerrons leur pays", a-t-il déclaré. "Nous allons les piétiner sous nos pieds, si Allah le veut."

Ironiquement, ce sont les anciens communistes, qui vivaient sous une idéologie ouvertement antireligieuse et antinationaliste, qui sont encore capables de penser en termes de nation et de religion. Lorsque la chancelière Merkel a déclaré qu'elle voulait attribuer des quotas obligatoires de «réfugiés» à tous les membres de l'UE, la Hongrie, la Lettonie, la Lituanie, la Pologne, la Slovaquie et la République tchèque ont refusé.

thinks will make good Germans.

This is what Europe gets for its cravenness. The illegals sense weakness, and they are right. They exploit that weakness, and their success inspires yet more hundreds of thousands—no doubt millions—from every wretched country. Only force will stop them, the force that any healthy people would have used immediately.

Fortunately, not all of Europe has gone insane. Hungarian Foreign Minister Peter Szijjarto pointed out that if Germany is worried about the plight of Syrians it could use a tiny fraction of the money it has budgeted for “migrants” to improve conditions in the camps in Jordan, Turkey, and Lebanon.

Hungary’s Prime Minister, Victor Orban has been the most consistently clear-headed European head of state throughout the crisis. He has warned that Muslims will destroy Europe’s Christian identity and that Europeans have a right to refuse to become minorities on their own continent. His determination to keep illegals out has made him a hero to his people.

Slovakia said it would let in 200 Syrians but they had to be Christians. Interior Minister Ivan Netik explained that Slovakia doesn’t have a single mosque and that Muslims aren’t welcome.

Dutch political leader Geert Wilders has warned of an “Islamic invasion:”

Masses of young men in their twenties with beards singing "Allahu Akbar" across Europe—it’s an invasion that threatens our prosperity, our security, our culture and identity.

He’s right. Sheikh Muhammad Ayed, speaking at the Al-Aqsa Mosque in Jerusalem, encouraged the illegals to pour into Europe and mate with Europeans. “We will breed children with them, because we shall conquer their countries,” he said. “We will trample them underfoot, Allah willing.”

Ironically, it is former Communists, who lived under an overtly anti-religious, anti-nationalist ideology, that are still able to think in terms of nation and religion. When Chancellor Merkel said she wanted to assign mandatory “refugee” quotas to every EU member, Hungary, Latvia, Lithuania, Poland, Slovakia and the Czech

Le communisme les a protégés de quelque chose de bien pire: la «tolérance» et la «diversité».

Mais la plus grande ironie est peut-être que les Européens de l'Ouest émasculés accusent les Européens de l'Est de *ne pas être européens*. Le ministre français des Affaires étrangères, Laurent Fabius, a déclaré que les efforts de la Hongrie pour empêcher les illégaux de montrer qu'elle ne "respecte pas les valeurs communes de l'Europe". Ce n'est que parce que les Européens ont combattu les envahisseurs musulmans pendant 1 000 ans - de 732 à la bataille de Poitiers à 1683 aux portes de Vienne - que l'Europe telle que nous la connaissons existe. Incroyablement, M. Fabius veut tout jeter au nom de ce qu'il appelle fatueusement "les valeurs communes de l'Europe".

Laurent Fabius aurait pu sortir des pages du *Camp des Saints*.

Comme l'a écrit Jean Raspail dans un essai de 1985:

[L] 'Ouest est vide, même s'il n'en a pas encore vraiment pris conscience. Civilisation extraordinairement inventive, sûrement la seule capable de relever les défis du troisième millénaire, l'Occident n'a plus d'âme.

Il l'a dit encore plus clairement dans *Le Camp des Saints* lui-même: "La race blanche n'était rien de plus qu'un million de moutons."

Cet article a été publié sur AmRen.com le 22 septembre 2015.

Republic refused. Communism protected them from something much worse: “tolerance” and “diversity.”

Perhaps the greatest irony, however, is that emasculated West Europeans are accusing East Europeans of *not being European*. French Foreign Minister Laurent Fabius said that Hungary’s efforts to keep out illegals shows it does not “respect Europe’s common values.” It is only because Europeans fought Muslim invaders for 1,000 years—from 732 at the Battle of Poitiers to 1683 at the gates of Vienna—that Europe as we know it even exists. Incredibly, Mr. Fabius wants to throw it all away in the name of what he fatuously calls “Europe’s common values.”

Laurent Fabius could have stepped right out of the pages of *The Camp of the Saints*.

As Jean Raspail wrote in a 1985 essay:

[T]he West is empty, even if it has not yet become really aware of it. An extraordinarily inventive civilization, surely the only one capable of meeting the challenges of the third millennium, the West has no soul left.

He put it even more pithily in *The Camp of the Saints* itself: “The white race was nothing more than a million sheep.”

This article was published at AmRen.com on September 22, 2015.

4. Perspectives Différents

Une Folie Curieuse

«HONNEUR DORÉ HONTEMENT HISTOIRE.»

Un curieux état de folie s'est abattu sur le pays le 24 octobre et n'a commencé à se dissiper que la première semaine de novembre. Les Américains prodiguaient l'éloge et l'honneur réservés aux héros suprêmes d'une femme dont le seul exploit était de s'asseoir pendant une demi-heure.

À partir du moment où Rosa Parks est décédée à l'âge de 92 ans, jusqu'à ce qu'elle soit enterrée neuf jours plus tard, pratiquement tous les politiciens et organes de la média se sont affrontés pour voir qui pouvait babiller plus bêtement sur une femme que tout le monde appelait une «icône des droits civiques». Elle n'est devenue que la 30e personne - et la première femme - à se trouver en état dans la rotonde du Capitole, où le président George W. Bush a déposé une couronne. Son cercueil été accompagné d'un garde d'honneur militaire pour les services commémoratifs à Washington, avant qu'elle ne soit expédiée à Detroit pour un enterrement de sept heures. Le président a ordonné que tous les drapeaux sur les bâtiments et bases fédéraux flottent en berne. Ce fut un étonnant hommage à une femme dont la durée de vie de réalisation a commencé et a pris fin en un après - midi.

Le mythe qui a grandi autour de Rosa Parks est celui d'une couturière épuisée de Birmingham qui, en 1955, était trop fatiguée pour abandonner son siège et se déplacer vers la section colorée du bus pour qu'un homme blanc puisse s'asseoir. Selon le mythe, cet acte spontané a déclenché le boycott des bus de Montgomery et lancé le mouvement des droits civiques. Dans les kilomètres de colonne qui ont accueilli la nouvelle de sa mort, il n'y avait que des indices de ce qui s'est réellement passé

En fait, la décision de Parks de conserver son siège a été soigneusement planifiée par la NAACP, pour laquelle elle avait travaillé pendant 10 ans en tant que secrétaire. Son arrestation a

4. *A Different Perspective*

A Curious Madness

‘GILDED HONOUR SHAMEFULLY MISPLACED.’

A curious state of madness descended on the country on October 24, and began to dissipate only by the first week of November. Americans lavished the praise and honor reserved only for supreme heroes on a woman whose sole achievement was to sit down for half an hour.

From the moment Rosa Parks died at the age of 92, until she was buried nine days later, virtually every politician and organ of the media competed to see who could babble more foolishly about a woman everyone called a “civil rights icon.” She became only the 30th person—and the first woman—to lie in state in the Capitol rotunda, where President George W. Bush laid a wreath. Her casket was accompanied by a military honor guard for memorial services in Washington, before she was shipped to Detroit for a seven-hour funeral. The President ordered that all flags over federal buildings and bases fly at half mast. It was an astonishing tribute to a woman whose lifetime of achievement began and ended in one afternoon.

The myth that has grown up around Rosa Parks is of an exhausted Birmingham seamstress who, in 1955, was too tired to give up her seat and move to the colored section of the bus so a white man could sit down. According to the myth, this spontaneous act sparked the Montgomery bus boycott and launched the civil rights movement. In the miles of column inches that greeted the news of

aidé à déclencher le boycott du bus, mais elle n'a joué aucun rôle dans son organisation. Et même si le boycott s'est imposé dans le folklore comme un grand coup porté à la liberté, il n'a même pas réussi; c'était une décision de justice qui a intégré les bus de Birmingham.

Plusieurs femmes noires avaient déjà fait exactement ce que Parks a fait plus tard. Ils ont été arrêtés et accusés d'infractions mineures. La prédécesseuse la plus connue de Parks était Claudette Colvin, une lycéenne de 15 ans qui a refusé de renoncer à son siège le 2 mars 1955. Elle a été arrêtée et retirée du bus en donnant des coups de pied et en hurlant. La police dit qu'elle criait des obscénités; elle a ensuite affirmé qu'elle criait que ses droits constitutionnels étaient violés. Même le cas de Mlle Colvin n'était pas l'acte spontané dont on se souvient généralement de Parks. La fille avait été active au sein du Conseil des jeunes de la NAACP et avait même discuté de stratégie avec Rosa Parks elle-même.

Le NAACP a envisagé de fonder une affaire de déségrégation sur la base de l'arrestation de Mlle Colvin, mais a rapidement décidé qu'elle n'était pas une plaignante attrayante. Elle était sombre et de nombreux Noirs voulaient un porte-parole à la peau plus claire. Le NAACP a également appris qu'elle était enceinte de plusieurs mois par un homme marié, et a découvert son habitude de s'évader en volées de malédictions. Ce n'était pas une fille que les fidèles noirs conservateurs soutiendraient.

Comme ED Nixon, alors chef du chapitre Montgomery du NAACP, l'a expliqué des années plus tard, "je devais être sûr que j'avais quelqu'un avec qui je pouvais gagner." Rosa Parks était beaucoup plus prometteuse: "moralement propre, fiable, personne n'avait rien sur elle."

Le NAACP planifiait un boycott des bus depuis des années et n'attendait que la bonne personne pour faire office de figure de proue. Loin d'être un héros accidentel, Parks a été soigneusement préparée pour son rôle. Une intégrationniste blanche, Virginia Durr, avait payé pour que Parks participe à des séminaires sur la stratégie en matière de droits civils à la Highlander Folk School du Tennessee. L'école, connue pour ses nombreux sympathisants communistes, était sous la surveillance du FBI.

her death, there were only hints of what really happened.

In fact, Parks's decision to keep her seat was carefully planned by the NAACP, for which she had worked for 10 years as a secretary. Her arrest did help start the bus boycott, but she played no role in organizing it. And though the boycott has gone down in folklore as a great blow for freedom, it did not even succeed; it was a court order that integrated Birmingham's buses.

Several black women had already done exactly what Parks later did. They were arrested and charged with minor infractions. Parks's best known predecessor was Claudette Colvin, a 15-year-old high school student who refused to give up her seat on March 2, 1955. She was arrested and taken off the bus kicking and screaming. Police say she was screaming obscenities; she later claimed she was screaming that her constitutional rights were being violated. Not even Miss Colvin's case was the spontaneous act for which Parks is now generally remembered. The girl had been active in the NAACP Youth Council, and had even discussed strategy with Rosa Parks herself.

The NAACP considered basing a desegregation case on the basis of Miss Colvin's arrest but soon decided she was not an attractive plaintiff. She was dark, and many blacks wanted a lighter-skinned spokesman. The NAACP also learned she was several months pregnant by a married man, and discovered her habit of breaking out in volleys of curses. This was not a girl conservative black churchgoers would support.

As E.D. Nixon, then a leader of the Montgomery chapter of the NAACP, explained years later, "I had to be sure that I had somebody I could win with." Rosa Parks was far more promising: "morally clean, reliable, nobody had nothing on her."

The NAACP had been planning a bus boycott for years, and was waiting only for the right person to act as figurehead. Far from being an accidental hero, Parks was carefully groomed for her role. A white integrationist, Virginia Durr, had paid for Parks to attend civil rights strategy seminars at the Highlander Folk School in Tennessee. The school, known to be rife with Communist sympathizers, was under FBI surveillance.

De plus, le rôle de Parks était strictement limité: garder son siège et tenir sa langue. D'autres se sont immédiatement mis à l'action pour organiser le boycott. Le jour même où elle a été arrêtée - c'était un jeudi - un professeur d'anglais au tout noir Alabama State College du nom de Jo Ann Robinson est resté debout toute la nuit à mimeographier 35 000 tracts appelant à un boycott d'un jour en bus le lundi suivant. Vendredi, elle et ses élèves ont secrètement distribué des dépliants dans les écoles élémentaires et les lycées. Dans le cadre d'un effort coordonné, les prédicateurs noirs de Montgomery se sont rencontrés et ont accepté de soutenir le boycott de lundi de leur chaire et de tenir une réunion de masse lundi soir à Holt Street Baptist Church pour évaluer les résultats. Que même soirée, après un boycott étonnamment réussie, des milliers de noirs entassés dans et autour de l'église pour entendre, âgé de 26 ans, Martin Luther King, Jr. donne son premier discours public. Le boycott a duré plus d'un an, les Noirs et la compagnie de bus étant plus têtus que quiconque ne s'y attendait. Les Noirs organisaient des covoiturages que même le Citizens Council devait admettre fonctionnaient avec une «précision militaire». Les parcs n'ont joué aucun rôle dans tout cela.

Ce ne fut pas le boycott qui a finalement amené l'intégration, mais un cas légal - et dans lequel Rosa Parks était même pas un demandeur. Dans *Browder v. Gayle* - l'un des quatre plaignants était une Claudine Colvin grossière - un tribunal de district à trois juges de Birmingham a statué le 5 juin 1956 que les bus séparés étaient autant une violation du 14^e amendement que les écoles séparées. La Cour suprême a confirmé la décision en décembre. Alors, et alors seulement, Montgomery a accepté d'intégrer ses bus.

On peut donc affirmer que le boycott était à la fois un échec et inutile. Rosa Parks a été un catalyseur dans l'organisation de ce qui s'est transformé en une démonstration impressionnante de solidarité des Noirs, mais pratiquement toute personne présentable aurait tout aussi bien servi. Rosa Parks n'a pas risqué la mort. Elle n'a pas été confrontée à des boyaux d'incendie ni à des chiens policiers. Elle n'a même pas fait face à humiliation. Elle savait très bien que si elle était polie et coopérait avec la police, elle serait traitée avec courtoisie. Elle savait également que la NAACP et ses amis blancs la libéreraient immédiatement de prison.

Il est impossible, même par les gestes les plus sympathiques, de voir

Moreover, Parks's role was strictly limited: keep her seat and hold her tongue. Others swung into action immediately to organize the boycott. The very day she was arrested—it was a Thursday—an English professor at all-black Alabama State College named Jo Ann Robinson stayed up all night mimeographing 35,000 leaflets calling for a one-day bus boycott the following Monday. On Friday, she and her students secretly leafleted elementary and high schools. As part of a coordinated effort, Montgomery's black preachers met and agreed to endorse the Monday boycott from their pulpits, and to hold a mass meeting Monday night at Holt Street Baptist Church to assess the results. That evening, after a surprisingly successful boycott, thousands of blacks crowded into and around the church to hear 26-year-old Martin Luther King, Jr. give his first public speech. The boycott lasted for more than a year, with both the blacks and the bus company more stubborn than anyone had expected. Blacks organized carpools that even the Citizens Council had to admit operated with "military precision." Parks played no role in any of this.

It was not the boycott that eventually brought integration, but a court case—and one in which Rosa Parks was not even a plaintiff. In *Browder v. Gayle*—one of the four plaintiffs was foul-mouthed Claudette Colvin—a three-panel district court in Birmingham ruled on June 5, 1956 that segregated buses were as much a violation of the 14th Amendment as segregated schools. The Supreme Court upheld the decision in December. Then, and only then, did Montgomery agree to integrate its buses.

It can be argued, therefore, that the boycott was both a failure *and* unnecessary. Rosa Parks was a catalyst in organizing what turned into an impressive demonstration of black solidarity, but virtually anyone presentable would have served equally well. Rosa Parks did not risk death. She did not face fire hoses or police dogs. She did not even face humiliation. She knew very well that if she was polite and cooperated with the police she would be treated courteously. She also knew that the NAACP and her white friends would immediately bail her out of jail.

It is impossible, even by the most sympathetic reading, to see

Il est impossible, même par la lecture la plus sympathique, de voir Rosa Parks comme tout sauf un acteur sans importance dans un drame exagéré. Pas une seule fois, au cours des 50 années qui ont suivi, elle n'a rien fait de la moindre importance. BI ack membre du Congrès John Conyers lui a donné un emploi dans son bureau de Detroit, apparemment plus de courtoisie qu'en raison de ses capacités. En grandissant, elle a mal géré ses finances et a dépendu d'une église locale pour payer son loyer. Finalement, son propriétaire a simplement arrêté la charge.

Rosa Parks a dîné - et est devenu un héros de l'histoire américaine - sur la base d'une seule demi-heure d'immobilité. Sûrement, jamais dans l'histoire du monde, un si petit acte n'a gagné autant d'éloges.

Les dernières années se sont accumulées face aux excès extraordinaires que nous venons de constater. En 1996, le président William Clinton a remis à Parks la médaille présidentielle de la liberté et, en 1999, le Congrès lui a décerné sa médaille d'or. Ce sont aussi des honneurs exaltés.

Les Noirs ne sont pas susceptibles de se plaindre si les Blancs font un demi-dieu d'une femme sans importance, mais pourquoi les Blancs inclinent-ils la tête devant une fraude aussi transparente? Il n'y a pas de réponse satisfaisante. Les Américains ne sont jamais plus heureux que quand glorifiant les non-Blancs qui ont dénoncé les prétendus péchés de blancs. L'adulation de Rosa Parks n'est qu'un autre chapitre de la ruée vers la destruction, semblable à un lemming, que les blancs semblent avoir rejoint partout. Si un Congrès et un Sénat encore majoritairement blancs peuvent voter par acclamation pour faire de Rosa Parks la première femme à réposer en état dans la rotonde, tout acte d'auto-mortification raciale est possible.

Cet article a été publié pour la première fois dans le numéro de décembre 2005 d'Améri can Renaissance.

Rosa Parks as anything but an unimportant actor in an overblown drama. Not once, in the intervening 50 years, did she do anything of the slightest importance. Black congressman John Conyers gave her a job in his Detroit office, apparently more out of courtesy than because of her abilities. As she grew older, she mismanaged her finances, and depended on a local church to pay her rent. Eventually, her landlord simply stopped charging.

Rosa Parks has dined out—and become a hero of American history—on the basis of a single half hour of immobility. Surely, never in the history of the world, has so small an act won such praise.

The last few years have been building up to the extraordinary excesses we have just witnessed. In 1996, President William Clinton presented Parks with the Presidential Medal of Freedom, and in 1999, Congress voted her its Gold Medal. These, too, are exalted honors.

Blacks are not likely to complain if whites make a demigod of an unimportant woman, but why do whites bow their heads before such transparent fraud? There is no satisfactory answer. Americans are never happier than when glorifying non-whites who have denounced the alleged sins of whites. The adulation of Rosa Parks is just another chapter in the lemming-like rush to destruction whites everywhere appear to have joined. If a still-majority-white Congress and Senate can vote by acclamation to make Rosa Parks the first woman to lie in state in the rotunda, any act of racial self-mortification is possible.

This article first appeared in the December 2005 issue of American Renaissance.

La Vérité sur Tuskegee

UNE AUTRE FAUX HISTOIRE D'INFAMIE BLANCHE.

Le Tuskegee syphilis stud y se classe presque avec l'esclavage et le lynchage comme symbole du passé raciste de l'Amérique. Il n'y a probablement pas un adulte noir américain qui ne sait pas - ou pense qu'il sait - au sujet d'une expérience des années 1930, où les autorités sanitaires gouvernementales refusaient délibérément le traitement de 400 syphilitiques noir juste pour voir ce qui allait leur arriver. Dans certaines versions de l'histoire, le gouvernement a délibérément infecté les hommes. À tout le moins, les autorités auraient été coupables d'un traitement efficace retenue à la source de qui sont devenus disponibles dans les années 1950. Les Noirs citent souvent la peur d'un "autre Tuskegee" pour expliquer pourquoi si peu d'entre eux coopèrent avec des programmes de santé publique ou donnent des organes pour la transplantation. Ils ne savent jamais quand des médecins blancs pourraient expérimenter sur eux.

L'anthropologue Richard Shweder de l'Université de Chicago vient de publier une analyse détaillée de l'étude Tuskegee sur Spiked-Online, dans laquelle il montre que pratiquement toutes les hypothèses populaires concernant l'étude sont fausses. Elle a été entreprise par les «progressistes» qui veulent lutter contre une maladie qui a frappé de nombreux noirs, il avait le soutien des autorités médicales en noir à la fin, et - le plus important - il a probablement causé aucun dommage aux 140 hommes (pas 400) qui ont participé.

Le US Public Health Service a commencé l'étude en 1932 dans le comté de Macon, en Alabama, où les taux de syphilis pour les Noirs variaient entre 20 et 36%. À l'époque, il existait un certain nombre de traitements pour la maladie, mais ils étaient compliqués, désagréables et peu efficaces. Les traitements impliquaient une année longue de les eries de soigneusement contrôlée injections par voie intraveineuse d'un composé d'arsenic qui a eu de tels effets secondaires désagréables que moins de 85 pour cent des patients ont abandonné avant la fin du traitement. Sur les 15% qui ont réussi, peu ont été guéris. Officials de la santé publique savait qu'ils avaient besoin de meilleurs médicaments, mais ils ont aussi besoin d'une base ou d'un groupe de contrôle, auquel ils pourraient comparer les résultats du traitement.

The Truth About Tuskegee

ANOTHER FAKE STORY OF WHITE INFAMY.

The Tuskegee syphilis study ranks almost with slavery and lynching as a symbol of America's racist past. There is probably not one black American adult who does not know—or thinks he knows—about an experiment from the 1930s, in which government health authorities deliberately withheld treatment from 400 black syphilitics just to see what would happen to them. In some versions of the story, the government deliberately infected the men. At the very least, the authorities are said to have been guilty of withholding effective treatments that became available in the 1950s. Blacks often cite fear of “another Tuskegee” to explain why so few of them cooperate with public health programs or donate organs for transplant. They never know when white doctors might experiment on them.

Anthropologist Richard Shweder of the University of Chicago has just published a detailed analysis of the Tuskegee study at Spiked-Online, in which he shows that virtually every popular assumption about the study is false. It was undertaken by “progressives” who wanted to fight a disease that afflicted many blacks, it had the full support of black medical authorities to the end, and—most important—it probably caused no harm to the 140 men (not 400) who took part.

The US Public Health Service started the study in 1932 in Macon County, Alabama, where syphilis rates for blacks ranged between 20 and 36 percent. At the time, there were a number of treatments for the disease but they were complicated, disagreeable, and not very effective. The treatments involved a year-long series of carefully-monitored intravenous injections of an arsenic compound that had such unpleasant side-effects that fully 85 percent of patients dropped out before completing treatment. Of the 15 percent who stuck it out, few were cured. Public health officials knew they needed better drugs, but they also needed a baseline, or control group, to which they could compare the results of treatment.

C'est pourquoi ils voulaient savoir ce qui se passe en l'absence de traitement.

Comme l'explique le professeur Shweder, la syphilis n'est pas toujours le tueur qui fait rage pour la plupart d'entre nous. Premièrement, ce n'est qu'aux premiers stades de la maladie, lorsque des plaies apparaissent sur le corps, qu'il est contagieux, et c'est le seul stade auquel l'arsenic a eu un effet. Après ça, la syphilis va latente, sans symptômes, et le patient ne sont pas infectieux. La syphilis non traitée peut alors passer au stade tertiaire et de détruire les organes vitaux comme le cœur et le cerveau - ce qui est arrivé aux victimes célèbres comme Al Capone (Nietz de la che est largement considéré sont morts de la syphilis, mais la maladie est le cancer du cerveau) - mais pour peut-être 80% des syphilitiques, la maladie reste latente, et c'est comme s'ils ne l'avaient jamais eue. Plus il est latent, plus il est susceptible de rester ainsi. Il s'agit, selon les termes du professeur Shweder, «d'autolimitation ou d'autocorrection».

Aujourd'hui, la plupart des campagnes d'information du public ne le soulignent pas. Les autorités sanitaires annoncent le potentiel de dévastation plutôt que de dire aux gens qu'ils ont de bonnes chances de s'échapper d'une couverture naturelle. Le ministère de la Santé de l'Illinois est l'exception en expliquant que:

Si elle n'est pas traitée, la syphilis tombe alors à un stade latent pendant lequel la maladie n'est plus contagieuse et aucun symptôme n'est présent. Beaucoup de personnes qui ne sont pas traitées ne subiront plus de conséquences de la maladie.

C'était le stade latent que les autorités sanitaires voulaient enquêter en 1932. Par conséquent, lorsqu'ils ont examiné 410 noirs syphilitiques pour une éventuelle inclusion dans l'étude, ils ont découvert que beaucoup étaient au stade précoce et infectieux et les ont rejetés en tant que candidats. Ils ont remis pas moins de 178 pour le traitement standard à l'arsenic et en ont gardé 140 pour l'étude. Ils ont ensuite vérifié sur ces hommes, à des intervalles assez longs - en 1938, 1948, 1952 et 1963 - en leur donnant plein examinations physiques, et de les traiter de toute autre maladie que la syphilis. Une infirmière noire nommée Eunice Rivers a dirigé le programme, gardant un contact étroit avec les hommes pour s'assurer qu'ils ne déviaient pas. Elle était apparemment une femme remarquable qui a créé quelque chose d'un club social autour de l'étude.

This was why they wanted to know what happens when there was no treatment.

As Prof. Shweder explains, syphilis is not always the raging killer most of us think it is. First, it is only in the early stages of the disease, when sores appear on the body, that it is contagious, and this was the only stage at which arsenic had any effect at all. After that, syphilis goes latent, with no symptoms, and the patient is not infectious. Untreated syphilis can then go on to the tertiary stage and destroy vital organs such as the heart and brain—this is what happened to famous victims such as Al Capone (Nietzsche is widely thought to have died of syphilis but the disease was brain cancer)—but for perhaps 80 percent of syphilitics, the disease stays latent, and it is as though they never had it. The longer it is latent, the longer it is likely to stay that way. It is, in Prof. Shweder's terms, "self-limiting or self-correcting."

Today, most public information campaigns do not emphasize this. Health authorities trumpet the potential for devastation rather than tell people they have a good chance of escaping unscathed. The Illinois Department of Health is the exception in explaining that:

If untreated, syphilis then lapses into a latent stage during which the disease is no longer contagious and no symptoms are present. Many people who are not treated will suffer no further consequences of the disease.

It was the latent stage health authorities wanted to investigate in 1932. Consequently, when they examined 410 syphilitic blacks for possible inclusion in the study, they found many were in the early, infectious stage, and rejected them as candidates. They turned over no fewer than 178 for the standard arsenic treatment, and kept 140 for the study. They then checked up on these men at rather lengthy intervals—in 1938, 1948, 1952, and 1963—giving them full physical examinations, and treating them for any disease other than syphilis. A black nurse named Eunice Rivers ran the program, keeping in close contact with the men to make sure they did not drift out of touch. She was apparently a remarkable woman

Le début du programme était donc totalement irréprochable. Les hommes étaient déjà entrés dans la phase latente de la syphilis, pour laquelle la guérison standard et largement inefficace de la journée n'était pas du tout satisfaisante. Renoncer à ce n'était pas une difficulté, et en échange, ils ont obtenu des examens médicaux gratuits et les avantages de la gentille attention de l'infirmière Rivers. L'administration noire du Tuskegee Institute de Booker T. Washington a béni l'étude.

Au milieu des années 1950, cependant, la pénicilline est devenue disponible comme remède standard pour la syphilis. Le service de santé publique n'aurait-il pas dû arrêter l'étude et soigner les hommes? À ce moment-là, ils étaient infectés depuis 20 ou 25 ans. Certains nombre était mort de maladie cardiaque, probablement provoquée par syphilis tertiaire, mais pour ceux qui étaient encore en vie dans les années 1950, la maladie avait couru très probablement son cours. Quatre - vingt dix hommes faisaient encore partie du programme au moment du dernier examen en 1963, et de la pénicilline traitement, même quand il est devenu av première un ilable, probablement les avoir fait rien de bon. Le professeur Shweder suggère que d'ici là, ces hommes pourraient bien avoir une espérance de vie aussi élevée que d'autres hommes noirs du même âge qui n'avaient jamais eu de syphilis.

Il est bien sûr possible de critiquer l'étude au motif que ses sujets n'ont pas donné leur «consentement éclairé». Personne n'a expliqué la raison d'être de l'étude pour les autres que de dire qu'ils avaient «mauvais sang» (l'euphémisme pour désigner la syphilis à l'époque), et que leurs examens médicaux occasionnels avait quelque chose à faire avec elle. Cependant, comme le professeur Shweder souligne, le concept de «consentement éclairé» n'existait pas en 1932, et il était courant pour les médecins de dire à leurs patients - noir ou blanc - très peu. Il poursuit en disant que, puisqu'il y avait peu de mal aux hommes et certains avantages, le Service de la santé publique aurait probablement eu ne manque pas de sujets, même si elle avait expliqué tous les détails à chaque étape.

Bien sûr, l'étude a finalement été arrêtée en 1972, à peine aidée par une couverture de presse comme celle du *New York Times*, qui a intitulé son histoire du 26 juillet de cette année, "Les victimes de la syphilis aux États-Unis ont été traitées sans traitement pendant 40 ans". Même la redoutable rivière Eunice n'a pas réussi à combattre le terrible nuage noir qui est descendu au programme, et il a acquis une place permanente dans la tradition du «racisme» américain.

who created something of a social club around the study.

The outset of the program was therefore entirely unobjectionable. The men had already entered the latent stage of syphilis, for which the standard and largely ineffective cure of the day was no good at all. Foregoing that was no hardship, and in exchange they got free medical checkups and the benefits of Nurse Rivers's kind attention. The black administration of Booker T. Washington's Tuskegee Institute blessed the study.

By the mid-1950s, however, penicillin became available as the standard cure for syphilis. Should not the Public Health Service have stopped the study and treated the men? By then, they had been infected for 20 or 25 years. Some number had died of heart disease, probably brought on by tertiary syphilis, but for those who were still alive in the 1950s, the disease had very likely run its course. Ninety men were still part of the program at the time of the last examination in 1963, and penicillin treatment, even when it first became available, would probably have done them no good. Prof. Shweder suggests that by then these men may well have had life expectancies as high as other black men of the same age who had never had syphilis at all.

It is possible, of course, to criticize the study on the grounds that its subjects did not give "informed consent." No one explained the rationale of the study to them, other than to say they had "bad blood" (the euphemism for syphilis at the time), and that their occasional medical examinations had something to do with it. However, as Prof. Shweder points out, the concept of "informed consent" did not exist in 1932, and it was common for doctors to tell their patients—black or white—very little. He goes on to argue that since there was little harm to the men and some benefit, the Public Health Service would probably have had no shortage of subjects even if it had explained every detail at every stage.

Of course, the study finally was stopped in 1972, hardly helped by press coverage like that of the *New York Times*, which titled its July 26 story of that year, "Syphilis Victims in U.S. Study Went Untreated for 40 Years." Not even the redoubtable Eunice Rivers was able to fight off the terrible black cloud that descended on

«L'étude de Tuskegee sur la syphilis non traitée chez le mâle noir», comme on l'appelait officiellement, est probablement au-delà de la rédemption. Tant de Blancs veulent tellement entendre le pire d'eux-mêmes, alors ils ne peuvent guère laisser la vérité gâcher un bon fil sur le «racisme».

Cet article a été publié sur VDARE.com le 2 février 2004.

the program, and it has gained a permanent place in the lore of American “racism.”

The “Tuskegee Study of Untreated Syphilis in the Negro Male,” as it was officially called, is probably beyond redemption. So many whites so badly want to hear the worst about themselves that they can hardly let the truth spoil a good yarn about “racism.”

This article was published at VDARE.com on February 2, 2004.

Traire le Rêve

COMMENT LA FAMILLE KING NÉGOCIE SUR LE MYTHE MLK.

Martin Luther King, Jr. était sans aucun doute le militant noir le plus célèbre de ce qu'on appelle la période des droits civiques. Il était un fornicateur, plagiaire, et sympathisant communiste, mais même dans les années 1950 et 60 l'establishment blanc a hésité à critiquer si éloquent porte - parole de la race intégration. Au moment de l'assassinat de King en 1968, il était conseiller des présidents, lauréat du prix Nobel de la paix et récipiendaire d'innombrables diplômes honorifiques.

Comme ce fut le cas avec les présidents Lincoln et Kennedy, l'assassinat à une époque de notoriété nationale a assuré une renommée bien plus grande qu'une carrière complète. King était un homme aux défauts persistants qu'il serait devenu impossible d'ignorer. En outre, une fois le traditionnel programme d'intégration «droits civils», les droits de vote et les préférences raciales était achevée, il aurait dû approuver les demandes toujours plus radicales - les demandes qui auraient un soutien blanc des coûts - pour éviter de perdre les feux des projecteurs aux musulmans noirs, aux panthères noires et à d'autres militants. En effet, bien que King soit toujours un héros obligatoire pour les Blancs, de nombreux Noirs le considèrent désormais comme un trimmer et un Tom, certainement par rapport à quelqu'un comme Malcolm X.

L'assassinat est donc venu au moment idéal pour établir un héritage éclatant du roi. Il est également venu le moment idéal pour établir pour sa veuve et ses enfants une profession bien rémunérée en tant que membres de la famille endeuillée du Grand Homme et gardiens officiels de l'héritage.

L'année même de l'assassinat, Mme Coretta King a créé le Centre Martin Luther King Jr. pour le changement social non violent. Il a quelques expositions et une boutique de cadeaux, mais son travail principal semble être d'encaisser le martyr. La poursuite de l'argent de la famille a été si simple d'esprit, il a souvent rendu difficile pour les autres d'utiliser le nom du roi et des mots, et la demande constante de redevances a parfois bloqué même les représentations les plus favorables.

Les rois ont protégé presque tous les mots prononcés par le patriarche et sont impitoyables à faire valoir leurs droits. En 1993, par exemple, la famille a poursuivi *USA Today*, qui avait célébré le 30e anniversaire du discours "I Have a Dream" de 1 600 mots en le réimprimant.

Milking the Dream

HOW THE KING FAMILY TRADES ON THE MLK MYTH.

Martin Luther King, Jr. was undoubtedly the most famous black activist of what is known as the civil rights period. He was an adulterer, plagiarizer, and Communist sympathizer, but even in the 1950s and '60s the white establishment was hesitant to criticize so eloquent a spokesman for racial integration. By the time of King's assassination in 1968, he was an advisor to presidents, Nobel Peace Prize winner, and recipient of countless honorary degrees.

As was the case with Presidents Lincoln and Kennedy, assassination at a time of national prominence probably ensured far greater fame than a full career would have. King was a man of abiding flaws that would have become impossible to ignore. Also, once the traditional "civil rights" program of integration, voting rights, and racial preferences was achieved, he would have had to endorse ever-more radical demands—demands that would have cost white support—to keep from losing the limelight to Black Muslims, Black Panthers, and other militants. Indeed, although King is still an obligatory hero to whites, many blacks now think of him as a trimmer and a Tom, certainly in comparison to someone like Malcolm X.

Assassination, therefore, came at the perfect time to establish a glowing King legacy. It also came at the perfect time to establish for his widow and children a well-paid profession as bereaved family members of the Great Man and official custodians of the legacy.

The very year of the assassination, Mrs. Coretta King established the Martin Luther King Jr. Center for Nonviolent Social Change. It has some exhibits and a gift shop, but its main job appears to be to cash in on martyrdom. The family's pursuit of money has been so single-minded it has often made it hard for others to use King's name and words, and its constant demand for royalties has sometimes blocked even the most favorable portrayals.

The Kings have copyrighted nearly every word the patriarch uttered, and are ruthless about asserting their rights. In 1993, for

La famille n'a pas voulu céder et le journal a finalement payé des frais de réimpression de \$1 700 plus les frais juridiques considérables du King Center. À l'ère actuelle de l'abaissement, peu étaient assez impolis pour souligner qu'une telle insistance pointilleuse sur les droits de propriété intellectuelle devient la famille d'un homme qui était lui-même un plagiaire de toujours.

En 1996, le King Center a poursuivi CBS parce qu'il comprenait des extraits du discours "dream" dans une série de vidéos en cinq parties intitulée *The 20th Century avec Mike Wallace*. CBS avait filmé le discours en 1963 et pensait sans surprise qu'il avait droit à ses propres archives. Le King Center a pensé le contraire et a poursuivi pour redevances, abandonnant seulement après avoir perdu à la fois en première instance et en appel.

Le voile sacré qui a été jeté sur King et tout ce qu'il a touché a sans aucun doute gardé beaucoup de vilaines manoeuvres hors de portée du public, mais en 1987, le schéma était clair. Cette année-là, Mme King et le King Center ont poursuivi l'Université de Boston pour récupérer 83 000 documents King que l'université détenait depuis les années 1960. Le King Center possédait déjà plus de 100 000 documents de ce type mais en voulait tous. Après six années d'escarmouches légales, l'affaire a été jugée. Boston University a produit un 1 9 64 lettre du roi en disant ses papiers devaient devenir «propriété absolue» de l'université à sa mort. Mme King a affirmé n'avoir jamais vu la lettre. L'université a ensuite produit une lettre qu'elle avait elle-même écrite en 1967 reconnaissant l'existence de la lettre précédente. Mme King a ensuite changé de tactique et a insisté sur le fait que King avait changé d'avis sur la destination des papiers, mais ne pouvait en montrer aucune preuve. Un jury - comprenant deux noirs et un hispanique - a été trouvé pour l'université en 1987, mais Mme King n'a pas voulu reculer. Elle a maintenu le processus d'appel jusqu'à ce qu'elle perde définitivement en 1995.

Lorsqu'il s'agit de poursuivre, les Kings jugent non pas par la couleur de la peau de quelqu'un mais par le contenu de son compte bancaire. Henry Hampton est un producteur de films noirs qui a réalisé la désormais célèbre série télévisée de droits civils, *Eyes on the Prize*, qui a été diffusée en 1987 avec une suite en 1990. En 1992, la famille a demandé de l'argent à la société de production de M. Hampton, Blackside, Inc. parce que la série a utilisé des images du révérend King. M. Hampton a offert 100 000 \$.

example, the family sued *USA Today*, which had celebrated the 30th anniversary of the 1,600-word “I Have a Dream” speech by reprinting it. The family would not relent, and the newspaper finally paid a \$1,700 reprint fee, plus the King Center’s considerable legal costs. In the current era of abasement, few were rude enough to point out that such punctilious insistence on intellectual property rights ill becomes the family of a man who was, himself, a life-long plagiarist.

In 1996, the King Center sued CBS because it included excerpts from the “dream” speech in a five-part video series called *The 20th Century with Mike Wallace*. CBS had filmed the speech in 1963, and not surprisingly thought it had the right to its own archives. The King Center thought otherwise, and sued for royalties, giving up only after it lost both in trial court and on appeal.

The saintly veil that has been cast over King and everything he touched has no doubt kept a lot of ugly maneuvering out of the public eye, but by 1987 the pattern was clear. That year, Mrs. King and the King Center sued Boston University to get back 83,000 King papers the university had held since the 1960s. The King Center already had more than 100,000 such papers but wanted every single one. After six years of legal skirmishing, the case went to trial. Boston University produced a 1964 letter from King saying his papers were to become the university’s “absolute property” upon his death. Mrs. King claimed never to have seen the letter. The university then produced a letter she herself had written in 1967 acknowledging the existence of the earlier letter. Mrs. King then switched tactics and insisted King had changed his mind about where the papers were to end up, but could show no evidence for this. A jury—including two blacks and a Hispanic—found for the university in 1987, but Mrs. King would not back down. She kept the appeal process going until she lost decisively in 1995.

When it comes to suing, the Kings judge not by the color of someone’s skin but by the content of his bank account. Henry Hampton is a black film producer who made the now-famous civil rights television series, *Eyes on the Prize*, which was broadcast in 1987 with a sequel in 1990. In 1992, the family demanded

La famille s'est moquée de ce chiffre et a lancé ce que M. Hampton a appelé "une tentative agressive d'obtenir une énorme somme d'argent", ajoutant qu'"ils semblaient avoir l'idée que des millions de dollars étaient disponibles". Plusieurs diffuseurs qui avaient prévu de relancer la série ont abandonné l'idée de peur d'être entraînés dans le costume. Lorsque les Kings ont refusé de reculer, M. Hampton a répliqué, accusant les menaces de la famille "d'avoir un effet dissuasif sur le droit de Blackside à la liberté d'expression". Les parties ont finalement réglé à l'amiable pour beaucoup moins que les \$100 000 que M. Hampton avait initialement offerts. Les rois pensent clairement remplir les poches est plus important que de laisser d'autres personnes - peu importe comme admirant - diffusion de la sagesse du grand homme.

Tout le monde dans la famille semble avoir un oeil pour le butin et certains frais pour les entretiens. Selon une chaîne de télévision allemande, la plus jeune des enfants de King, Bernice, "voulait avoir \$4 000 ou \$5 000 pour un intervalle de dix minutes".

Au moment où les Kings se sont disputés avec le National Park Service, leur réputation d'arracher de l'argent était si mauvaise que même les libéraux étaient dégoûtés. En 1980, la famille avait demandé au Park Service d'aider à administrer la partie d'Atlanta maintenant connue sous le nom de King Historic District. Cette désignation sycophantique comprend la maison de King et l'église baptiste Ebenezer, où il a prêché. Les autorités fédérales fait de la région le troisième site le plus populaire historique en Amérique après la Statue de la Liberté et Independence Hall à Philadelphia - et payé le King Center \$535 000 par année pour le privilège. En 1994, le Park Service a commencé à travailler sur un centre d'accueil de 11,8 millions de dollars en face du King Center. Bien qu'ils connaissent le projet depuis des années, la famille a attendu que la construction ait commencé avant de demander plus d'argent. Dirigée par le fils du révérend King Dexter, la famille a annoncé que le nouveau centre réduirait ses propres revenus de boutique de cadeaux et concurrencerait un "musée interactif" qu'ils envisageaient de construire. En compensation, ils ont demandé au Park Service de tripler ses frais annuels à 1,5 million de dollars. Le service a dit non.

money from Mr. Hampton's production company Blackside, Inc. because the series used footage of Rev. King. Mr. Hampton offered \$100,000. The family sneered at this figure and launched what Mr. Hampton called "an aggressive attempt to get an enormous amount of money," adding that "they seemed to have the notion that millions of dollars were available." Several broadcasters that had planned to rerun the series shelved the idea for fear of being dragged into the suit. When the Kings refused to back down, Mr. Hampton countersued, charging that the family's threats "had a chilling effect on Blackside's right of free speech." The parties eventually settled out of court for considerably less than the \$100,000 Mr. Hampton had originally offered. The Kings clearly think lining their own pockets is more important than letting other people—no matter how admiring—spread the great man's wisdom.

Everyone in the family seems to have an eye for swag, and some charge for interviews. According to a German television company, the youngest of King's children, Bernice, "wanted to have \$4,000 or \$5,000 for one interview, ten minutes."

By the time the Kings got into a fight with the National Park Service, their reputation for money-grubbing was so bad even liberals were disgusted. In 1980, the family had asked the Park Service to help administer the part of Atlanta now known as the King Historic District. This sycophantic designation includes King's house and the Ebenezer Baptist Church, where he preached. The feds turned the area into the third most popular historic site in America after the Statue of Liberty and Independence Hall in Philadelphia—and paid the King Center \$535,000 a year for the privilege. In 1994, the Park Service started work on an \$11.8 million visitor center across the street from the King Center. Although they had known of the project for years, the family waited until construction had begun before pushing for more money. Led by Rev. King's son Dexter, the family announced the new center would cut into its own gift shop revenues and compete with an "interactive museum" they were thinking of building. As compensation, they asked the Park Service to triple its annual fee to \$1.5 million. The service said no.

Les Kings ont ensuite tenu une conférence de presse pour expliquer que les bureaucrates avec lesquels ils avaient travaillé avec profit pendant 15 ans n'étaient désormais pas meilleurs que James Earl Ray. Coretta King a déclaré: "Les mêmes forces perverses qui ont détruit Martin Luther King tentent maintenant de détruire ma famille. Nous sommes plus déterminés que jamais que ceux qui ont tué le rêveur ne tueront pas le rêve." Dexter King a réclamé l'homme blanc était à nouveau, en essayant «d'annexer cette zone pour contrôler la diffusion de l'histoire.» "Notre histoire a toujours été diluée", a-t-il expliqué; "nous pouvons raconter notre histoire. Nous savons mieux." Bien sûr, le rêve resterait pas tué, toutes les accusations de la dilution de l'histoire seraient retirés, et le gouvernement pourrait aller de l'avant avec son centre d'accueil si le service parc ne pourrait casquer \$1 million par année.

C'était trop, même pour de nombreux Noirs. Le membre du Congrès John Lewis, qui avait été l'un des collaborateurs de King, s'est rangé du côté du Park Service. Même Joseph Roberts, alors ministre d'Ebenezer Baptist Church, a qualifié les demandes de la famille King de "hautaines, dictatoriales et antidémocratiques". Cynthia Tucker, une femme noire qui édite la page éditoriale de l'*Atlanta Journal-Constitution* et qui ne manque jamais une occasion de crier «racisme», a accusé les rois de «leadership à courte vue» et de «profit marchandisant». Les gens ont commencé à remarquer que le Centre King est censé être consacré à «la recherche, l'éducation et la formation en philosophie non-violente et de la stratégie», mais tout ce qu'il fait est colporter «l'héritage». Le Service des parcs a poursuivi avec son centre d'accueil, mais a laissé certaines des expositions vides parce que les rois ont refusé de retourner les papiers et les objets qu'ils avaient promis.

Pendant des années, la famille a considéré pieusement que l'image de King ne devait pas être commercialisée et a poursuivi quiconque était si grossier qu'il voulait essayer. En 1982, la Cour suprême de Géorgie a confirmé ses droits d'auteur sur toutes les représentations du roi, dans une affaire contre les produits américains, du patrimoine qui vendait statuettes pour \$29,95. En 1996, cependant, l'attrait de lucre l'emporta sur la piété. Le centre a autorisé une statue de Lladro et a précipité une série d'épingles et de médaillons sur le marché à temps pour les Jeux olympiques d'Atlanta.

The Kings then held a press conference to explain that the bureaucrats they had worked with profitably for 15 years were now no better than James Earl Ray. Coretta King said, "The same evil forces that destroyed Martin Luther King are now trying to destroy my family. We are more determined than ever that they who slew the dreamer will not slay the dream." Dexter King claimed the white man was at it again, trying "to annex this area to control the dissemination of history." "Our history has always been diluted," he explained; "we can tell our history. We know best." Of course, the dream would remain unslain, all accusations of diluting history would be withdrawn, and the government could go ahead with its visitor center if the Park Service would only ante up another \$1 million a year.

This was too much even for many blacks. Congressman John Lewis, who had been one of King's collaborators, sided with the Park Service. Even Joseph Roberts, then minister of Ebenezer Baptist Church, called the King family's demands "high-handed, dictatorial and undemocratic." Cynthia Tucker, a black woman who edits the *Atlanta Journal-Constitution's* editorial page and who never misses a chance to shout "racism," accused the Kings of "short-sighted leadership" and "profit mongering." People began to point out that the King Center is supposed to be dedicated to "research, education and training in nonviolent philosophy and strategy," but all it does is peddle "the legacy." The Park Service went ahead with its visitor center but left some of the exhibits pointedly empty because the Kings refused to turn over papers and artifacts they had promised.

For years the family took the pious view that King's image was not to be commercialized, and sued anyone so crude as to try. In 1982 the Georgia Supreme Court upheld its copyright on all representations of King, in a case against American Heritage Products, which was selling statuettes for \$29.95. In 1996, however, the lure of lucre won out over piety. The center authorized a Lladro statue and rushed a series of pins and medallions onto the market in time for the Atlanta Olympics. A line of King-image personal checks is now available, and there is talk of a Hollywood biography that

Une gamme de chèques personnels King-im age est maintenant disponible, et il est question d'une biographie hollywoodienne qui pourrait être dirigée par Oliver Stone. En 1997, la famille a conclu un accord avec Time Warner pour sortir des livres MLK, des CD et une page Web. Revenus estimés pour le King Center: 10 millions de dollars par an.

Récemment, les rois ont loué les mots et l'image du patriarche à des fins publicitaires. Cingular, une société de téléphonie cellulaire basée à Atlanta, et la société française de télécommunications Alcatel ont toutes deux diffusé des annonces King. Dans l'un, la voix de King est exploitée avec plusieurs autres, dont celle de Kermit la grenouille. On ne sait pas ce qui pourrait arriver ensuite, maintenant que Dexter King a visité Graceland - deux fois - pour voir comment le "legs" d'Elvis est commercialisé.

En 1995, la famille redéfinit ses priorités en supprimant la commission des vacances du roi. Mme King avait passé 10 ans à bâtir l'organisation, ce qui a favorisé la célébration de la fête nationale du roi. Dès qu'il a atteint une certaine importance, il est devenu un concurrent de collecte de fonds pour le King Center. Il était préférable de tuer la commission - qui ne faisait que promouvoir King et les «droits civils», après tout - afin de dégager le terrain pour le centre qui paie les salaires de la famille King.

Une autre larve d'argent récente a une fois de plus été sur les papiers. En 1999, la famille a accepté de laisser à la Bibliothèque du Congrès la garde des documents toujours à Atlanta, dans le cadre d'un accord qui garderait le droit d'auteur fermement entre les mains de la famille. Le King Centre ne serait plus à se soucier de la recherche après 100.000 journaux, mais pourrait encore payer impôts riches d'impression. La famille avait fait évaluer les papiers pour 40 millions de dollars, elle s'est donc déclarée généreuse en offrant la garde pour seulement 20 millions de dollars. La bibliothèque ne l'a pas vu de cette façon. Il prévoit d'utiliser pleinement les papiers personnels dans ses collections, et non seulement la joie de savoir qu'ils sont là, et obtient la plupart de ses matériaux par donation. Son achat le plus cher a été une acquisition de 1,5 million de dollars en 1930 de manuscrits médiévaux qui comprenaient une Bible de Gutenberg. Même le Congrès américain, qui fait généralement tout au nom de l'expiation raciale, a mal réagi à \$20 millions, et la famille King n'est plus pousser l'affaire.

Le dernier exemple de cupidité révélatrice est la demande de la famille King pour des frais de "licence" élevés pour permettre au mémorial de Martin Luther King, Jr. planifié pour le Washington Mall d'utiliser le nom King.

could be directed by Oliver Stone. In 1997, the family swung a deal with Time Warner to bring out MLK books, CDs, and a web page. Estimated revenue for the King Center: \$10 million a year.

Recently, the Kings rented out the patriarch's words and image for advertising. Atlanta-based Cingular, a cellular telephone company, and the French telecommunications company Alcatel have both run King ads. In one, King's voice is featured with several others, including that of Kermit the Frog. There is no telling what could come next, now that Dexter King has visited Graceland—twice—to see how the Elvis “legacy” is marketed.

In 1995, the family once more set its priorities straight by shutting down the King holiday commission. Mrs. King had spent 10 years building up the organization, which promoted celebration of the King national holiday. As soon as it reached a certain prominence, it became a fund-raising competitor to the King Center. It was best to kill the commission—which only promoted King and “civil rights,” after all—so as to clear the field for the center that pays the King family salaries.

Another recent money-grub has once again been over papers. In 1999, the family condescended to let the Library of Congress take custody of the papers still in Atlanta, in a deal that would keep the copyright firmly in family hands. The King Center would no longer have to bother with looking after 100,000 papers, but could still charge fat reprint fees. The family had had the papers appraised for \$40 million, so it pronounced itself generous in offering custody for a mere \$20 million. The library didn't see it that way. It expects to have full use of personal papers in its collections, not just the joy of knowing they are there, and gets most of its materials by donation. Its most expensive purchase ever was a \$1.5 million 1930 acquisition of medieval manuscripts that included a Gutenberg Bible. Even the U. S. Congress, which will usually do anything in the name of racial atonement, jibbed at \$20 million, and the King family is no longer pushing the deal.

The latest example of eye-opening greed is the King family's demand for a hefty “licensing” fee to let the Martin Luther King, Jr. memorial planned for the Washington Mall use the King name. In

En 1996, le président Clinton a signé une loi mettant de côté 2,4 hectares attenantes au bassin de marée et promettant l'entretien complet du mémorial, mais aucun financement fédéral ne peut être utilisé pour le construire. Il y a une date limite de novembre 2003, pour récolter 100 millions de dollars pour la chose, mais les principaux donateurs ne sont pas disposés à s'arrêter tant que la famille King refuse de divulguer le nom. Tommy Hilfiger avait promis \$5 millions et General Motors était à point de donner \$10 millions, mais ils ne seront pas les chèques écriture jusqu'à ce que le problème «licence» est éclairci.

Un monument sur le Capitoll Mall est à propos de la plus haute distinction que la nation puisse payer. Laissez-le à la famille King pour le voir comme une chance de virer plus d'argent aux gens. À un moment donné, ils étaient sur le point d'offrir le nom du roi pour un montant forfaitaire de \$600 000, mais ils sont maintenant de retour pour osciller autour d'un pourcentage de l'argent recueilli pour le mémorial.

Il est à craindre qu'Alpha Phi Alpha, qui était la fraternité de King et le groupe qui dirige le projet, doive demander au Congrès de prolonger la période de sept ans de collecte de fonds. General Motors a déjà fourni \$750 000 pour les «activités de configuration», mais cela a disparu depuis longtemps. Au moins un tiers de celui-ci a disparu en septembre 2000, à l'occasion d'une somptueuse célébration annonçant le lauréat du concours de design commémoratif. Ce serait une bénédiction pour le pays si la cupidité de famille King était si grand, il a gardé le centre commercial libre du monument, mais le Congrès va certainement voter une extension du période pour collectionner les fonds si elle est nécessaire, et les blancs finiront par offre assez d'argent pour satisfaire la famille pauvre, endeuillée et endeuillée.

Ce qui, bien sûr, est le vrai problème. Il est facile de se moquer de la cupidité transparente de la famille King, mais qui est à blâmer? Mme King et les enfants peuvent être pardonnés de penser "Dr." King était l'Américain le plus important - peut - être l'humain le plus important - qui ait jamais vécu. Lui et Jésus-Christ partagent à eux seuls la distinction des jours fériés fédéraux pour leurs anniversaires. King, qui se tient beaucoup plus à estimation official que ces scélérats esclavagistes comme George Washington ou Thomas Jefferson, est un saint américain qui a la promesse de la liberté et de la démocratie américaine à pleine maturité. Ce sont les Blancs, bien sûr, qui ont mené ou du moins acquiescé à une canonisation qu'ils auraient pu arrêter à tout moment. Tous les fraudeurs et escrocs noirs tels que Jesse Jackson et Al Sharpton, et chacune de leurs variantes locales seraient des nobles si les Blancs ne leur prêtaient pas attention.

1996, President Clinton signed legislation setting aside four acres adjoining the tidal basin, and promising full maintenance for the memorial, but no federal funds can be used to build it. There is a deadline of November 2003, to scrape together \$100 million for the thing, but major donors are unwilling to stump up so long as the King family refuses to release the name. Tommy Hilfiger had promised \$5 million and General Motors was going to give \$10 million, but they will not write checks until the “licensing” problem is cleared up.

A monument on the Capitol Mall is about the highest honor the nation can pay. Leave it to the King family to see it as a chance to screw more money out of people. At one point, they were about to offer the King name for a flat \$600,000 but are now back to dickering over a percentage of the money raised for the memorial.

There is some fear that Alpha Phi Alpha, which was King’s fraternity and is the group leading the project, may have to ask Congress to extend the seven-year fund-raising period. General Motors has already provided \$750,000 for “setup activities,” but that is long gone. At least a third of it disappeared in September, 2000, in connection with a lavish celebration announcing the winner of the memorial design competition. It would be a blessing to the country if the King family’s greed were so great it kept the Mall free of the memorial, but Congress will certainly vote an extension of the fund-raising period if it is needed, and whites will eventually offer enough money to satisfy the poor, grieving, bereaved family.

Which, of course, is the real problem. It is easy to scoff at the King family’s transparent greed, but who is to blame? Mrs. King and the children can be forgiven for thinking “Dr.” King was the most important American—perhaps the most important human—who ever lived. He and Jesus Christ alone share the distinction of federal holidays on their birthdays. King, who stands far higher in official estimation than such slaveholding wretches as George Washington or Thomas Jefferson, is an American saint who brought the promise of American liberty and democracy to full fruition. It is whites, of course, who have led or at least acquiesced in a canonization they could have stopped at any time. All the black frauds and con-

Mais en laissant le mythe du roi s'étendre à une taille absurde, les blancs ont lourdement accablé la famille King. Ce n'est pas facile d'être l'enfant ou la veuve d'un saint. On ne peut guère attendre de ces gens d'avoir quelque chose comme un sens normal de la bienséance et encore moins salir leur mains dans l'entreprise sans gloire de «changement social non violent.»

Qui plus est, les Blancs n'ont plus besoin de beaucoup d'aide des Noirs pour promouvoir ce que l'on entend par «droits civils». Ils sont passés maîtres dans l'art de confesser le «racisme», de s'excuser pour leur histoire et leur culture et de promouvoir le multiracialisme et leur propre dépossession. Pourquoi la famille King devrait-elle se préoccuper de ce genre de choses alors que les Blancs se comportent déjà comme des phoques entraînés? Il vaut bien mieux juste pour continuer avec les affaires agréables de devenir riche.

Cet article a été publié pour la première fois dans le numéro de février 2002 d'American Renaissance.

men such as Jesse Jackson and Al Sharpton, and every one of their local variants would be nobodies if whites didn't pay attention to them.

But in letting the King myth expand to preposterous size whites have sorely burdened the King family. It is not easy being the child or widow of a saint. We can hardly expect such people to have anything like a normal sense of propriety and even less to dirty their hands in the unglamorous business of "non-violent social change."

What is more, whites no longer need much help from blacks to promote whatever is meant by "civil rights." They are past masters at confessing to "racism," apologizing for their history and culture, and promoting multiracialism and their own dispossession. Why should the King family bother with that sort of thing when whites perform like trained seals already? Far better just to get on with the pleasant business of getting rich.

This article first appeared in the February 2002 issue of American Renaissance.

La Raza Regarde la Cour Suprême

QUELS SONT LES PRINCIPES FANCIFES QUI TROUVENT UNE COUR DE PLUS EN PLUS NON BLANCHE DANS LA CONSTITUTION?

Le président Obama n'a surpris personne en nommant un hispanique très sensible à la race comme son premier candidat à la Cour suprême des États-Unis. Certaines des observations choisies de Sonia Sotomayor ont été largement rapportées: "J'espère qu'une femme Latina sage avec la richesse de ses expériences arrivera le plus souvent à une meilleure conclusion qu'un homme blanc qui n'a pas vécu cette vie." Elle dit également que le sexe et la race "peuvent et feront une différence dans notre jugement". (Ces remarques sont apparues dans une publication qui s'appelle - apparemment avec un visage impassible - le *Berkeley La Raza Law Journal*.) Mais que devons-nous attendre d'autre d'un membre de la Puerto Rican Bar Association, de la Hispanic National Bar Association, de l'Association of Des juges du patrimoine hispanique et le Conseil national de La Raza?

La façon dont Mlle Sotomayor insiste pour que nous prononcions son nom est une autre indication de son véhémence hispanique. Zbigniew Brzezinski et Antonin Scalia ne nous disent pas de parler comme leurs ancêtres polonais ou italiens. Ce sont des Américains et ils comprennent la façon dont les Américains parlent. Pas Sonia. Il n'y a pas si longtemps que les gens essayaient de s'intégrer, et de nombreux nouveaux arrivants ont même changé de nom pour devenir plus américains. Maintenant, même pas quelqu'un qui veut siéger à la Cour suprême s'inquiète de s'intégrer. Nous devons nous adapter à elle; pas l'inverse.

Mlle Sotomayor semble également penser que son rôle est de gouverner, non de s'assurer que les lois sont constitutionnelles. Dans un autre commentaire bien diffusé, elle a déclaré qu'une "cour d'appel [le niveau auquel elle siège maintenant] est l'endroit où la politique est élaborée". Non, Sonia, c'est la branche législative qui élabore les politiques. Il serait difficile de penser à une déclaration qui démontre si ouvertement un manque de ce que nous appelons le «tempérament judiciaire».

Le dossier de Mlle Sotomayor montre que, comme la juge Ruth Ginsberg, elle est susceptible de donner aux opinions juridiques étrangères une grande retenue .

La Raza Eyes the Supreme Court

WHAT FANCIFUL PRINCIPLES WILL AN INCREASINGLY NON-WHITE COURT FIND IN THE CONSTITUTION?

President Obama has surprised no one by appointing a vividly race-conscious Hispanic as his first nominee to the United States Supreme Court. Some of Sonia Sotomayor's choicer observations have been widely reported: "I would hope that a wise Latina woman with the richness of her experiences would more often than not reach a better conclusion than a white male who hasn't lived that life." She also says sex and race "may and will make a difference in our judging." (These remarks appeared in a publication that is called—apparently with a straight face—the *Berkeley La Raza Law Journal*.) But what else should we expect from a member of the Puerto Rican Bar Association, the Hispanic National Bar Association, the Association of Judges of Hispanic Heritage, and the National Council of La Raza?

The way Miss Sotomayor insists we pronounce her name is another indication of how vehemently Hispanic she is. Zbigniew Brzezinski and Antonin Scalia don't tell us to talk the way their Polish or Italian ancestors did. They are Americans, and understand the way Americans speak. Not Sonia. It wasn't all that long ago that people tried to fit in, and many newcomers even changed their names to become more American. Now, not even someone who wants to sit on the Supreme Court worries about fitting in. We have to adjust to her; not the other way around.

Miss Sotomayor also appears to think her role is to rule, not to ensure that the laws are Constitutional. In another well-circulated comment she said that a "court of appeals [the level at which she now sits] is where policy is made." No, Sonia, the legislative branch is where policy is made. It would be hard to think of a statement that so blatantly demonstrates a lack of what we used to call "judicial temperament."

Miss Sotomayor's record shows that, like Justice Ruth Ginsberg, she is likely to give foreign legal opinions considerable defer-

L'un des fleurons juridiques européens que les libéraux admirent le plus est de justifier la restriction de la liberté d'expression en faisant valoir que certaines opinions sont trop répugnantes pour être autorisées. Mlle Sotomayor n'a pas encore eu l'occasion d'essayer cet argument sur le premier amendement, mais je soupçonne qu'elle aimerait. Si elle est confirmée, elle finira comme Thurgood Marshall, dont les préoccupations et les préjugés raciaux finit par devenir si simple d'esprit pour être presque comique.

Et il ne fait aucun doute qu'elle sera confirmée. Comme indiqué ci-dessus, elle déclare officiellement que les femmes hispaniques sont plus sages et meilleures que les hommes blancs. Les hommes blancs sans spin que nous appelons sénateurs lui prouveront son droit en la confirmant.

Bien sûr, des juges comme Sonia Sotomayor sont ce que les Américains, qu'ils le sachent ou non, votaient pour novembre dernier, et nous pouvons compter sur plus de nominations de la même allégeance: des nominations par quotas sans excuse conçues pour transformer la Cour suprême en un moteur de dépossession de plus en plus flagrante. Si un tribunal majoritairement blanc s'est montré à plusieurs reprises capable de conclure que l'égalité des chances requiert une discrimination contre les blancs, quels principes fantaisistes un tribunal de plus en plus non blanc trouvera-t-il dans la Constitution ? M. Obama fera sans aucun doute de son mieux pour s'assurer que nous le découvrons.

En attendant, nous pouvons au moins prononcer le nom du candidat comme il devrait être prononcé: avec l'accent sur la première syllabe et les deux dernières syllabes rimant avec "maire", comme dans le maire de New York. Si quelqu'un vous corrige, expliquez simplement que vous rendez à Mlle Sotomayor la faveur imméritée de la traiter comme une Américaine.

Cet article a été publié pour la première fois dans le numéro de juillet 2009 d'American Renaissance.

ence. One European legal flourish much admired by liberals is to justify clamping down on free speech by arguing that some opinions are too loathsome to be permitted. Miss Sotomayor has not yet had a chance to try this argument out on the First Amendment, but I suspect she would love to. If she is confirmed, she will end up like Thurgood Marshall, whose racial preoccupations and biases eventually became so simple-minded as to be almost comical.

And there is little doubt she will be confirmed. As noted above, she is on record as saying, in effect, that Hispanic women are wiser and better than white men. The spineless white men we call senators will prove her right by confirming her.

Of course, justices such as Sonia Sotomayor are what Americans, whether they knew it or not, were voting for last November, and we can count on more nominations of the same stripe: unapologetic quota-appointments designed to turn the Supreme Court into an engine of increasingly blatant dispossession. If a majority-white court has repeatedly shown itself capable of finding that equal opportunity requires discrimination against whites, what fanciful principles will an increasingly non-white court find in the Constitution? Mr. Obama will no doubt do his best to make sure we find out.

In the meantime, we can at least pronounce the nominee's name the way it should be pronounced: with the accent on the first syllable and the two last syllables rhyming with "mayor," as in the mayor of New York. If someone corrects you, just explain that you are doing Miss Sotomayor the undeserved favor of treating her like an American.

This article first appeared in the July 2009 issue of American Renaissance.

"Noble Fiction" ou Poison Noxious ?

POURQUOI NOUS DEVONS PARLER OUVERTEMENT DES DIFFÉRENCES RACIALES .

"Espérons que ce n'est pas vrai, mais si c'est le cas, prions pour que cela ne devienne pas généralement connu." Telle aurait été la réponse d'une dame victorienne après avoir d'abord entendu parler de la théorie de l'évolution de Darwin. Je me souviens de cette dame chaque fois que j'entends des gens qui connaissent la vérité sur la race et le QI mais qui pensent que cela ne devrait jamais être discuté ouvertement. Certains suggèrent que l'approbation officielle de l'égalité raciale est une «noble fiction nécessaire» .

C'est tout à fait faux. Je ne pense pas qu'il y ait une seule vérité que ce devrait être le travail de notre gouvernement de supprimer, et c'est précisément parce que la question de la race est si vexée que nous avons besoin de franchise plutôt que d'évasion. Ceux qui insistent sur le fait que toutes les races sont égales à tous égards peuvent être bien intentionnés, mais la «noble fiction» ne lisse pas les relations raciales; cela les empoisonne.

Je pense qu'une contribution génétique substantielle aux différences raciales dans le QI moyen est à peu près aussi prouvée que jamais dans les sciences sociales . Un jour, les variantes génétiques qui augmentent et diminuent l'intelligence seront identifiées, et la question de savoir si elles sont également réparties entre tous les groupes sera posée au repos miséricordieux. Je parie que les 20 paiements de la maison que quelques prochaines courses ont plus d'entre eux que d'autres, et nous devrions préparer ce qui est presque certain d'être vrai, plutôt que de s'accrocher à quelque chose presque certain d'être faux.

Voici les arguments pour supprimer la vérité:

1. Toute discussion sur le QI est une insulte écrasante pour les Noirs, et si les différences étaient largement reconnues, cela les conduirait au désespoir ou même à la violence. 2. Les Blancs à l'esprit moyen utiliseront les données de QI comme excuse pour blesser les Noirs. 3. Les différences raciales n'ont pas d'implications légitimes pour la politique publique, il n'y a donc même aucun intérêt à y penser .

“Noble Fiction”—or Noxious Poison?

WHY WE MUST TALK OPENLY ABOUT RACIAL DIFFERENCES.

“Let us hope that it is not true, but if it is, let us pray that it will not become generally known.” Such is reported to have been a Victorian lady’s reply on first being told of Darwin’s theory of evolution. I am reminded of that lady whenever I hear people who know the truth about race and IQ but who think it should never be discussed openly. Some suggest that official endorsement of racial equality is a “necessary noble fiction.”

This is utterly wrongheaded. I don’t think there is a single truth it should be our government’s job to suppress, and it is precisely because the question of race is so vexed that we need candor rather than evasions. Those who insist that all races are equal in every way may be well-meaning, but the “noble fiction” does not smooth race relations; it poisons them.

I think a substantial genetic contribution to racial differences in average IQ is about as close to proven as anything ever is in the social sciences. Some day, the gene variants that raise and lower intelligence will be identified, and the question of whether they are equally distributed among all groups will be laid to merciful rest. I would bet the next 20 house payments that some races got more of them than others, and we should be preparing for what is almost certain to be true, rather than clinging to something almost certain to be false.

Here are the arguments for suppressing the truth:

1. Any discussion of IQ is a crushing insult to blacks, and if differences were widely acknowledged it would drive them to despair or even violence.
2. Mean-spirited whites will use IQ data as an excuse to hurt blacks.
3. Racial differences have no legitimate implications for public policy, so there is no point even thinking about them.

Faux à tous points de vue.

Regardons (1). Les noirs seront sûrement furieux si nous parlons des différences raciales, n'est-ce pas? Tous les Blancs le pensent, donc ils ne parlent jamais aux Noirs du QI - et donc ils ne connaissent pas la réponse à cette question. Ils pensent juste qu'ils le font.

Je n'oublierai jamais la première fois que j'ai donné une conférence sur la race et le QI à un public qui comprenait des Noirs. J'ai regardé la foule et je n'étais pas sûr que mes jambes me porteraient sur le podium. Mon cœur se serra de penser à quel point les Noirs seraient satisfaits de ce que j'allais dire. Je déglutis difficilement et prononçai mon discours.

Quand j'ai fini, un homme noir a tiré, a crié «racisme» et s'est précipité. Un autre a fait de même. Le reste des Noirs m'a tenu debout pendant une heure pour répondre aux questions. Les Blancs ont posé des questions techniques sur les tests d'intelligence, mais les Noirs ont posé des questions charnues sur ce que le QI signifie pour les gens et pour la société

Ensuite, au moins une demi-douzaine de Noirs sont venus me parler. Ils ont souri, m'ont complimenté sur ma conversation, m'ont serré la main chaleureusement et ont voulu parler aussi longtemps que je le voulais. Le même schéma s'est répété à d'autres occasions: une ou deux explosions suivies d'un vif intérêt et d'une véritable cordialité.

Après plusieurs conférences, j'ai compris ce qui se passait. Tout d'abord, le sujet de la race et du QI est tabou, et les Noirs sont tout aussi curieux des tabous que les Blancs. Je connais beaucoup de choses sur le sujet et je ne patronne pas les gens. Je donne un bon discours cliquetant sur la race et le QI, et les gens apprécient un bon discours.

Deuxièmement, les noirs ne sont pas stupides. Ils voient l'état misérable de l'Afrique et d'Haïti - et leurs propres quartiers. Ils voient combien de noirs échouent malgré les opportunités qui leur sont offertes. Les différences raciales dans l'intelligence sont aussi plausibles pour eux à quelqu'un d'autre comme expl une nation pour le monde tel qu'il est.

Mais qu'en est-il de la chaleur et de la cordialité? Je pense que c'était parce que beaucoup de ces noirs pensaient que pour la première fois de leur vie, ils avaient eu une *conversation totalement honnête sur la race avec un homme blanc*. C'était peut-être leur première conversation totalement honnête sur *quoi* que *ce soit* avec un homme blanc. Je pense qu'ils appréciaient beaucoup qu'on leur parle comme des adultes plutôt que des enfants.

Wrong on all counts.

Let's look at (1). Surely blacks will be furious if we talk about race differences, won't they? All whites think so, so they never talk to blacks about IQ—and so they don't know the answer to that question. They just think they do.

I will never forget the first time I gave a lecture on race and IQ to an audience that included blacks. I looked out over the crowd and I wasn't sure my legs would carry me to the podium. My heart sank to think how wounded the blacks would be by what I was about to say. I swallowed hard and gave my talk.

When I finished, a black man shot up, shouted about “racism,” and stormed out. Another did the same. The rest of the blacks kept me on my feet for an hour answering questions. The whites asked technical questions about intelligence testing, but the blacks asked meaty questions about what IQ means for people and for society

Afterwards, at least half a dozen blacks came up to speak to me. They smiled, complimented me on my talk, shook my hand warmly, and wanted to talk for as long as I was willing. The same pattern repeated itself on other occasions: an outburst or two followed by keen interest and genuine cordiality.

After several lectures, I figured out what was happening. First, the subject of race and IQ is taboo, and blacks are just as curious about taboos as whites. I know a lot about the subject, and do not patronize people. I give a rattling good talk about race and IQ, and people appreciate a good talk.

Second, blacks are not stupid. They see the miserable state of Africa and Haiti—and their own neighborhoods. They see how so many blacks fail despite the opportunities given them. Racial differences in intelligence are as plausible to them as to anyone else as an explanation for the world as it is.

But what about the warmth and cordiality? I believe it was because many of those blacks felt that for the first time in their lives they had had a *totally honest conversation about race with a white man*. Maybe it was their first totally honest conversation about *anything* with a white man. I think they deeply appreciated

Je soupçonne que la plupart des Noirs n'ont pas plus peur des différences raciales de QI que les Blancs ne craignent la possibilité que les Chinois et les Japonais soient plus intelligents qu'eux. Pendant des années, dans les écoles fortement asiatiques telles que Berkeley et UCLA, la règle pour les blancs a été de sauter toute classe de sciences ou de mathématiques contenant trop d'Asiatiques. Qui a besoin de la compétitions? La possibilité que les Asiatiques soient plus intelligents qu'ils ne réduit les Blancs au désespoir et à la misère? Pas du tout, même si cela les réduit parfois à la psychologie ou à l'anglais.

N'oublions pas qu'il y a peut-être 60 ans, presque tous les Américains tenaient pour acquis que les Noirs n'étaient pas aussi intelligents que les Blancs. Les Noirs ont-ils pris de la drogue, tué des gens, se sont-ils mis enceinte ou ont-ils eu des émeutes? Non. Beaucoup ont vécu une vie plus stable et plus saine qu'aujourd'hui. Blancs sont condescendants noirs honteusement quand ils assument - sans preuve, je pourrais ajouter - que les Noirs ne peuvent pas gérer la vérité.

Qu'en est-il de (2) - l'affirmation selon laquelle les Blancs pourraient utiliser les données de QI comme excuse pour maltraiter les Noirs, individuellement ou en groupe?

Tout d'abord, il convient de rappeler que les Blancs qui ont libéré les esclaves étaient tous, selon les normes actuelles, des suprémacistes blancs moussants à la bouche. Quoi que les Blancs aient historiquement pensé aux Noirs, il n'y a *jamaïs* eu de moment où quelqu'un a sérieusement proposé l'internement ou l'extermination ou tout autre fantasme luride que les ennemis de la candeur d'aujourd'hui pourraient avoir.

Deuxièmement, le petit nombre de Blancs qui blessent délibérément les Noirs ne le font pas pour des raisons abstraites. Lorsque John King a entraîné James Byrd à mort derrière une camionnette à Jasper, au Texas, il n'avait pas en tête les matrices progressives de Raven. Je pense qu'il pensait aux Noirs qui l'avaient encluté en prison.

Il y aura toujours quelques sadiques et psychopathes dans n'importe quelle population. Si certains d'entre eux décident de haïr les noirs (ou les blancs ou les femmes ou les homosexuels), cela n'aura rien à voir avec le QI. Personne ne va lire *The g Factor* d'Arthur Jensen, puis sortir et brûler une croix.

Les êtres humains ont le don de haïr. Au Sri Lanka, les Tamouls et les Cinghalais se tranchent la gorge; en Irak, chiites et sunnites se font exploser.

being spoken to like adults rather than children.

I suspect most blacks are no more afraid of race differences in IQ than whites are afraid of the possibility that Chinese and Japanese are smarter than they are. For years, at heavily-Asian schools such as Berkeley and UCLA, the rule for whites has been to skip any science or math class that has too many Asians in it. Who needs the competition? Does the possibility that Asians are smarter than they are reduce whites to desperation and misery? Not at all, though it sometimes reduces them to psychology or English.

Let us not forget that until perhaps 60 years ago, almost all Americans took it for granted that blacks were not as smart as whites. Did blacks take drugs, kill people, get each other pregnant, or riot as a result? No. Many lived more stable and wholesome lives than they do today. Whites are patronizing blacks disgracefully when they assume—without evidence, I might add—that blacks can't handle the truth.

What about (2)—the claim that whites might use IQ data as an excuse to mistreat blacks, either individually or as a group?

First, it is worth recalling that the whites who freed the slaves were all, by today's standards, foaming-at-the-mouth white supremacists. Whatever whites have historically thought of blacks, there has *never* been a time when anyone seriously proposed internment or extermination or whatever other lurid fantasies today's enemies of candor may have.

Second, the tiny number of whites who do deliberately hurt blacks don't do it for abstract reasons. When John King dragged James Byrd to death behind a pickup truck in Jasper, Texas, he didn't have Raven's Progressive Matrices on his mind. I suspect he was thinking about the blacks who gang-bugged him in prison.

There will always be a few sadists and psychopaths in any population. If some of them decide to hate blacks (or whites or women or homosexuals) it will have nothing to do with IQ. No one is going to read Arthur Jensen's *The g Factor* and then go out and burn a cross.

Human beings have a knack for hating. In Sri Lanka, Tamils and Sinhalese slit each others' throats; in Iraq, Shiites and Sun-

Oui, ils vous diraient probablement que leurs ennemis sont stupides. Mais ils ont cent autres raisons primitives, tribales et beaucoup plus viscérales de s'entre-tuer. Les gens ne se détestent pas à cause des courbes de cloche qui se chevauchent.

Quant au (3) - implications pour les politiques publiques - les obscurantistes ont raison en ce qui concerne les individus. Il y a des gens intelligents dans toutes les races, même si le pourcentage de gens intelligents varie beaucoup d'une race à l'autre. En pratique, si le candidat noir est le mieux qualifié, alors laissez-le diriger General Motors - ou être président, d'ailleurs. Si nous devons avoir une société multiraciale, le bon sens sur la race et le QI ne doit pas être un obstacle à la progression de tout individu.

Le dogme de l'égalité fait encore de terribles méfaits politiques parce qu'il exige des résultats de groupe identiques. La fameuse loi No Child Left Behind Act qualifie les écoles d'échecs si elles ne parviennent pas à combler l'écart de réussite entre les Noirs (et les Hispaniques) et les Blancs (et les Asiatiques). Parce que pas un des env. 98.000 dans le pays a réussi à ce faire, serait déclaré un échec, si le gouvernement a suivi ses propres règles.

Les exigences continuent d'être assouplies pour éviter ce résultat absurde. Mais cela n'a pas empêché 4 000 enseignants, administrateurs et vendeurs d'huile de serpent d'assister à un «Sommet sur l'écart des réalisations» à Sacramento en novembre dernier. Pas moins de 125 panneaux différents ont été consacrés à diverses formes de se tordre les mains sur le fait que personne, nulle part, n'importe à quel point il essaie, peut obtenir des Mexicains-Américains à lire ou à faire des mathématiques, ainsi que les Sino-Américains.

"Comblé le fossé" est une priorité nationale; c'est aussi une priorité futile et dangereuse. Après tout, il existe un écart de réussite différent qui est beaucoup plus important mais qui n'attire aucune attention: l'écart entre les dix pour cent supérieurs et les dix pour cent inférieurs des étudiants blancs. C'est un écart béant. Ne devrions-nous pas nous inquiéter de la fermer? Pourquoi personne ne s'en soucie?

Parce que tout le monde sait que certains enfants sont tout simplement plus intelligents que d'autres. Tout le monde sait qu'il serait fou de dépenser des millions de dollars pour que tous les étudiants blancs obtiennent les mêmes notes.

nis blow each other up. Yes, they would probably tell you their enemies are stupid. But they have a hundred other primitive, tribal, and far more visceral reasons for killing each other. People do not hate each other because of overlapping bell curves.

As for (3)—implications for public policy—the obscurantists are right when it comes to individuals. There are smart people in all races, even though the percentage of smart people varies a great deal from race to race. As a practical matter, if the black candidate is the best qualified, then let him run General Motors—or be President, for that matter. If we must have a multiracial society, common sense about race and IQ need not be a barrier to any individual getting ahead.

The dogma of equality still makes terrible policy mischief because it requires identical group outcomes. The notorious No Child Left Behind Act brands schools as failures if they cannot close the achievement gap between blacks (and Hispanics) and whites (and Asians). Because not one of the approximately 98,000 public schools in the country has managed to do this, every “diverse” school in America would be declared a failure, if the government followed its own rules.

The requirements keep being loosened to avoid this absurd outcome. But that did not keep 4,000 teachers, administrators, and snake-oil salesmen from attending an “Achievement Gap Summit,” in Sacramento last November. No fewer than 125 different panels were devoted to various forms of hand-wringing over the fact that no one, anywhere, no matter how hard he tries, can get Mexican-Americans to read or do math as well as Chinese-Americans.

“Closing the gap” is a national priority; it is also a futile and dangerous priority. After all, there is a different achievement gap that is far larger but gets no attention at all: the gap between the top ten percent and the bottom ten percent of white students. It is a yawning gap. Shouldn’t we be fretting about closing it? Why does no one care?

Because everyone knows that some children are just plain smarter than others. Everyone knows it would be crazy to spend millions of dollars trying to make all white students get the same grades. A

Un peu de gens savent même que *chaque* enfant fait mieux le travail scolaire s'il obtient instruction spécifiquement taïloise à son niveau de capacité - mais que cela rend l'écart entre les scores supérieur et inférieur se *développer encore plus*. Les performances de chacun augmentent avec un enseignement optimal et individualisé, mais les scores des enfants les plus brillants augmentent *davantage* que ceux des enfants les *plus* faibles. L'écart se creuse.

Imaginez simplement quelles incitations perverses seraient intégrées dans un système scolaire soumis à une pression terrible pour s'assurer que tous les enfants blancs obtiennent exactement les mêmes notes. Est-il possible que, dans leur zèle à tirer vers le haut les noyaux inférieurs, certains enseignants puissent lésiner sur leurs efforts pour enseigner les hauts voleurs? Les classes surdouées sont réduites dans tout le pays. Personne ne reconnaît c'est la raison, mais à chaque fois qu'une école cesse d'offrir des classes spéciales pour étudiants lumineux – dont la vaste majorité consiste des blancs et asiatiques - l'effet est de réduire l'écart de réussite raciale.

Réduire cet écart *ne* devrait *pas* être un objectif. Le but devrait être la meilleure performance possible pour tout le monde, que l'écart soit maudit.

Si tous les élèves de chaque race recevaient la meilleure éducation possible, tout le monde en apprendrait plus mais l'écart racial se creuserait. Et alors? Nous ne devrions pas réfléchir davantage à l'écart racial que nous ne le faisons entre les scores blancs supérieurs et inférieurs. Il est dogme égalitaire qui a envoyé le pays sur une pente de dupes un deuxième écart de fermeture.

Mais il y a bien pire. La «noble fiction» de l'égalité raciale fait des dégâts terribles aux relations raciales. Selon la fiction, les Noirs, les Hispaniques, les Blancs et les Asiatiques sont tous également intelligents et travailleurs. Même la moindre déviation dans les résultats n'a qu'une seule cause: le racisme blanc, passé et présent. (Le fait que les Asiatiques réussissent mieux que les Blancs est commodément omis de cet argument.)

Cela signifie que nous disons constamment aux Noirs que les Blancs les trompent. Si les Noirs ne sont pas aussi dangereux que les Blancs, s'ils sont plus susceptibles que les Blancs d'être emprisonnés ou drogués, d'avoir le SIDA ou de bénéficier de l'aide sociale ou de se faire tirer dessus ou être assommés, c'est parce que le racisme systématique et vicieux leur a fait du mal. Ils n'en sont responsables.

Pour nous tous, une étape de base dans la croissance est la prise de conscience que si vous perdez une course, c'est parce que vous n'avez pas couru assez vite, pas parce que vous avez été trompé.

few people even know that *every* child does better school work if he gets instruction specifically tailored to his level of ability—but that this makes the gap between the top and bottom scores *grow even wider*. Everyone’s performance rises with optimal, individualized teaching, but the scores of the brightest children rise *more* than the scores of the dim children. The gap gets larger.

Just imagine what perverse incentives would be built into a school system that was under terrible pressure to make sure all the white children got exactly the same grades. Is it possible that in their zeal to pull up the low scores, some teachers might skimp on their efforts to teach the high flyers? Gifted classes are being cut back all around the country. No one admits this is the reason, but whenever a school stops offering special classes for bright students—who are overwhelmingly white and Asian—the effect is to narrow the racial achievement gap.

Narrowing this gap should *not* be a goal. The goal should be the best possible performance for everyone, gap be damned.

If all students of every race were getting the best possible education, everyone would learn more but the racial gap would grow. So what? We shouldn’t give the racial gap any more thought than we do the gap between the top and bottom white scores. It is egalitarian dogma that has sent the country on this fool’s errand of gap-closing.

But there is much worse. The “noble fiction” of racial equality does terrible damage to race relations. According to the fiction, blacks, Hispanics, whites, and Asians are all equally smart and hard-working. Even the slightest deviation in outcomes has only one cause: white racism, past and present. (The fact that Asians do better than whites is conveniently omitted from this argument.)

This means we are constantly telling blacks that white people are cheating them. If blacks are not as rich as whites, if they are more likely than whites to be in jail or on drugs or have AIDS or be on welfare or get shot or knocked up, it is because vicious, systematic racism did it to them. They are responsible for none of it.

For all of us, a basic stage in growing up is the realization that if you lose a race, it is because you didn’t run fast enough, not because

Tôt ou tard, nous sommes tous d'accord avec le fait que nous ne sommes pas la personne la plus intelligente, la plus belle et la plus musicale sur terre (Bill Clinton peut être une exception). Nous acceptons nos limites et tirons le meilleur parti de ce que nous avons.

Mais selon la "noble fiction", les Noirs ne sont jamais autorisés à grandir. S'ils ont perdu la course, c'est uniquement parce qu'ils ont été trompés. Nous leur disons que s'ils sont en retard en tant que groupe, ce n'est jamais de leur faute. C'est parce que - et seulement parce que - Whitey les déteste et les retient. Si notre objectif était d'enseigner les Noirs à la haine des Blancs, il serait difficile de penser à une meilleure façon de le faire (ainsi que, bien sûr, avec des rappels constants de l'esclavage, le lynchage, et Jim Crow).

Selon la «noble fiction», la mesure de l'échec des noirs est la mesure précise de la méchanceté des blancs, et cela donne aux noirs un réservoir inépuisable d'amertume. Pas étonnant que Jeremiah Wright ait prêché les sermons qu'il a faits, et pas étonnant que sa congrégation ait dansé sur leurs bancs. Pas étonnant que les paroles de rap soient si pleines de vitriol anti-blanc. Pas étonnant qu'un noir donné soit 40 fois plus susceptible de faire violence à un blanc que l'inverse .

Les relations raciales dans ce pays s'amélioreraient considérablement si les Noirs recevaient un message entièrement différent: qu'ils coulent ou nagent selon leurs propres efforts et capacités, qu'ils ne sont pas les marionnettes des Blancs; qu'ils sont des adultes qui doivent être responsables de leur propre vie plutôt que des enfants à la merci d'étrangers vicieux et omnipotents.

La reconnaissance de la probabilité de différences raciales de QI en est un élément important.

Le déni de race n'est pas une «noble fiction». C'est un poison nocif.

Cet article a été publié sur VDARE.com le 24 juin 2008.

you were cheated. Sooner or later, all of us come to terms with the fact that we are not the smartest, best-looking, most musical person on earth (Bill Clinton may be an exception). We accept our limitations, and make the most of what we have.

But according to the “noble fiction,” blacks are never allowed to grow up. If they lost the race it was only because they were cheated. We tell them that if they are behind as a group, it is never their own fault. It is because—and only because—whitey hates them and holds them down. If our goal were to teach blacks to hate white people, it would be hard to think of a better way to do it (along, of course, with constant reminders of slavery, lynching, and Jim Crow).

According to the “noble fiction,” the measure of black failure is the precise measure of white viciousness, and that gives blacks an inexhaustible reservoir of bitterness. No wonder Jeremiah Wright preached the sermons he did, and no wonder his congregation danced in their pews. No wonder rap lyrics are so full of anti-white vitriol. No wonder any given black is 40 times more likely to do violence to a white than the other way around.

Race relations in this country would improve dramatically if blacks got an entirely different message: that they sink or swim according to their own efforts and abilities, that they are not the puppets of white people; that they are adults who must be responsible for their own lives rather than children at the mercy of vicious, omnipotent strangers.

Recognizing the likelihood of racial differences in IQ is an important part of this.

Race denial is not a “noble fiction.” It is a noxious poison.

This article was published at VDARE.com on June 24, 2008.

Transition vers la Règle Noire?

CE N'EST PAS LA PREMIÈRE FOIS QUE LES BLANCS ONT SOUHAITÉ LA JOIE.

L'élection présidentielle de 2008 rappelle un autre vote qui a eu lieu il y a 16 ans en Afrique du Sud : le référendum au cours duquel les blancs ont voté pour céder le pouvoir aux noirs. Bien qu'il ait longtemps été éclipsé par les élections générales de 1994 qui ont porté le Congrès national africain (ANC) au pouvoir, c'est le référendum du 17 mars 1992 qui a mis fin au rou blanc .

En 1992, le président FW de Klerk et son gouvernement du Parti national avaient abrogé toutes les principales lois sur l'apartheid. L'ANC n'avait pas été interdite et M. de Klerk avait entamé des discussions avec M. Mandela sur une nouvelle constitution qui affranchirait les Noirs et «partagerait le pouvoir».

Andries Treurnicht et son parti conservateur ont mené l'opposition à ces négociations, affirmant que le président n'avait pas le pouvoir de négocier une nouvelle constitution. M. de Klerk a décidé de poser la question au peuple. S'il remportait le référendum, il pousserait vers une nouvelle constitution; s'il perdait, il démissionnerait et déclencherait des élections générales.

Le référendum a posé la question suivante: "Soutenez-vous la poursuite du processus de réforme entamé par le président de l'Etat le 2 février 1990 et qui vise une nouvelle constitution par voie de négociation?" (C'est le 2 février 1990 que M. de Klerk a annoncé la levée de l'ANC et la libération de M. Mandela de prison.)

Le Parti national - le parti traditionnel des Afrikaners - a organisé une campagne massive pour un vote "oui", avertissant qu'un "non" signifierait plus de sanctions internationales et de violence noire. l'une de ses affiches de campagne était d'un membre armé du Mouvement de résistance afrikaner - une organisation militante blanche - avec le slogan: «Vous pouvez arreter cet homme Votez OUI!».» En d'autres termes, la véritable menace pour l'Afrique du Sud était un homme blanc avec une arme à feu.

Transition to Black Rule?

THIS IS NOT THE FIRST TIME WHITES HAVE
WEPT FOR JOY.

The presidential election of 2008 brings to mind another vote that took place 16 years ago in South Africa: the referendum in which whites voted to turn power over to blacks. Though it has long been overshadowed by the 1994 general elections that brought the African National Congress (ANC) to power, it was the referendum of March 17, 1992, that ended white rule.

By 1992, President F. W. de Klerk and his National Party government had repealed all the major apartheid laws. The ANC had been unbanned, and Mr. de Klerk had started discussions with Mr. Mandela on a new constitution that would enfranchise blacks and “share power.”

Andries Treurnicht and his Conservative party led the opposition to these negotiations, saying the president had no authority to negotiate a new constitution. Mr. de Klerk decided to put the question to the people. If he won the referendum, he would push on to a new constitution; if he lost, he would resign and call a general election.

The referendum asked the following question: “Do you support continuation of the reform process which the State President began on February 2, 1990, and which is aimed at a new constitution through negotiation?” (It was on February 2, 1990, that Mr. de Klerk announced the unbanning of the ANC and the release of Mr. Mandela from prison.)

The National Party—the traditional party of the Afrikaners—mounted a massive campaign for a “yes” vote, warning that a “no” would mean more international sanctions and black violence. One of its campaign posters was of an armed member of the Afrikaner Resistance Movement—a militant white organization—with the slogan, “You can stop this man! Vote YES.” In other words, the real menace for South Africa was a white man with a gun.

The Conservative Party, which campaigned for a “no” vote,

Le Parti conservateur, qui a fait campagne pour un "non", a averti que le "partage du pouvoir" n'était qu'un autre nom pour la règle noire, et que les blancs avaient le droit et le devoir de se gouverner eux-mêmes.

Comment les gens du Grand Trek, de la bataille de Blood River et de la guerre des Boers ont-ils voté? Ils craignaient plus l'isolement international qu'ils ne craignaient la domination noire; les blancs ont voté de 68 à 31% pour "la poursuite du processus de réforme". Ce n'était pas non plus une décision imposée aux Afrikaners par des anglophones blancs. Bien que certains groupes militants aient boycotté le référendum, tous les analystes électoraux s'accordent à dire qu'une majorité d'Afrikaners a voté "oui", et certains pensent même qu'ils ont été plus soutenu par les Afrikaners que par les Sud-Africains britanniques. Les Blancs ont donc eu la chance de garder leur pays, mais l'ont donné. Ce vote a assuré la victoire de l'ANC en 1994 et tout ce qui a suivi.

Les Blancs américains ne sont pas aussi désireux que les Sud-Africains. Lors des élections du 4 novembre, seulement 43 pour cent ont voté pour le régime noir - pardonnez-moi, pour Barack Obama. Cinquante-cinq pour cent des Blancs voulaient que John McCain soit leur président, mais ce sont les Noirs et les Hispaniques qui ont obtenu le président qu'ils voulaient, pas les Blancs. Chaque année, à mesure que le nombre de non-blancs augmente, les blancs auront moins à dire sur qui les gouverne.

Indépendamment de la politique ou des questions de compétence ou d'expérience, l'élection d'un président que la plupart des Blancs ne voulaient pas est un symbole discordant de perte d'autonomie. Si leur nombre continue de diminuer, les Blancs n'obtiendront pas les écoles, les quartiers, la culture - et, finalement, le pays - qu'ils veulent.

Peut-être est-ce parce que les Blancs se sont affaiblis que nous sommes censés en être fiers plutôt que de lutter pour l'inverser. Comme Paul Krugman l'a expliqué utilement dans le *New York Times*, "Si l'élection de notre premier président afro-américain ne vous a pas ému, si cela ne vous a pas laissé pleurer et fier de votre pays, il y a tellement de mal avec vous .» Cela signifie qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec au moins 55% des blancs, mais c'est *la position du Times* depuis des années.

La joie du Dr Krugman dans la victoire de M. Obama est partagée par les blancs du monde entier. "Nous espérons vivement que nous serons à l'aube d'une nouvelle ère", écrit le quotidien norvégien *Aftenposten*.

warned that “power sharing” was just another name for black rule, and that whites had the right and the duty to govern themselves.

How did the people of the Great Trek, the Battle of Blood River, and the Boer War vote? They feared international isolation more than they feared black rule; whites voted 68 to 31 percent for “continuation of the reform process.” Nor was this a decision forced upon Afrikaners by white English-speakers. Though some militant groups boycotted the referendum, all election analysts agree that a majority of Afrikaners voted “yes,” and some even believe there was more support among Afrikaners than British South Africans. Whites therefore had the chance to keep their country, but gave it away. That vote ensured the ANC victory of 1994 and everything that has followed.

American whites are not quite as eager as the South Africans were. In the November 4 election, only 43 percent voted for black rule—pardon me, for Barack Obama. Fifty-five percent of whites wanted John McCain to be their president but it was blacks and Hispanics who got the president they wanted, not whites. Every year, as the number of non-whites increases, whites will have less say about who rules them.

Entirely aside from politics or questions of competence or experience, the election of a president most whites did not want is a jarring symbol of lost autonomy. If their numbers continue to decline, whites will not get the schools, the neighborhoods, the culture—and ultimately, the country—they want.

Perhaps it is because whites have brought diminished status upon themselves that we are expected to take pride in it rather than fight to reverse it. As Paul Krugman explained helpfully in the *New York Times*, “If the election of our first African-American president didn’t stir you, if it didn’t leave you teary-eyed and proud of your country, there’s something wrong with you.” This means there is something wrong with at least 55 percent of whites, but that has been the *Times’s* position for years.

Dr. Krugman’s joy in Mr. Obama’s victory is shared by whites all around the world. “We have great hopes that we are standing at the dawn of a new era,” wrote the Norwegian daily *Aftenposten*.

"One Giant Step for Mankind", lit la première page du journal anglais *Sun*. Un titre sur le site du London *Telegraph* déclarait: "Barack Obama Victory Al permet à la Grande-Bretagne de nous aimer à nouveau." Le *Times* a modestement titré son histoire électorale, "Le Nouveau Monde". Le Premier ministre Stephen Harper du Canada a parlé de la victoire "extraordinaire et historique" de M. Obama, et le Toronto *Sun* l'a qualifiée de "jalon historique pas comme les autres ". Le *Monde* à Paris a noté que "de gauche à droite, les politiciens [français] se disputent des superlatifs pour saluer l'élection de Barack Obama". Le *Corriere della Sera* de Milan a écrit que M. Obama était "l'homme qui peut sauver l'Amérique d'une rupture totale ".

Ce chœur de réjouissances a des parallèles étranges avec la façon dont les blancs du monde ont accueilli la domination noire en Afrique du Sud. En 1993, M. Mandela et M. de Klerk ont partagé le prix Nobel de la paix pour leur nouvelle constitution de "partage du pouvoir". Mary McGrory du *Washington Post* n'a jailli que légèrement plus que la plupart lorsqu'elle a écrit dans sa chronique du 12 mai 1994 que "Nelson Mandela a remporté ce que le *Post* appelle" l'une des plus douces victoires de l'histoire sur l'assujettissement racial et il va le garder propre «et magnifique pour que les lecteurs de journaux pensent qu'ils lisent les Écritures lorsqu'ils lisent des dépêches d'Afrique du Sud qui ne peuvent être lues que par les larmes. "

Quatorze ans plus tard - seulement 14 ans plus tard - quelqu'un a-t-il des doutes? Sous le règne des blancs, l'Afrique du Sud s'est inscrite régulièrement dans l'indice de développement humain de l'ONU. Il a inversé le cours de la première année de domination noire et a chuté depuis. L'Afrique du Sud ne peut plus tenir de statistiques précises sur la criminalité, mais c'est incontestablement l'un des endroits les plus dangereux de la planète. Quiconque peut se permettre de vivre dans une forteresse privée, et le détournement de voiture est si courant qu'il est stupide de s'arrêter à un feu rouge après la tombée de la nuit. Amazone. com limite les expéditions vers l'Afrique du Sud car les postiers volent tant de colis. Interpol rapporte que l'Afrique du Sud a le taux de viol le plus élevé au monde - et le taux de sida le plus élevé. Environ un cinquième des hommes sud-africains admettent avoir violé une femme et environ 35% des forces armées sont atteintes du sida. Préférences de race pour les Noirs sont si impitoyables que à piene environ de 50 pour cent des hommes blancs sont des travailleurs autonomes et près d'un million Blancs ont émigré, la plupart citant le crime et les préférences raciales.

“One Giant Step for Mankind” read the front page of England’s *Sun* newspaper. A headline on the London *Telegraph* website declared: “Barack Obama Victory Allows Britain to Love US Again.” The *Times* modestly headlined its election story, “The New World.” Prime Minister Stephen Harper of Canada spoke of Mr. Obama’s “tremendous, historic” victory, and the Toronto *Sun* called it “an historic milestone like no other.” *Le Monde* in Paris noted that “from Left to Right, [French] politicians have been competing for superlatives with which to praise the election of Barack Obama.” Milan’s *Corriere della Sera* wrote that Mr. Obama was “the man who can save America from utter breakdown.”

This chorus of rejoicing has eerie parallels to how the world’s whites welcomed black rule in South Africa. In 1993, Mr. Mandela and Mr. de Klerk shared the Nobel Peace Prize for their new, “power-sharing” constitution. Mary McGrory of the *Washington Post* gushed only slightly more than most when she wrote in her May 12, 1994 column that “Nelson Mandela has won what the *Post* calls ‘one of history’s sweetest victories over racial subjugation’ and he is going to keep it clean and beautiful so that newspaper readers will think they are reading scripture when they read dispatches from South Africa that cannot be read except through tears.”

Fourteen years later—just 14 years later—does anyone have second thoughts? Under white rule, South Africa was climbing steadily in the UN’s Human Development Index. It reversed course the first year of black rule and has dropped ever since. South Africa can no longer keep accurate crime statistics, but it is unquestionably one of the most dangerous places on earth. Anyone who can afford to lives in a private fortress, and carjacking is so common it is considered foolish to stop at a red light after dark. Amazon.com limits shipping to South Africa because postal workers steal so many packages. Interpol reports that South Africa has the highest rape rate in the world—and the highest AIDS rate. About one-fifth of South African men admit they have raped a woman, and an estimated 35 percent of the armed forces have AIDS. Race preferences for blacks are so ruthless that approximately 50 percent of white men are self-employed and nearly a million whites have emigrated,

Certes, même Mary McGrory ne penserait pas que cela ressemble au Livre de Matthieu. Et que diriez - vous M. . de Klerk? Ne renoncerait-il pas à une centaine de prix Nobel de la paix pour un pays où ses petits-enfants pourraient vivre fièrement et en sécurité?

Bien sûr, notre élection est différente du référendum sud-africain, mais l'effet est le même: les Blancs mettent leur destin entre les mains des autres. Les Sud-Africains l'ont fait soudainement; nous le faisons lentement.

Espérons que les Blancs du monde entier sauveront leurs journaux du 5 novembre 2008, avec leurs titres extravagants et leurs espoirs vertigineux. Qu'ils les relisent dans 10 ou 15 ans - et qu'ils pensent à l'Afrique du Sud.

Cet article a été publié sur AmRen.com le 14 novembre 2008, peu de temps après l'élection de Barack Obama à son premier mandat à la présidence.

most citing crime and race preferences.

Surely, not even Mary McGrory would think this sounds like the Book of Matthew. And how about Mr. de Klerk? Would he not give up a hundred Nobel Peace Prizes for a country in which his grandchildren could live proudly and in safety?

Of course, our election is different from the South African referendum but the effect is the same: Whites are placing their destinies in the hands of others. The South Africans did it suddenly; we are doing it slowly.

Let us hope whites all over the world save their newspapers from November 5, 2008, with their extravagant headlines and dizzy hopes. Let them reread them 10 or 15 years from now—and let them think of South Africa.

This article was published at AmRen.com on November 14, 2008, shortly after the election of Barack Obama to his first term as president.

Race et Littérature: Pourquoi est-il Toujours Libéral ?

COMMENT LA CONSCIENCE RACIALE EST DÉTRUITE

J'ai fait mes études secondaires sans lire *To Kill a Mockingbird* de Harper Lee . J'avais toujours entendu dire que c'était un grand classique antiraciste, alors je l'ai récemment repris.

C'est un grand roman. Il fait revivre de façon convaincante la petite ville du Sud, l'enfance et la complexité des relations humaines. Ses personnages et ses dialogues sont charmants, son intrigue est vivante et il tisse avec brio une jeunesse innocente et des thèmes adultes sérieux.

Tuer un moqueur est aussi de la propagande raciale et cela, bien sûr, explique en grande partie son succès. Plus de 30 millions d'exemplaires sont imprimés, et un sondage de 1999 dans le *Library Journal* l'a élu rien de moins que le "meilleur roman du siècle". Il s'agit de l'ouvrage non littéraire le plus lu par les Américains de la 9e à la 12e année. Aucun autre livre n'a autant réussi à faire face à la vague de l'orthodoxie raciale contemporaine, que Harper Lee a capturée avec une étrange prescience dans un manuscrit qu'elle a terminé à l'été 1959.

Les lecteurs se souviendront que le roman se déroule dans la ville fictive de Maycomb, en Alabama, pendant la dépression, et est raconté par une fille blanche d'environ neuf personnes nommée Scout. Il existe un certain nombre de sous-intrigues, mais l'événement central est le procès de Tom Robinson, un homme noir accusé d'avoir violé une femme blanche, Ma y ella Ewell. Atticus Finch, qui est le père de Scout et un avocat, met en place une défense brillante qui indique clairement que Mayella a recherché les attentions de Tom, qu'il a prudemment essayé d'éviter. Mayella a été trouvé en noir et bleu après ce qui a eu lieu, non pas parce que Tom avait vaincu, mais parce que son père l'a attrapé montrant l'intérêt dans un «nigger» et la battre. Néanmoins, le jury tout blanc n'ose pas ternir l'image de la féminité blanche méridionale vierge et trouve Tom coupable de viol.

C'est un livre parfait pour les libéraux blancs, qui aiment lire sur le "racisme" des autres blancs, et se lier de leur supériorité aux ordres inférieurs. *To Kill a Mockingbird* offre d'innombrables frissons de supériorité, non seulement parce que les pires personnages sont des déchets blancs, pour lesquels tous les lecteurs peuvent se sentir immensément supérieurs, mais parce que l'histoire attrape même des blancs respectables dans les hypocrisies et les vanités raciales.

Race and Literature: Why Is It Always Liberal?

HOW RACIAL CONSCIOUSNESS IS DESTROYED.

I went through high school without reading Harper Lee's *To Kill a Mockingbird*. I had always heard it was a great, anti-racist classic, so I recently picked it up.

It is a great novel. It convincingly brings to life the small-town South, childhood, and the complexity of human relations. Its characters and dialogue are charming, its plot is lively, and it brilliantly weaves together youthful innocence and serious adult themes.

To Kill a Mockingbird is also racial propaganda and this, of course, accounts for much of its success. More than 30 million copies are in print, and a 1999 poll in *Library Journal* voted it nothing less than the "Best Novel of the Century." It is the most widely read non-textbook by Americans in grades 9 through 12. No other book has so successfully ridden the wave of contemporary racial orthodoxy, which Harper Lee captured with uncanny prescience in a manuscript she completed in the summer of 1959.

Readers will recall that the novel is set in the fictional town of Maycomb, Alabama, during the depression, and is narrated by a white girl of about nine named Scout. There are a number of sub-plots, but the central event is the trial of Tom Robinson, a black man accused of raping a white woman, Mayella Ewell. Atticus Finch, who is Scout's father and a lawyer, puts on a brilliant defense that makes it clear Mayella sought Tom's attentions, which he prudently tried to avoid. Mayella was found black and blue after what took place, not because Tom had overpowered her but because her father caught her showing interest in a "nigger" and beat her. Nevertheless, the all-white jury dares not tarnish the image of pristine, Southern white womanhood, and finds Tom guilty of rape.

This is a perfect book for white liberals, who love to read about the "racism" of other whites, and to preen themselves on their superiority to the lower orders. *To Kill a Mockingbird* offers endless frissons of superiority, not only because the worst characters are

Il n'y a pas plus chère au public de la lecture d'un auteur du Sud - et Harper Lee est authentiquement Sud - ERN - qui UNM demande aux préjugés des autres Sudistes.

Quelques exemples:

Après le procès, les Noirs de Maycomb se plaignent du verdict de culpabilité et une respectable dame blanche, Mme Merriweather, s'en lasse:

Je vous dis qu'il n'y a rien de plus distrayant qu'un sulky darky. Leurs bouches descendent ici. Gâche juste ta journée pour en avoir un dans la cuisine. Tu sais ce que j'ai dit à ma Sophy? Je dis «Sophy,» je l'ai dit, «vous êtes tout simplement pas être un chrétien aujourd'hui. Jésus - Christ n'a jamais été autour grognant et se plaindre,» un deuxième vous le savez, il a fait son bien. . . . Je vous le dis, Gertrude, vous ne devez jamais laisser passer une occasion de témoigner pour le Seigneur.

Les principales dames de Maycomb tentent de collecter des fonds pour soutenir l'œuvre missionnaire d'un certain J. Grimes Everett, qui s'occupe du Mrunas fictif mais sans doute africain. Dans un passage que Hillary Clinton, auteur de *It Takes a Village*, aimerait, Scout, âgée de neuf ans, raconte ce qu'elle a appris sur les Mrunas en écoutant les adultes:

Ils avaient si peu de sens de la famille que toute la tribu était une grande famille. Un enfant a autant de pères qu'il y a d'hommes dans la communauté et autant de mères qu'il y a de femmes. J. Grimes Everett faisait de son mieux pour changer cet état de choses et avait désespérément besoin de nos prières.

Plus sur les Mrunas:

Les grands yeux bruns de Mme Merriweather se remplissaient toujours de larmes lorsqu'elle considérait les opprimés. "Vivre dans cette jungle avec personne sauf J. Grimes Everett", a-t-elle déclaré. «Pas un person'll blanc vont près de «cet saint vivant J. Grimes Everett.»

Mme. Merriweather pleure pour l'opprimé loin mais ne mettre en place un «boudeur noir .»

Le professeur d'école Miss Gates n'est pas différent. Elle donne à sa classe un discours enthousiasmant sur les maux d'Adolf Hitler et son traitement des Juifs. (Cela aurait été une véritable réussite pour un instituteur rural pendant la dépression.

white trash, to whom all readers can feel immensely superior, but because the story catches even respectable whites in racial hypocrisies and vanities. There is no greater darling to the reading public than a Southern author—and Harper Lee is authentically Southern—who unmasks the prejudices of fellow Southerners.

Some examples:

After the trial, the blacks of Maycomb grumble about the guilty verdict, and one respectable white lady, Mrs. Merriweather, gets tired of it:

I tell you there's nothing more distracting than a sulky darky. Their mouths go down to here. Just ruins your day to have one of 'em in the kitchen. You know what I said to my Sophy? I said "Sophy," I said, "you simply are not being a Christian today. Jesus Christ never went around grumbling and complaining," and you know, it did her good. . . . I tell you, Gertrude, you never ought to let an opportunity go by to witness for the Lord.

The leading ladies of Maycomb are trying to raise money to support the missionary work of a certain J. Grimes Everett, who ministers to the fictional but no doubt African Mrunas. In a passage Hillary Clinton, author of *It Takes a Village*, would love, nine-year-old Scout recounts what she learned about the Mrunas from listening to the grownups:

They had so little sense of family that the whole tribe was one big family. A child had as many fathers as there were men in the community, and as many mothers as there were women. J. Grimes Everett was doing his utmost to change this state of affairs, and desperately needed our prayers.

More about the Mrunas:

Mrs. Merriweather's large brown eyes always filled with tears when she considered the oppressed. "Living in that jungle with nobody but J. Grimes Everett," she said. "Not a white person'll go near 'em but that saintly J. Grimes Everett."

Mrs. Merriweather weeps for the far off oppressed but will not put up with a "sulky darky."

The school teacher Miss Gates is no different. She gives her

À cette époque, la plupart des Américains étaient plus intéressés par la façon dont Hitler remettait l'Allemagne au travail que par ce qu'il pensait des Juifs, mais Mlle Lee écrivait après la guerre, donc son personnage pourrait donner aux Nazis un bon coup.) Mais comme Mme Merriweather, Mlle Gates conserve sa sympathie pour les lointains. Scout raconte à son père Atticus ce qu'elle a entendu Miss Gates dire à propos des Noirs:

Je l'ai entendue dire que c'était moi que quelqu'un leur avait enseigné une leçon, ils allaient bien au-dessus d'eux-mêmes, et la prochaine chose qu'ils pensaient pouvoir faire était de nous marier. Comment pouvez-vous détester Hitler si mal et faire demi-tour et être laid avec les gens à la maison.

Les gens "respectables" sont donc presque pires que le voyou blanc Bob Ewell qui a battu sa propre fille, parce que les gens "respectables" devraient mieux savoir. Ewell est un curieux et ignorant qui vit dans une porcherie et finit par essayer de tuer les enfants d'Atticus Finch parce que Finch s'est moqué de lui à la barre des témoins. Il pourrait difficilement y avoir un personnage plus méprisable, et juste pour nous assurer que nous recevons le message, quand il donne son nom complet au tribunal, c'est Robert E. Lee Ewell.

Tous les caractères noirs, d'autre part, sont sages, respectueux, et - au-dessus de tout - de longues souffrances. À une exception inexplicable, il n'y a pas de fausse note sur un seul d'entre eux. L'exception inexplicable est "Lula" qui ne joue aucun autre rôle dans l'histoire que de protester lorsque la femme de chambre noire d'Atticus Finch amène ses enfants à l'église ne manquant un dimanche. "Vous n'avez rien à faire avec du gars blanc ici", dit-elle. "Ils ont leur église, nous avons le nôtre."

Les enfants blancs ont honte et veulent rentrer chez eux, mais un homme noir s'avance pour les rassurer. "Ne prêtez pas attention à Lu la", dit-il. "Elle est un fauteur de troubles depuis longtemps, elle a des idées fantaisistes et des manières hautaines - nous sommes très heureux de vous avoir tous." Les enfants restent et sont chaleureusement accueillis. En dehors de Lula, tout noir est clément et généreux, et endure des difficultés avec «une patience biblique.» Seul le blanc le plus vif pourrait ne pas aimer de tels nobles .

class a rousing talk on the evils of Adolf Hitler and his treatment of the Jews. (This would have been a real achievement for a rural schoolteacher during the Depression. At that time, most Americans were more interested in how Hitler was putting Germany back to work than in what he thought about Jews, but Miss Lee was writing after the war, so could have her character give the Nazis a good thumping.) But like Mrs. Merriweather, Miss Gates saves her sympathy for the far away. Scout tells her father Atticus about what she overheard Miss Gates saying about blacks:

I heard her say it's time somebody taught 'em a lesson, they were gettin' way above themselves, an' the next thing they think they can do is marry us. How can you hate Hitler so bad an' then turn around and be ugly about folks right at home.

The “respectable” people are thus almost worse than white lout Bob Ewell who beat up his own daughter, because “respectable” people should know better. Ewell is a snarling, ignorant cur who lives in a pigsty and ends up trying to kill Atticus Finch’s children because Finch made a fool of him on the witness stand. There could hardly be a more despicable character, and just to make sure we get the message, when he gives his full name in court, it is Robert E. Lee Ewell.

All the black characters, on the other hand, are wise, respectful, and—above all—long suffering. With one unexplained exception, there is not a false note out of a single one of them. The unexplained exception is “Lula” who plays no other role in the story than to object when Atticus Finch’s black maid brings his children to the black church one Sunday. “You ain’t got no business bringin’ white chillun here,” she says. “They got their church, we got our’n.”

The white children are ashamed and want to go home, but a black man steps forward to reassure them. “Don’t pay no ‘tention to Lula,” he says. “She’s a troublemaker from way back, got fancy ideas an’ haughty ways—we’re mighty glad to have you all.” The children stay and are warmly received. Aside from Lula, every black is forgiving and generous, and endures hardship with “Biblical patience.” Only the most swinish white could fail to love such noble

Lire *To Kill a Mockingbird* - et il a été traduit en 40 langues - c'est obtenir une leçon de première classe sur la fantaisie libérale.

De nombreuses personnes auraient déclaré que y avait décidé de devenir avocats en raison du courage d'Atticus Finch dans la défense d'un homme noir innocent pris dans la méchanceté du racisme du Sud profond. Sans aucun doute, beaucoup d'autres ont été inspirés par d'autres actes de libéralisme racial.

Pouvoir politique

To Kill a Mockingbird est donc un bel exemple du pouvoir politique de la fiction, et pratiquement toute la fiction, le théâtre et le cinéma véritablement grands qui ont un message racial sont fortement de gauche. A partir de *la Case de l'oncle Tom* et continue par Israël Zangwill *T il Melting Pot*, jusqu'au *Pacifique Sud* et pratiquement tous les films réalisés aujourd'hui, le message est toujours l'une de l'équivalence des races et la fraternité humaine. Lorsque les réalistes de la race essaient de penser à un roman majeur avec un message racial sain, ils ne vont généralement pas plus loin que *The Clansman* de Thomas Dixon - et ce n'est même pas un bon roman. *De Double Eagle à Red Flag*, par le général Pyotre Krassnoff et publié en anglais en 1926, est un roman réactionnaire puissant, mais son message n'est pas tant racial qu'anti-bo lshévique et antisémite.

Pourquoi n'y a-t-il pas de grands romans réalistes? Beaucoup de bons romanciers avaient une vision sensible de la race. Jack London et Joseph Conrad n'avaient clairement aucune illusion sur la race. Anthony Trollope et Alexandre Dumas abandonnent une ligne occasionnelle qui montre qu'ils partageaient les opinions raciales de leur temps. En fait, les départements universitaires de littérature manqueraient de choses à faire s'ils cessaient d'écrire des articles sur «la race, la classe et le sexe» dans des livres écrits avant le règne actuel de la terreur. Mais personne n'a écrit un grand roman qui, même en passant, souligne l'importance de la conscience blanche.

Cela est dû en partie au fait que la pensée raciale s'est transformée en l'espace de quelques décennies seulement, et Trollope et Dumas n'ont probablement jamais senti de menace pour leur mode de vie. Jusqu'à la seconde moitié du 20e siècle, les non-blancs n'étaient pas une menace démographique et la plupart des blancs n'y ont jamais pensé. Les Européens étaient traditionnellement beaucoup plus attachés à la nation qu'à la race (voir l'article suivant).

people. To read *To Kill a Mockingbird*—and it has been translated into 40 languages—is to get a first-class lesson in liberal fantasy.

Many people reportedly claim they decided to become lawyers because of Atticus Finch's courage in defending an innocent black man caught up in the viciousness of Deep South racism. No doubt many others have been inspired to other acts of racial liberalism.

Political Power

To Kill a Mockingbird is thus a fine example of the political power of fiction, and virtually all the genuinely great fiction, drama, and movie-making that has a racial message is sharply leftist. Starting with *Uncle Tom's Cabin* and continuing through Israel Zangwill's *The Melting Pot*, right up to *South Pacific* and virtually every movie made today, the message is always one of the equivalence of races and the brotherhood of man. When race realists try to think of a major novel with a healthy racial message, they usually get no further than Thomas Dixon's *The Clansman*—and that isn't even a good novel. *From Double Eagle to Red Flag*, by General Pyotre Krassnoff and published in English in 1926, is a powerful, reactionary novel, but its message is not racial so much as anti-Bolshevik and anti-Semitic.

Why are there no great race-realist novels? Many fine novelists had sensible views of race. Jack London and Joseph Conrad clearly had no illusions about race. Anthony Trollope and Alexandre Dumas drop an occasional line that shows they shared the racial views of their time. In fact, university literature departments would run out of things to do if they stopped writing papers about “race, class, and gender” in books written before the current reign of terror. But no one has written a great novel that, even in passing, underlines the importance of white consciousness.

Partly, this is because racial thinking was transformed in the space of just a few decades, and Trollope and Dumas probably never sensed a threat to their way of life. Until the second half of the 20th century, non-whites were not a demographic threat and most whites never thought about them. Europeans traditionally felt much more strongly about nation than about race (see following article).

À l'heure actuelle, la fantaisie et le bon sentiment sont toujours beaucoup plus attrayants que la réalité, et la fiction est, après tout, de la fantaisie. Il est plus facile et plus édifiante d'écrire des histoires heureuses fin sur le rachat des Blancs mesquins que de mettre en garde aux conséquences de sentimentalisme libéral.

Les histoires de magnanimité, de renonciation aux privilèges et de gentillesse envers les faibles sont beaucoup plus réconfortantes que les histoires de défense de ce qui vous appartient. Cela est particulièrement vrai lorsque vous défendez ce qui vous appartient contre des gens plus faibles que vous. Il n'y avait aucun héroïsme à réprimer la rébellion d'esclaves de Danemark Vesey en 1822 ou à l'expulsion par le président Eisenhower de 1,3 million de Mexicains immigrants illégaux dans le cadre de «l'opération Wetback». Ces actions étaient nécessaires, mais hardl y l'étoffe des romans inspirant.

Nos cœurs ne cessent de remuer sur l'histoire des Spartiates aux Thermopyles, des Texans à l'Alamo et des Britanniques à Rorke's Drift, mais c'étaient des batailles contre des probabilités écrasantes. Ce n'est pas ainsi que la lutte raciale est menée aujourd'hui.

Si les Mexicains ou les Musulmans tentaient une invasion armée, les Blancs se battraient. Dans l'état actuel des choses, la dépossession est progressive, et les Mexicains et les musulmans espèrent profiter des avantages de l'invasion armée sans en payer le prix. Les vrais ennemis ne sont pas des armées de non-blancs mais les traîtres de notre propre race qui accueillent et encouragent l'invasion à mains nues.

Il y a du matériel ici pour la littérature. Il serait possible d'écrire un roman sur un éminent politicien démocrate blanc, par exemple, qui s'éveille progressivement à la réalité raciale . Ce processus, certes improbable, serait plein de possibilités dramatiques, et une fois les yeux ouverts, comment un éminent ex-libéral pourrait-il résoudre des loyautés incompatibles? Comment pourrait-il s'expliquer à ses collègues et à sa famille? Oserait - il changer son point de vue politique? Un roman de ce genre pourrait placer le protagoniste dans le rôle de héros familier d'un seul homme courageux combattant le pouvoir et la corruption. Les principaux antagonistes pourraient également être blancs, et seraient donc des adversaires dignes et intéressants.

Quels autres thèmes migrent dans un roman racial? Seul un grand romancier pourrait probablement penser au meilleur et au plus subtil, mais une approche simple consiste à commencer par la dégénérescence multiraciale.

At the same time, fantasy and good feeling are always much more appealing than reality, and fiction is, after all, fantasy. It is easier and more uplifting to write happy-ending stories about the redemption of small-minded white people than it is to warn of the consequences of liberal sentimentalism.

Stories of magnanimity, renunciation of privilege, and kindness to the weak are much more heart-warming than stories about defending what belongs to you. This is especially true when you are defending what is yours against people who are weaker than you. There was no heroism in putting down Denmark Vesey's 1822 slave rebellion or in President Eisenhower's expulsion of 1.3 million illegal-immigrant Mexicans in "Operation Wetback." These actions were necessary, but hardly the stuff of inspiring novels.

Our hearts do stir at the story of the Spartans at Thermopylae, the Texans at the Alamo, and the British at Rorke's Drift, but those were battles against overwhelming odds. That is not how the racial struggle is being fought today.

If Mexicans or Muslims attempted an armed invasion, whites would fight. As it is, dispossession is gradual, and Mexicans and Muslims hope to enjoy the benefits of armed invasion without paying the price. The real enemies are not armies of non-whites but the traitors of our own race who welcome and encourage unarmed invasion.

There is material here for literature. It would be possible to write a novel about a prominent white Democratic politician, for example, who gradually wakes up to racial reality. This admittedly unlikely process would be full of dramatic possibilities, and once his eyes were open, how would a prominent ex-liberal resolve incompatible loyalties? How would he explain himself to colleagues and family? Would he dare shift his politics? A novel of this kind could put the protagonist in the familiar hero's role of a single courageous man fighting power and corruption. The main antagonists could also be white, and would therefore be worthy and interesting opponents.

What other themes might a racial novel raise? Probably only a great novelist could think of the best and the most subtle, but a

Le héros blanc combat cette dégénérescence - à la fois psychologique et physique - et conduit son peuple vers un avenir plus prometteur.

C'est à peu près le modèle des romans de William Pierce ou du *Northwest Quartet* de Harold Covington . *Mister* d'Alex KurtagiC et *White Apocalypse* de Kyle Bristow livrent également un message racial sous forme de fiction. Le problème avec ces livres est que, quels que soient leurs mérites romanesques - et certains sont bien conçus - ce sont des tracts politiques qui prennent la forme de fiction. Seules les personnes racistes liront ces livres, alors que nous avons besoin de romans si bons que tout le monde voudra les lire. Le message racial serait subtil et donc plus efficace. Bien que je ne l'ai pas lu, d'autres me disent que le *feu de joie de Van Wolfe* atteint quelque chose de cet effet.

Notre véritable besoin est d'avoir de grands novices qui ont une conscience raciale et un message racial, pas des militants racistes qui écrivent des romans. Malheureusement, il est *plus difficile* d'écrire un grand roman racial qu'un grand roman antiraciste. Réconciliation et pardon, harmonie et unité - ce sont les résolutions évidentes à la tension dramatique. Les romans antiracistes peuvent avoir des fins heureuses, même s'ils ne sont rien de plus que des contes de fées empoisonnés. La fin heureuse d'un roman racial ressemble plus à une tragédie: la reconnaissance que certains intérêts *ne peuvent pas* être reconnus, que certaines formes de convivialité sont fatales. Les gens ne lisent pas de romans parce qu'ils veulent des leçons de réalité; ils les lisent pour échapper à la réalité.

Jusqu'à ce que le grand talent se pose qui peut résoudre ces problèmes, le meilleur antidote à *Tuer un oiseau Mocking* ma y être la grande littérature du passé récent. Lire Anthony Trollope, George Elliot, Wilkie Collins, Joseph Conrad, Alexandre Dumas, Léon Tolstoï, ou même Sinclair Lewis, Edith Wharton, ou Théodore Dreiser, et essayez d'imaginer leurs personnages "célébrant diversité." Ces auteurs avaient un génie pour capturer la condition humaine - tout comme Harper Lee - et la condition humaine est souvent médiocre. Mais ils ont écrit des sociétés qui ont une cohérence culturelle et raciale, où même le caractère le plus insignifiant fait partie d'un patrimoine commun et le destin. Ce destin commun est impossible dans une société multiraciale.

straightforward approach is to start with multiracial degeneracy. The white hero combats this degeneracy—both psychologically and physically—and leads his people into a more promising future.

This is roughly the pattern of William Pierce's novels or Harold Covington's *Northwest Quartet*. *Mister* by Alex Kurtagić and *White Apocalypse* by Kyle Bristow also deliver a racial message as fiction. The trouble with these books is that, whatever their novelistic merits—and some are well crafted—they are political tracts that take the form of fiction. Only people who are racially aware will read these books, whereas we need novels that are so good everyone will want to read them. The racial message would be subtle and therefore more effective. Although I have not read it, others tell me that Tom Wolfe's *Bonfire of the Vanities* achieves something of this effect.

Our real need is for great novelists who have a racial consciousness and a racial message, not racial activists who write novels. Unfortunately, it is *harder* to write a great racial novel than a great anti-racist novel. Reconciliation and forgiveness, harmony and togetherness—these are the obvious resolutions to dramatic tension. Anti-racist novels can have happy endings, even though they are nothing more than poisonous fairy tales. The happy ending for a racial novel is more like tragedy: the recognition that some interests *cannot* be reconciled, that some forms of togetherness are fatal. People do not read novels because they want lessons in reality; they read them to escape reality.

Until the great talent arises that can solve these problems, the best antidote to *To Kill a Mocking Bird* may be great literature from the recent past. Read Anthony Trollope, George Elliot, Wilkie Collins, Joseph Conrad, Alexandre Dumas, Leo Tolstoy, or even Sinclair Lewis, Edith Wharton, or Theodore Dreiser, and try to imagine their characters “celebrating diversity.” These authors had a genius for capturing the human condition—as does Harper Lee—and the human condition is often mediocre. But they wrote of societies that had cultural and racial coherence, in which even the most insignificant character is part of a common heritage and destiny. That common destiny is impossible in a multiracial society.

L'un des contes les plus charmants de la langue anglaise est *Anne of Green Gables*, de LM Montgomery, publié en 1908. C'est toujours un grand rite de faveur, et pas seulement chez les jeunes filles. Montgomery a donné vie à un monde idyllique mais entièrement crédible, situé dans son île natale de l'Île-du-Prince-Édouard. C'est un monde cohérent et sain, habité uniquement par des blancs. Lisez *Anne of Green Gables* et essayez de l'imaginer avec une population de Noirs, de Mexicains et de Musulmans. Il est impossible pour un blanc racialement conscient de lire *Anne* sans pleurer la perte de son monde, et son histoire doit exercer un tiraillement racial primaire de nostalgie sur des multiculturalistes endurcis même.

Mais pour revenir à Harper Lee, elle a récolté honneur après honneur au cours de sa longue vie. En 2007, George W. Bush lui a décerné la Médaille présidentielle de la liberté, la plus haute distinction que le gouvernement puisse accorder à un civil. Juste l'année précédente, Mlle Lee a reçu un Doctorat d'honneur de Notre - Dame. Tous les étudiants ont reçu des copies de *To Kill a Mockingbird*, qu'ils ont salué avec admiration en lui faisant une ovation debout. Nous pouvons être sûrs que si son livre avait un message racial sain - ou pas de message racial du tout - sa vie aurait été très différente.

Elle a incontestablement écrit un grand roman mais, hélas, c'est l'un pour l'autre.

Loyautés étroites: nation contre race

En 1912, Robert Scott a atteint le pôle Sud, mais a rencontré un temps terrible lors du voyage de retour. Finalement, il a réalisé que lui et ses hommes allaient mourir. Il a écrit un certain nombre de lettres d'adieu qui ont été trouvées sur son corps par une autre équipe d'explorateurs huit mois plus tard.

Face à la mort, Scott était parfaitement conscient de représenter un groupe plus grand que lui, mais c'était sa nation - vraiment, son groupe ethnique - pas sa race. Comme il l'a écrit à JM Barrie, son bon ami et auteur de *Peter Pan*, «Nous nous chevauchons dans un endroit très sans confort ... Nous montrons que les Anglais peuvent encore mourir avec un esprit audacieux, en combattant jusqu'au bout. . »

À son ami, Edgar Speyer, l'un des organisateurs du voyage au pôle, il a écrit ceci:

One of the most charming tales in the English language is *Anne of Green Gables*, by L. M. Montgomery, published in 1908. It is still a great favorite, and not just among young girls. Montgomery brought to life an idyllic yet entirely believable world, set in her native Prince Edward Island. It is a coherent, healthy world, inhabited only by white people. Read *Anne of Green Gables* and try to imagine it with a population of blacks, Mexicans, and Muslims. It is impossible for a racially conscious white to read *Anne* without mourning the loss of her world, and her story must exert a primal, racial tug of nostalgia on even hardened multiculturalists.

But to return to Harper Lee, she reaped honor upon honor over her long life. In 2007, George W. Bush awarded her the Presidential Medal of Freedom, the highest honor the government can give a civilian. Just the year before, Miss Lee received an honorary doctorate from Notre Dame. All the students got copies of *To Kill a Mockingbird*, which they waved in admiration as they gave her a standing ovation. We can be sure that if her book had a healthy racial message—or no racial message at all—her life would have been very different.

She unquestionably wrote a great novel but, alas, it is one for the other side.

Narrow Loyalties: Nation vs. Race

In 1912, Robert Scott reached the South Pole, but met terrible weather on the trip back. Eventually he realized that he and his men were going to die. He wrote a number of farewell letters that were found on his body by another team of explorers eight months later.

Face to face with death, Scott was vividly conscious of representing a group larger than himself, but it was his nation—really, his ethnic group—not his race. As he wrote to J. M. Barrie, his good friend and the author of *Peter Pan*, “We are pegging out in a very comfortless spot. . . . We are showing that Englishmen can still die with a bold spirit, fighting it out to the end.”

To his friend, Edgar Speyer, one of the organizers of the trip to

Je crains que nous ne devions partir et que cela laisse l'expédition dans une mauvaise confusion. Mais nous sommes allés au pôle et nous mourrons comme des messieurs. Je ne regrette que pour les femmes que nous laissons derrière nous.

. . . Si ce journal est trouvé, il montrera comment nous sommes restés avec des compagnons mourants et avons bien combattu jusqu'au bout. Je pense que cela montrera que l'Esprit de cueillir et le pouvoir de supporter n'a pas disparu de notre race. . . .

Par «race», Scott voulait dire la «race» anglaise.

Il a également écrit au vice-amiral Sir Francis Charles Bridgeman: [Nous] donnons un bon exemple à nos compatriotes, si ce n'est en entrant dans un endroit étroit, en lui faisant face comme des hommes lorsque nous y étions. "

Scott était déterminé à mourir comme un Anglais et un gentleman, pas comme un Blanc. Il se considérait cependant comme le représentant d'un peuple, et il est facile de l'imaginer exprimer une fidélité plus large. Si l'un des Brits d'aujourd'hui étaient face à la mort dans l'Antarctique, avec ou sans ils pensent à eux - mêmes comme les Anglais, ou croient que leur devoir d'être un modèle de «l'esprit de courage et de pouvoir supporter»? Un groupe mixte de Britanniques pakistanais et antillais aurait-il quelque chose comme le même sens du devoir?

Percival Wren *Beau Geste*, écrit en 1924 et basé sur ses expériences dans la Légion étrangère française, est ancrée dans le même sens de la loyauté nationale. Il y a une scène dans les premières pages qui définit l'Anglais comme le véritable standard de l'humanité. Après plusieurs années de séparation, George Lawrence de la fonction publique nigérienne tombe sur un vieil ami français, le major Henri de Beaujolais:

Pour de Beaujolais, Lawrence avait un grand respect et une grande sympathie en tant que soldat français du meilleur type, vif comme la moutarde, dur comme les ongles, un sportif minutieux et un gentleman selon la norme anglaise exigeante. Souvent il lui a rendu le compliment anglais remarquable, «On pourrait à peine vous prendre pour un Français, Jolly, vous pourriez presque être anglais,» un bouquet qui de Beaujolais reçu avec moins de soin en raison du fait que sa mère avait été une Cary de Devonshire .

the pole, he wrote this:

I fear we must go and that it leaves the Expedition in a bad muddle. But we have been to the Pole and we shall die like gentlemen. I regret only for the women we leave behind.

. . . If this diary is found it will show how we stuck by dying companions and fought the thing out well to the end. I think this will show that the Spirit of pluck and power to endure has not passed out of our race. . . .

By “race,” Scott meant the English “race.”

He also wrote to Vice-Admiral Sir Francis Charles Bridgeman: “[W]e are setting a good example to our countrymen, if not by getting into a tight place, by facing it like men when we were there.”

Scott was determined to die like an Englishman and a gentleman, not like a white man. He saw himself as a representative of a people, however, and it is easy to imagine him expressing a broader loyalty. If any of today’s Brits were facing death in the Antarctic, would they think of themselves as Englishmen, or believe it their duty to be a model of “the Spirit of pluck and power to endure”? Would a mixed band of British Pakis and West Indians have anything like the same sense of duty?

Percival Wren’s *Beau Geste*, written in 1924 and based on his experiences in the French Foreign Legion, is steeped in the same sense of national loyalty. There is a scene in the early pages that defines the Englishman as the true standard of mankind. After several years of separation, George Lawrence of the Nigerian Civil Service happens upon an old French friend, Major Henri de Beaujolais:

For de Beaujolais, Lawrence had a great respect and liking as a French soldier of the finest type, keen as mustard, hard as nails, a thorough sportsman, and a gentleman according to the exacting English standard. Frequently he paid him the remarkable English compliment, “One would hardly take you for a Frenchman, Jolly, you might almost be English,” a bouquet which de Beaujolais received with less concern by reason of the fact that his mother had been a Devonshire Cary.

Why, of course de Beaujolais has fine qualities; his mother was

Mais bien sûr, le Beaujolais a de belles qualités; sa mère était anglaise!

Beau Geste est une aventure virile d'héroïsme et de haute attitude, environ trois frères anglais qui font sans relâche leur devoir et défendent leur honneur. La plupart de l'action se déroule en Afrique du Nord, où les frères ont été envoyés par la Légion. Ils se rencontrent toutes sortes d'Européens, mais les Allemands sont rustres, les Italiens et les Portugais sont coupés les gorges des voleuses, les Américains sont robustes mais simples, et bien que le produit français un homme occasionnel de pièces, ils ne sont jamais tout à fait raison.

Les meilleurs Anglais se comportent comme si leur devise était la mort avant le déshonneur, mais ils auraient pensé la phrase beaucoup trop grave. L'héroïsme est simplement une question de messieurs qui font leur devoir, bien qu'ils se permettent de dire "gros garçon!" les uns aux autres après des actes de bravoure vraiment formidables.

Il y a beaucoup d'Arabes dans l'histoire, mais Wren ne les remarque pas plus individuellement que les chevaux ou les chameaux. En d'autres termes, il tient la race pour acquise; pour Wren, seuls les hommes blancs comptent et les Européens ne se mesurent que les uns contre les autres.

Les Américains ont depuis longtemps un sentiment d'identité moins national et plus largement racial. C'est parce que les querelles européennes étaient loin et que les Américains se sont mariés à travers les frontières nationales et ont perdu leur identité européenne. Mais le plus important, ils vivaient avec des Noirs et des Amérindiens. Contrairement à des Européens qui ont vu rarement une personne non-blanche, les Américains savaient que n'importe qu'ils pourraient être de souche britannique ou allemand ou néerlandais, ce qui les unissait était qu'ils étaient blancs.

Un an seulement après la mort de Scott dans l'Antarctique, Jack London a écrit *La mutinerie de l'Elseneur*. Il a écrit à propos d'une conscience raciale paneuropéenne qui aurait pu à première vue sembler étrange à Scott ou Wren, mais c'était celle qu'ils auraient sûrement comprise.

L'Elseneur, l'un des derniers voiliers commerciaux, est sur un passage autour du Cap Horn lorsque son équipage de métis et de mutins blancs cassés. Le narrateur, qui est monté à bord en tant que passager, rejoint les officiers pour retarder la mutinerie et tombe amoureux de la fille du capitaine.

Vers la fin du livre, il est barricadé sur le pont de merde avec son amoureux et les hommes restants. Les mutins proposent de ne pas leur faire de mal s'ils se rendent, mais menacent le pire s'ils tiennent le coup:

English!

Beau Geste is a manly adventure of heroism and high demeanor, about three English brothers who unfailingly do their duty and defend their honor. Most of the action takes place in North Africa, where the brothers have been sent by the Legion. They meet all manner of Europeans, but the Germans are louts, the Italians and Portuguese are thieving cutthroats, the Americans are stout but simple, and though the French produce an occasional man of parts, they never get it quite right.

The best Englishmen behave as if their motto were death before dishonor, but they would have thought the phrase far too grandiose. Heroism is simply a matter of gentlemen doing their duty, though they do permit themselves to say “Stout fellow!” to each other after really stupendous acts of bravery.

There are many Arabs in the story, but Wren takes no more individual notice of them than he does of horses or camels. In other words, he takes race for granted; for Wren, only white men matter, and Europeans measure themselves only against each other.

Americans have long had a less national and more broadly racial sense of identity. This is because European quarrels were far away, and Americans married across national lines and lost their European identities. But most important, they lived with blacks and American Indians. Unlike Europeans who rarely saw a non-white, Americans knew that they might be of British or German or Dutch stock, but what united them was that they were white.

Just one year after Scott died in the Antarctic, Jack London wrote *The Mutiny of the Elsinore*. He wrote of a pan-European racial consciousness that might at first have seemed strange to Scott or Wren, but it was one they would surely have understood.

The *Elsinore*, one of the last commercial sailing ships, is on a passage around Cape Horn when its crew of half-breeds and off-whites mutinies. The narrator, who has come on board as a passenger, joins the officers in holding off the mutiny, and falls in love with the captain's daughter.

Near the end of the book, he is barricaded on the poop deck with his sweetheart and the remaining men. The mutineers offer

[A] traverser mon cerveau a projeté une vision de tout ce que j'avais lu et entendu sur le siège des légations à Pékin, et sur les plans des hommes blancs pour leur peau de femme en cas de hordes jaunes franchissant les dernières lignes de la défense. . . .

Et je connaissais la colère. Pas une colère ordinaire, mais une colère froide. Et j'ai eu une vision du haut lieu dans lequel nous nous étions assis et avons régné sur les âges dans tous les pays, sur toutes les mers. J'ai vu mon espèce, nos femmes avec nous, dans des espoirs désespérés et des efforts perdus, enfermées dans des forteresses de colline, pourries dans les fastes de la jungle, coupées à la dernière sur les ponts des navires à bascule. Et toujours, nos femmes avec nous, si nous avons gouverné les bêtes. Nous pourrions mourir, nos femmes avec nous; mais, vivant, nous avons régné. C'était une vision royale que j'entrevois. . . . C'était la confiance sacrée de la semence, le legs du devoir transmis à tous les ancêtres.

Et j'ai flambé plus froidement. Ce n'était pas de la colère brute. C'était intellectuel. Il était basé sur le concept et l'histoire; c'était la philosophie de l'action des forts et la fierté des forts dans leur propre force. Maintenant je connaissais enfin Nietzsche. Je connaissais la justesse des livres, la relation entre la haute pensée et la haute conduite. . . sur la merde d'un navire à charbon en l'an mil neuf-treize ans, ma femme à côté de moi, mes ancêtres derrière moi, mes serviteurs d'yeux bridés sous moi, les bêtes sous moi et sous le talon de moi. Dieu! Je me sentais roi. Je connaissais enfin le sens de la royauté.

Malgré la bravade de ce passage, Londres est consciente de la précarité de la position de l'homme blanc. Quelques pages plus tôt, il écrit:

Oui, je suis un blond qui périt, et un homme, et je m'assois en haut et plie les stupides à ma volonté; et je suis un amant, aimant une femme royale de ma propre race périssante, et ensemble nous occupons et occuperons le haut lieu du gouvernement et du commandement jusqu'à ce que notre espèce périsse de la terre.

Londres avait une conscience raciale, mais il n'a pas écrit de livres pour la diffuser. La plupart de *The Mutiny of the Elsinore* est un bon fil marin, et le message racial est si petit que personne n'a probablement remarqué lorsque la version du film de 1937 l'a laissé de côté.

not to hurt them if they surrender, but threaten the worst if they hold out:

[A]cross my brain flashed a vision of all I had ever read and heard of the siege of the Legations at Peking, and of the plans of the white men for their womenkind in the event of the yellow hordes breaking through the last lines of defense. . . .

And I knew anger. Not ordinary anger, but cold anger. And I caught a vision of the high place in which we had sat and ruled down the ages in all lands, on all seas. I saw my kind, our women with us, in forlorn hopes and lost endeavours, pent in hill fortresses, rotted in jungle fastnesses, cut down to the last one on the decks of rocking ships. And always, our women with us, had we ruled the beasts. We might die, our women with us; but, living, we had ruled. It was a royal vision I glimpsed. . . . It was the sacred trust of the seed, the bequest of duty handed down from all ancestors.

And I flamed more coldly. It was not red-brute anger. It was intellectual. It was based on concept and history; it was the philosophy of action of the strong and the pride of the strong in their own strength. Now at last I knew Nietzsche. I knew the rightness of the books, the relation of high thinking to high conduct . . . on the poop of a coal-carrier in the year nineteen-thirteen, my woman beside me, my ancestors behind me, my slant-eyed servitors under me, the beasts beneath me and beneath the heel of me. God! I felt kingly. I knew at last the meaning of kingship.

Despite the bravado of this passage, London was aware of the precariousness of the white man's position. Just a few pages earlier, he writes:

Yes, I am a perishing blond, and a man, and I sit in the high place and bend the stupid ones to my will; and I am a lover, loving a royal woman of my own perishing breed, and together we occupy, and shall occupy, the high place of government and command until our kind perish from the earth.

London had a racial consciousness, but he did not write books in order to spread it. Most of *The Mutiny of the Elsinore* is a good seafaring yarn, and the racial message is so small a part that probably no one noticed when the 1937 movie version left it out. What

De plus, *To Kill a Mocking Bird* est un bien meilleur roman que *Mutiny*. Londres est plus convaincant lorsqu'il met des pensées dans l'esprit des chiens que lorsqu'il met des mots dans la bouche des gens.

Le grand roman raciste n'est pas encore écrit.

Ces articles ont été publiés sur AmRen.com le 30 janvier 2012.

is more, *To Kill a Mocking Bird* is a much better novel than *Mutiny*. London is more convincing when he puts thoughts into the minds of dogs than when he puts words in the mouths of people.

The great racist novel is yet to be written.

These articles were published at AmRen.com on January 30, 2012.

Une Lettre Ouverte aux Conservateurs

VOUS N'ÊTES PAS JUSTE DE TRAITER VOS PRINCIPES.

*Cet article a été initialement publié sous le titre *Mn Open Letter to Cuckservatives*, "lorsque" cocu conservateur "était un terme de dérision de plus en plus courant pour les conservateurs peu disposés à prendre au sérieux ce terme. Le terme est devenu si populaire sur Twitter que Bucks" eux-mêmes ont commencé à se plaindre à quel point c'était efficace. Son apparition, juste au moment où Donald Trump refusait de disparaître, faisait partie du bouleversement politique et social de l'élection présidentielle de 2016.*

Cher conservateur:

La pourriture est au cœur de votre mouvement: le conservatisme américain ne peut rien conserver s'il ne peut pas conserver le stock fondateur de la nation. Je vais le dire sans détour: rien de ce que vous aimez ne survivra sans les blancs.

Êtes- vous pour un gouvernement limité et un budget équilibré? Comptez vos alliés noirs et hispaniques. Admirez-vous Thomas Jefferson? Il était un détenteur d'esclaves qui se retrouvera sur le tas de fumier avec le drapeau confédéré. Vous souciez-vous des familles stables et des droits des enfants à naître? Recherchez les taux d'illégitimité, de divorce et d'avortement pour les Noirs et les Hispaniques. Aimez-vous le calme à l'aube à Bryce Canyon? Lorsque le service du parc parvient à faire camper des Noirs et des Hispaniques, ils jouent aux boom-boxes jusqu'à 1 h du matin. Ronald Reagan était-il votre héros? Il ne gagnerait pas la majorité de l'électorat d'aujourd'hui.

Aimez-vous Tchaïkovski? Comptez les non-blancs dans la salle de concert. Vous aspirez à des quartiers où vous pouvez laisser les clés dans votre voiture? Il y en a encore; ne vous attendez pas à ce qu'ils soient «divers». La chasse et les armes à feu font-elles partie de votre patrimoine? Expliquez cela à Barack Obama ou Sonia Sotomayor. Êtes-vous un chrétien dévot? Les immigrants musulmans vous méprisent, vous et votre foi. Soutenez-vous Israël? Mexicains, Haïtiens, chinois, et les Guatémaltèques ne le font pas.

Votre grand festival - CPAC - est aussi blanc qu'une réunion des Fils des anciens combattants confédérés. C'est parce que les Noirs et les Hispaniques et même les Asiatiques ne partagent pas vos rêves.

An Open Letter to Conservatives

YOU AREN'T JUST BETRAYING YOUR PRINCIPLES.

This article was originally published under the title “An Open Letter to Cuckservatives,” when “cuckservative” was an increasingly common term of derision for conservatives unwilling to take race seriously. The term became so popular on Twitter that “cucks” themselves began to complain about how stingingly effective it was. Its appearance, just when Donald Trump was refusing to disappear, was part of the political and social upheaval of the 2016 presidential election.

Dear Conservative:

There is rot at the heart of your movement: American conservatism can conserve nothing if it cannot conserve the nation's founding stock. I'll put it bluntly: Nothing you love will survive without white people.

Do you stand for limited government and a balanced budget? Count your black and Hispanic allies. Do you admire Thomas Jefferson? He was a slave-holder who will end up on the dung heap along with the Confederate flag. Do you care about stable families and the rights of the unborn? Look up illegitimacy, divorce, and abortion rates for blacks and Hispanics. Do you cherish the stillness at dawn in Bryce Canyon? When the park service manages to get blacks and Hispanics to go camping they play boom-boxes until 1:00 a.m. Was Ronald Reagan your hero? He would not win a majority of today's electorate.

Do you love Tchaikovsky? Count the non-whites in the concert hall. Do you yearn for neighborhoods where you can leave the keys in your car? There still are some; just don't expect them to be “diverse.” Are hunting and firearms part of your heritage? Explain that to Barack Obama or Sonia Sotomayor. Are you a devout Christian? Muslim immigrants despise you and your faith. Do you support Israel? Mexicans, Haitians, Chinese, and Guatemalans don't.

Your great festival—CPAC—is as white as a meeting of the Sons of Confederate Veterans. That's because blacks and Hispanics and

Vous avez entendu la vieille blague: "Comment appelez-vous le seul noir à une réunion conservatrice? L'orateur principal." La sensibilisation ne fonctionne pas. Vous ne pouvez pas inciter quelqu'un à aimer ce que vous aimez. La foi, le patriotisme, le devoir et l'honneur proviennent de sources profondément culturelles, religieuses et ancestrales que vous ne pouvez pas atteindre.

Pourquoi évoquez-vous Martin Luther King, Jr. lorsque vous appelez à une Amérique "daltonienne"? Vous savez qu'il voulait des quotas pour les noirs. Vous évoquez King parce que vous pensez qu'il vous aidera à faire taire les noirs et les libéraux. Mais ça ne marche pas, non? C'est parce que seuls les Blancs - et Asiens, quand cela leur convient - pensent même en termes de «daltonisme». Les Noirs et les Hispaniques vous retireront tous les avantages injustes qu'ils peuvent. À quel moment abandonneront-ils jamais leur programme racial agressif? Quand ils sont la majorité pense à quel point ils vont presser vos petits - enfants.

Vous vous dites que les choses que vous aimez en Amérique - et je les aime aussi - sont ancrées dans certains principes. *C'est votre plus grande erreur.* Ils sont enracinés chez certaines personnes. C'est pourquoi les Allemands, les Suédois, les Irlandais et les Hongrois pourraient venir contribuer à l'Amérique que vous aimez. Croyez-vous vraiment qu'une future Amérique afro-hispanique-antillaise-asiatique sera quelque chose comme l'Amérique que vos ancêtres ont bâtie?

Examinons vos principes. Vous rêvez d'une société libérale traditionnelle, religieuse, avec un petit gouvernement, de faibles impôts et aucun contrôle des armes à feu, où le mariage homosexuel est illégal et où l'avortement, le divorce, la prostitution et l'illégitimité sont méprisés? Il existe de tels endroits: les zones tribales du Pakistan et de la Somalie a.

Et qu'en est-il des pays qui violent vos principes - avec des taxes élevées, un gouvernement énorme, des marchés obstrués, une église faible, un contrôle strict des armes à feu et une licence sexuelle de toutes sortes? Il y a la Scandinavie. Et pourtant, si vous deviez quitter les États-Unis, vous la feriez beaucoup plus vivre au Danemark qu'au Waziristan.

Voyez-vous le motif? Même lorsqu'ils violent vos principes, les Blancs construisent de bonnes sociétés. Même lorsqu'ils respectent vos principes, les non-Blancs ne le font généralement pas.

Nous voyons cela en Amérique. Pouvez-vous penser à un quartier majoritairement non blanc dans lequel vous aimeriez vivre, ou à une école majoritairement non blanche où vous aimeriez que vos enfants fréquentent?

even Asians don't share your dreams. You've heard the old joke: "What do you call the only black person at a conservative meeting? The keynote speaker." Outreach doesn't work. You can't talk someone into loving what you love. Faith, patriotism, duty, and honor come from deeply cultural, religious, and ancestral sources you can't reach.

Why do you evoke Martin Luther King, Jr. when you call for a "colorblind" America? You know he wanted quotas for blacks. You evoke King because you think he'll help you silence blacks and liberals. But it doesn't work, does it? That's because only whites—and Asians, when it suits them—even think in terms of "colorblindness." Blacks and Hispanics will squeeze every unfair advantage out of you they can. At what point will they ever abandon their aggressive racial agenda? When they're the majority just think how hard they'll squeeze your grandchildren.

You tell yourself that the things you love about America—and I love them, too—are rooted in certain principles. *That is your greatest mistake.* They are rooted in certain people. That is why Germans, Swedes, Irishmen, and Hungarians could come and contribute to the America you love. Do you really believe that a future Afro-Hispanic-Caribbean-Asiatic America will be anything like the America your ancestors built?

Let's consider your principles. Do you dream of a traditional, religious, free-market society with small government, low taxes, and no gun control, where same-sex marriage is illegal, and abortion, divorce, prostitution, and illegitimacy are scorned? There are such places: the tribal areas of Pakistan and Somalia.

And what about countries that violate your principles—with high taxes, huge government, clogged markets, a weak church, strict gun control, and sexual license of all kinds? There's Scandinavia. And yet if you had to leave the United States you'd much rather live in Denmark than in Waziristan.

Do you see the pattern? Even when they violate your principles, white people build good societies. Even when they abide by your principles, non-whites usually don't.

We see that in America. Can you think of a majority non-white

Non, tu ne peux pas. Pourquoi alors ne vous battez-vous pas de toutes vos forces contre les forces de l'immigration et de l'intégration qui transforment des parties toujours plus grandes de votre comté en friches du Tiers-Monde?

Je sais qu'il serait effrayant pour vous de sortir des limites toujours plus étroites de ce que nous sommes autorisés à dire sur la race. Vous courtoisieriez la désapprobation de chaque institution en Amérique. Depuis la dernière Red Scare, le prix de la parole n'a pas été aussi élevé. Dans les années 1950, il était dangereux de faire jaillir la folie marxiste. Aujourd'hui, les idées les plus dangereuses sont les vérités historiques, biologiques et morales que des hommes tels que Washington, Jefferson, Lincoln, Teddy Roosevelt, Mark Twain, Walt Whitman et vos grands-parents tenaient pour acquises.

Rassemblez le courage. Dites ces vérités. Ils sont votre héritage. Ils sont votre destin. Ils sont dans tes os. Et quand vous dites ces vérités, vous rejoindrez les gens qui voient le seul avenir pour l'Amérique dans lequel les choses que vous aimez sont même concevables. Lorsque vous dites ces vérités, vous rejoindrez le camp des saints.

Et jusqu'à ce que vous disiez ces vérités, vous trahissez vos principes et vos rêves - même si vous pensez que vous travaillez pour eux. Pire encore, vous trahissez votre peuple.

Cet article a été publié sur AmRen.com le 30 juillet 2015.

neighborhood you'd like to live in, or a majority non-white school you'd like your children to attend? No, you can't. Why, then, don't you fight with all your strength against the forces of immigration and integration that are turning ever-greater parts of your county into Third-World wastelands?

I know it would be frightening for you to step outside the ever narrower confines of what we are permitted to say about race. You would court the disapproval of every institution in America. Not since the last Red Scare has the price of speaking out been so high. In the 1950s, it was dangerous to spout Marxist foolishness. Today, the most dangerous ideas are the historical, biological, and moral truths that men such as Washington, Jefferson, Lincoln, Teddy Roosevelt, Mark Twain, Walt Whitman, and your grandparents took for granted.

Muster up the courage. Speak these truths. They are your heritage. They are your destiny. They are in your bones. And when you speak these truths, you will join the people who see the only future for America in which the things you love are even conceivable. When you speak these truths you will join the camp of the saints.

And until you speak these truths, you are betraying your principles and dreams—even though you think you are working for them. Worse still, you are betraying your people.

This article was published at AmRen.com on July 30, 2015.

La Folie des Femmes au Combat

UN LIEN FAIBLE POURRAIT TUER LA TOUCHE DE L'ESCOUADE.

Le 23 janvier 2013, le secrétaire à la Défense, Leon Panetta, a levé l'interdiction des femmes au combat. Il a donné aux généraux trois ans pour ouvrir tous les postes aux femmes, et si l'une d'entre elles pense qu'il y a un travail que les femmes ne peuvent pas faire, elles devront expliquer pourquoi.

Les armes de combat - infanterie, armure et artillerie - sont fermées aux femmes pour de bonnes raisons: les femmes ne peuvent pas faire le travail, et elles empêchent les hommes de faire le travail.

Les drones et les munitions à guidage laser n'ont pas changé les choses pour un grognement: vous devez toujours gravir des collines avec un pack de 80 livres, vivre dans la saleté pendant des semaines et bosser des obus d'artillerie de 155 livres de 155 mm à l'arrière d'un camion . Vos copains comptent sur vous pour les sortir du combat s'ils sont blessés, et ils ne peuvent pas compter sur quelqu'un avec la moitié de la force du haut du corps d'un homme.

Une vaste étude menée par l'armée en 1994 sur des hommes et des femmes [Marilyn A. Sharp, «Fitness and Occupational Performance of Women in the US Army» - écrite par une femme - a découvert l'évidence:«La femme moyenne n'a pas la même capacité physique, ne peut - elle être formé pour la même capacité physique que l'homme moyen.» Ce test de résistance inclus à l'étude pratiquement pas de chevauchement. sur la force de levage maximale, le pire 2 pour cent des hommes étaient au 92e percentile pour les femmes.

Les soldats peuvent devoir tuer ou être tués de près . Tout ce dont votre ennemi a besoin, c'est d'un pouce de portée supplémentaire, d'une livre de muscle supplémentaire ou d'une accélération supplémentaire, et il utilisera cet avantage pour vous tuer. Personne ne parle de mettre des femmes dans des équipes sportives professionnelles - nous pourrions perdre un match! - mais les militaires demandent maintenant des liens faibles qui pourraient obtenir toute l'équipe a tué.

En mars 2013, une capitaine de la *marine*, nommée Katie Petro nio, a publié un article dans le *Marine Corps Gazette* intitulé "Get Over It! Nous ne sommes pas tous créés égaux". C'est une fille assez coriace - elle dit qu'elle pourrait faire un développé couché de 145 livres et s'accroupir 200 livres - mais quand elle travaillait avec des hommes dans le domaine, "le taux de ma détérioration était sensiblement plus rapide que celui des Marines masculins".

The Folly of Women in Combat

ONE WEAK LINK COULD GET THE
WHOLE SQUAD KILLED.

On January 23, 2013, Defense Secretary Leon Panetta lifted the ban on women in combat. He gave the generals three years to open up all positions to women, and if any of them think there is a job women can't do, they'll have to explain why.

The combat arms—infantry, armor, and artillery—are closed to women for good reasons: Women can't do the job, and they keep men from doing the job.

Drones and laser-guided munitions haven't changed things for a grunt: You still have to run up hills with an 80-pound pack, live in dirt for weeks, and hump 96-pound 155mm artillery shells onto the back of a truck. Your buddies count on you to carry them out of the fight if they are wounded, and they can't count on someone with half the upper-body strength of a man.

An extensive 1994 Army study of men and women [Marilyn A. Sharp, "Physical Fitness and Occupational Performance of Women in the U.S. Army"]—written by a woman—discovered the obvious: "The average woman does not have the same physical capacity, nor can she be trained to have the same physical capacity as the average man." This study included strength tests with practically no overlap. On Maximum Lifting Strength, the worst 2 percent of men were at the 92nd percentile for women.

Soldiers may have to kill or be killed at close quarters. All your enemy needs is an extra inch of reach, an extra pound of muscle, or an extra burst of speed, and he will use that advantage to kill you. No one is talking about putting women on professional sports teams—we might lose a game!—but the military is now asking for weak links that could get the whole squad killed.

In March, 2013, a lady Marine captain named Katie Petronio published an article in the *Marine Corps Gazette* called "Get Over It! We Are Not All Created Equal." She is a pretty tough gal—she says she could bench-press 145 pounds and squat 200

Elle écrit que si les femmes se joignent, l'infanterie «va connaître une augmentation colossale des conditions médicales invalidantes et de fin de carrière pour les femmes». Certains de ces petits soldats se briseront avant même de voir l'ennemi et passeront leur vie à toucher une indemnité d'invalidité.

Les femmes au combat? Le combat signifie fermer les quartiers. Lors de l'invasion de l'Irak en 2003, Marine Ryan Smith est monté dans un véhicule d'assaut amphibie conçu pour 15 hommes. Il y a eu des pannes et "à la fin de l'invasion, nous avions jusqu'à 25 hommes fourrés dans le dos". Ils sont restés 48 heures d'affilée dans le véhicule sans sanitaires et les hommes ont souffert de dysenterie. "Quand une envie incontrôlable frappait un Marine, il était obligé de se tenir debout, du mieux qu'il pouvait, tenir un sac MRE [repas prêt à manger] jusqu'à son arrière, et déféquer à quelques centimètres du visage de ses camarades assis."

Quand ils sont arrivés à Bagdad:

Nous n'avions pas pris de douche depuis plus d'un mois et nos combinaisons de protection chimique étaient couvertes d'un mélange de crasse et de sang séché. On nous a dit de nous déshabiller et de placer nos costumes dans des fosses pour être immédiatement brûlés. Mon unité était là. . . nus, des plaies parsemées sur tout notre corps, les pieds qui pèlent, regardant nos costumes brûler. Plus tard, ils nous ont alignés nus et nous ont lavés avec des nettoyeurs haute pression. ["La réalité qui attend les femmes au combat", *Wall Street Journal*, 23 janvier 2013.]

Le chef d'escouade Smith ne veut pas de femmes au combat.

Comme l'a expliqué l'ex-Marine John Luddy, il y a d'autres raisons pour lesquelles les femmes n'appartiennent pas au front:

[D] ans le seul cas historique où des femmes ont été délibérément placées au combat - en Israël pendant la guerre israélo-arabe de 1948 - elles ont été renvoyées au bout de quelques semaines. La raison: il était clair que les hommes réagissaient à la présence des femmes en essayant de les protéger et en les aidant lorsqu'elles faisaient des victimes au lieu de continuer à attaquer. Les Israéliens ont également appris que le moral de l'unité était gravement endommagé lorsque des hommes ont vu des femmes tuées et blessées sur le champ de bataille. ["Un programme de sécurité nationale pour le nouveau secrétaire à la Défense", *The Heritage Foundation*, 10 février 1994.]

pounds—but when she worked with men in the field, “the rate of my deterioration was noticeably faster than that of male Marines.”

She writes that if women join up, the infantry is “going to experience a colossal increase in crippling and career-ending medical conditions for females.” Some of these toy soldiers will break before they even see the enemy and then spend their lives drawing disability pay.

Women in combat? Combat means close quarters. During the 2003 Iraq invasion, Marine Ryan Smith rode in an amphibious assault vehicle designed for 15 men. There were breakdowns and “by the end of the invasion we had as many as 25 men stuffed into the back.” They went 48 straight hours in the vehicle with no sanitation, and men got dysentery. “When an uncontrollable urge hit a Marine, he would be forced to stand, as best he could, hold an MRE [meals ready to eat] bag up to his rear, and defecate inches from his seated comrade’s face.”

When they got to Baghdad:

We had not showered in well over a month and our chemical protective suits were covered in a mixture of filth and dried blood. We were told to strip and place our suits in pits to be burned immediately. My unit stood there . . . naked, sores dotted all over our bodies, feet peeling, watching our suits burn. Later, they lined us up naked and washed us off with pressure washers. [“The Reality That Awaits Women in Combat,” *Wall Street Journal*, Jan. 23, 2013.]

Squad Leader Smith does not want women in combat.

As ex-Marine John Luddy explained, there are other reasons why women do not belong at the front:

[I]n the one historical case where women were deliberately placed in combat—in Israel during the 1948 Arab-Israeli War—they were removed within weeks. The reason: It was clear that men reacted to the presence of women by trying to protect them and aiding them when they became casualties instead of continuing to attack. The Israelis also learned that unit morale was seriously damaged when men saw women killed and injured on the battlefield. [“A National Security Agenda for the New Secretary of Defense,” *The Heritage*

Les hommes prennent des risques fous pour s'assurer que les femmes ne sont pas capturées et pour les sauver si elles le sont. Vous vous souvenez de Jessica Lynch, la vendeuse de 100 livres qui a eu un accident de la circulation lors de l'invasion de l'Irak et a été fait prisonnière? L'armée a dit des mensonges colossaux au sujet de son combat au couteau de style Rambo avec les Irakiens - elle se mit à genoux pour prier y n'a jamais tiré un coup de feu - puis est allé à l'absurde pour la récupérer. Il y avait une bataille de diversion pour prélever les troupes irakiennes, et une équipe conjointe de Delta Force, Army Rangers, Navy Seals et la Force aérienne cavaliers Para-secours - avec beaucoup de meilleures choses à faire - l'ont arrachée d'un hôpital qui se est avéré être non gardé.

PFC Lynch a eu de la chance. Elle est tombée entre les mains d'une armée régulière qui l'a bien traitée. Mais que feraient les talibans avec une Américaine capturée? La violer collectivement, c'est sûr. Alors disparaîtrait-elle dans le bordel le plus misérable d'Afghanistan ou reviendrait-elle mutilée et enceinte et une épave psychologique?

Enfin, il y a le sexe. Comme l'explique un vétéran du Corps des Marines, "Le lien masculin est ce qui prend la colline. Et le lien masculin ne se produit tout simplement pas avec les femmes ."

Un soldat l'a récemment exprimé ainsi sur un babillard privé lié au combat:

L'escouade d'infanterie est, les mains en l'air, l'épine dorsale de tout conflit armé. Ils peuvent faire n'importe quoi, n'importe où, n'importe quand - car la vie de leurs amis en dépend . Le lien entre les hommes d'une équipe d'infanterie ne ressemble à aucun autre. . . L'ajout de femmes bouleverserait complètement le niveau de cohésion et d'unité de l'équipe plus rapidement que tout. La femelle deviendrait le centre d'attention, et le but de chaque blague. Le moral serait un poids écrasant entraînant l'équipe dans la saleté.

Cela détruit ce que l'armée appelle la «cohésion de groupe» si un homme a été écarté par la tarte de l'escouade et doit ensuite l'écouter couiner toute la nuit dans le trou du renard de quelqu'un d'autre.

Le mi litaire distribue des préservatifs comme s'ils étaient des bonbons, mais des accidents se produisent. Dans les années 90, le capitaine de la marine Martha Whitehead a déclaré devant une commission militaire que les femmes étaient trois fois plus susceptibles d'être "non déployables" que les hommes, et que 47% du temps était dû au fait qu'elles étaient enceintes.

Foundation, February 10, 1994.]

Men take crazy risks to make sure women are not captured and to rescue them if they are. Remember Jessica Lynch, the 100-pound supply clerk who got into a traffic accident during the Iraq invasion and was taken prisoner? The Army told colossal lies about her Rambo-style knife fight with Iraqis—she went down on her knees to pray and never fired a shot—and then went to absurd lengths to get her back. There was a diversionary battle to draw off Iraqi troops, and a joint team of Delta Force, Army Rangers, Navy Seals, and Air Force Pararescue Jumpers—with much better things to do—snatched her from a hospital that turned out to be unguarded.

PFC Lynch was lucky. She fell into the hands of a regular Army that treated her well. But what would the Taliban do with a captured American woman? Gang-rape her, for sure. Then would she disappear into the most wretched brothel in Afghanistan or come back mutilated and pregnant and a psychological wreck?

Finally, there is sex. As one Marine Corps veteran explains, “Male bonding is what takes the hill. And male bonding just doesn’t happen with women around.”

One soldier recently put it this way on a private, combat-related bulletin board:

The Infantry squad is, hands friggen’ down, the backbone of any armed conflict. They can do anything, anywhere, anytime—because the lives of their buddies depend on it. The bond between men in an Infantry squad is like no other . . . The addition of women would utterly turn the squad’s level of cohesion and unity upside-down faster than anything. The female would become the center of attention, and the butt-end of every joke. Morale would be a crushing weight dragging the squad down into the dirt.

It destroys what the Army calls “group cohesion” if a man has been jilted by the squad tart and then has to listen to her squealing all night in someone else’s foxhole.

The military hands out condoms as if they were candy, but accidents happen. In the 1990s, Navy Captain Martha Whitehead testified before a military commission that women were three

En 2009, tant de soldats enceintes dame ont été évacués de l'Irak que le général Anthony Cucolo a ordonné une peine de prison de la cour martiale et possible pour une femme dans son commandement qui tombe enciente - et pour l'homme responsable. "J'ai une mission à accomplir." il a dit. "On me donne un nombre limité de soldats pour le faire et j'ai besoin de chacun d'eux."

Il y a d'autres problèmes. De 2006 à 2011, le taux de crimes sexuels violents dans l'armée a atteint 64%, avec environ 19 000 agressions sexuelles en 2010 seulement. Les femmes représentent 14% du personnel de l'armée mais 95% des victimes de délits sexuels. (L'armée prévient qu'il y aura plus de cas d'hommes violant des hommes maintenant que les homosexuels n'ont plus à se soucier d'être expulsés, mais c'est un problème différent.)

Le général Martin Dempsey, président des chefs d'état-major interarmées, dit qu'il pense que les femmes au combat *aideront à résoudre le problème du harcèlement sexuel*. Il a poussé Leon Panetta très fort pour lever l'interdiction. "Je dois croire," explique-t-il, "que plus nous pouvons traiter les gens de manière égale, plus ils sont susceptibles de se traiter les uns les autres de manière égale". C'est certainement fou.

Un homme en combat combat fonctionne à la testostérone. C'est ce qui fait de lui un tueur fiable; cela lui fait aussi penser au sexe à chaque minute de la journée. Mettre les femmes sur le champ de bataille, c'est comme pousser les pom-pom girls dans les vestiaires avec l'équipe gagnante après un match de football et verrouiller les portes.

Les troupes de combat sont de jeunes hommes qui tuent des gens pour gagner leur vie. Dans l'armée composée uniquement de volontaires, ils sont là parce qu'ils aiment tuer des gens. L'armée leur jette des jeunes femmes et est choquée - choquée - de découvrir que les hommes ne se comportent pas toujours comme des gentlemen. Ainsi, la marine a une formation obligatoire contre les agressions sexuelles pour chaque marin, et l'armée a SHARP (harcèlement sexuel / réponse aux agressions *et* prévention). Ils ne changent pas leurs politiques idiotes; ils essaient de changer les hommes.

Lorsque Leon Panetta a fait cette annonce, le président Oba ma était ravi: "Aujourd'hui, chaque Américain peut être fier que nos militaires se renforceront encore avec nos mères, épouses, sœurs et filles jouant un plus grand rôle dans la protection de ce pays que nous aimons."

times more likely to be “non-deployable” than men, and that 47 percent of the time it was because they were pregnant.

In 2009, so many pregnant lady soldiers were being evacuated from Iraq that Major General Anthony Cucolo ordered a court martial and possible jail time for any woman in his command who got pregnant—and for the man responsible. “I’ve got a mission to do,” he said. “I’m given a finite number of soldiers with which to do it and I need every one of them.”

There are other problems. From 2006 to 2011, the rate of violent sex crimes in the military shot up 64 percent, with an estimated 19,000 sexual assaults in 2010 alone. Women are 14 percent of Army personnel but are 95 percent of sex-crime victims. (The Army warns there will be more cases of men raping men now that homosexuals don’t have to worry about being kicked out, but that is a different problem.)

General Martin Dempsey, the chairman of the Joint Chiefs of Staff, says he thinks women in combat will *help solve the problem of sexual harassment*. He pushed Leon Panetta very hard to lift the ban. “I have to believe,” he explains, “that the more we can treat people equally, the more likely they are to treat each other equally.” This is certifiably insane.

A man in fighting trim runs on testosterone. That is what makes him a reliable killer; it also makes him think about sex every minute of the day. Putting women on the battlefield is like shoving the cheerleaders into the locker room with the winning team after a football game and locking the doors.

Combat troops are young men who kill people for a living. In the all-volunteer Army they are there because they like killing people. The military throws young women at them and is shocked—shocked—to discover that the men don’t always behave like gentlemen. So the Navy has mandatory anti-sex-assault training for every sailor, and the Army has SHARP (Sexual Harassment/Assault Response & Prevention). They don’t change their idiotic policies; they try to change men.

When Leon Panetta made his announcement, President Obama was delighted: “Today, every American can be proud that our

Il l'a obtenu exactement en arrière. Les hommes partent en guerre précisément pour que leurs mères, épouses, sœurs et filles *n'aient pas* à partir. La guerre est en fin de compte une question de survie nationale. La moitié des hommes pourraient mourir au combat, mais si les femmes survivent, les hommes qui restent peuvent faire avancer la nation. Une société qui envoie des enfants au combat est devenue folle.

Un secret de l'armée Togo Ouest a dit un jour que garder les femmes hors combat ralentit leurs promotions et les empêche "d'atteindre leur plein potentiel". Le travail d'un soldat est de trouver l'ennemi et de le tuer - oui, lui - de ne pas faire partie d'une expérience géante dans une fantaisie égalitarian. Les seuls militaires qui parlent comme le Togo-Ouest portent des rubans au lieu de casques. Seuls les pays dégénérés mettent les femmes au combat.

Bien sûr, cela fonctionnera pendant un certain temps - avec des pertes plus élevées, des inefficacités de broyage et des mensonges et des dissimulations sans fin. B ut lorsque le siècle tire à sa fin et les Chinois écrire l'histoire de ce qui était autrefois les Etats-Unis, ils constatera qu'il était un signe que l'endroit était condamné lorsque le soldat américain est devenu un travailleur social avec un fusil au lieu de un tueur professionnel.

Cet article a été publié sur Mkimag.com le 30 janvier 2013, sous le titre, "Women in Combat: Another Nail in the Coffin".

military will grow even stronger with our mothers, wives, sisters and daughters playing a greater role in protecting this country we love.”

He got it exactly backward. Men go to war precisely so that their mothers, wives, sisters, and daughters *don't* have to go. War is ultimately about national survival. Half the men could die in combat but if women survive, the men who are left can keep the nation going. A society that sends child-bearers into combat has gone mad.

Secretary of the Army Togo West once said that keeping women out of combat slows their promotions and prevents them “from reaching their full potential.” A soldier’s job is to find the enemy and kill him—yes, him—not to be part of a giant experiment in egalitarian fantasy. The only military men who talk like Togo West wear ribbons instead of helmets. Only degenerate countries put women in combat.

Of course, it will work for a while—with higher casualties, grinding inefficiencies, and endless lies and cover-ups. But when the century draws to a close and the Chinese write the history of what used to be the United States, they will note that it was a sure sign the place was doomed when the American soldier became a social worker with a rifle instead of a professional killer.

This article was published at Takimag.com on January 30, 2013, under the title, “Women in Combat: Another Nail in the Coffin.”

La Ruée Vers les Canots de Sauvetage

EST ÉGALITAIRE ORTHODOXIE COMMENCE À CRUMBLE?

William Saletan est correspondant national du magazine en ligne *Slate*. Les 18, 19 et 20 novembre, il a publié une série en trois parties sur les preuves convaincantes selon lesquelles la différence de QI moyenne entre les noirs et les blancs est causée au moins en partie par les gènes. Une grande partie de ses données proviennent d'une méta-étude de premier ordre de Philippe Rushton et Arthur Jensen publiée dans le numéro de juin 2005 de *Psychology, Public Policy, and Law*.

C'était tellement une surprise de trouver un traitement raisonnablement objectif du QI sur un site Web appartenant au *Washington Post* que nous avons publié des extraits sur notre propre site, AmRen.com. La série s'éloignait si loin de la ligne servilement égalitaire du *Post* que je pensais que M. Sale tan serait fessé, et bien sûr, il l'était. Le 28 novembre, une semaine après la fin de la série, il a boité en arrière pour avouer qu'il n'était pas un expert en QI et qu'il avait fait un travail bâclé:

En recherchant ce sujet, . . . J'ai raté quelque chose que j'aurais pu ramasser d'un simple coup d'œil sur Wikipédia.

Depuis cinq ans, J. Philippe Rusht est président du Pioneer Fund, une organisation dédiée à "l'étude scientifique de l'hérédité et des différences humaines". Pendant cette période, le fonds a octroyé au moins \$70 000 à la New Century Foundation. . . . New Century publie un magazine intitulé *American Renaissance*, qui prêche la ségrégation. Rushton s'exprime régulièrement lors de ses conférences.

J'ai été négligent en omettant de rechercher et de rapporter cela. Je suis désolé. Je te dois mieux que ça.

Il nous doit certainement mieux que cela. Plutôt triste, vraiment, que les excuses de M. Saletan pour les "mauvaises recherches" contiennent des recherches vraiment mauvaises. *La Renaissance américaine* ne prêche pas la ségrégation; il promeut la libre association, notant seulement que lorsqu'ils ont une telle liberté, la plupart des gens préfèrent la compagnie des autres de leur propre race.

The Rush for the Lifeboats

IS EGALITARIAN ORTHODOXY BEGINNING
TO CRUMBLE?

William Saletan is a national correspondent for the online magazine *Slate*. On November 18, 19, and 20, he published a three-part series about the powerful evidence for the view that the average IQ difference between blacks and whites is caused at least partly by genes. Much of his data came from a first-rate meta-study by Philippe Rushton and Arthur Jensen that appeared in the June 2005 issue of *Psychology, Public Policy, and Law*.

It was so much of a surprise to find a reasonably objective treatment of IQ at a website owned by the *Washington Post* that we posted excerpts at our own site, AmRen.com. The series strayed so far from the *Post's* slavishly egalitarian line that I felt sure Mr. Saletan would be spanked, and sure enough, he was. On November 28, a week after the series ended, he limped back on line to confess that he was not an expert in IQ, and that he had done sloppy work:

In researching this subject, . . . I missed something I could have picked up from a simple glance at Wikipedia.

For the past five years, J. Philippe Rushton has been president of the Pioneer Fund, an organization dedicated to “the scientific study of heredity and human differences.” During this time, the fund has awarded at least \$70,000 to the New Century Foundation. . . . New Century publishes a magazine called *American Renaissance*, which preaches segregation. Rushton routinely speaks at its conferences.

I was negligent in failing to research and report this. I'm sorry. I owe you better than that.

He certainly does owe us better than that. Rather sad, really, that Mr. Saletan's apology for “bad research” should contain genuinely bad research. *American Renaissance* does not preach segregation; it promotes free association, noting only that when they have such freedom, most people prefer the company of others of their own race.

Le 29 novembre, après un autre tour furieux de commentaires hostiles à *Slate*, M. Saletan s'est précipité dans la plantation pour prouver ses pouvoirs "antiracistes" en expliquant pourquoi le Pioneer Fund *ne devrait jamais jamais* donner d'argent à AR:

Taylor est une parfaite illustration de l'abus raciste de la science. Il prend des morceaux de données et les tisse ensemble avec des inférences complètement non scientifiques pour convenir à son idéologie ségrégationniste. Ce faisant, il fait un tort énorme à la fois à la science et à la société.

Si vous gérez un fonds de recherche, vous avez la responsabilité de ne pas subventionner ce genre de conneries. Période.

Oh cher.

Le 30 novembre, j'ai publié un commentaire sur *Slate* avec ce que je pensais être une demande raisonnable: "Il y a plus de 15 ans d'anciens numéros d'*American Renaissance* sur notre page Web, *AmRen. Com*. Puis-je vous déranger de souligner même un exemple d'abus racistes de la science? "

Cela a surtout provoqué des injures, des culpabilités par association, des spéculations sur ma vie personnelle et une lueur occasionnelle de sens commun, mais pas un exemple. M. Saletan n'a pas répondu lui-même, je lui ai donc envoyé la même question par e-mail. M. Saletan est, bien sûr, un homme très occupé et important, il n'a donc pas encore trouvé le temps de répondre.

Le 3 décembre, le pauvre M. Saletan a reçu une nouvelle fessée. Stephen Metcalf, qui se présente comme le "critique au sens large" de *Slate*, a insulté son collègue, qualifiant ses conclusions de "carrément fausses" et "hautement discutables". (Veuillez vous décider, M. Metcalf.) M. Metcalf a également qualifié Arthur Jensen de "très partial." Le professeur Jensen est peut-être la figure la plus prudente, la plus juste, la plus respectée, la plus citée et la plus apolitique dans tout le domaine de la recherche sur le QI.

Qu'est-ce qui se passe ici? Je soupçonne que nous sommes aux premiers jours de ce qui sera un spectacle de plus en plus absorbant mais, finalement, non édifiant. Nous voyons ce qui se passe quand ce qui était autrefois considéré comme la plus odieuse des hérésies commence à triompher grâce à la masse des preuves: des demi-vérités lâchées, des rétractations hâtives, des dénonciations aiguës. Comme le nombre des hérétiques poussent s, quelques libéraux moins œillères peut voir que l'édifice égalitaire est fragile

On Nov. 29, after another furious round of hostile comment at *Slate*, Mr. Saletan scurried back onto the plantation to prove his “anti-racist” credentials by explaining why the Pioneer Fund should *never ever ever* give money to AR:

Taylor is a perfect illustration of racist abuse of science. He takes bits of data and weaves them together with completely unscientific inferences to suit his segregationist ideology. In doing so, he does tremendous harm to both science and society.

If you run a research fund, you have a responsibility not to subsidize that kind of crap. Period.

Oh, dear.

On November 30, I posted a comment on *Slate* with what I thought was a reasonable request: “There are more than 15 years of back issues of *American Renaissance* at our web page, AmRen.com. Can I trouble you to point out even one example of ‘racist abuse of science?’”

This mostly brought forth name-calling, guilt-by-association, speculations about my personal life, and an occasional glimmer of common sense, but not one example. Mr. Saletan did not, himself, reply, so I sent him the same question by e-mail. Mr. Saletan is, of course, a very busy and important man, so he hasn’t quite found the time to reply.

On December 3, poor Mr. Saletan got another spanking. Stephen Metcalf, who bills himself as *Slate*’s “critic-at-large,” railed at his colleague, calling his conclusions “flatly untrue” and “highly questionable.” (Please make up your mind, Mr. Metcalf.) Mr. Metcalf also called Arthur Jensen “highly biased.” Prof. Jensen is perhaps the most careful, fair-minded, respected, cited, and apolitical figure in the entire field of IQ research.

What is going on here? I suspect we are in the early days of what will be an increasingly absorbing but, ultimately, unedifying spectacle. We are seeing what happens when what was once thought to be the most odious of heresies begins to triumph through sheer weight of evidence: blurred half-truths, hasty retractions, shrill denunciations. As the number of heretics grows, a few of the less blinkered liberals can see that the egalitarian edifice is shaky. No

. Personne ne veut être le dernier défenseur d'une orthodoxie condamnée.

Il y aura plus de Salétains. Leur vanité leur dit que le dernier à abandonner le navire aura l'air ridicule. Rétrospectivement, tout le monde verra qu'il n'y avait pas un seul morceau de preuve pour un non-sens égalitaire. Mais quand pourra-t-on sauter en toute sécurité? Leur lâcheté leur dit d'attendre; vous ne pouvez jamais être sûr de qui sera annoncé comme non reçu et clairvoyant, et qui sera mis au pieu. Les défenseurs de l'orthodoxie sont toujours puissants et le désespoir les rend vindicatifs.

Ceux d'entre nous qui ont quitté ce navire qui fuit depuis longtemps peuvent s'installer et regarder le spectacle. De nos jours, aucune autre orthodoxie scientifique aussi importante que celle-ci est susceptible de disparaître. C'est comme regarder l'effondrement du mur de Berlin. Le rétablissement des égalitaires insistera, comme l'a fait M. Saletan dans sa série originale, que choquant que la vérité puisse être, cela n'a vraiment aucune implication politique. Ils ont tort. Dans le Politique d'Éducation, les préférences raciales, l'immigration, la diversité, le bien - être - tous seront réexaminés. Il peut même y avoir une réflexion sérieuse sur la façon dont nous aurions pu nous tromper si longtemps.

Quand le navire va-t-il enfin tomber? Dans son dernier livre, *Évitez les gens ennuyeux*, James Watson a fait une prédiction approximative que dans 15 ans - peut - être 10 - nous aurons trouvé les gènes qui contribuent à l'intelligence, et qu'il sera démontré qu'ils ne seront pas répartis également entre toutes les races. Les Saletan Pirouette montre que tout le monde ne vont pas attendre tant longtemps. Mais une chose est sûre: la ruée vers les embarcations de sauvetage sera laide.

Cet article a été publié pour la première fois dans le numéro de janvier 2008 d'American Renaissance.

one wants to be the last defender of a doomed orthodoxy.

There will be more Saletans. Their vanity tells them that the last to abandon ship will look ridiculous. In retrospect, everyone will see there was not one scrap of evidence for egalitarian nonsense. But when will it be safe to jump? Their cowardice tells them to wait; you can never be sure who will be heralded as undeceived and far-seeing, and who will be put to the stake. The defenders of orthodoxy are still powerful, and desperation makes them vindictive.

Those of us who left that leaking ship long ago can settle in and watch the show. In our lifetimes, no other scientific orthodoxy as significant as this is likely to go under. It is like watching the Berlin Wall crumble. Recovering egalitarians will insist, as Mr. Saletan did in his original series, that shocking as the truth may be, it really has no policy implications. They are wrong. Education policy, race preferences, immigration, diversity, welfare—all will be reexamined. There may even be sober reflection on how we could have been so wrong for so long.

When will the ship finally go down? In his latest book, *Avoid Boring People*, James Watson made a rough prediction that in 15 years—maybe 10—we will have found the genes that contribute to intelligence, and that they will be shown not to be distributed equally among all races. The Saletan pirouette shows that not everyone will wait that long. But one thing is sure: The final rush for the lifeboats will be ugly.

This article first appeared in the January 2008 issue of American Renaissance.

5. Parler personnellement

Pourquoi je Déteste le Super Bowl

RIEN DE PLUS INSIGNIFIANT

IL Y A DES ANNÉES, QUAND JE vivais dans la Silicon Valley, j'ai passé samedi soir chez un ami et je suis rentré chez moi dimanche. L'autoroute était vide - effrayant, inquiétant vide. J'ai commencé à me demander si l'Enlèvement s'était produit ou s'il y avait eu une guerre nucléaire . Le lendemain, j'ai appris pourquoi l'autoroute était un désert. Tout le monde en Californie avait regardé le Super Bowl.

Je n'ai jamais compris pourquoi quelqu'un s'intéresse aux sports professionnels. Je devais avoir sept ou huit ans quand mon père m'a choqué en m'expliquant que tout le monde qui joue pour les Yankees de New York n'est pas de New York. "Quoi?" Je me souviens avoir pensé. "Ils ont laissé des gens de Boston ou de Chicago jouer avec les Yankees? Le tout est une fraude." Pourquoi les New - Yorkais se soucient d'un groupe d'étrangers qui vont faire défection à une autre équipe si elles obtiennent une meilleure offre?

Rien n'est plus colossalement sans importance que les sports professionnels. À moins que vous n'ayez de l'argent sur le jeu, le fait que les Bumble Bees battent les Polar Bears a des conséquences réelles qui peuvent être mesurées à une valeur de précisément, exactement et irréfutablement nulle. Gagner ou perdre, rien ne change. Personne n'a été nourri ou vêtu, rien n'a été produit, aucun problème résolu - c'est une gigantesque perte de temps. Et pourtant, le bonheur de millions de personnes est en jeu. Il y a entièrement adultes qui semblent se soucier plus sur un jeu que les résultats d'une biopsie.

5. *Speaking Personally*

Why I Hate the Super Bowl

NOTHING IS MORE COLOSSALLY UNIMPORTANT.

Years ago, when I was living in Silicon Valley, I spent Saturday night at a friend's house and drove home on Sunday. The freeway was empty—spookily, worryingly empty. I began to wonder if the Rapture had happened, or if there had been a nuclear war. The next day, I learned why the freeway was a desert. Everyone in California had been watching the Super Bowl.

I have never understood why anyone cares about professional sports. I must have been seven or eight when my father shocked me by explaining that not everyone who plays for the New York Yankees is from New York. “What?” I remember thinking. “They let people from Boston or Chicago play with the Yankees? The whole thing is a fraud.” Why do New Yorkers care about a bunch of strangers who are going to defect to some other team if they get a better offer?

Nothing is more colossally unimportant than professional sports. Unless you have money on the game, whether the Bumble Bees beat the Polar Bears has real-world consequences that can be measured to a value of precisely, exactly, irrefutably zero. Win or lose, nothing changes. No one has been fed or clothed, nothing has been produced, no problem solved—it's a gigantic waste of time. And yet the happiness of millions hangs in the balance. There are fully grown adults who seem to care more about a game than

Les sports universitaires peuvent signifier quelque chose. L'équipe représente une école, et les athlètes sont des amis et des camarades de classe - sauf lorsque les joueurs sont essentiellement des professionnels qui suivent des cours de maquillage et vont dans leurs propres gymnases et salles à manger. J'avais bien plus de sept ou huit ans quand j'ai appris autre chose qui m'a choqué: un entraîneur peut gagner plus d'argent que le président du collège. À l'Université d'Alabama, l'entraîneur de football gagne 7,3 millions de dollars par an; le président gagne \$535 000, soit moins d'un treizième du salaire de l'entraîneur. Gagner des matchs de football est beaucoup plus important que de diriger l'université.

Je ne suis pas complètement contre les sports-spectacles. Les personnes qui suivent des cours de thé au secondaire et les équipes des collèges de sports mineurs sont de vrais étudiants qui représentent leurs écoles. Les gens qui regardent un match du secondaire se soucient de l'école et connaissent probablement certains des joueurs; gagner ou perdre signifie quelque chose quand il y a un lien réel avec le t e a m. Les équipes nationales ont du sens pour la même raison, sauf dans des cas comme l'équipe nationale de football française qui a l'air plus sénégalaise que française.

Alors pourquoi payons-nous des hommes adultes pour jouer à des jeux pour enfants? Pourquoi les gens se soucient-ils des sports professionnels? Certains fans disent qu'ils admirent le talent des joueurs. Eh bien, j'admire les jongleurs et les acrobates. Beaucoup d'hommes disent que c'est une guerre sublimée. Étant donné que les hommes ne peuvent plus travailler la testostérone en attaquant les tribus ennemies, ils regardent plutôt des voyous surpayés se fracasser. Comment pitoyable est-ce? Vous ne satisfait pas votre appétit pour le steak en regardant quelqu'un d'autre en manger un. Si un homme veut vraiment le frisson du combat, il devrait se rendre sur le terrain lui-même. C'est à cela que servent les ligues amateurs et les compétitions de maîtres.

Le sport est un excellent moyen de remplir un esprit vide. Les personnes qui ne peuvent pas nommer les 10 derniers présidents peuvent vous dire qui a remporté les 10 derniers Super Bowls. Et les sports font des seins des experts; personnes sans opinion perceptible sur rien d'autre peut vous dire pourquoi il était une erreur de commerce de la deuxième quart d'anneau. Plus un homme connaît les sports professionnels, plus je m'interroge sur son jugement. Plus une femme connaît les sports professionnels, plus je me demande si c'est une femme.

the results of a biopsy.

College sports can mean something. The team represents a school, and athletes are friends and classmates—except when the players are basically professionals who take make-believe classes and go to their own separate gyms and dining halls. I was a good deal older than seven or eight when I learned something else that shocked me: a coach can make more money than the college president. At the University of Alabama, the football coach makes \$7.3 million a year; the president makes \$535,000, or less than one thirteenth the coach's salary. Winning football games is much more important than running the university.

I'm not completely against spectator sports. People on high school teams and minor-sports college teams are real students who represent their schools. People watching a high school game care about the school and probably know some of the players; winning or losing means something when there is a genuine connection to the team. National teams make sense for the same reason, except in cases like the French national soccer team that looks more Senegalese than French.

So why do we pay grown men to play children's games? Why do people bother with professional sports? Some fans say they admire the skill of the players. Well, I admire jugglers and acrobats. A lot of men say it's sublimated warfare. Since men don't get to work off testosterone by raiding enemy tribes anymore, they watch overpaid louts smash each other instead. How pitiful is that? You don't satisfy your appetite for steak by watching someone else eat one. If a man really wants the thrill of combat he should get on the field himself. That's what amateur leagues and masters competitions are for.

Sports are a great way to fill an empty mind. People who can't name the last 10 presidents can tell you who won the last 10 Super Bowls. And sports make boobs into experts; people with no discernible opinion on anything else can tell you why it was a mistake to trade the second-string quarterback. The more a man knows about professional sports the more I wonder about his judgment. The more a woman knows about professional sports the more I

Mais il y a quelque chose de plus profond au travail. Avant de devenir un père de famille, un ami m'a emmené à un concours de bikini. Les filles se sont élancées une par une, entièrement vêtues et déshabillées en bikinis - certaines d'entre elles assez minuscules. C'était assez agréable, mais les hommes ont fait un vacarme terrible. Ils hurlaient comme des taureaux et hurlaient comme des banshees alors que chaque nouveau morceau de peau apparaissait. Quel exercice de pouvoir la soirée a dû être pour les filles. Ils ont réduit toute une salle d'hommes à l'idiotie hurlante juste en se tortillant. Même dans ma jeunesse galant, je n'ai jamais eu cet effet sur les femmes.

J'ai été frappé que les hommes dans la pièce sonnent comme des fans de sport. Ils ont même crié la même chose - "Allez, allez, allez, allez!" - alors que les filles retiraient leurs vêtements. A en juger par les bruits primitifs, les sports doivent pénétrer aussi profondément dans la psyché masculine que le sex.

De tous les jeux de sport professionnels américains, le Super Bowl est le plus hystérique, criard et trempé d'argent. Les gens pensent en fait qu'une partie du plaisir est de pouvoir parler des *publicités* le lendemain. Le Super Bowl est certainement le jeu le plus prétentieux du sport américain. Les émissions d'avant-match et à la mi-temps sont aussi rendu élégant avec bruant patriotique comme une convention politique. Les promoteurs et les commentateurs agissent comme si c'était notre *devoir patriotique* de regarder leur jeu stupide.

Mais peut-être qu'ils ont raison. Super Bowl Sunday pourrait aussi bien être une fête nationale. Les Américains le célèbrent presque aussi sincèrement que Noël ou Thanksgiving, et avec beaucoup plus d'enthousiasme que le Memorial Day ou le Presidents' Day.

Quand la nation est-elle plus unie qu'au coup d'envoi? Les noirs et les blancs sont aspirés ensemble dans l'œsophage rouge du Super Bowl. C'est une orgie de vide de sens rouge-blanc-bleu si puissante qu'elle pourrait même transformer des Somaliens et des Guatémaltèques en Américains. Rien d'autre ne le peut.

Alors allez-y et rejoignez la foule devant le téléviseur de February y first. Lorsque vous vous levez quatre heures plus tard, demandez-vous si vous ne vous sentez pas souillé. Je serai dans un musée. J'aurai la place pour moi.

Cet article a été publié sur AmericanThinker.com le 31 janvier 2015.

wonder if she's a woman.

But there's something deeper at work. Before I became a family man, a friend took me to a bikini contest. The girls pranced out one by one, fully clothed, and stripped down to bikinis—some of them quite tiny. That was pleasant enough, but the men set up a terrible din. They bellowed like bulls and screamed like banshees as every new bit of skin came into view. What an exercise in power the evening must have been for the girls. They reduced a whole roomful of men to howling idiocy just by wriggling around. Even in my dreamboat youth, I never had that effect on women.

I was struck that the men in the room sounded just like sports fans. They even shouted the same thing—"Go, go, go, go!"—as the girls pulled off their clothes. Judging from the primitive noises, sports must reach as deeply into the male psyche as sex.

Of all American professional sports games, the Super Bowl is the most hysterical, gaudy, and drenched in money. People actually think part of the fun is being able to talk about the *commercials* the next day. The Super Bowl is certainly the most pretentious game in American sports. The pre-game and half-time shows are as gussied up with patriotic bunting as a political convention. The promoters and commentators act as if it's our *patriotic duty* to watch their silly game.

But maybe they're right. Super Bowl Sunday might as well be a national holiday. Americans celebrate it almost as earnestly as Christmas or Thanksgiving, and with a lot more gusto than Memorial Day or Presidents' Day.

When is the nation more united than at the kickoff? Blacks and whites are sucked together down the Super Bowl's red gullet. It's an orgy of red-white-and-blue meaninglessness so powerful it could even turn Somalis and Guatemalans into Americans. Nothing else can.

So go ahead and join the crowd in front of the TV set on February first. When you get up four hours later ask yourself if you don't feel soiled. I'll be at a museum. I'll have the place to myself.

This article was published at AmericanThinker.com on January 31, 2015.

La Magie Blanche d'Anthony Trollope

PAS DE SEXE, PAS DE VIOLENCE, PAS D'ENLEVEMENTS, PAS DE NAVIRES.

Il est difficile de penser à un comportement véritablement exclusif à une race. Nommer sa fille Quaneesha ou laisser sa succession aux Fils des anciens combattants confédérés est aussi proche que tout ce que je peux penser, mais il y en a d'autres qui ne sont pas loin: avoir 30 enfants pour 11 femmes, faire du bénévolat pour la Croix-Rouge ou vivre sous un pont après une carrière avec la NFL. Certaines choses semblent tout simplement essentielles.

Il m'est venu à l'esprit, en lisant les dernières pages des *Barchester Towers*, qu'un goût pour Anthony Trollope est autre chose qui envoie un signal racial presque infaillible. Vous pouvez ajouter "lit Trollope" au profil des personnes que vous aimeriez rencontrer par le biais d'un service de rencontres, et vous n'auriez pas à spécifier de race. Si Détroit a toujours des bibliothèques publiques, je parie que les volumes Trollope ne quittent jamais les étagères.

Trollope est l'un de mes auteurs préférés - j'ai lu une douzaine de ses romans - mais probablement même aux yeux de la plupart des blancs, il a peu à lui recommander. Dans *Barchester Towers*, il n'y a pas de sexe. Il n'y a pas de violence - à l'exception d'une dame qui enferme l'oreille d'un homme qui s'oublie jusqu'à mettre son bras autour de sa taille. Il n'y a pas de poursuite de voitures - les voitures n'avaient pas été inventées - pas de naufrages, pas d'enlèvements, pas d'identités mista ken, pas de grandes questions d'État, en fait, rien qui susciterait l'*excitation* par rapport aux normes contemporaines.

Barchester Towers est une histoire de la politique ecclésiastique du XIXe siècle, qui se déroule dans la ville fictive de la cathédrale britannique de Barchester. La plupart des caractères sont des curés, aumôniers, archidiacres, évêques, chanoines mineurs, doyens, prébendaires et leurs familles. Je ne sais pas comment il serait possible de rendre un roman plus ennuyeux. Mais Trollope était un génie, qui a rempli ses histoires avec finement dessinés personnalités dont les passions et les folies et les triomphes et les faiblesses sont aussi vives que rien dans la littérature.

The White Magic of Anthony Trollope

NO SEX, NO VIOLENCE, NO ABDUCTIONS,
NO SHIPWRECKS.

It is hard to think of behavior that is genuinely exclusive to one race. Naming one's daughter Quaneesha or leaving one's estate to the Sons of Confederate Veterans are as close as anything I can think of, but there are others that are not far off: having 30 children by 11 women, volunteering for the Red Cross, or living under a bridge after a career with the NFL. Certain things just seem quintessential.

It occurred to me, as I read the last few pages of *Barchester Towers*, that a taste for Anthony Trollope is something else that sends an almost unerring racial signal. You could add "reads Trollope" to the profile of people you would like to meet through a dating service, and you wouldn't have to specify race. If Detroit still has public libraries, I bet the Trollope volumes never leave the shelves.

Trollope is one of my favorite authors—I have read a dozen of his novels—but probably even in the eyes of most whites he has little to recommend him. In *Barchester Towers* there is no sex. There is no violence—with the exception of a lady who boxes the ear of a man who forgets himself so far as to put his arm around her waist. There are no car chases—cars had not been invented—no shipwrecks, no abductions, no mistaken identities, no great matters of state, in fact, nothing that would make for *excitement* by contemporary standards.

Barchester Towers is a story of 19th-century church politics, set in the fictional British cathedral town of Barchester. Most of the characters are curates, chaplains, archdeacons, bishops, minor canons, deans, prebendaries, and their families. I don't know how it would be possible to make a novel sound more boring. But Trollope was a genius, who filled his stories with finely drawn personalities whose passions and follies and triumphs and weaknesses are as vivid as anything in literature. Within the unpromising limits of rural

Dans les limites peu prometteuses de l'Angleterre rurale, il invente un drame dramatique d'autant plus convaincant que ses personnages *sont* si ordinaires. Il amène parfois les gens dans des solutions improbables, mais cela ne lui donne qu'une plus grande gamme d'émotions à représenter. Lire un de ses romans, c'est faire le tour de l'esprit humain, avec pour guide l'un des grands stylistes de la langue anglaise.

Les trollopes ont écrit des phrases parfois longues mais toujours bien conçues. Il fait des allusions classiques. Il attend de ses lecteurs qu'il apprécie autant le langage que lui et qu'il n'ait pas peur des tournures de phrases anciennes et inhabituelles. En d'autres termes, les gens qui sont forcés à lui lire avant qu'ils ne soient assez vieux pour le comprendre le hais comme ils détestent Shakespeare ou Dickens, mais pour ceux qui le découvrent quand ils sont prêts, il est la joie pure.

J'ai lésiné dans ma description de *Barchester Towers*. Il s'agit de politique ecclésiastique, mais c'est aussi d'amour. À quelques exceptions près, les romans de Trol-lope suivent au moins un couple au point de faire une déclaration, mais il y a toujours des accroc, et la dame est aussi susceptible de rejeter son prétendant qu'elle est de l'accepter.

Je ne sais pas pourquoi les critiques de nove ls laissent si rarement parler le roman, mais *Barchester Towers* mérite d'être cité presque au hasard. Voici l'état d'esprit d'un prélat de 40 ans, qui a fait la connaissance d'une agréable jeune veuve:

Il s'était, comme d'habitude, posé beaucoup de questions et s'était donné beaucoup de réponses; et le résultat de cela était qu'il s'était posé pour un âne. Il avait déterminé qu'il était beaucoup trop vieux et beaucoup trop rouillé pour commencer les manœuvres de faire l'amour; qu'il avait laissé passer le temps entre ses mains qui auraient dû être utilisées à de telles fins; et que maintenant il devait s'allonger sur son lit comme il l'avait fait. Puis il se demanda s'il aimait vraiment cette femme; et il répondit lui - même, non sans une longue lutte, mais au moins honnêtement, qu'il l'a fait certainement l'amour. . . . Il a également décidé qu'Eleanor ne se souciait pas d'une paille pour lui. Puis il se décida à ne plus penser à elle, et continua à penser à elle jusqu'à ce qu'il soit presque en état de se noyer dans le petit ruisseau qui courait au fond du terrain de l'archidiacre.

England, he invents high drama that is all the more compelling because his characters *are* so ordinary. He sometimes gets people into improbable fixes, but this only gives him a greater range of emotions to depict. To read one of his novels is to take a tour of the human mind, with one of the English language's great stylists as your guide.

Trollope wrote in sentences that are sometimes long but always well crafted. He makes classical allusions. He expects his readers to enjoy language as much as he does, and to be unafraid of antique and unusual turns of phrase. In other words, people who are forced to read him before they are old enough to understand him hate him just as they hate Shakespeare or Dickens, but for those who discover him when they are ready, he is pure joy.

I skimmed in my description of *Barchester Towers*. It is about church politics, but it is also about love. With few exceptions, Trollope's novels follow at least one couple to the point of a declaration, but there are always snags, and the lady is as likely to spurn her suitor as she is to accept him.

I don't know why reviewers of novels so seldom let the novel speak for itself, but *Barchester Towers* is worth quoting almost at random. Here is the state of mind of a 40-year-old prelate, who has become acquainted with an agreeable young widow:

He had, as was his wont, asked himself a great many questions, and given himself a great many answers; and the upshot of this was that he had set himself down for an ass. He had determined that he was much too old and much too rusty to commence the manoeuvres of love-making; that he had let the time slip through his hands which should have been used for such purposes; and that now he must lie on his bed as he had made it. Then he asked himself whether in truth he did love this woman; and he answered himself, not without a long struggle, but at least honestly, that he certainly did love her. . . . He also decided that Eleanor did not care a straw for him. Then he made up his mind not to think of her any more, and went on thinking of her till he was almost in a state to drown himself in the little brook which ran at the bottom of the archdeacon's grounds.

Et voici la redoutable Signora Neroni, d'une beauté ravissante, mais une femme mariée et une estropiée qui doit passer sa vie sur un canapé. Elle fascine tous les hommes qui la rencontrent, y compris le malheureux M. Slope:

Quant à la signora. . . elle ne se souciait pas plus de M. Slope que de vingt autres qui étaient à ses pieds avant lui. Elle accepta volontiers, voire goulûment, son hommage. Il était la plus belle mouche que Barchester avait jusque-là assignée à sa toile; et la signora était une araignée puissante qui faisait des toiles merveilleuses et ne pouvait en aucun cas vivre sans attraper des mouches. Son goût à cet égard était abominable, car elle n'avait aucune utilité pour les victimes une fois capturées. Elle ne pouvait pas les manger matrimonialement y comme les jeunes mouches dont les toiles sont le plus souvent du tissage de leur mère. Elle ne pouvait pas non plus les dévorer par une escapade d'une description moins légitime. Son malheureuse affliction l'empêchait de tout espoir de s'enfuir avec un amant. Il serait impossible de fuir avec une dame qui avait besoin de trois serviteurs de lui passer d'un canapé. . . .

M. Slope était follement amoureux, mais le savait à peine. La signora l'a craché, comme un garçon fait un cockchafer sur un bouchon, pour qu'elle puisse profiter de l'agonie énergique de ses gyrationns. Et elle savait très bien ce qu'elle faisait.

Inutile de dire que les dames n'aiment pas la signora, et Mme Proud-ie, l'épouse de l'évêque, ne fait même pas monter ses sentiments dans l'espoir d'une réforme:

Son aversion pour Signora Neroni était trop profonde pour admettre qu'elle avait espéré que cette dame verrait l'erreur de ses voies. Mme Proud-ie regardait la signora comme l'un des perdus - un de ceux au-delà de la portée de la charité chrétienne, et a donc pu profiter du luxe de son haïssant, sans l'inconvénient de vouloir qu'elle serait enfin hors de ses péchés.

De telles phrases n'ont pas été écrites pour la lecture rapide, mais elles sont pleines de divertissement pour ceux qui prennent le temps de la trouver. Certaines personnes aiment ce genre d'écriture et d'autres pas. Certaines personnes aiment l'opéra et d'autres pas. Mais je pense qu'il est difficile d'aimer Anthony Trollope et de ne pas être blanc.

Bien sûr, ce n'est pas unique à Trollope.

And here is the redoubtable Signora Neroni, ravishingly beautiful, but a married woman and a cripple who must spend her life on a couch. She fascinates all men who meet her, including the unfortunate Mr. Slope:

As for the signora . . . she cared no more for Mr. Slope than she did for twenty others who had been at her feet before him. She willingly, nay greedily, accepted his homage. He was the finest fly that Barchester had hitherto afforded to her web; and the signora was a powerful spider that made wondrous webs, and could in no way live without catching flies. Her taste in this respect was abominable, for she had no use for the victims when caught. She could not eat them matrimonially as young lady-flies do whose webs are most frequently of their mothers weaving. Nor could she devour them by any escapade of a less legitimate description. Her unfortunate affliction precluded her from all hope of levanting with a lover. It would be impossible to run away with a lady who required three servants to move her from a sofa. . . .

Mr. Slope was madly in love, but hardly knew it. The signora spitted him, as a boy does a cockchafer on a cork, that she might enjoy the energetic agony of his gyrations. And she knew very well what she was doing.

Needless to say, ladies do not like the signora, and Mrs. Proudie, the bishop's wife, does not even leaven her feelings with any hope of reform:

Her dislike of Signora Neroni was too deep to admit of her even hoping that that lady should see the error of her ways. Mrs. Proudie looked on the signora as one of the lost—one of those beyond the reach of Christian charity, and was therefore able to enjoy the luxury of hating her, without the drawback of wishing her eventually well out of her sins.

Sentences like these were not written for speed reading, but they are full of entertainment for those who take the time to find it. Some people like this kind of writing and some don't. Some people like opera and some don't. But I think it is hard to like Anthony Trollope and not be white.

This is hardly unique to Trollope, of course. All the great au-

Tous les grands auteurs de la littérature occidentale - et certains critiques ne classent même pas Trollope parmi les très grands - ont la même compréhension subtile de la nature humaine et imposent les mêmes exigences aux lecteurs. Ils font appel à une sensibilité qui n'est pas seulement complètement adulte, mais adulte d'une manière complètement européenne. Je suppose qu'il doit y avoir quelques sénégalais francophones qui lisent Stendahl pour le plaisir, mais il faut un effort d'imagination pour en évoquer un.

Et c'est, bien sûr, l'une des raisons pour lesquelles les programmes changent. Les Hispaniques et les Noirs ne voient pas l'intérêt de lire Tolstoï ou d'étudier l'italien, et à mesure que leur part de la population augmente, les collèges et les lycées abandonneront d'essayer d'obtenir même des Blancs pour faire ces choses. Et certains blancs malheureux qui ont appris à penser que Alice Walker et Rigoberta Menchu sont de grands écrivains ne seront jamais découvrir ce qui est vraiment écriture de la première classe.

Je ne dis pas qu'il faut lire Antony Trollope pour être vraiment blanc; loin de là. Mais ceux qui ne l'ont pas encore lu ont en magasin une expérience qui est, je crois, par essence blanche.

L'article a été publié sur AmRen.com le 25 mai 2012, sous le titre "Quintessentially White".

thors of Western literature—and some critics do not even rank Trollope among the really great—have the same subtle understanding of human nature and make the same demands on readers. They appeal to a sensibility that is not only thoroughly adult, but adult in a way that is thoroughly European. I suppose there must be a few Frenchified Senegalese who read Stendahl for pleasure, but it takes an effort of the imagination to conjure one up.

And this, of course, is one of the reasons why curricula are changing. Hispanics and blacks do not see the point of reading Tolstoy or studying Italian, and as their share of the population increases, colleges and high schools will give up trying to get even whites to do these things. And some unfortunate whites who have been taught to think that Alice Walker and Rigoberta Menchu are great writers will never discover what great writing really is.

I am not saying that you have to read Antony Trollope to be genuinely white; far from it. But those who have not yet read him have in store an experience that is, I believe, quintessentially white.

The article was published at AmRen.com on May 25, 2012, under the title “Quintessentially White.”

Dé-sexer la Langue

LE GENRE N'EST PAS DU SEXE.

Hier, je me suis arrêté dans une église méthodiste qui organisait une vente caritative d'arbres de Noël. Un homme m'a dit que la vente était terminée pour la journée et m'a ensuite souhaité "Joyeuses Fêtes".

"Tu ne veux pas dire 'Joyeux Noël'?" J'ai demandé.

Oui, c'est la saison pendant laquelle nous devons épargner les sensibilités des Juifs - et maintenant des hindous, des bouddhistes et des athées, je suppose - en rétrogradant Noël à juste une autre "fête". Même les gens qui vendent des arbres de Noël dans les églises n'osent pas prononcer le mot offensant.

Cependant, Noël n'a pas été complètement effacé. Sûrement le prédicateur, de la sécurité de sa chaire, se résoudra à souhaiter à sa congrégation un Joyeux Noël. Des dommages bien plus importants ont été causés à la langue en remplaçant «sexe» par «sexe».

Tout d'abord, mettons les choses au clair: les humains n'ont pas de sexe; nous avons un sexe - jusqu'à récemment, un seul chacun. Le genre est un terme grammatical utilisé dans des langues telles que le français et l'espagnol pour décrire les différences entre les mots masculins et féminins. Les exemples sont *la grande fille* et *le grand garçon*. L'anglais a le genre dans des mots comme serveur / serveuse et acteur / actrice.

Dans le passé, les écrivains utilisaient occasionnellement «genre» pour éviter d'avoir à répéter le mot «sexe», comme dans cette phrase d'une lettre écrite par Lady Mary Montagu en 1723: «Pour dire la vérité, je n'ai jamais eu de grand estime pour le sexe juste, et ma seule consolation d'être de ce genre a été l'assurance qu'elle m'a donné de ne jamais être marié à quelqu'un parmi eux.»

Ce n'est que dans les années 1960 que les féministes ont lancé le mot «genre» en remplacement complet du sexe, mais DH Lawrence a involontairement poussé les choses dans cette direction en 1929. Il s'agissait de la première utilisation enregistrée du mot «sexe» comme un euphémisme pour coït plutôt que pour signifier ce qui distingue les hommes des femmes. L'expression «avoir des relations sexuelles» devrait signifier qu'une espèce - contrairement à l'amibe - a des sexes.

Unsexing the Language

GENDER IS NOT SEX.

Yesterday I stopped by a Methodist church that was having a charity Christmas-tree sale. A man told me the sale was over for the day and then wished me “Happy Holidays.”

“Don’t you mean ‘Merry Christmas?’” I asked.

Yes, this is the season in which we must spare the sensitivities of Jews—and now Hindus and Buddhists and atheists, I suppose—by downgrading Christmas to just another “holiday.” Even people who sell Christmas trees at churches don’t dare utter the offensive word.

Christmas has not been completely rubbed out, though. Surely the preacher, from the safety of his pulpit, will bring himself to wish his congregation a Merry Christmas. Far greater damage to the language has been done by replacing “sex” with “gender.”

First, let’s get one thing straight: Humans don’t have a gender; we have a sex—until recently, just one each. Gender is a grammatical term used in languages such as French and Spanish to describe the differences between masculine and feminine words. Examples are *la grande fille* and *le grand garçon*. English has gender in such words as waiter/waitress and actor/actress.

In the past, writers occasionally used “gender” in order to avoid having to repeat the word “sex,” as in this sentence from a letter written by Lady Mary Montagu in 1723: “To say truth, I have never had any great esteem for the fair sex, and my only consolation for being of that gender has been the assurance it gave me of never being married to any one among them.”

It wasn’t until the 1960s that feminists cranked up the word “gender” as a complete replacement for sex, but D. H. Lawrence unwittingly pushed things in that direction back in 1929. His was the first recorded use of the word “sex” as a euphemism for coitus rather than to mean what distinguishes men from women. The expression “to have sex” should mean that a species—unlike the amoeba—has sexes. Its current usage is absurd—and completely

Son utilisation actuelle est absurde - et completel y inutiles. Notre langue a beaucoup de mots polis pour l'acte - coït, copulation, rapports sexuels, ornières, congrès - et même des raffinements situationnels tels que l'adultère et la fornication. Les variantes impolies sont infinies. Mais grâce à DH Lawrence, même les films ou les livres peuvent désormais "avoir beaucoup de sexe" en eux, alors qu'avant son temps ils pouvaient être obscènes, lascifs, lubrifiants, salaces, scabres ou risqués.

Une fois que le sexe a cessé d'être une simple distinction clinique et a commencé à signifier la copulation, les féministes ont vu une ouverture à la subversion. Maintenant, le «genre» signifie toutes les charges oppressives de la société de fret qui pèsent sur les femmes, ce qui les empêche de jouer leur rôle naturel de mathématiciens et de combattantes et leur donne envie d'avoir des bébés. Le «genre» fonctionne comme «race comme construction sociale» œuvres. La race, nous disent les gauchistes, est une illusion d'optique sociologique qui n'a rien à voir avec la biologie. Nous pouvons penser qu'il y a des différences raciales, mais tout cela est dans notre esprit.

C'est exactement ce que les féministes voulaient que nous pensions au sexe. Le «genre» me et «le sexe comme construction sociale». Rien n'est fixe ou normal. Le sexe biologique est tout autant une illusion que la race biologique. Ce n'est qu'une coutume brutale qui fait des hommes des soldats et des femmes des infirmières. Dans le monde du genre, ce que nous considérons comme des différences de sexe est une convention arbitraire, sinon une vile oppression. «Genre» est le mot que la gauche a sorti d'un livre de grammaire et habillé de vêtements idéologiques fantaisistes dans le cadre de cette attaque contre le bon sens.

Jusqu'à présent, personne n'a trouvé un mot qui signifie «la race en tant que construction sociale». Je suggère "rendre". C'est assez ridicule pour plaire aux gauchers.

Mais les féministes ont trop réussi avec le «genre». Il est devenu si commun qu'il a commencé à perdre son avantage idéologique et a commencé à signifier juste, eh bien, le sexe. Les formulaires demandent maintenant votre «sexe» - et ce n'est pas pour contrecarrer les jokers qui écrivaient «aussi souvent que possible».

Malheureusement, les féministes ont fait ce qui pourrait être encore plus grave: elles nous ont intimidés pour qu'elles enfreignent l'une des lois fondamentales de la grammaire. C'est une particularité de l'anglais que nous utilisons le pronom singulier «il» et le possessif «son» lorsque le sexe du sujet n'est pas spécifié, comme dans «Chaque élève a son propre bureau».

unnecessary. Our language has plenty of polite words for the act—coitus, copulation, intercourse, rutting, congress—and even situational refinements such as adultery and fornication. The impolite variants are endless. But thanks to D. H. Lawrence, even movies or books can now “have lots of sex” in them, when before his time they might have been lewd, lascivious, lubricious, salacious, scabrous, or risqué.

Once sex ceased to be merely a clinical distinction and began to mean copulation, feminists saw an opening for subversion. Now, “gender” means all the oppressive freight society loads onto women and that keeps them from their natural roles as mathematicians and prize fighters, and makes them want to have babies. “Gender” works the way “race as a social construct” works. Race, the lefties tell us, is a sociological optical illusion that has nothing to do with biology. We may think there are racial differences, but it’s all in our minds.

That’s exactly what feminists wanted us to think about sex. “Gender” means “sex as a social construct.” Nothing is fixed or normal. Biological sex is just as much a delusion as biological race. It’s only brutish custom that makes men into soldiers and women into nurses. In the world of gender, what we used to think of as sex differences is arbitrary convention, if not vile oppression. “Gender” is the word the left dragged out of a grammar book and dressed up in fancy ideological clothes as part of this attack on common sense.

So far, no one has come up with a word that means “race as a social construct.” I suggest “render.” It’s ridiculous enough to appeal to lefties.

But the feminists were too successful with “gender.” It became so common it began to lose its ideological edge and started to mean just, well, sex. Forms now ask for your “gender”—and it’s not to thwart the jokers who used to write in “as often as possible.”

Unfortunately, the feminists have done what may be even greater damage: They have bullied us into breaking one of the basic laws of grammar. It is a peculiarity of English that we use the singular pronoun “he” and the possessive “his” when the subject’s sex is unspecified, as in “Each student has his own desk.” Students

Les élèves peuvent être des garçons ou des filles, mais chacun a un bureau. Les féministes ne peuvent pas supporter cela. Th revendication ey que «son» exclut la moitié de la population, mais cela est absurde. Quelqu'un a-t-il jamais pensé que "Celui qui hésite est perdu" ne s'applique pas aux femmes? Ou que seuls les hommes seraient vivant dans le paradis des travailleurs de «De chacun selon ses capacités, à chacun d'accord à son besoin»?

Les Américains ont été intimidés dans le «son» maladroit ou le «leur» peu formel, comme dans «Chaque étudiant a son propre bureau». "Leur" est pathétiquement, misérablement mal. Il s'agit du *pluriel* possessif, comme dans «Les élèves de quatrième année ont quitté leur classe». Cependant, lorsque Twitter veut que vous en sachiez plus sur quelqu'un, il suggère avec empressement de "Afficher son profil".

Notre langage est plein de mots qui y ont été glissés à des fins purement politiques. "Sans-abri" en est un. Dans les années 1970, les clochards et les ivrognes ont obtenu une promotion et sont devenus «les sans-abri», comme si leurs maisons de garniture en banlieue avaient été rasées par des tornades.

Ce genre de subversion ne vient que de la gauche. Chaque changement est une infime tentative d'empoisonner l'esprit de quelqu'un - sinon le vôtre alors celui de vos enfants. Aujourd'hui, de nombreux jeunes seraient étonnés d'apprendre que "chaque élève devrait faire ses devoirs" est aussi faux que "ils rentrent chez eux".

Chaque jour, la gauche pirate la langue. Se défendre. Utilisez fièrement de telles phrases comme «l'homme étant un mammifère, il tète ses petits».

Et en attendant, joyeux Noël. Ou devrais-je dire "Mary Christmas"? Après tout, elle a fait tout le travail, n'est-ce pas?

Cet article a été publié sur Takimag.com le 19 décembre 2012.

can be boys or girls, but each has a desk. Feminists can't stand this. They claim that "his" excludes half the population, but this is absurd. Did anyone ever think that "He who hesitates is lost" doesn't apply to women? Or that only men would be living in the workers' paradise of "From each according to his ability, to each according to his need"?

Americans have been browbeaten into either the clumsy "his or her" or the ungrammatical "their," as in "Each student has their own desk." "Their" is pathetically, miserably wrong. It is the *plural* possessive, as in "The fourth-graders left their classroom." However, when Twitter wants you to find out more about someone, it cravenly suggests, "View their profile."

Our language is full of words that have been slipped into it for baldly political purposes. "Homeless" is one. Sometime in the 1970s, bums and winos got a promotion and became "the homeless," as if their trim houses in the suburbs had been leveled by tornadoes.

This kind of subversion comes only from the left. Every change is a tiny attempt to poison someone's mind—if not yours then your children's. Today, plenty of young people would be astonished to be told that "Every student should do their homework" is as wrong as "They goes home."

Every day, the left is hacking away at the language. Fight back. Proudly use such sentences as "Since man is a mammal, he suckles his young."

And in the meantime, Merry Christmas. Or should I say "Mary Christmas"? After all, she did all the work, didn't she?

This article was published at Takimag.com on December 19, 2012.

150 Ans Après Fort Sumter

LA SECESSION SERAIT-ELLE RÉUSSIE AUJOURD'HUI?

Il y a 150 ans ce soir - à 4 h 30, le 12 avril 1861 - des forces confédérées ont ouvert le feu sur Fort Sumter.

Mon arrière-arrière-grand-père, William Robertson Boggs, était un ingénieur qui a aidé à préparer les emplacements des armes à feu à Fort Moultrie, qui ont provoqué le plus gros incendie. Tous mes ancêtres des deux côtés de ma famille étaient des confédérés, donc ma lignée est à peu près aussi méridionale qu'elle pourrait l'être. Qu'est-ce que cela signifie 146 ans après Appomattox?

Les Américains sont connus pour leur ignorance de l'histoire, et le passé est toujours en train de reculer - mais pour quelques Sudistes, "The Waw" et ses conséquences ne sont jamais loin sous la surface. William Faulkner a déclaré: "Le passé n'est jamais mort. Ce n'est même pas du passé." Cela ne sonne vrai que pour les Sudistes (sauf peut-être pour quelques brahmanes descendus de Mayflower). En effet, certains Sudistes rêvent encore d'une nation indépendante à eux. Depuis 1994, une organisation appelée la Ligue du Sud a tenté de se préparer à l'indépendance, bien que ses dirigeants - hommes réfléchis et honorables - concèdent que ce temps n'a pas encore venu.

Cela viendra-t-il jamais? Il y a d'énormes obstacles. Le Sud se remplit de Yankees et de Mexicains pour qui l'idée d'une nation du Sud n'a pas de sens. Les Noirs reculent du Nord, et pour eux, une nation du Sud est pire que vide de sens: c'est l'anathème. Les nationalistes du Sud imaginent une renaissance bénigne et romantique de la Confédération, avec des drapeaux de bataille, de la chevalerie et un christianisme conservateur; mais pour beaucoup d'Américains, il n'y peut avoir une renaissance bénigne. Ils ne peuvent pas séparer la Confédération de l'esclavage. Et tout objectif comportant même la moindre souillure d'esclavage de seconde main non méritée est profondément désavantagé.

Je suis convaincu qu'aucune personne qui rêve d'un S indépendance indépendant n'a la moindre envie de rétablir l'esclavage. Mais ça n'a pas d'importance. Tout mouvement de souveraineté du Sud qui mentionne même Lee et Jackson ou fredonne "Dixie" est automatiquement suspect.

150 Years after Fort Sumter

WOULD SECESSION SUCCEED TODAY?

150 years ago tonight—at 4:30 a.m. on April 12, 1861—Confederate forces opened fire on Fort Sumter.

My great-great-grandfather, William Robertson Boggs, was an engineer who helped prepare the gun emplacements at Fort Moultrie, which delivered the heaviest fire. All my ancestors on both sides of my family were Confederates, so my lineage is about as Southern as it could be. What does any of that mean 146 years after Appomattox?

Americans are famously ignorant of history, and the past is always receding—but for not a few Southerners “The Waw” and its consequences are never far below the surface. William Faulkner famously said: “The past is never dead. It’s not even past.” This rings true only for Southerners (except perhaps for a few Mayflower-descended Brahmins). Indeed, some Southerners still dream of an independent nation of their own. Since 1994, an organization called the League of the South has tried to prepare for independence, though its leaders—thoughtful and honorable men—concede that that time has not yet come.

Will it ever come? There are enormous obstacles. The South is filling up with Yankees and Mexicans for whom the idea of a Southern nation is meaningless. Blacks are moving back from the North, and for them, a Southern nation is worse than meaningless: it is anathema. Southern nationalists imagine a benign and romantic revival of the Confederacy, with battle flags, chivalry, and conservative Christianity; but for many Americans, there can be no benign revival. They cannot separate the Confederacy from slavery. And any goal with even the slightest, second-hand, undeserved taint of slavery is at a deep, probably fatal, disadvantage.

I am confident that not one person who dreams of an independent South has the slightest desire to reinstitute slavery. But that doesn’t matter. Any Southern sovereignty movement that even mentions Lee and Jackson or hums “Dixie” is automatically

Et quel mouvement d'indépendance du Sud peut-il y avoir sans Lee, Jackson et "Dixie"?

Cela ne fait aucune différence que l'esclavage a prospéré sous les Stars and Stripes bien plus longtemps que sous les Stars and Bars. Cela ne fait aucune différence que Lincoln n'avait aucune utilité pour les Noirs et les voulait hors du pays. La Confédération et tout le Sud ont été cloués à la croix de l'esclavage - mais ces obstacles pourraient être surmontés par des gens farouchement déterminés.

Quelque chose de plus grave freine le nationalisme du Sud: son soutien est limité presque entièrement aux personnes qui professent un certain type de politique, alors que les mouvements nationaux doivent être au-delà de la politique. Serait un Sud indépendant besoin du soutien des personnes qui ne peuvent pas être conservateurs, qui peuvent ne pas être suspect du grand gouvernement, qui peuvent ne pas être chrétien, qui peut être n'oppose pas le mariage pour les homosexuels, mais qui sont encore consacrés au Sud. Les racines d'une nation du Sud devraient se répandre largement et ne pas simplement s'enfoncer profondément.

Prenez l'échantillon certes non scientifique de ma sainte mère. Née en 1922, elle croyait que les erners du Sud étaient différents des Yankees et était reconnaissante d'être née sudiste. Elle s'est levée quand "Dixie" a été jouée et a regardé des poignards à quiconque ne l'a pas fait. Elle a tourné le dos à "L'hymne de bataille de la République". Lorsque Jimmy Carter a été élue - après une campagne dans laquelle des annonces à la radio démocrate à travers le Sud ont en fait présenté "Dixie", aussi incroyable que cela puisse paraître maintenant - elle a pensé que c'était finalement merveilleux d'avoir un président qui ne parlait pas avec un accent.

Elle a vécu dans le Massachusetts pendant un an et a aimé conduire à travers la campagne de la Nouvelle-Angleterre. Elle ne savait pas quoi faire des monuments à l'Union qui sont morts dans pratiquement toutes les places de la ville, jusqu'à ce qu'elle vienne avec une bonne façon de penser Sud d'entre eux: comme des monuments à marque confédéré de la Manship.

Et pourtant, ma mère ne ferait pas partie du nationalisme sudiste d'aujourd'hui. Elle était travailleuse sociale professionnelle et socialiste de Norman Thomas. Elle a été l'une des premières championnes de la libération des femmes et a fait campagne pour les droits des homosexuels. Elle croyait en le pouvoir rédempteur du gouvernement, et est allé à sa tombe un libéral engagé.

suspect. And what Southern independence movement can there be without Lee, Jackson, and “Dixie”?

It makes no difference that slavery flourished under the Stars and Stripes for far longer than it did under the Stars and Bars. It makes no difference that Lincoln had no use for blacks and wanted them out of the country. The Confederacy and the entire South have been nailed to the cross of slavery—but these obstacles could be overcome by fiercely determined people.

Something more serious holds back Southern nationalism: Its support is limited almost entirely to people who profess a certain kind of politics, whereas national movements must be beyond politics. An independent South would need the support of people who may not be conservative, who may not be suspicious of big government, who may not be Christian, who may not oppose marriage for homosexuals, but who are still devoted to the South. The roots of a Southern nation would have to spread widely and not just sink deep.

Take the admittedly unscientific sample of my sainted mother. Born in 1922, she believed Southerners were different from Yankees, and was thankful to have been born a Southerner. She rose when “Dixie” was played and looked daggers at anyone who did not. She turned her back on “The Battle Hymn of the Republic.” When Jimmy Carter was elected—after a campaign in which Democratic radio ads throughout the South actually featured “Dixie,” incredible as that may now sound—she thought it was wonderful finally to have a President who did not speak with an accent.

She lived in Massachusetts for a year, and loved to drive through the New England countryside. She didn’t know what to make of the monuments to the Union dead that are in virtually every town square, until she came up with a good, Southern way to think about of them: as monuments to Confederate marksmanship.

And yet, my mother would not be part of today’s Southern nationalism. She was a professional social worker and a Norman Thomas socialist. She was an early champion of women’s liberation, and campaigned for gay rights. She believed in the redemptive

Ma mère aimait le Sud parce qu'elle était issue de cette terre rouge, parce que c'était la terre qui l'avait formée. Elle était du Sud parce qu'elle était née du Sud. La Confédération faisait partie de sa famille élargie - et quoi que fasse une femme du Sud, elle aime et défend sa famille.

Mais aujourd'hui, combien de Sudistes se sentent-ils comme elle à propos du Sud, à *moins* qu'ils *ne* soient également profondément conservateurs? La cause du Sud doit être au centre politique et non à la marge.

Soyons clairs: je ne blâme pas les nationalistes du Sud d'aujourd'hui pour leurs opinions politiques, dont je partage bon nombre. Je souligne seulement que le patriotisme largement répandu dans le Sud, dont ma mère faisait partie, a disparu. Il n'y a pas beaucoup de nationalistes du Sud aujourd'hui qui défendent les droits des homosexuels ou étendent l'État providence.

Il y a cinquante ans, c'était le 100^e anniversaire des tirs sur Fort Sumter. En 1961, j'étais élève de quatrième année à Richmond, en Virginie, et mon enseignante, Bela Outlaw, était une patriote franche du Sud. Nous ne devons jamais parler dans sa classe de la «guerre civile» mais de la «guerre entre les États» parce que, comme elle l'a expliqué, la nôtre avait été une bataille pour l'indépendance, pas une bataille pour savoir qui siégeait à la Maison Blanche. Elle nous a appris que la sécession était dans la tradition de la Révolution américaine - qui était la sécession de l'Angleterre - et que George Washington est sur le grand sceau de la Confédération parce que nos ancêtres croyaient qu'ils agissaient en son nom. Elle nous a appris que les 9^e et 10^e amendements ne peuvent pas être lus comme interdisant la sécession, et que nos ancêtres avaient légalement et moralement raison.

Tous mes camarades de classe étaient des confédérés fidèles. "Yankee" était un terme d'outrage. Le drapeau de bataille était notre symbole de bravoure et de dévouement. Cette année-là, j'ai augmenté ma maigre allocation et acheté deux authentiques billets de banque confédérés de \$20. J'étais ravi d'imaginer quelles mains auraient pu toucher ces reliques sacrées.

Cinquante ans plus tard, après l'application de *l'arrêt Brown c. Board*, je soupçonne que les élèves de quatrième année de Richmond ne sont pas aussi confédérés que ma classe. Je suis certain que leurs professeurs ne sont pas aussi confédérés que Bela Outlaw.

power of government, and went to her grave a committed liberal.

My mother loved the South because she grew out of that red dirt, because that was the land that formed her. She was Southern because she was born Southern. The Confederacy was part of her extended family—and whatever a Southern lady does, she loves and defends her family.

But today, how many Southerners feel as she did about the South *unless* they also are deeply conservative? The cause of the South must be at the political center, not the fringe.

Let me be clear: I am not blaming today's Southern nationalists for their political opinions, many of which I share. I am pointing out only that the broadly-based Southern patriotism of which my mother was a part is gone. There are not many Southern nationalists today who would march for gay rights or would expand the welfare state.

Fifty years ago was the 100th anniversary of firing on Fort Sumter. In 1961, I was a fourth grader in Richmond, Virginia, and my teacher, Bela Outlaw, was an outspoken Southern patriot. We were never to talk in her class of the “Civil War” but of the “War between the States” because, as she explained, ours had been a battle for independence, not a fight over who sat in the White House. She taught us that secession was in the tradition of the American Revolution—which was secession from England—and that George Washington is on the Great Seal of the Confederacy because our ancestors believed they were acting in his name. She taught us that the 9th and 10th Amendments cannot be read as prohibiting secession, and that our ancestors were legally and morally right.

All my classmates were staunch Confederates. “Yankee” was a term of contempt. The Battle Flag was our symbol of bravery and devotion. That year, I saved up my meager allowance and bought two genuine Confederate \$20 bank notes. I thrilled to imagine whose hands might have touched those sacred relics.

Fifty years later, after the enforcement of *Brown v. Board*, I suspect today's Richmond fourth graders are not as Confederate as my class was. I'm certain their teachers are not as Confederate as Bela Outlaw was.

Et pourtant, Mlle Outlaw n'était pas une conservatrice. Il y avait des rumeurs selon lesquelles des enfants noirs pourraient venir dans notre école entièrement blanche, et elle avait également une opinion ferme à ce sujet. Elle a dit qu'elle traiterait les enfants noirs exactement comme elle nous traitait, et que cela nous plaise ou non, nous ferions mieux de faire de même.

Je ne connais pas mes camarades de classe mais je reste favorable à la sécession. Je serais heureux de voir un Sud indépendant - ou un Vermont, un Texas ou un Cascadia indépendants. J'ai applaudi la désintégration de l'Union soviétique, tant parce qu'elle signifiait des patries indépendantes que parce qu'elle signalait la mort du communisme. Aujourd'hui, je soutiens les Tchétchènes contre les Russes, les Sud-Soudanais contre les Arabes, les Kurdes contre les Turcs, les Flamands contre les Wallons, les Québécois contre Ottawa. Les hommes ont besoin de patries qui *leur* appartiennent, qui commémorent leur héritage et assurent sa survie.

Mais lorsque les Tchèques et les S lovaks se sont séparés pacifiquement, c'est parce que des millions de personnes étaient d'abord des nationalistes tchèques ou slovaques, et beaucoup de choses différentes ensuite. Ils ont mis de côté tous les autres désaccords au nom de la nation.

Le Sud américain n'a pas à l'heure actuelle la même ferveur nationale, et les quelques étincelles de patriotisme du Sud qui subsistent sont étouffées par de nouveaux arrivants indifférents ou hostiles au Sud.

En regardant 150 ans en arrière, je suis frappé par l'isolement du gouvernement fédéral à l'époque. Le seul contact avec Washington que la plupart des Américains aient jamais eu était d'acheter des timbres au bureau de poste. Les autorités n'ont jamais rêvé de vous dire qui vous deviez embaucher, ce que vous pouviez mettre dans votre nourriture, ou combien de jours de congé vous aviez pour donner de l'aide. Aucun Américain ne devait rendre compte à Washington de chaque centime qu'il gagnait, puis lui remettre une grande partie de ses revenus. Même Louis XIV ou Ivan le Terrible n'exerçaient pas ce genre de tyrannie. Les habitants de l'Illinois et du Wisconsin auraient voté des articles de sécession avant le sud de la Caroline du Sud s'ils avaient vécu sous l'emprise du gouvernement central d'aujourd'hui.

Et pourtant, l'ironie est que notre bureaucratie pestilentielle n'a rien à voir avec la détermination avec laquelle le gouvernement de Lincoln a mené la guerre.

And yet Miss Outlaw was not a conservative. There were rumors that black children might be coming to our all-white school, and she had firm views about that, too. She said she would treat black children exactly as she treated us, and, like it or not, we had better do the same.

I don't know about my class-mates but I remain sympathetic to secession. I would be glad to see an independent South—or an independent Vermont or Texas or Cascadia. I applauded the disintegration of the Soviet Union, as much because it meant independent homelands as because it signaled the death of Communism. Today, I root for the Chechens against the Russians, the South Sudanese against the Arabs, the Kurds against the Turks, the Flemings against the Walloons, the Quebeckers against Ottawa. Men need homelands that are *theirs*, that commemorate their heritage and ensure its survival.

But when the Czechs and the Slovaks peacefully seceded from each other, it was because millions of people were Czech or Slovak nationalists first, and many different things second. They set aside all other disagreements in the name of nation.

The American South does not now have the same broad-based national fervor, and the few sparks of Southern patriotism that remain are smothered by newcomers who are indifferent or hostile to the South.

Looking back 150 years, I am struck by how remote an irritant the federal government then was. About the only brush with Washington most Americans ever had was buying stamps at the post office. The feds never dreamed of telling you whom you had to hire, what you could put in your food, or how many days off you had to give the help. No American had to account to Washington for every penny he earned and then hand over a big part of his income. Not even Louis XIV or Ivan the Terrible exercised that kind of tyranny. The people of Illinois and Wisconsin would have voted articles of secession before South Carolina did if they had lived in the grip of today's central government.

And yet, the irony is that our pestilential bureaucracy has nothing like the resolve with which Lincoln's government fought the

Un pays qui chante des mantras sur la diversité et la tolérance n'a aucune idée de ce que c'est. Il n'a aucune identité à imposer aux gens qui savent qui ils sont, savent ce qu'ils veulent et sont prêts à se battre pour cela.

La véritable tragédie est que le nationalisme du Sud a atteint 150 ans trop tôt. Je suis convaincu que si, aujourd'hui, le peuple du Sud - ou de n'importe quel État - était aussi déterminé à faire sécession que mes ancêtres l'étaient en 1860 et 1861, le gouvernement fédéral ne les massacrerait plus pour garder leurs cadavres dans l'Union.

L'indépendance est là pour tout groupe uni dans sa détermination à la prendre.

Cet article a été publié sur VDARE. mais le 11 avril 2011.

war. A country that chants mantras about diversity and tolerance has no idea what it even is. It has no identity to impose on people who know who they are, know what they want, and are prepared to fight for it.

The real tragedy is that Southern nationalism crested 150 years too soon. I am convinced that if, today, the people of the South—or of any state—were as determined to secede as my ancestors were in 1860 and 1861, the federal government would not now slaughter them to keep their corpses in the Union.

Independence is there for any group that is united in its determination to take it.

This article was published at VDARE.com on April 11, 2011.

Violence Héroïque

LORSQUE LA LUTTE COMMENCE, VOS INSTINCTS PEUVENT VOUS SURPRENDRE.

Tous les garçons rêvent d'actes de violence héroïque. À l'âge de sept ou huit ans, ils ont sauvé leurs mères d'innombrables méchants imaginaires, et en vieillissant, ils sauvent d'autres femmes encore plus intéressantes.

Le problème est que pour ceux d'entre nous qui ne gagnent pas leur vie en portant une arme à feu, les opportunités de violence héroïque ne se présentent pas très souvent, et lorsqu'elles se présentent, nous sommes susceptibles de les étouffer. J'ai eu deux de ces occasions.

La première fois, je vivais dans une partie douteuse de Washington, DC Un après-midi, j'ai entendu des cris confus de «l'arrêter» et de «voleur», et un jeune homme noir a sprinté à environ 20 pieds de là. Je me suis simplement levé et j'ai regardé. Je me suis levé et j'ai regardé un homme blanc courir après lui. Il n'y avait aucune chance que le jogger l'attrape, et je pensais qu'il faisait probablement semblant.

Je suis rentré chez moi et j'ai couvé. Je venais juste de sortir de l'université, où j'avais été un quart de mil respectable, et je ne comprenais pas pourquoi je n'avais pas pourchassé ce voleur et l'avais battu. Ce devait être la soudaineté et l'inattendu qui m'ont paralysé, mais je n'ai rien fait. J'avais honte chaque fois que je pensais à ce sujet.

Environ cinq ans plus tard, j'ai eu une autre chance. Je sortais du grand magasin Macy's à New York avec ma mère, avec un gros sac à provisions dans chaque main. Une fois encore, il y a eu des cris confus et j'ai vu un homme sortir d'une foule en courant. Cette fois, j'ai laissé tomber les sacs sur le trottoir et je l'ai poursuivi instantanément. Il descendit les escaliers en courant jusqu'à une station de métro, sprinta le long d'un couloir et sortit par une autre sortie dans une rue étonnamment déserte.

Cela a dû être dû à la honte accumulée de toutes ces fois où je me suis reproché de ne pas avoir attrapé le voleur à Washington, mais j'étais assez en colère pour tuer celui-ci. À mon grand étonnement, je m'entendis lui faire rage, le maudissant.

Heroic Violence

WHEN THE FIGHT STARTS, YOUR INSTINCTS
MAY SURPRISE YOU.

All boys dream of acts of heroic violence. By the age of seven or eight they have saved their mothers from countless imaginary villains, and as they get older they save other even more interesting females.

The trouble is that for those of us who do not make a living carrying a gun, opportunities for heroic violence don't come very often, and when they come we are likely to muff them. I have had two such opportunities.

The first time, I was living in a dodgy part of Washington, D.C. One afternoon, I heard confused cries of "stop him," and "thief," and a young black man sprinted by, not 20 feet away. I just stood and watched. I stood and watched as a white guy jogged after him. There was no chance the jogger would catch him, and I thought he was probably just pretending.

I went home and brooded. I was just out of college, where I had been a respectable quarter-miler, and I couldn't understand why I didn't chase down that robber and thrash him. It must have been the suddenness and the unexpectedness that paralyzed me, but I did nothing. I felt ashamed whenever I thought about it.

About five years later I got another chance. I was coming out of the Macy's department store in New York City with my mother, with a big shopping bag in each hand. Once again there were confused shouts, and I saw a man break out of a crowd at a run. This time, I dropped the bags on the sidewalk and went after him instantly. He ran down the stairs into a subway station, sprinted along a corridor, and out another exit onto a street that was surprisingly deserted.

It must have been because of the accumulated shame of all those times I had reproached myself for not catching the robber in Washington, but I was mad enough to kill this one. To my amazement, I heard myself raging at him, cursing him. It must have

Ça a dû me ralentir et ça l'a prévenu que j'étais après lui, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. J'ai attaqué l'homme et il est allé face cachée. Je l'ai retourné et j'ai crié: "Qu'est-ce que tu as pris?"

Il a ensuite fait quelque chose qui l'a sauvé d'une raclée terrible. Il est devenu complètement mou. Il reposa sa tête sur le trottoir, tendit la gorge, leva les mains par la tête et les ouvrit largement. Il tenait un collier doré qu'il m'a laissé prendre sans résistance.

Depuis, je m'en suis émerveillé à maintes reprises, mais dans cet espace peut-être comme une autre, toute ma fureur s'est évaporée de moi. Sa soumission complète m'a enlevé la colère comme l'air d'un ballon. Un instant plus tôt, j'étais prêt à le tuer et je suis sûr que je l'aurais battu sanglant s'il avait essayé de me combattre. Mais sur son dos et sans défense, je ne savais plus quoi faire de lui. Je l'ai laissé partir et il s'est tourné pour partir. "Ne refais plus jamais ça," dis-je, et il descendit cette rue étrangement déserte.

Je suis retourné chez Macy's et j'ai trouvé un nœud de personnes debout autour d'une femme. Le voleur doit avoir arraché le collier de sa gorge, car elle pleurait et tenait son cou. Elle m'a à peine remarqué quand je lui ai donné le collier, mais un homme debout à côté d'elle m'a remercié, me regardant avec de grands yeux reconnaissants.

J'ai retrouvé ma mère. Elle ne m'avait même pas vu partir et s'était retournée pour trouver ses sacs tombés sur le trottoir. Elle a souligné que je saignais. S'attaquer à un homme sur un trottoir est une tâche difficile. Le dos de mes mains était cogné et les coudes et les genoux saignaient. J'avais porté sandales tongs, de toutes choses, et avait gratté la peau des sommets de mes orteils. Je n'avais rien remarqué de tout ça.

Je pense qu'il y a eu des leçons ici. À Washington, j'ai appris qu'en cas d'urgence, je ne peux pas compter sur moi pour faire instinctivement la bonne chose. J'ai été immobilisé par l'inattendu. Ce n'est qu'après avoir répété mon humiliation des dizaines de fois dans mon esprit que j'ai réagi instantanément. Les soldats disent qu'au combat, ils combattent comme ils s'entraînent. Peut-être que certaines personnes font la bonne chose instinctivement, mais certains d'entre nous ont besoin d'une formation ou d'une préparation mentale pour l'inattendu.

Une autre leçon a été que la forte émotion engendre un comportement primitif.

slowed me down, and it warned him I was after him, but I couldn't help it. I tackled the man and he went face down. I turned him over and shouted, "What did you take?"

He then did something that saved him from a terrific beating. He went completely limp. He laid his head back on the sidewalk, stretched out his throat, put his hands up by his head, and opened them wide. He was holding a gold-colored necklace, which he let me take without resistance.

I have since marveled at this many times, but in that space of perhaps a second, all my fury drained out of me. His complete submission took the anger out of me like the air out of a balloon. An instant earlier, I had been ready to kill him, and I'm sure I would have beaten him bloody if he had tried to fight me. But on his back and helpless, I didn't know what to do with him anymore. I let him up, and he turned to go. "Never do that again," I said, and he loped off down that strangely deserted street.

I walked back to Macy's and found a knot of people standing around a woman. The thief must have ripped the necklace right off her throat, because she was crying and holding her neck. She hardly noticed me when I gave her the necklace, but a man standing next to her thanked me, staring at me with big, grateful eyes.

I found my mother. She had not even seen me go, and had turned to find her bags dropped on the sidewalk. She pointed out that I was bleeding. Tackling a man on a sidewalk is rough business. The backs of my hands were banged up, and both elbows and knees were bleeding. I had been wearing flip-flops, of all things, and had scraped the skin off the tops of my toes. I hadn't noticed any of this.

I think there were lessons here. In Washington I learned that in an emergency I cannot count on myself to do the right thing instinctively. I was immobilized by the unexpected. Only after rehearsing my humiliation dozens of times in my mind did I react instantly. Soldiers say that in battle, they fight the way they train. Maybe some people do the right thing instinctively, but some of us need training or mental preparation for the unexpected.

Another lesson was that high emotion begets primitive behav-

Les gens qui observent des loups dans la nature disent que lorsqu'ils se battent, le perdant peut immédiatement arrêter la violence en offrant sa gorge à son adversaire. Ce geste de soumission élimine tout le combat du loup le plus fort, et au lieu de claquer sur la jugulaire, il laisse le loup le plus faible s'éloigner.

Les humains doivent aussi avoir une partie de cela en nous. Quand j'ai fait tomber cet homme, il savait sans doute qu'il était inutile de résister. Peut-être que mon beuglement l'a aidé à le convaincre qu'il était en présence d'une force supérieure et qu'il valait mieux montrer sa gorge. L'instinct a dû lui dire que c'était la meilleure façon d'attirer ma fureur, et il avait raison

"Vous n'avez tout simplement pas l'instinct de tueur", a déclaré un ami. Il pensait que j'aurais dû donner un bon coup à la secousse et l'a retenu pour la police. Cela aurait fait une bien meilleure histoire, mais après tout le combat est sorti de lui, il est sorti de moi aussi.

Donc, quand vous vous imaginez en train de faire face à une violence héroïque, j'ai un avertissement: si quelque chose vous surprend complètement, vous pouvez être trop stupéfait pour agir. Et lorsque le combat commence, votre instinct - à la fois pour le chaos et pour la miséricorde - peut vous surprendre.

Cet article a été publié chez Takimag. mais le 14 novembre 200Z avec le titre "Primal Moments".

ior. People who observe wolves in the wild say that when they fight, the loser can stop the violence immediately by offering his throat to his opponent. This gesture of submission takes all the fight out of the stronger wolf, and instead of snapping at the jugular he lets the weaker wolf walk away.

Humans must have some of this in us, too. When I brought that man down, he must have known it was pointless to resist. Maybe my bellowing helped convince him he was in the presence of a superior force, and that he had better show his throat. Instinct must have told him this was the best way to draw off my fury, and he was right

“You just don’t have the killer instinct,” one friend said. He thought I should have given the jerk a good pounding, and held him for the police. That would have made for a much better story, but after all the fight went out of him, it went out of me, too.

So when you imagine yourself dealing out heroic violence, I have a warning: If something catches you completely by surprise, you may be too stupefied to act. And when the fight starts, your instincts—both for mayhem and for mercy—may surprise you.

This article was published at Takimag.com on November 14, 2007, with the title “Primal Moments.”

En Souvenir de Joe Sobran

DE LA MERVEILLEMENT ADMIRABLE AU TRÈS TRÈS GRAND.

Joe Sobran, qui a quitté ce monde le 30 septembre [2010], était peut-être l'homme le plus brillant que j'aie jamais connu. Pas brillant à tous égards, bien sûr, et même obtus dans certains, mais en son pouvoir de voir l'essentiel, de mettre à nu l'hypocrisie, de saisir une idée avec un tour de phrase, de se moquer avec un humour doux et de traiter les plus lourds sujets avec la touche la plus légère, je n'ai jamais rencontré son égal et ne m'attends jamais à.

Comme tant d'autres, j'ai rencontré Joe pour la première fois à travers ses écrits, en particulier ses «Pensées: Notes pour le réactionnaire de demain», paru dans le numéro du 31 décembre 1985 de *la Revue nationale*. Un ami me les avait envoyés, mais je les ai mis de côté. L'article comportait 35 pages de magazine, pour l'amour du ciel, et j'ai été rebuté par le titre trouble. Mon ami a cependant insisté et j'ai donc rencontré pour la première fois l'esprit de Joe Sobran. Aujourd'hui, l'essai n'est que légèrement daté par son ton de l'époque de la guerre froide; sa sagesse et ses idées centrales ne seront jamais périmées. Joe se souciait des choses permanentes et posait des questions qui demandent des réponses. En voici un: "Ce que nous devons vraiment demander au libéral, avant même de commencer à élaborer son programme, est le suivant: dans quel type de société serait-il un conservateur?"

Joe était un homme très accessible, et il ne fallut pas longtemps avant que nous nous rencontrions chez lui dans une partie boisée d'Arlington, en Virginie. Je n'oublierai jamais deux choses à ce sujet : le pourboire dans lequel il vivait et l'éclat de sa conversation. Presque chaque centimètre carré de cette maison était jusqu'aux genoux dans les journaux, les livres, les lettres, les vêtements - le tout dans un désordre complet. On avait une pièce à travers des canaux étroits où les bits plancher étaient encore visibles, mais sinon Joe vivaient dans une décharge.

Comme tant de conversations que j'ai eues avec lui depuis, j'aurais aimé avoir noté les observations éblouissantes qu'il semblait rejeter sans effort. Je me souviens de deux: "Le but de l'enseignement collégial est de vous donner la vision correcte des minorités et les moyens de vivre le plus loin possible d'eux".

Remembering Joe Sobran

FROM THE MERELY ADMIRABLE TO THE TRULY GREAT.

Joe Sobran, who left this world on Sept. 30 [2010], was perhaps the most brilliant man I have ever known. Not brilliant in all ways, of course, and even obtuse in some, but in his power to see the essential, to lay bare hypocrisy, to capture an idea with a turn of phrase, to mock with gentle humor, and to treat the heaviest subjects with the lightest touch, I have never met his equal and never expect to.

Like so many others, I first met Joe through his writing, specifically, his “Pensées: Notes for the Reactionary of Tomorrow,” which appeared in the December 31, 1985 issue of *National Review*. A friend had sent them to me, but I set them aside. The article ran for 35 magazine pages, for heaven’s sake, and I was put off by the murky title. My friend insisted, however, and so I first encountered the mind of Joe Sobran. Today the essay is only slightly dated by its Cold-War-era tone; its central wisdom and insights will never go stale. Joe cared about permanent things, and asked questions that demand answers. Here is just one: “What we really ought to ask the liberal, before we even begin addressing his agenda, is this: In what kind of society would he be a conservative?”

Joe was a very approachable man, and it was not long before we met at his house in a woodsy part of Arlington, Virginia. I will never forget two things about that first visit: the tip in which he lived, and the sparkle of his conversation. Practically every square inch of that house was knee deep in newspapers, books, letters, clothes—all in complete disorder. One got from room to room through narrow channels where bits of floor were still visible, but otherwise Joe lived in a landfill.

Like so many conversations I had with him since, I wish I had jotted down the dazzling observations he seemed to throw off so effortlessly. I remember two: “The purpose of a college education is to give you the correct view of minorities, and the means to live as far away from them as possible.” The other was a little story,

L'autre était une petite histoire, qui laissait entendre où se dirigeaient ses intérêts, et que je vais paraphraser du mieux que je me souviens:

Il y a beaucoup d'écureuils ici où j'habite. Ce sont de petites créatures intéressantes et j'aimerais mieux les connaître. Je suppose qu'il est naturel pour eux de se méfier de tout animal qui est tellement plus grand que ce qu'ils sont, mais vous ne pouvez pas les approcher. Ils voient l'anti-squirrelism partout.

Plus tard, j'ai également déménagé en Virginie, et Joe et moi avons fait mieux connaissance. Nous nous sommes vus lors de conférences et de réunions, et il devait être venu chez moi pour dîner une vingtaine de fois. Ma femme a grommelé qu'il est venu les mains vides et n'a jamais rendu la pareille. J'ai essayé de lui expliquer qu'il y a des limites aux pouvoirs divertissants des célibataires d'âge moyen et qu'elle risquerait sa santé pour mettre les pieds dans sa maison. J'étais toujours le débiteur, peu importe la fréquence qu'il est venu dîner. C'est lors d'une de ces soirées que j'ai entendu un autre sobranisme que j'ai souvent trotté comme si c'était le mien: "Dans leurs habitudes d'accouplement et de migration, les libéraux ne se distinguent pas des membres du Ku Klux Klan."

C'est cette touche légère, cette étincelle qui, je crois, a fait passer l'écriture de Joe du plus admirable au plus grand. J'écris aussi, mais si je me soucie vraiment de quelque chose, je deviens très sérieux et les phrases renfrognées. Pas Joe. Il se souciait beaucoup de choses – Mon Dieu, comme il se souciait - mais il pourrait écrire sur les choses les plus terribles avec des phrases qui souriaient. C'était un cadeau que Joe a partagé avec très peu de gens: des hommes comme HL Mencken et Mark Twain. J'envie rarement l'écriture d'un homme, mais j'envie celle de Joe.

Il y avait des pans de la vie de Joe, cependant, qui m'étaient inconnus. Ce n'est pas qu'il a tenu les gens à l'écart; nos intérêts ont simplement divergé. Le dévouement de Joe à l'église, son inquiétude au sujet de l'avortement, son intérêt en Israël, sa vénération de Shakespeare - ces choses l'ont emmené dans son propre direction.

Sur ce dernier point, cependant, je me souviens lui avoir parlé des sonnets. Je lui ai dit que j'avais été dérouté au lycée parce que beaucoup semblaient être des poèmes d'amour adressés à un homme. J'avais demandé à mon professeur d'anglais à ce sujet, mais il m'a donné quelques explications torturées

which hinted whither his interests were heading, and that I will paraphrase as best I can remember:

There are lots of squirrels out here where I live. They are interesting little creatures, and I'd like to get to know them better. I suppose it's natural for them to be suspicious of any animal that is so much bigger than they are, but you just can't get close to them. They see anti-squirrelism everywhere.

Later I also moved to Virginia, and Joe and I got better acquainted. We saw each other at conferences and meetings, and he must have been to my house for dinner a score of times. My wife grumbled that he came empty handed and never reciprocated. I tried to explain to her that there are limits to the entertaining powers of middle-aged bachelors, and that she would be risking her health to set foot in his house. I was always the debtor no matter how often he came to dinner. It was at one of those evenings that I heard another Sobranism I have often trotted out as if it were my own: "In their mating and migratory habits, liberals are indistinguishable from members of the Ku Klux Klan."

It was this light touch, this sparkle that, I believe, lifted Joe's writing from the merely admirable to the genuinely great. I write too, but if I really care about something, I get grimly serious, and the sentences scowl. Not Joe. He cared deeply about things—Lord, how he cared—but he could write about the most awful stuff with sentences that smiled. This was a gift Joe shared with only a very few: men like H. L. Mencken and Mark Twain. I rarely envy a man's writing, but I envied Joe's.

There were swathes of Joe's life, though, that were unknown territory to me. It was not that he kept people out; our interests simply diverged. Joe's devotion to the church, his concern about abortion, his interest in Israel, his veneration of Shakespeare—these things took him in his own directions.

On this last point, though, I remember talking to him about the sonnets. I told him I had been baffled in high school because so many seemed to be love poems addressed to a man. I had asked my English teacher about that, but he gave me some tortured ex-

Je ne m'en souviens même pas. Pas Joe. Comme toujours, il est allé là où peu oseraient. Il faisait partie de ceux qui doutaient que l'homme de Stratford-on-Avon ait pu être le vrai barde, et il avait son propre candidat: Edward De Vere, comte d'Oxford - qui, avait-il conclu, était homosexuel. Lorsque le livre de Joe sur la question de la paternité de Shakespeare, *Alias Shakespeare*, est paru en 1997, il a déploré que, tant qu'il le pouvait, il ne pouvait pas obliger l'éditeur à utiliser ce qu'il pensait être une ligne publicitaire brillante: «Il est queer. Il est ici. Edward De Vere. »

Le grand tournant de la carrière de Joe, bien sûr, a été sa querelle avec la *National Review* et William F. Buckley, Jr. Joe croyait que Buckley l'avait sacrifié pour des raisons lâches, et il a écrit à ce sujet - plusieurs fois. Il a écrit à sa manière habile habituelle, mais il y avait une piqure dans ses mots. C'est pourquoi j'ai ressenti un pincement quand j'ai commencé une autre chronique de Joe sur Buckley, dans laquelle il écrivait qu'il venait d'apprendre que son ancien patron souffrait d'emphysème et que les perspectives étaient mauvaises. J'attendais le propre version dulcét de Joe «ça lui sert bien, le bâtard», mais à ma grande surprise et l'admiration éternelle, Joe a consacré la colonne à nous dire comment bien un homme Buckley était. Je ne connaissais Buckley que de l'arrière d'une salle de conférence, mais la chronique de Joe était un portrait vivant de la générosité et même de la noblesse. Cette chronique était, pour moi, une expression inspirante de la propre noblesse de Joe.

Joe n'était pas toujours noble, bien sûr, et comme sa santé déclinait et que sa situation se détériorait, cela ne pouvait que restreindre sa perspective. Mais rien ne pouvait empêcher Joe d'être Joe. Je ne l'avais pas vu depuis un certain temps avant sa mort, mais j'entends dire qu'il a gardé son courage et sa dignité jusqu'au bout, qu'il est mort prêt - confiant qu'il rencontrerait son Créateur. Je suis convaincu que je ne rencontrerai plus jamais son semblable.

Cet article a été publié sur VDARE. mais le 1er octobre 2010.

[PARLER PERSONNELLEMENT 249](#)

planation I don't even remember. Not Joe. As always, he went where few would dare. He was among those who doubted the Stratford-on-Avon man could have been the real bard, and he had his own candidate: Edward De Vere, Earl of Oxford—who, he had concluded, was homosexual. When Joe's book on the Shakespeare authorship question, *Alias Shakespeare*, appeared in 1997, he lamented that try as he might, he couldn't get the publisher to use what he thought was a brilliant advertising line: "He's queer. He's here. He's Edward De Vere."

The great turning point in Joe's career, of course, was his quarrel with *National Review* and William F. Buckley, Jr. Joe believed Buckley had sacrificed him for cowardly reasons, and he wrote about it—several times. He wrote in his usual deft way, but there was a sting in his words. That is why I felt a pang when I started yet another column by Joe about Buckley, in which he wrote he had just learned his former boss had emphysema and that the outlook was bad. I was half expecting Joe's own dulcet version of "serves the bastard right," but to my surprise and everlasting admiration, Joe devoted the column to telling us how fine a man Buckley was. I knew Buckley only from the back of a lecture hall, but Joe's column was a living portrait of generosity and even nobility. That column was, for me, an inspiring expression of Joe's own nobility.

Joe was not always noble, of course, and as his health declined and his circumstances grew straitened this could not help but narrow his perspective. But nothing could keep Joe from being Joe. I had not seen him for some time before he died, but I hear that he kept his courage and dignity to the end, that he died ready—confident that he would meet his Maker. I am confident that I will never meet his like again.

This article was published at VDARE.com on October 1, 2010.

Sam Francis, Repose en paix

SAM ÉTAIT UN COLLÈGE INSPIRANT ET UN AMI CHER.

Un jour, en 1986 ou 1987, j'étais assis dans ma maison à Menlo Park, en Californie, en train de lire un article dans un journal de San Francisco. Je n'avais pas remarqué le nom de l'auteur quand j'ai commencé à lire, mais au milieu de l'article, je me suis dit: "Cet homme est brillant, et il est l'un de nous." Je levai les yeux vers la ligne par ligne, et a fait une note mentale de me souvenir du nom de l'auteur. C'était Samuel Francis.

J'ai commencé à chercher ailleurs la ligne de Francis, et bientôt lui et moi étions en correspondance. J'ai pris l'avion pour Washington, DC, pour affaires - probablement en 1988 - et Sam a accepté de me rencontrer pour le dîner. Ce fut le premier des dîners, des réunions, des appels téléphoniques, des conversations, et ce fut le début de ce qui devint une amitié chérie. Cette première rencontre avec Sam a eu lieu avant le début de ce qui est devenu *la Renaissance américaine*, et au cours des mois, il m'a fortement encouragé à commencer la publication. Il a promis d'écrire pour le magazine, et le fait de savoir que je pouvais compter sur au moins un contributeur de premier ordre a été une source d'encouragement dans ce qui aurait pu être une entreprise incertaine.

C'est au cours de ces premières années de notre amitié que j'ai appris que sous la manière bourru de Sam il y avait un homme chaleureux et sensible - même un homme timide. Quand je téléphonais, il me saluait comme si j'étais un collectionneur de factures. "Super d'avoir de tes nouvelles," n'était pas le style de Sam. Mais il *était* content d'avoir de mes nouvelles et il a continué à écrire pour AR et à offrir de précieux conseils.

Lorsque, après plusieurs années de publication, j'ai décidé de tenir une conférence pour les lecteurs AR, Sam était la première personne à laquelle je pensais en tant que conférencier. La conférence de 1994 - une fois de plus, une entreprise incertaine - a été un grand succès grâce, dans une large mesure, à la volonté de Sam de prendre la parole. Depuis lors, à chaque conférence AR, son discours a toujours été l'un des plus fréquentés et des mieux reçus.

Sam Francis, RIP

SAM WAS AN INSPIRING COLLEAGUE AND
A DEAR FRIEND.

One day in 1986 or 1987 I was sitting in my house in Menlo Park, California, reading an article in a San Francisco newspaper. I had not noticed the author's name when I began to read, but half-way through the article, I said to myself: "This man is brilliant, and he is one of us." I looked up at the by-line, and made a mental note to remember the author's name. It was Samuel Francis.

I began to look elsewhere for the Francis by-line, and soon he and I were in correspondence. I flew to Washington, DC, on business—probably in 1988—and Sam agreed to meet me for dinner. It was the first of countless dinners, meetings, phone calls, conversations, and was the beginning of what became a cherished friendship. This first meeting with Sam was before I had started what became *American Renaissance*, and over the months he strongly urged me to begin publishing. He promised to write for the magazine, and the knowledge that I could rely on at least one first-rate contributor was a source of much encouragement in what could have been an uncertain venture.

It was in those early years of our friendship that I learned that beneath Sam's gruff manner there was a warm-hearted and sensitive man—even a shy man. When I telephoned, he would greet me as if I were a bill collector. "Great to hear from you," was not Sam's style. But he *was* glad to hear from me, and he continued to write for AR and offer invaluable advice.

When, after several years of publishing, I decided to hold a conference for AR readers, Sam was the first person I thought of as a speaker. The 1994 conference—once again, an uncertain undertaking—was a great success thanks, in no small measure, to Sam's willingness to speak. At every AR conference since then, his talk was always one of the best attended and best received. His droll wit, his striking parallels, his arresting metaphors, his impromptu sallies during the question period—no one could both edify and

Son esprit drôle, ses parallèles frappants, ses métaphores saisissantes, ses sorties imprévisibles pendant la période des questions - personne ne pouvait à la fois édifier et divertir comme Sam le pouvait, et après les débats de la journée, il était toujours au centre d'un cercle convivial jusque tard dans la nuit.

Malheureusement, bien que l'association de Sam ait profité à AR, l'inverse n'était pas toujours vrai. En fait, sa participation à la conférence de 1994 a été au moins en partie responsable d'un changement soudain de carrière. A partir de l'époque, je l'avais d'abord connu lui, Sam avait été à la fois un chroniqueur syndiqué et un columnist régulier pour le *Washington Times*. Sa position au *Times* était d'une grande visibilité et d'une influence considérable, et tout comme de nombreuses personnes se sont inscrites à *Chronicles* principalement pour lire la chronique de Sam, un certain nombre de lecteurs ont choisi le *Times* uniquement parce qu'il écrivait pour cela.

Sam a d'abord eu des ennuis au *Times* pour une chronique ridiculisant l'église baptiste pour des excuses officielles et négatives pour l'esclavage. Bien que la colonne n'ait pas défendu l'esclavage, Sam a souligné que nulle part dans la Bible l'esclavage n'est décrit comme un péché, et que l'église n'avait aucune raison doctrinale de s'excuser pour quelque chose dans laquelle aucun baptiste vivant n'avait joué un rôle.

Le *Times* lui a donné un avertissement, mais l'a gardé. Peu de temps après, cependant, il y eut une certaine publicité concernant ses propos lors de la conférence de 1994. Bien que Sam lui-même n'ait jamais obtenu une explication complète des raisons pour lesquelles il a été renvoyé du journal, les mots suivants, prononcés auprès du public AR, semblent avoir fait partie de la raison:

La civilisation que nous en tant que Blancs avons créée en Europe et en Amérique n'aurait pas pu se développer en dehors des dotations génétiques du peuple créateur, et il n'y a aucune raison de croire que la civilisation puisse être transmise avec succès à un peuple différent.

Aujourd'hui, le *Times* aurait peut-être ignoré cette affirmation peu choquante, voire évidente. Il a récemment écarté les attaques idéologiques contre ses écrivains de manière exemplaire. Il y a dix ans, cependant, cela semble avoir été trop, et Sam a commencé une carrière en tant que journaliste indépendant. Si quoi que ce soit, nous sommes probablement mieux pour ça, parce qu'il était si productif. En plus de ses chroniques syndiquées deux fois par semaine et de ses essais mensuels pour *Chronicles*, il a été rédacteur en chef de *The Citizens 'Informer* et éditeur de livres de *The Occidental Quarterly*.

entertain as Sam could, and after the day's proceedings, he was always at the center of a convivial circle late into the night.

Unfortunately, much as Sam's association benefited AR, the reverse was not always true. In fact, his participation at the 1994 conference was at least partly responsible for a sudden shift in his career. From the time I had first known him, Sam had been both a syndicated columnist and a staff columnist for the *Washington Times*. His position at the *Times* was one of high visibility and considerable influence, and just as many people subscribed to *Chronicles* mainly to read Sam's column, a certain number of readers picked up the *Times* only because he wrote for it.

Sam first got in trouble at the *Times* for a column ridiculing the Baptist Church for a groveling, official apology for slavery. Though the column did not defend slavery, Sam pointed out that nowhere in the Bible is slavery described as a sin, and that the church had no doctrinal reason to apologize for something in which no living Baptist had had a part.

The *Times* gave him a warning, but kept him on. Soon after, however, there was some publicity about his remarks at the 1994 conference. Though Sam himself never got a full explanation for why he was dismissed from the paper, the following words, spoken to the AR audience, appear to have been part of the reason:

The civilization that we as whites created in Europe and America could not have developed apart from the genetic endowments of the creating people, nor is there any reason to believe that the civilization can be successfully transmitted to a different people.

Perhaps today, the *Times* would have overlooked this not-very-shocking, even obvious statement. It has recently brushed aside ideological attacks on its writers in an exemplary manner. Ten years ago, however, this appears to have been too much, and Sam began a career as an independent journalist. If anything, we are probably the better for it, because he was so productive. In addition to his twice-weekly syndicated columns and monthly essays for *Chronicles*, he was editor of *The Citizens' Informer* and book editor of *The Occidental Quarterly*. To this he added a regular stream of books

Il y a ajouté une série régulière de livres et de monographies, de nombreux discours et des services au sein de plusieurs conseils d'administration, dont celui de l'organisation mère d'AR, la New Century Foundation.

De l'éclat et de l'audace de Sam en tant que penseur et écrivain, cela ne fait aucun doute. Ses articles pour l'AR seul en témoignent amplement. Il était sans doute le philosophe de premier plan de la conscience raciale blanche de notre temps, et était un écrivain original et provocateur sur une foule de sujets, apportant des connaissances générales historiques et des années de réflexion à un sujet sur lequel il a écrit. Sam, en effet, sentait qu'il était à la hauteur de ses pouvoirs. Il y a peu de temps, je lui ai dit que je pensais avoir détecté en moi des pertes de mémoire occasionnelles et des rouages mentaux glissants dont se plaignent souvent les personnes de plus de 50 ans. Sam le dit surpris. Son cerveau, a-t-il dit, n'avait jamais été aussi agile ni plus puissant.

Sam aurait pu construire une carrière impressionnante en tant qu'intellectuel public ou cadre de réflexion si, comme tant d'autres, il avait été disposé à couper ses voiles et à naviguer entre les bouées. Ce, bien sûr, n'a pas été la voie de Sam, et en écrivant avec force sur ce qu'il savait être vrai, morale, et d'une importance vitale, il a sacrifié l'importance et l'acclamation pour la plus grande récompense de faire ce qu'il a vu à son devoir.

Les convictions de Sam - donc en contradiction avec les émotions de son temps - étaient en contraste avec son attitude privée. Il n'a pas connu de vif désaccord et n'a eu aucun goût pour les concours de cris qui passent pour le débat politique. C'est pourquoi il n'a pas apprécié les apparitions à la radio ou à la télévision et n'a pas les cherché. Il ne pouvait pas supporter l'ignorance et même l'impolitesse qu'il pouvait attendre des hôtes de la plupart des programmes.

Sam était un homme étonnamment timide et ne s'est jamais appuyé sur les autres. Lors de tout grand rassemblement, il a gardé les personnes qu'il connaissait le mieux plutôt que de rechercher de nouveaux contacts. Mais, bien sûr, les gens venaient à lui - attirés par son éclat, son érudition et son esprit parfois sauvage. Sa grossièreté tenait certains admirateurs à distance, mais beaucoup d'autres ont appris, comme moi, à connaître la chaleur et le charme réels de Sam. Il a fait et a gardé amis de toutes les époques de sa vie, de la Johns Hopkins, le Sénat, et parmi les nombreuses personnes qui regroupés autour des magazines et des mouvements intellectuels sur lesquels il a exercé une influence aussi forte.

and monographs, numerous speaking engagements, and service on several boards of directors, including that of AR's parent organization, the New Century Foundation.

Of Sam's brilliance and boldness as a thinker and writer there can be no doubt. His articles for AR alone are ample testimony to that. He was undoubtedly the premier philosopher of white racial consciousness of our time, and was an original and provocative writer on a host of subjects, bringing broad historical knowledge and years of reflection to any subject on which he wrote. Sam, indeed, felt he was at the height of his powers. Not long ago I told him I thought I detected in myself the occasional memory lapses and slipped mental cogs of which people over 50 often complain. Sam sounded surprised. His brain, he said, had never been more agile or more powerful.

Sam could have built an impressive career as a public intellectual or think-tank executive if, like so many, he had been willing to trim his sails and steer between the buoys. This, of course, was not Sam's way, and by writing forcefully about what he knew to be true, moral, and vitally important, he sacrificed prominence and acclaim for the greater reward of doing what he saw to be his duty.

Sam's convictions—so at odds with the pieties of his time—were in contrast to his private demeanor. He did not enjoy sharp disagreement, and had no taste for the shouting contests that pass for political debate. This was why he did not enjoy radio or television appearances, and did not seek them. He could not abide the ignorance and even rudeness he could expect from the hosts of most programs.

Sam was a surprisingly shy man, and never pressed himself on others. At any large gathering he kept to the people he knew best rather than search out new contacts. But, of course, people came to him—attracted by his brilliance, his erudition, and his sometimes savage wit. His gruffness kept some admirers at a distance, but many more learned, as I did, to know Sam's real warmth and charm. He made and kept friends from every period of his life, from Johns Hopkins, the Senate, and among the many people who clustered around the magazines and intellectual movements over

Comme tant d'hommes de grand talent, les réalisations de Sam étaient frappantes même dans des domaines pour lesquels il n'était pas bien connu. Par exemple, il a lu profondément dans la littérature, à la fois sérieuse et populaire. Il avait une connaissance encyclopédique de l'auteur HP Lovecraft, sur lequel il a écrit plusieurs essais. Sa connaissance de la littérature fait un plaisir de parler de ma propre lecture avec lui. Chaque fois que je prenais le temps de lire un roman de Joseph Conrad ou même juste un poème d'Alexander Pope, Sam avait toujours des souvenirs perspicaces sur l'auteur et l'œuvre elle-même. J'étais mi-chemin en lisant *Dombey et fils* de Dickens quand Sam est mort, et dans un petit coin de l'immense tristesse que je ressens, est le serrement de savoir que je ne serai jamais le plaisir de son commentaire sur ce grand roman.

Contrairement à de nombreuses personnes, dont le doctorat est un travail entrepris à des fins professionnelles et rapidement abandonné, l'apprentissage historique de Sam reflétait une vraie joie de connaître le passé. Il semblait conserver tout ce qu'il avait appris et était une source inépuisable de perspicacité et d'informations. Lorsque, à ma façon décousue, je peux tomber sur un incident obscur, mais piquantes d'un 19ème siècle campagne coloniale britannique, Sam aurait tout savoir sur la campagne, pourquoi le ministre colonial de l'époque avait ordonné, et pourquoi le ministre des Affaires étrangères s'y est opposé. Quand je suis devenu acqui un intérêt avec l'historien et géographe grec Strabon, Sam, bien sûr, savait tout sur lui et pourquoi il était important.

Quel terrible gaspillage qu'un homme d'une si grande science et d'une telle perspicacité soit soudainement abattu! Quelques semaines seulement avant sa mort, Sam avait reçu une subvention pour rédiger une critique majeure du conservatisme américain et avait éliminé des engagements essentiels pour prendre le temps de ce qui aurait été, j'en suis sûr, son livre le plus important. Ce livre qui aurait dû être - comme d'autres il Certainement j'ai eu écrit - est une perte qui ne peut jamais être fait bon.

Sam était donc pour moi à la fois un collègue professionnel inspirant et un ami proche. Il n'y avait aucun homme qui ait accompli plus pour notre cause, ni aucun avec qui passer une soirée plus agréable et édifiante .

which he exerted such a strong influence.

Like so many men of great talent, Sam's attainments were striking even in areas for which he was not well known. For example, he read deeply in literature, both serious and popular. He had an encyclopaedic knowledge of the author H.P. Lovecraft, on whom he wrote several essays. His knowledge of literature made it a pleasure to discuss my own reading with him. Whenever I snatched the time to read a novel by Joseph Conrad or even just a poem by Alexander Pope, Sam always had insightful recollections about the author and the work itself. I was part-way through Dickens's *Dombey and Son* when Sam died, and in a tiny corner of the immense sadness I feel, is the pang of knowing I will never have the pleasure of his commentary on that great novel.

Unlike many people, whose Ph.D. is a labor undertaken for professional purposes and quickly left behind, Sam's historical learning reflected a real joy in knowing the past. He seemed to retain all he had ever learned, and was an inexhaustible source of insight and information. When, in my desultory way, I might stumble across an obscure but piquant incident from a 19th century British colonial campaign, Sam would know everything about the campaign, why the colonial minister of the time had ordered it, and why the foreign minister opposed it. When I became acquainted with the Greek historian and geographer Strabo, Sam, of course, knew all about him and why he was important.

What a terrible waste that a man of such immense learning and insight should suddenly be struck down! Only a few weeks before he died, Sam had received a grant to write a major critique of American conservatism, and had been clearing away inessential commitments to make time for what would have been, I am sure, his most important book. This book that should have been—like others he would certainly have written—is a loss that can never be made good.

Sam was therefore, for me, both an inspiring professional colleague and a close friend. There was no man who accomplished more for our cause, nor was there one with whom a more agreeable and edifying evening could be spent. Our movement is fortunate

Notre mouvement a la chance de l'avoir eu, et je suis encore plus chanceux de l'avoir connu de la manière confidentielle que j'ai connue.

Sam méritait encore de nombreuses années à sa place choisie à l'avant-garde de notre mouvement, jetant les mensonges et les hypocrisies de notre temps, et luttant pour le peuple et la civilisation qu'il aimait. Notre meilleur hommage à Sam est de faire ce qu'il aurait attendu de nous: poursuivre avec un engagement renouvelé l'excellent travail dont il était si important.

Cet article a été publié pour la première fois dans le numéro d'avril 2005 de American Renaissance.

to have had him, and I am even more fortunate to have known him in the confidential way I did.

Sam deserved many more years at his chosen place in the vanguard of our movement, laying bare the lies and hypocrisies of our time, and fighting for the people and civilization he loved. Our best tribute to Sam is to do what he would have expected of us: to carry forward with renewed commitment the great work of which he was so important a part.

This article first appeared in the April 2005 issue of American Renaissance.

UNE NOTE SUR L'AUTEUR

Jared Taylor est né au Japon, où il a vécu jusqu'à l'âge de 16, il a en philosophie de l'Université de Yale titulaire d'un baccalauréat et a reçu le *diplome* dans les relations internationales de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. Il a travaillé en tant que banquier à New York et Tokyo, et en tant que consultant pour des entreprises américaines faisant des affaires au Japon. Pendant trois ans, il a été rédacteur sur la côte ouest du *magazine PC* (Personal Computing) .

En 1990, M. Taylor a fondé le magazine mensuel *American Renaissance*, qui a été décrit comme "un journal lettré et non reçu de la race, de l'immigration et du déclin de la civilité". En janvier 2012, ce qui avait été une publication imprimée a été entièrement transféré sur Internet à l'adresse www.AmRen.com.

M. Taylor a écrit pour de nombreuses publications, dont le *Wall Street Journal*, le *Chicago Tribune*, le *Washington Post* et le *National Review*.

Il est père de deux filles et vit à Oakton, en Virginie.

A NOTE ABOUT THE AUTHOR

Jared Taylor was born in Japan, where he lived until age 16. He has a bachelor's degree in philosophy from Yale University and received the *diplôme* in international relations from l'Institut d'Edutes Politique de Paris. He has worked as a banker in New York and Tokyo, and as a consultant to American companies doing business in Japan. For three years, he was the West Coast Editor of *PC (Personal Computing) Magazine*.

In 1990, Mr. Taylor founded the monthly magazine *American Renaissance*, which has been described as “a literate, undeceived journal of race, immigration, and the decline of civility.” In January 2012, what had been a print publication moved entirely to the internet at www.AmRen.com.

Mr. Taylor has written for many publications, including the *Wall Street Journal*, *Chicago Tribune*, *Washington Post*, and *National Review*.

He is the father of two daughters and lives in Oakton, Virginia.